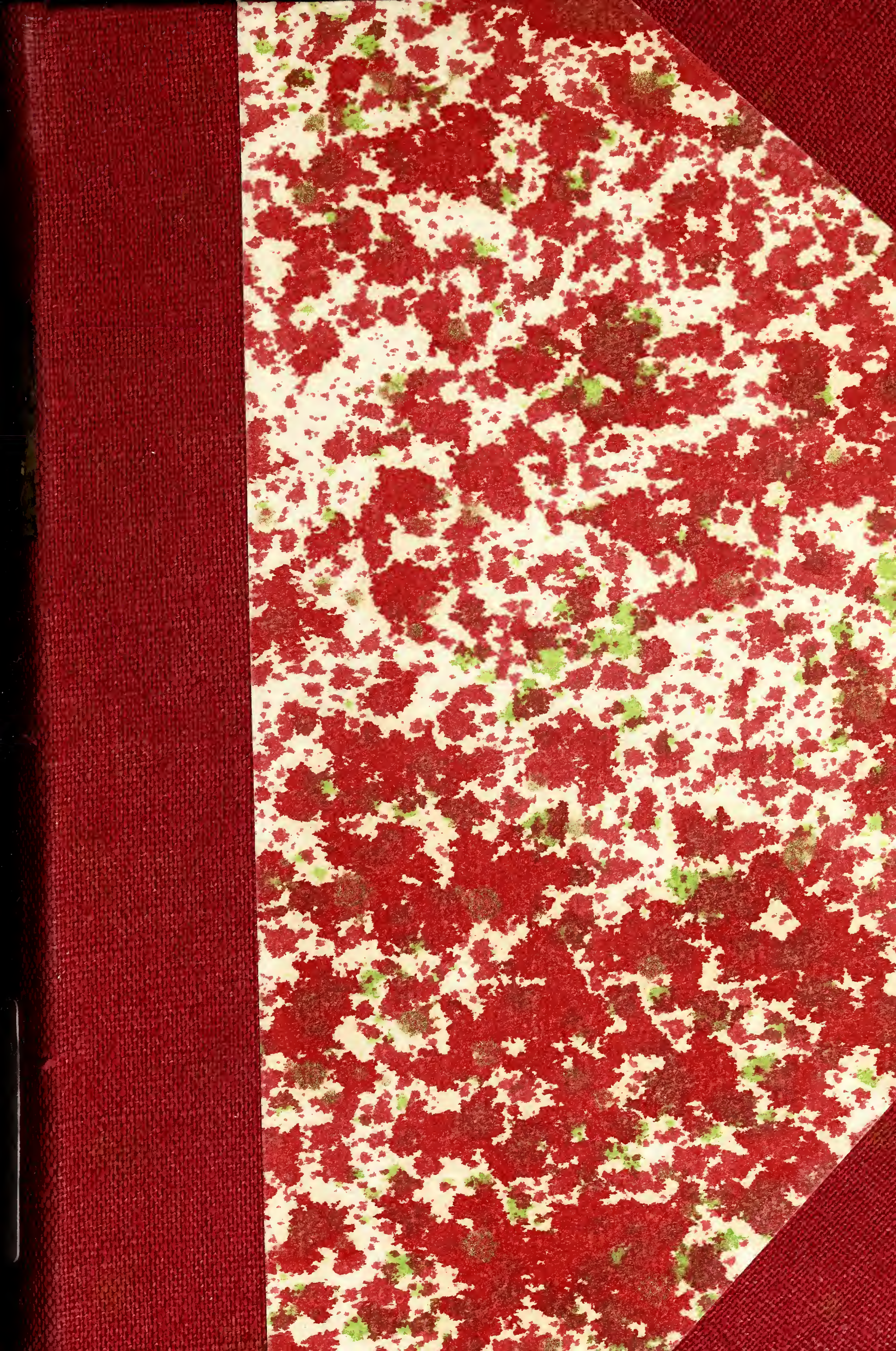
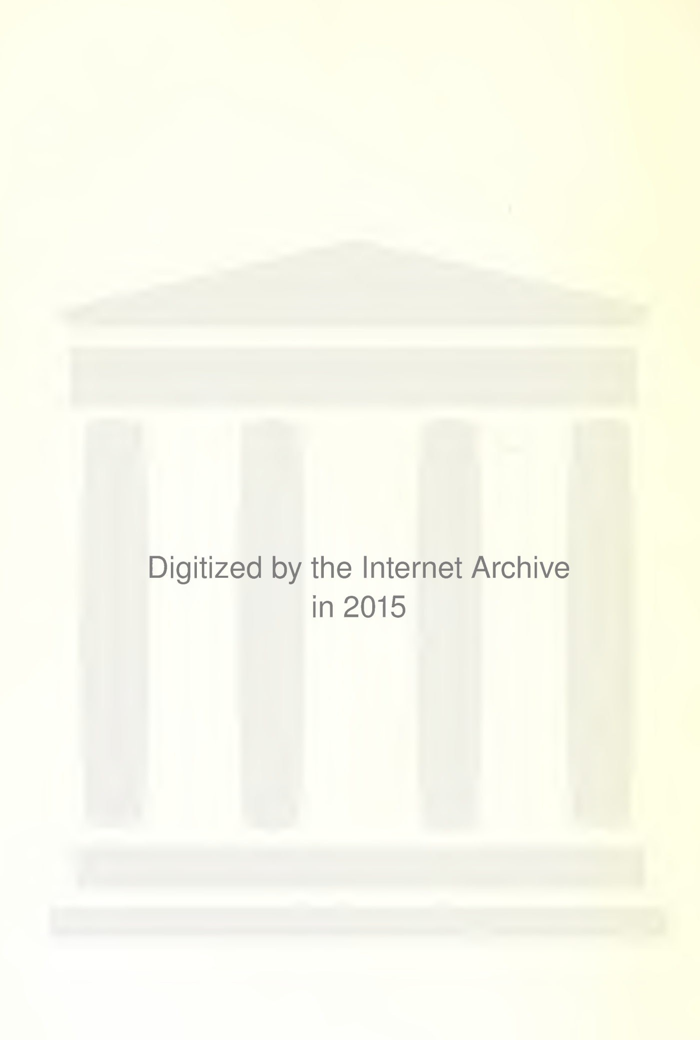


Ulrich Middeldorf



LES ŒUVRES DE
BERNARD PALISSY

PUBLIÉES D'APRÈS LES TEXTES ORIGINAUX

AVEC UNE NOTICE

HISTORIQUE ET BIBLIOGRAPHIQUE

ET UNE TABLE ANALYTIQUE

PAR

ANATOLE FRANCE



PARIS CHARAVAY FRÈRES ÉDITEURS

RUE DE SEINE 51

1880

ŒUVRES COMPLÈTES

DE BERNARD PALISSY

PUBLIÉES D'APRÈS

LES TEXTES ORIGINAUX

LES ŒUVRES DE

BERNARD PALISSY

PUBLIÉES D'APRÈS LES TEXTES ORIGINAUX

AVEC UNE NOTICE

HISTORIQUE ET BIBLIOGRAPHIQUE

ET UNE TABLE ANALYTIQUE

PAR

ANATOLE FRANCE



PARIS CHARAVAY FRÈRES ÉDITEURS

RUE DE SEINE 51

1880

NOTICE

HISTORIQUE ET BIBLIOGRAPHIQUE

I

On ne sait guère de la vie de Bernard Palissy que ce qu'il en a conté lui-même. Il naquit vers 1510 (1), dans le diocèse d'Agen (2), d'une famille d'artisans villageois. C'est du moins ce qu'on peut croire. Sous Louis XII, les familles de cette sorte, affranchies depuis très longtemps, échappaient aux charges les plus lourdes et vivaient aisément; il n'était pas rare qu'elles eussent pignon sur rue et champs au soleil. Le seigneur du lieu les traitait avec ménagement, afin qu'elles n'eussent point à se réclamer du roi (3). Bernard dut quitter de bonne heure l'Agénois, car son langage, qui n'a rien gardé du patois d'Agen, est au contraire empreint d'une forte saveur saintongeaise. Quand et comment il fut transplanté à Saintes, on ne sait. Il apprit à lire, à écrire, à compter, et parvint à savoir quelque chose en dessin et en géométrie, tout cela à grand'peine et, comme il dit, « avec les dents ». Mais si intel-

(1) Vers 1499, selon d'Aubigné; après 1515, selon La Croix du Maine; en 1510, selon de L'Estoille, le mieux instruit des trois, car il connut Palissy, « *l'aima et le soulagea en sa nécessité* ».

(2) La Croix du Maine, dans la *Bibliothèque française*, et Philibert Mareschal, dans *La Guide des arts*.

(3) F. du Cellier, *Histoire des classes laborieuses en France*, 1860, p. 177 et suiv.

*

ligent et si curieux qu'il fût, il fallut bien qu'on l'aidât, et son enfance ne fut pas celle d'un petit va-nu-pied.

Devenu homme, il dût prendre un métier et travailler de ses mains; la chose était rude, mais non pas sans honneur. Les ouvriers de la vieille France vivaient durement sans doute, mais bien des petits gentils hommes d'alors vivaient aussi durement et n'en étaient pas moins fiers. Les ouvriers étaient grossiers, mais les gens d'armes qui tenaient le haut du pavé étaient grossiers aussi. En somme la vie n'était pas très mauvaise pour les petits. Les métiers formaient des corporations, c'est-à-dire des familles. Quand Bernard se mit à l'œuvre, les gens riches étaient avides de luxe, et il y avait beaucoup de gens riches. Les métaux précieux, apportés de la Castille d'Or par les conquérants espagnols, circulaient en Occident. Les artisans recevaient de hauts salaires.

Mais François 1er frappa les métiers d'impôts très lourds. De plus, on commença à faire la distinction entre les gens de métiers et les hommes d'art, qui jusque-là étaient de même souche et sortaient de même tronc comme les feuilles et les fleurs des arbres. On séparait les architectes des maçons, les sculpteurs des imagiers, les verriers des vitriers. L'élégance des mœurs, qui gagnait tous les hommes de loisir ou d'argent, les éloignait des ouvriers restés forcément ignorants et simples. Déjà l'esprit hautain de la Renaissance enveloppait dans un large mépris tout le vulgaire profane, sans se rappeler que ce qui fait les mœurs élégantes et aisées est l'œuvre de ce vulgaire et sort des mains de ces profanes.

Le métier que choisit Palissy fut celui de verrier, qui consistait à peindre des figures sur des morceaux de verre qu'on assemblait ensuite, sertis de lames de plomb, et dans lequel un homme instruit dans le dessin, curieux et ingénieux, pouvait employer son talent et exercer ses goûts. « L'état est noble, dit Palissy, et les hommes qui y besognent sont nobles. » Il faut s'entendre; François 1er, en 1525, et Charles IX, en 1565, permirent d'exercer la verrerie sans déroger. C'est ainsi qu'il y eut des gentilshommes verriers. Mais, s'il était nécessaire de prouver ses quartiers pour recevoir le cordon du Saint-Esprit ou en-

trer dans l'ordre de Malte, il ne fallut jamais faire de telles preuves pour souffler des bouteilles ou polir des glaces (1).

Quand il eut fini son apprentissage, Palissy fit son tour de France. Il visita la Guyenne, foula le sol tremblant du bec d'Ambez, observa le mascaret de la Dordogne, les rives fleuries du Lot et du Tarn; parcourut l'Armagnac où il vit cette marne dont la nature et l'emploi l'ont tant occupé depuis; Tarbes et les Pyrénées dont les monts et les eaux inquiétèrent vivement sa curiosité; Narbonne et ses marais où il remarqua le salicor dont il obtint l'alcali végétal, Nîmes, Avignon, nobles filles d'Italie qu'il vénéra pour la majesté de leurs édifices romains. Le pont du Gard lui parut l'œuvre d'une sagesse auguste. Il poussa en Provence, en Savoie et passa en Auvergne où il observa curieusement des cristaux et des pétrifications (2). Il visita la Bourgogne dont les habitants le mirent en gaieté. Le vin du lieu aidant, il plaisanta, lui qui riait peu, les Bourguignons salés. Sans doute il entendit la chanson :

Bourguignon salé,
L'épée au côté,
La barbe au menton,
Saute, Bourguignon !

Il observait les hommes autant que les choses et il traversa le Poitou pour le malheur d'un médecin de Luçon, maître Marcou, que, par lui, nous savons être un maître fourbe. Il fit à Nantes et à Brest d'utiles observations et vit à Angers un polype qu'il prit pour une fleur pétrifiée. Chemin faisant, il remarquait, en bon verrier qu'il était, que les vitres des églises étaient rongées par endroits. « C'est, lui disait-on, la lune qui ronge les verres. — C'est la pluie », répondait-il, et il avait raison.

Établi à Saintes, il s'y maria, et la demeure s'emplit d'enfants. Il habitait hors les murs, aux Roches, une maison avec un jardin, et, quand sa tâche était faite, il n'avait pas loin à aller pour trouver un petit ruisseau qui, de la Grand-Font à la Charente, coule en chantant sous les saules. C'est là qu'il aimait à

(1) Louis Audiat, *Bernard Palissy*, 1868, p. 21, et suiv. Augustin Cochin, *Études sociales et économiques*, 1880, p. 285 et suiv.

(2) C'est l'itinéraire tracé avec beaucoup de vraisemblance par M. Louis Audiat dans son excellent livre.

se promener aux heures où les oiseaux chantent. Il allait, observant les animaux et les pierres, cherchant quelque beau secret et rêvant de quelque plaisante invention. « J'eusse été bien aise, dit-il plus tard en se rappelant ces heures, j'eusse été bien aise de laisser quelque profit ou faire quelque service au pays de mon habitation. »

Mais l'art du verrier, tout noble qu'il fût, n'était plus guère profitable. Cet art, qui avait produit tant de lumineuses merveilles et fait épanouir les roses flamboyantes des cathédrales, avait moins à s'exercer dans les clairs édifices de goût italien qu'élevait la Renaissance. Les néo-païens, qui ouvraient leurs fenêtres au divin soleil, à l'antique Apollon, n'avaient que faire des verrières à travers lesquelles tombaient dans l'ombre de la nef les rayons mystérieux du ciel chrétien.

La verrière et l'ogive passaient ensemble; Bernard le sentit bien; « La vitrerie, dit-il, n'avait pas grande requête. » Sur ce, ayant quelque idée de la géométrie, il fit des « pourtraicts ». C'est-à-dire qu'il leva des plans. « L'on pensoit, dit-il, en notre pays que je fusse plus savant en l'art de peinture que je n'étois, qui causoit que j'étois plus souvent appelé pour faire des figures pour les procès. » Il était ce que nous nommons arpenteur-juré.

Les « pourtraicts » lui donnaient le pain quotidien, mais, ayant la tête pleine d'idées, il n'était pas homme à vivre comme avait vécu son père et le père de son père, et à s'endormir pesamment, sa journée faite. Il fallait qu'il inventât. Un accident très simple amena la crise. Un jour (en 1539 ou 40), il vit une coupe de terre « tournée et émaillée. » C'était, dit-on, une faïence de Faenza ou de Castel-Durante, comme il en venait beaucoup en France depuis la guerre d'Italie. Je croirais plutôt que c'était une de ces faïences françaises, dites improprement de Henri II, pièces rares, car les crédences des châteaux n'étaient guère garnies que de vaisselle d'étain. Ces faïences françaises, nouvellement inventées, portaient, en reliefs colorés, des mascarons, des salamandres, des grenouilles et des coquilles. Il semble bien que c'est un décor de ce genre que le verrier saintongeais vit sur la coupe qu'il regarda de l'œil

d'un homme habitué à se demander comment les choses sont faites (1).

L'instinct de l'artisan et de l'inventeur le poussant, et les nécessités du ménage aidant (car il avait d'ordinaire deux enfants en nourrice, sans compter les autres), il résolut de faire des émaux pareils à ceux qu'il admirait sur la coupe, et d'en couvrir des vaisseaux de son invention. Dès lors, il se mit à piler tout ce qui pouvait être pilé, persuadé qu'en mettant toute la nature dans son mortier, il y rencontrerait un jour ce qu'il cherchait, c'est-à-dire l'émail blanc, qu'il pensait bien, une fois trouvé, pouvoir colorer diversement.

Mais longtemps, toutes les poudres étendues sur des tessons dans un fourneau de sa façon ne produisirent rien. Il imagina alors de porter ses tessons et ses poudres dans un four à potier. Cela non plus ne valut rien, et le pire était que l'inventeur ne pouvait savoir si le mécompte venait des poudres ou du feu. Plusieurs années s'étant consumées dans ces recherches, il dut, pour vivre, revenir à son métier et tirer des « pourtraicts. » En l'an 1542, fort heureusement pour lui et très malheureusement pour la province, les commissaires du roi vinrent établir la gabelle en Saintonge. Ils appelèrent Palissy pour lever les plans des îles et des marais salants du littoral.

Ce travail lui donna quelque argent. Ainsi muni, il reprit son invention et, ce que n'avaient pu ni son fourneau ni le four du potier, il l'alla demander au four mieux chauffé du verrier. Il eut cette fois la joie de voir que ses poudres avaient commencé à fondre. Il ne cessa de fréquenter les verreries pendant deux ans, au bout desquels il obtint un émail blanc qui lui donna une telle joie, qu'il pensa « être devenu nouvelle créature ». Ce n'était pourtant que le commencement de ses peines. Il se fit potier et façonna de ses mains de la vaisselle de terre, il se fit fumiste et bâtit de ses mains un fourneau de verrier. Il n'avait pas même un apprenti pour lui tirer de l'eau. Ses pots et son fourneau achevés, il broya l'émail et chauffa le four qui, pendant six jours, dévora le bois par ses deux gueules. Mais, l'émail se

(1) Cf. A. Tainturier, *Notice sur les faïences du* XVIe *siècle*, dites de Henri II.

trouvant mal dosé, il fallut d'autres pots enduits d'une autre couverte. Il fallut donner aux deux gueules du four à dévorer les étais du jardin, les planches de la maison, les tables. Il était dans l'angoisse et depuis plus d'un mois sa chemise n'avait pas séché sur lui. Il a conté lui-même ses peines : « Encore, disait-il, pour me consoler on se moquoit de moi, et même ceux qui me devoient secourir alloient crier par la ville que je faisois brûler le plancher ; et par tel moyen l'on me faisoit perdre mon crédit, et m'estimoit-on estre fol.

« Les autres disoient que je cherchois à faire la fausse monnoie, qui estoit un mal qui me faisoit sécher sur les pieds, et m'en allois par les rues tout baissé, comme un homme honteux : j'estois endetté en plusieurs lieux, et avois ordinairement deux enfants aux nourrices, ne pouvant payer leurs salaires. »

Mais il ne resta pas longtemps dans son abattement ; il fit faire sur ses dessins des vaisseaux à un potier qu'il nourrissait dans une taverne à crédit et qu'il congédia après six mois en lui laissant ses habits en payement ; puis il défit son fourneau pour en bâtir un autre capable de fournir une plus grande chaleur. « En démaçonnant, dit-il, j'eus les doigts coupés et incisés en tant d'endroits que je fus contraint manger mon potage ayant les doigts enveloppés de drapeau. » Le nouveau fourneau, qu'il édifia tout seul, lui donna une grande peine, mais la cuisson s'y fit bien. Alors, pour broyer ses émaux, il tourna de ses bras un moulin qu'ordinairement deux hommes faisaient mouvoir avec difficulté. Cette fournée eût été bonne sans les graviers du four qui tombèrent pendant la cuisson, se prirent dans l'émail et gâtèrent toutes les pièces. Il aurait pu vendre à vil prix cette vaisselle manquée, mais bien qu'endetté et sans un sou vaillant, il préféra la briser. On le crut fou ; il avait l'honneur de son art. Il se remit à lever des plans pour vivre.

Mais il n'était pas homme à se décourager. D'ailleurs il avait trouvé l'émail blanc et sa fournée n'avait manqué que par accident. Autre fournée, autre accident : une pluie de cendres tomba sur l'émail encore liquide et souilla les vaisseaux. C'est alors qu'il imagina de mettre ses fournées sous des lanternes de terre. Mais il fallut encore passer par de rudes écoles. De mécompte

en mécompte, il apprit à doser l'émail et à régler le feu. C'est après quinze ou seize ans de labeurs et d'erreurs que cet héroïque ouvrier devint maître dans son art.

Alors il put exécuter ce qu'il nomma fort exactement pour un homme qui ne savait pas le latin, ses « rustiques figulines » (1).

Cette sorte d'ouvrages de terre imitait des choses naturelles. C'était le plus souvent des plats couverts d'animaux et de plantes aquatiques moulés sur nature. La difficulté était de colorer chaque partie dans ses tons vrais. Tel émail était déjà brûlé avant que tel autre eût commencé de fondre. Bernard Palissy parvint à obtenir une cuisson égale et il produisit dès lors ces merveilleux plats qui rappellent un creux de roche à la marée basse ou le bords pierreux d'un ruisseau ombragé par des saules. Les crustacés, les poissons, les insectes s'arrangent sur le vaisseau de terre avec ordre et symétrie, mais ils gardent une attitude vraie et une coloration juste; ils ornent, mais ils vivent encore. Là c'est une anguille sur un lit de mousse et de fougère, semé de coquilles. Ailleurs deux vipères enroulées, des écrevisses et, sur les bords élevés, des poissons à sec qui enflent leurs ouïes, et partout anguilles, orvets, lézards, grenouilles, salamandres, brochets, goujons, perches, tanches, raies, rougets, tortues, crabes, hannetons, hélices des jardins, papillons, peignes, bucardes, vénus, troques, buccins, ables, tous les humbles habitants des eaux, du sable et de la vase, et, près d'eux, une flore rustique : la fougère, le fraisier, l'arbousier, la ronce, le lierre, la pimprenelle, le faux capillaire, un brin de sauge, une branche de chêne, des feuilles de mûrier et d'olivier (2).

En 1548, l'impôt de la gabelle souleva à Bordeaux et en Saintonge une furieuse jacquerie. Les paysans prirent Saintes, brisèrent les portes des prisons, délivrèrent leurs amis les contrebandiers, brûlèrent les registres des gabelles et pendirent les gabeleurs. Henri II envoya contre eux le connétable de fer.

(1) *Figulinus*, *figlinus*, ce qui est du potier *(figulus)*; *figulina opera*, ouvrages de terre *(Plin.*, dans Freund). *Figulina,* subst., vase de poterie *(Acta S. Marcel.*, dans Du Cange).

(2) Cf. Les *Terres émaillées de Bernard Palissy*, étude et catalogue, par A. Tainturier. *Paris*, 1869. — Monographie de l'œuvre de Palissy, dessiné par C. Delange et Bornemann, texte par Sausay et H. Delange. *Paris*, 1864.

Anne de Montmorency égala les supplices aux crimes. Saintes, grâce à la ferme douceur de son gouverneur, seule n'eut point à souffrir de la répression. Quand le connétable entra dans cette ville, Bernard, aimé et estimé comme artisan par plusieurs seigneurs saintongeais, lui fut présenté par eux. Il plut au connétable, qui était magnifique, et aimait les bâtiments et les jardins. Ce fut sa fortune.

Le connétable lui établit, à ses frais, un atelier sur les remparts, dans une des tours de la ville. De plus, il l'employa, comme verrier et comme émailleur, à la décoration d'Écouen qu'il avait fait bâtir pendant sa disgrâce fermement supportée comme en témoignait ce distique d'Horace répété sur toutes les façades du château :

ÆQVAM MEMENTO REBVS IN ARDVIS
SERVARE MENTEM.

Pour ce manoir, où le gothique finissant s'alliait aux ordres antiques nouvellement restaurés, Bernard exécuta, d'après les dessins de maître Roux, un vitrail avec les armes de France et la salamandre de François Ier (1) et un vitrail en grisaille portant le chiffre du connétable soutenu par deux génies ailés (2). Il exécuta certainement dans le château d'autres ouvrages, dont la trace est effacée.

Le connétable le chargea de lui construire une grotte pour l'ornement de ses jardins. La mode des grottes venait d'Italie. Celle de Meudon était célèbre en France. Ronsard la chanta dans sa nouveauté, lors du mariage de Charles de Lorraine et de madame Claude, fille de Henri II. Le poète s'est fait berger ; il est Pierrot, pasteur vendomois ; du Bellay, son ami, devenu Bellot, chevrier angevin, l'accompagne ; et tous deux,

Au travers d'une vigne en une sente étroite,
Gaignèrent pas à pas la grotte de Meudon,
La grotte que Charlot (Charlot de qui le nom
Est saint par les forêts) a fait creuser si belle
Pour estre des deux Sœurs la demeure éternelle,

(1) Musée de Cluny, 851.
(2) Musée de Cluny, 852.

Sœurs qui en sa faveur ont méprisé les eaux
D'Eurote, ...
Pour venir habiter son bel antre esmaillé,
Une loge voûtée en un rocher taillé. . .
. . . .
Ils furent esbahis de voir le partiment
En un lieu si désert d'un si beau bastiment:
Le plan, le frontispice, et les piliers rustiques
Qui effacent l'honneur des colonnes antiques :
De voir que l'artifice avait portrait les murs
De divers coquillage en des rochers si durs :
De voir les cabinets, les chambres et les salles,
Les terrasses, festons, guillochis et ovalles,
Et l'esmail bigarré, qui ressemble aux couleurs
Des prez quand la saison les diapre de fleurs... (1)

Bernard, suivant ses goûts, donna à la grotte d'Écouen une mine encore plus agreste et quasiment sauvage. Elle était « de terre cuite, insculpée et esmaillée en façon d'un rocher tortu, bossu et de diverses couleurs estranges. » (2)

Il éleva d'autres édifices de ce genre rustique, notamment à Reux en Normandie, à Chaulnes et à Nesles en Picardie. Il ne reste de tous ces ouvrages qu'un énorme chapiteau conservé au musée de Sèvres.

Maitre Bernard lisait peu de livres. Il en est un toutefois, de haut goût et de grand style, qui lui fit une impression profonde et lui laissa de vives images dans l'esprit. C'est le *Songe de Polyphile*, roman allégorique, composé par le dominicain Francesco Colonna et traduit en français, en 1546. Après avoir décrit dans la *Recepte véritable* son jardin en projet, il craint d'être pris pour un rêveur. « Je say, dit-il, qu'aucuns ignorants ennemis de vertu et calomniateurs diront que le dessin de ce jardin est un songe seulement et le voudront peut-être comparer au songe de Polyphile. » Les rêveries de Polyphile sont fort diverses; il en est de rustiques, et l'on y voit une grotte « avec

(1) Églogue III ou Chant pastoral sur les nopces de monseigneur Charles, duc de Lorraine, et de madame Claude, fille du roy Henry II. Œuvres, 1623, t. I, p. 806-807.

(2) Recepte véritable, p. 21.

des lézards et couleuvres, moulés sur le naturel », et des poissons « carpes, brochets, anguilles, tanches, lamproies, aloses, perches, turbotz, solles, raies, truictes, saulmons, muges, plyes, escrevisses et infiniz autres, qui semblaient remuer au mouvement de l'eau, tant approchait l'œuvre de la nature. »

Ces idées étaient du goût de maître Bernard, mais il n'entendait pas s'en tenir au rêve. C'est proprement la grotte de Polyphile dont il présente un devis à la reine mère : « Sur les bosses et concavités, dit-il en son mémoire, il y aura certains serpents, aspicz et vipères couchez et entortillez en telle sorte que la propre nature enseigne... Il y auroit un foussé..., lequel foussé seroit tout entièrement aorné de toutes les espèces de poissons que nous avons en usaige, lequel poisson seroit ordinairement couvert d'un nombre infini de pissures d'eau qui tomberoient dudict rochier dans le foussé, tellement que les pissures qui tomberoient feroient mouvoir l'eau du foussé, et, par certains éblouissements du mouvement de l'eau, on perdrait de veue par intervalles le poisson, en telle sorte que l'on penseroit que ledict poisson se fut démené ou couru dans ladicte eau; car il faut entendre que toutes ces choses cy-dessus insculpées et esmaillées si près du naturel qu'il est impossible de le racompter. » (1)

L'excellent potier, qui avait acquis une extrême habileté à mouler, comptait mouler pour cette grotte non seulement des poissons et des oiseaux, mais encore des hommes vêtus bizarrement d'étoffes rayées. Et il était fort content par avance de l'effet de ces petites et grandes « mouleries ». Avec une poignée de plâtre, il eût défié Barthélemy Prieur, Jean Goujon et tous les maîtres sculpteurs. Cette grotte de terre, dont il présenta, comme nous l'allons voir, le devis à la reine mère, fut élevée dans le jardin des Tuileries. Elle dut être d'un goût bizarre. On doute qu'elle ait jamais été terminée. Son auteur la proclamait éternelle. Sous Henri IV, il n'y en avait plus trace.

Maître Bernard, tandis qu'il cuisait ses plats et élevait ses grottes, était huguenot. Un grand mouvement d'esprit l'avait surpris au milieu de ses travaux pour trouver l'émail. La

(1) Ce devis, qu'on trouvera aux pages 463 et suiv. de la présente édition, a été retrouvé par M. Benjamin Fillon. Voir : *Lettres écrites de Vendée*.

réforme, apportée à Saintes, vers 1546, par des moines allemands et génevois, toucha profondément l'âme austère de cet ouvrier. Honnête et mécontent, prêché de plus par les Pons et les Parthenay, ses nobles protecteurs, Bernard fut un des premiers fidèles de l'assemblée protestante de Saintonge. Cette petite Église fut turbulente et séditieuse au premier chef. L'édit de 1559 punissait de mort le crime d'hérésie. En 1562, le parlement de Bordeaux en ordonna l'exécution dans son ressort, et l'Église de Saintonge eut ses martyrs. Elle les vengea bien quand, devenue maîtresse de Saintes, elle y célébra une orgie de pillages et de massacres. Les catholiques, maîtres à leur tour, usèrent de représailles. C'est peine perdue de chercher l'innocence dans l'un ou l'autre camp de la guerre sainte.

Bernard, qui n'eut point de part dans les violences, obtint du duc de Montmorency une sauvegarde, et l'atelier du potier fut déclaré lieu de franchise. Mais le parlement de Bordeaux passa outre, et l'artisan, saisi de nuit, fut conduit à la prison de Bordeaux pendant que le peuple brisait les portes de son atelier, sans y rien voler ni détruire. Le connétable, pour tirer de prison le potier, lui fit donner le brevet « d'inventeur des rustiques figulines du roi ». Ce titre, en attachant l'artiste au roi, le faisait échapper à la juridiction du parlement de Bordeaux (1563).

En cette même année 1563, Bernard fit imprimer à la Rochelle un curieux petit livre qu'il avait sans doute composé pendant les troubles. C'est la « Recepte véritable ». Il cherche, dit-il en commençant, un lieu de refuge et de délectation pour les justes persécutés. Il rêve un jardin où les saints vivront en bergers. Il n'est, dans sa pensée, plus doux et plus nobles soins que de cultiver la terre et élever le bétail. Il expose ses idées sur les engrais qui rendent à la terre les sucs dont elle a nourri les plantes. Il veut sagement qu'on recueille l'eau des fumiers, et il enseigne le moyen de construire une fosse à cet effet. Il a pour les arbres un amour de sage; il veut qu'on les taille sans les offenser; il s'indigne des coupes pratiquées dans les forêts sans discernement ni mesure; puis, discourant à l'aventure des choses naturelles, il en vient à la formation des pierres qu'il croit

incessante et perpétuelle dans le sein de la terre, aux fontaines qu'il sait alimentées par les pluies, aux cristaux et aux métaux, et sur chaque sujet il exprime les idées les plus ingénieuses. Il revient ensuite à son jardin, qu'il décrit avec amour et qu'il compte bien élever un jour avec ses cabinets de verdure et ses grottes émaillées. Puis il raconte en apôtre, plutôt qu'en chroniqueur, les actes de l'Église réformée de Saintes et, peu confiant dans la paix d'Amboise, il dédie à ses coréligionnaires le plan d'une forteresse qu'il a, dit-il, imaginée à l'instar de la coquille du pourpre (murex). Cette ville-coquille, qui n'exista jamais que dans l'esprit de son inventeur, n'eût point résisté à tous les assauts; mais Palissy, dont la sagacité est prodigieuse, s'avisa, dans son ignorance, des points les plus importants de l'art des fortifications (1).

En 1564, Catherine de Médicis vint montrer aux populations

(1) J'ai consulté sur ce sujet un très savant officier d'état-major qui a bien voulu me communiquer la note suivante :

« Je crois la « recepte » peu efficace. Une ville pareille, outre qu'elle eût été fort désagréable à habiter à cause du manque de communications, du manque d'air et de l'affreux ennui que son dédale eût causé à tout le monde, aurait été, je crois, aisément prise par un ingénieur militaire du temps; il y en avait de très habiles.

« Vous pensez bien qu'un ingénieur n'eût pas fait la sottise de suivre dans son attaque la spirale de la rue unique de cette ville-escargot. Il eût, n'en déplaise à Palissy, fait brèche à l'enceinte malgré les murs de refend sur lesquels compte tant notre inventeur.

« Les escarpes casematées actuelles sont à peu près analogues à ce que propose Palissy pour l'enceinte de sa forteresse, elles n'en sont pas moins ruinées facilement à distance, même lorsqu'elles sont couvertes d'un massif de terre qui ne permet de les atteindre qu'indirectement. Une fois la brèche faite, l'assaillant, gagnant à droite et à gauche, eût occupé le bord de la rue sur un certain espace et, partant de là, soit à l'aide d'une galerie souterraine, soit à l'aide d'un passage couvert, toutes choses déjà en usage pour le passage d'un fossé dans la fortification du temps, eût aisément traversé la rue et échappé aux flanquements de ses angles. Il eût pu même, en s'étendant suffisamment à droite et à gauche, tourner ces batteries flanquantes et s'en emparer. Il passait alors la rue à découvert.

« Cette méthode l'eût mené droit à la place centrale, qu'il eût été bien sot de vouloir envahir, comme le pense Palissy, par une galerie de mine, afin de se faire prendre comme un lapin dans une bourse de fureteur. La méthode d'attaque précédente le rendait maître d'un côté de l'enceinte de la place, et je crois que dès lors la résistance n'eût pas été longue. Ceci posé, je dois dire, à la louange de Palissy, que son projet met en lumière deux points importants de l'art de fortifier, le flanquement des points que l'ennemi peut aborder et l'organisation intérieure des retranchements qui permet de prolonger la défense, quand les défenseurs sont animés par le fanatisme patriotique ou autre (Sarragosse, Puebla). »

agitées le jeune roi Charles IX. Elle passa quelques jours a Saintes. Bernard lui présenta ses émaux et un devis de la grotte qu'il éleva plus tard dans le jardin des Tuileries. Mandé à Paris par la reine mère, en 1566, il quitta Saintes pour n'y plus revenir. Il laissait en Saintonge des amis dévoués, les chers souvenirs de sa jeunesse, de ses travaux, de ses peines, le meilleur de son âme.

Il eut aux Tuileries un atelier et des fours et parfois Catherine venait, en fille des Médicis, voir l'artisan à l'œuvre (1). Les Parisiens disaient pour le désigner : C'est maître Bernard des Tuileries. Les plats, les coupes, les aiguières qu'il fit dans son royal atelier sont composés et émaillés avec moins de soin et d'amour que les premiers. Peu à peu il changea de goût et quitta les lézards et les grenouilles pour les nymphes et les déesses. L'air du lieu fit ce changement;

non omnes arbusta juvant humilesque myricæ.

Dans cette nouvelle manière, il emprunta des motifs de déco-

(1) « Au mois de septembre 1855, au fond d'une tranchée pratiquée dans le jardin des Tuileries pour la recherche d'une conduite d'eau, ont été trouvés divers débris de poteries émaillées avec figures en relief, et, parmi ces débris, un grand morceau du plat de Palissy, connu sous le nom de *Plat du baptême*, à cause du sujet qui y est représenté. Comme le fragment exhumé est celui d'une épreuve gâtée pendant la cuisson et évidemment jetée au rebut, il paraît que Palissy avait son officine, « son œuvre » au lieu même où la découverte a été effectuée, c'est-à-dire à une courte distance, au sud-est, de l'emplacement aujourd'hui occupé par le petit bassin méridional.

« Si Palissy avait son atelier dans le jardin des Tuileries, ses fours du moins étaient ailleurs. Une découverte des plus inattendues nous en a donné la certitude. En effet, lorsqu'au mois de juillet 1865, on fouillait pour asseoir les fondements de la nouvelle salle des États, on rencontra en contrebas du sol deux fours à poterie, dont la plus grande partie était assez bien conservée..... Dans le dessein d'obtenir le plan complet d'un des fours, dont l'extrémité était engagée dans la berge de la tranchée, nous fîmes exécuter un déblai, à la suite duquel apparut l'entrée des deux foyers qui n'avaient jamais été comblés. L'un d'eux... contenait de ces manchons ou *gazettes* que Palissy passe pour avoir inventées et qui servent à la cuisson des pièces fines; des morceaux de grès céramique et des carreaux rouges d'une finesse de pâte remarquable; des fragments de ces poteries émaillées, si connues, qui ont fait la célébrité du maître; des empreintes d'ornements discoïdes et en pointes de diamant; enfin les moules, malheureusement endommagés, de figures de haut relief, dont deux sont décrits par Palissy lui-même dans le Devis d'une grotte... Le nu a été moulé sur cadavre, et les étoffes l'ont également été sur nature. » *Topographie historique du vieux Paris,* par feu A. Berty, continuée par H. Legrand. Paris, Impr. impér., 1868. In-4°, p. 45-46.

ration aux gemmes antiques, à maître Roux, à Primatice, à Cellini. Il semble avoir eu l'habile orfèvre Briot tour à tour pour rival et pour associé.

Ce fut son temps, non de richesse, car il resta besogneux, mais d'honneur. C'est le moment de le peindre. Par bonheur, une peinture sur vélin, conservée au musée de Cluny, nous le montre en cette saison de la vie qui rappelle l'automne et les belles vendanges; l'artiste, pour expliquer le crâne chauve et le front ridé du modèle a inscrit au bas de son ouvrage cette maxime :

« NULLE NATURE NE PEUT PRODUIRE SON FRUIT SANS ESTRÈME TRAVAIL, VOIRE ET DOULEUR. »

« PALISSY. »

La face, terminée par une barbe en pointe, est longue, émaciée et grave. L'œil est vif et les traits grands. C'est la figure d'une âme forte. Le potier y porte une fraise dont les tuyaux sont brodés d'or ; il est en costume de cour. C'est bien un ouvrier, mais c'est un maître; c'est « honorable homme maistre Bernard », comme le qualifie un acte en date de 1560 (1).

Familier de la cour, maître Bernard échappa au massacre de la Saint-Barthélemy. Catherine, qui fit avertir Jean Goujon de ne pas sortir de chez lui, donna peut-être à Palissy un avis semblable. « Elle ne fut jamais chiche à l'endroit des sçavants », dit Brantôme. Mais Palissy, accablé de douleur, éteignit ses fourneaux et se retira dans les Ardennes, auprès du duc de Bouillon qui accueillait les calvinistes. Ce voyage lui donna lieu de faire d'utiles observations. Il revint à Paris avec la paix.

Dans le carême de 1575, il annonça par des affiches collées sur les murs, qu'il donnerait des leçons sur divers faits de nature. Des médecins, des chirurgiens et, parmi ceux-ci, Ambroise Paré, des mathématiciens, des curieux assistèrent à ces leçons, dans lesquelles maître Bernard produisit une quantité incroyable d'idées neuves. Il montrait, comme preuves de son dire, les objets qu'il gardait étiquetés dans son cabinet : « mesches pendantes », c'est à dire stalactites, feuillets de talc et d'ardoise, minerais de cuivre, d'or et d'argent, pierres coquillières, bois pétrifiés, co-

(1) La date est peu lisible, dit M. B. Fillon, qui a publié ce document dans les *Lettres écrites de la Vendée*.

quilles fossiles, et cette pierre qu'il disait être une tête d'homme pétrifiée et qu'il légua la veille de sa mort à Pierre de l'Estoille.

Ces leçons, qui furent continuées jusqu'en 1584 (1), n'étaient pas gratuites. On payait un écu à la porte. C'était, dit Palissy, pour écarter les gens ignorants et frivoles. Le moyen n'était pas des mieux choisis et l'on peut croire que le bonhomme qui avait tant souffert par manque d'argent et qui restait pauvre, fut content d'embourser un salaire bien gagné. Il était bien juste que la science qu'il avait apprise « avec les dents » donnât au moins du pain à sa vieillesse. Par contre, il promit quatre écus à qui le pourrait démentir. Cela est un peu forain, mais fut fait en toute candeur. Au reste nous savons que les « doctisimes médecins » qui firent seller leur mule pour l'aller entendre ne perdirent pas leur écu, car nous possédons la substance de ses leçons dans les *Discours admirables de la nature, des eaux, etc.*, qu'il publia en 1580, livre plein d'observations fécondes, d'applications ingénieuses, de théories nouvelles, d'aperçus profonds. Il y traite des eaux, fleuves et fontaines, des métaux, des drogues, des glaces, des sels, des pierres, des argiles, de la marne et de l'art de terre (2). C'est à ce dernier sujet qu'il raconta avec une simplicité puissante toute la peine qu'il eut à trouver l'émail. Il parla de son art sans révéler son secret. On l'en a blâmé, sans songer que tous les ateliers avaient alors leur secret que les ouvriers gardaient sous peine de mort. A Venise, les statuts de l'inquisition d'État disposaient : « Si quelque ouvrier ou artiste transporte son art en pays étranger, il lui sera envoyé l'ordre de revenir. S'il n'obéit pas, on mettra en prison les personnes qui lui appartiennent de plus près, afin de le déterminer à l'obéissance. S'il s'obstine à demeurer à l'étranger, on chargera quelque émissaire de le tuer » (3).

Il indiqua la substance de ses émaux, gardant, pour tout se-

(1) La Croix du Maine dit à la date de 1584 : « Il fait des leçons de sa science et profession. »

(2) Cf. *Éléments de Géologie*, par Ch. Lyell, 1839, t. Ier, p. 32. *Histoire de la Physique et de la Chimie*, par F. Hoefer, 1872, p. 392 et suiv.

(3) Cf. Aug Cochin, *loc. cit.*, p. 278.

cret, l'art de les doser. Il disait avec raison que ce secret, n'intéressant pas le bonheur public, pouvait être gardé sans blâme. Mais quand il a une idée qu'il croit utile, avec quel empressement il la donne en paroles et par écrit ! Les *discours admirables* en sont pleins. On est confondu de tout ce que le potier a découvert en physique, en chimie, en géologie, c'est-à-dire dans des sciences qui alors n'existaient pas même de nom. Il connut que l'eau augmente de volume par la chaleur et soupçonna le principe de la dilatation ; il vit que les sources étaient dues aux infiltrations pluviales ; il observa que les eaux tendent constamment à remonter au niveau de leur source et en induisit une méthode rationnelle pour le forage des puits artésiens ; il eut une idée de la pesanteur de l'air ; il affirma que les métaux sont immuables, ce qui est vrai, comme il l'entend, c'est-à-dire en ce sens que tel métal ne peut se transmuer en tel autre ; il émit sur la formation des glaces dans les rivières une théorie qu'on peut soutenir encore aujourd'hui ; il donna une explication de l'arc-en-ciel si heureuse, qu'elle appelle la théorie moderne de la décomposition de la lumière ; il fit des expériences sur le salpêtre qui sont le principe de la science des cristaux ; il eut une idée confuse, mais obstinée de l'attraction ; il indiqua l'action des oxydes métalliques dans la coloration des pierres ; il expliqua les densités diverses des formations calcaires ; il fonda la géologie sur des observations d'une immuable certitude, étudia l'action de la mer sur les côtes et connut la vraie origine des coquillages pétrifiés. « Ils ont été, dit-il, engendrez sur le lieu mesme, pendant que les rochers n'estoyent que de l'eau et de la vase, lesquels depuis ont esté pétrifiez avec les dits poissons » (1).

Ce n'est pas par la lecture qu'il se fit une si juste et profonde idée des choses. Il lisait peu. Hors les « Psaumes » qui furent son livre de chevet, il ne semble bien connaître que « Polyphile » et n'estimer que Vitruve. Il nomme sur ouï dire Gébert,

(1) Léonard de Vinci avait dit :
« Les coquilles que l'on trouve entassées dans différentes couches ont nécessairement vécu dans le même endroit que la mer occupait... Ce qui était le fond de la mer est devenu le sommet des montagnes. »
Mais Bernard n'avait pas lu le manuscrit de Léonard.

« le Roman de la Rose » et Paracelse. Il cite « un livre imprimé qui parle de Paracelse », un « petit livre de l'excellence et utilité du sel », un livre de Cardan « qui traite des coquilles » et « quelque livre ancien » qui dit que le plâtre est mortel. Mais il se soucie peu, en somme, de tout ce que les autres ont mis sur le papier. Il observe et raisonne. « J'étais là, j'ai vu... » Cela seul compte pour lui.

M. L'Hermite, bourgeois de la Rochelle, lui donne des coquilles; Pierre Goy, échevin de Saintes, lui montre des pierres singulières; M. Babaud, avocat, lui fait voir des pierres de hérisson; M. Julles, parisien, lui parle d'un homme pétrifié; Maître Choysnin et l'écolier Milon visitent avec lui les carrières Saint-Marceau. Voilà ses auteurs. Il les nomme avec exactitude et se plaît à les citer. Sa mémoire est sans faute à leur égard.

Cet ignorant a compris, deviné, pressenti autant et plus qu'aucun savant. Comment s'étonner ensuite qu'il tienne à ses idées? Elles lui sont chères, il les exprime avec assurance, non pas une fois, mais vingt et cent fois, de vive voix; il les couche par écrit, bien qu'il ne soit nullement l'homme des livres. Il les défend avec opiniâtreté et met tous les savants au défi de le contredire. Il appelle les curieux, il les attend en son logis, tous les jours, à toute heure. Il semblait craindre que, faute de disciples, ses plus fécondes découvertes ne tombassent en oubli et fussent perdues. C'est, en effet, ce qui arriva (1). Mais s'il appelait les disciples par

(1) Palissy fut méconnu pendant tout le XVIIe siècle. Fontenelle, qui avait de solides connaissances dans les sciences, vit avec joie les idées du vieil ouvrier remises en honneur. « Un potier de terre, qui ne savait ni latin ni grec, écrivit-il en 1720, fut le premier, vers la fin du XVIe siècle, qui osa dire dans Paris et à la face de tous les docteurs, que les coquilles fossiles étaient de véritables coquilles, déposées autrefois par la mer dans les lieux où elle se trouvait alors; que des animaux, et surtout des poissons, avaient donné aux pierres figurées toutes leurs différentes figures, etc., et il défia hardiment toute l'école d'Aristote d'attaquer ses preuves. C'est Bernard Palissy, Saintongeois, aussi grand physicien que la nature seule en puisse former. Cependant, son système a dormi pendant près de deux cents ans, et le nom même de l'auteur est presque mort. Enfin, les idées de Palissy se sont réveillées dans l'esprit de plusieurs savants. Elles ont eu la fortune qu'elles méritaient. » *(Histoire de l'Académie des sciences.)*

Buffon, Réaumur, Cuvier ajoutèrent à ces louanges. Voltaire, au contraire, traita avec beaucoup de mépris l'inventeur des rustiques figulines, qu'il connaissait fort peu. Voltaire, on le sait, s'imaginait que les coquilles fossiles étaient des coquilles de pèlerins, et il ne pardonnait pas à Palissy d'avoir pensé autrement.

l'autorité de son expérience et la puissance de son esprit, il les repoussait par la roideur de son caractère. Il a fait passer dans ses traités, qui sont en dialogue, l'âpreté de son âme endurcie par le travail. Là, parlant sous le nom de Pratique et répondant à Théorique, qui est une espèce de docteur grave, lent, épais, niais et finalement d'humeur accommodante, il se réjouit de donner et de recevoir de bonnes grosses gourmades, dans lesquelles il a naturellement le dernier. C'est plaisir d'entendre ces aménités d'artisan : « Véritablement tu as un pauvre jugement — je ne vis onques homme de si dure cervelle que toi — je t'assure que je ne connus onques une si grande bête que toi. »

Mais écoutez encore et vous entendrez un langage franc, coloré, parfois enjoué, puis grave, puis pathétique, et reflétant dans sa diversité la grandeur naïve de l'âme de Bernard Palissy.

Pendant qu'il enseignait, la Ligue était formée. Elle souleva le populaire qui se manifesta, comme de coutume, par la violence et la stupidité. Nombre de huguenots et quelques catholiques furent molestés. Bernard, parvenu au terme de la vieillesse, ne put cette fois s'enfuir. Il fut jeté à la Bastille. Un des Seize, ancien ministre des réformés, Mathieu de Launay, qu'animait le zèle terrible des apostats, pressait le supplice du vieillard. Le duc de Mayenne empêcha ce martyre. Mais Palissy resta à la Bastille (1).

(1) D'Aubigné, qui avait l'imagination héroïque, inventa une visite de Henri III à Palissy prisonnier. Il la raconta une fois avec d'assez longs discours qu'il abrégea l'autre fois. Voici les deux morceaux. Le premier est tiré de la *Confession de Sancy*, le second de l'*Histoire universelle :* « Mais sans compter les hardiesses de ceux qui en font profession, que direz-vous du pauvre potier M. Bernard à qui le même roy (Henri III) parla un jour en cette sorte : « Mon bonhomme, il y a quarante-cinq ans que vous êtes au service de la reine, ma mère, et de moi ; nous avons enduré que vous ayez vécu en votre religion, parmi les feux et les massacres ; maintenant je suis tellement pressé par ceux de Guise et mon peuple, qu'il m'a fallu malgré moi mettre en prison deux pauvres femmes et vous ; elles seront demain brûlées et vous aussi, si vous ne vous convertissez. (Ce sont les Foucaudes dont il veut parler. Voir sur l'invraisemblance de ce discours l'excellente critique de M. L. Audiat, p. 447 et suiv.) « Sire, répond Bernard, le comte de Maulevrier vint hier de votre part pour promettre la vie à ces deux sœurs, si elles voulaient vous donner chacune une nuict. Elles ont répondu qu'encore elles seroient martyres de leur honneur comme de celui de leur Dieu. Vous m'avez dit plusieurs fois que vous aviez pitié de moi ; moi aussi j'ai pitié de vous qui avez prononcé ces mots : J'y suis contraint. Ce n'est pas parler en roi. Ces filles et moi, qui avons part au royaume des cieux, nous vous apprendrons ce langage royal :

Il y mourut pendant le siège de Paris. Pierre de l'Estoille, grand audiencier de la Chancellerie, qui tenait un journal de tout ce qui se passait à Paris, écrivit à la date de 1590 :

« En ce mesme an mourust aux cachots de la Bastille de Bussi maître Bernard-Palissy, prisonnier pour la religion, aagé de quatrevingts ans; et mourust de misère, nécessité et mauvais traitements; et avec lui trois autres pauvres femmes détenues prisonnière pour la mesme cause de religion, que la faim et la vermine étranglèrent.

« Ce bon homme au mourant me laissa une pierre qu'il appeloit sa pierre philosophale, qu'il asseuroit estre une teste de mort que la longueur du temps avoit convertie en pierre, avec une autre qui lui servoit à travailler en ses ouvrages : lesquelles deux pierres sont en mon cabinet, que j'aime et garde soigneusement en mémoire de ce bon vieillard, que j'ai aimé et soulagé en sa nécessité, non comme j'eusse bien voulu, mais comme j'ay peu.

« La tante de ce bon homme (1), qui m'apporta lesdites pierres,

Que les guizards, tout votre peuple ni vous ne sauriez contraindre un potier à fléchir le genou devant des statues, parce que je sais mourir ! » (*Sancy,* chap. VII).

Voici l'autre version :

« Launai, autrefois ministre, maintenant un des Seize, sollicitoit qu'on menât au spectacle public le vieux Bernard, premier inventeur de poteries excellentes; mais le duc (Mayenne) fit prolonger son procès, et l'âge de quatre-vingt-dix ans qu'il avoit en fit l'office à la Bastille. Encore ne puis-je laisser aller ce personnage sans vous dire comment le roi dernier mort lui ayant dit : « Mon bonhomme, si vous ne vous accommodez pour le fait de la religion, je suis contraint de vous laisser entre les mains de mes ennemis. » La réponse fut : « Sire, j'étois bien tout prêt de donner ma vie pour la gloire de Dieu; si c'eût été avec quelque regret, certes il seroit éteint en ayant ouï prononcer à mon grand roi : Je suis contraint. C'est que vous et ceux qui vous contraignent ne pourrez jamais sur moi, parce que je sais mourir ! (*Hist. univ.* I, 3, an 1589.)

(1) Cette tante, qui était probablement fort vieille, nous est tout à fait inconnue.

Les comptes des dépenses faites par ordre de la Reine Mère pour les Tuileries (Bibl. nat. sup. fr., 1921), portent : « Paiement faict... à Bernard, Nicolas et Mathurin Palissis..., etc. » On ne sait si Nicolas et Mathurin étaient les fils de Bernard, mais cela serait assez croyable.

Les héritiers du grand Bernard continuèrent son art et firent, au milieu de beaucoup de pièces médiocres, quelques morceaux dignes du maître.

Il faut leur rendre beaucoup de bassins attribués à Bernard, notamment la *Sibylle de Cumes,* la *Force* et la *Prudence,* qui sont au Louvre. C'est à eux qu'on doit attribuer également les statuettes telles que le *Tambour,* l'*Homme au panier,* la *Femme à la bouteille,* le *Capitaine Fracasse,* l'*Arquebusier.* Ces figurines furent à la mode sous Henri IV et sous Louis XIII.

y estant retournée le lendemain voir comme il se portoit, trouva qu'il estoit mort, et lui dit Bussi que si elle le vouloit voir, qu'elle le trouveroit avec ses chiens sur le rempart, où il l'avoit fait traisner comme un chien qu'il estoit » (1).

Ainsi finit cette vie si pleine, si pure et si grave. Nous admirons trop Palissy pour le plaindre : on ne plaint point les martyrs. Bernard Palissy vécut comme un bon ouvrier, il mourut comme un saint. Peut-on mieux vivre et mieux mourir ? Quelque idée qu'on se fasse de ce qui est bon et beau, il faut se dire que la vie la meilleure est celle dans laquelle les plus grandes énergies furent pleinement exercées. A ce compte, la vie de Bernard Palissy, écoulée dans la pauvreté et achevée dans l'humiliation et les supplices, mais pleine d'œuvres, fut une belle, une heureuse vie.

II

En réimprimant les œuvres de Palissy, qui manquaient, nous croyons être utile aux hommes de science, d'art et de lettres. L'esprit de Palissy était tellement étendu qu'il n'y a guère d'homme pensant qui ne doive s'intéresser à ses écrits. Nous avons reproduit fidèlement le texte de notre auteur, d'après les éditions publiées de son vivant ; il n'y en a qu'une de chaque ouvrage. Nous avons respecté son texte avec la fidélité due. Quelques signes de ponctuation, quelques accents, discrètement ajoutés au besoin et la distinction faite entre les *i* et les *j*, entre les *u* et les *v*, nous ont suffi pour donner un texte aisément lisible, bien que fidèle. C'est un devoir, comme l'a dit M. Littré, d'employer tous les moyens graphiques dont on dispose pour rendre facile la lecture des textes qu'on publie. M. Raphael Borghi de Neufmoulin a bien voulu se charger de l'établissement de notre texte. Qu'il reçoive tous nos remerciements.

Voici la description bibliographique des deux volumes dont nous avons suivi le texte :

1°. *Recepte véritable, par laquelle tous les hommes de France*

(1) *Mémoires* de Pierre de l'Estoille. Coll. Petitot, 1re série, t. 46, p. 115.

pourront apprendre à multiplier et augmenter leurs thrésors : Item ceux qui n'ont jamais eu cognoissance des lettres, pourront apprendre une philosophie nécessaire à tous les habitans de la terre : Item en ce livre est contenu le dessin d'un jardin autant délectable et d'utile invention, qu'il en fut onques veu. Item le dessein et ordonnance d'une ville de forteresse, la plus imprenable qu'homme ouyt jamais parler ; composé par maistre Bernard Palissy, ouvrier de terre, et inventeur des rustiques figulines du Roy, et de Monseigneur le duc de Montmorancy, pair et connestable de France, demeurant en la ville de Xaintes. A La Rochelle de l'imprimerie de Barthelemy Berton, petit in-4°. Le titre porte, comme marque, un médaillon représentant un jeune génie ayant des ailes à la main gauche et une pierre à la droite, avec cette devise en exergue : POVRETÉ EMPECHE LES BONS ESPRITZ DE PARVENIR. — Quelques exemplaires portent la date de 1564.

2° *Discours admirables de la nature des eaux et fontaines, tant naturelles qu'artificielles, des métaux, des sels et salines, des pierres, des terres, du feu et des émaux, avec plusieurs autres excellents secrets des choses naturelles ; plus un traité de la marne, fort utile et nécessaire à ceux qui se mellent de l'agriculture ; le tout dressé par dialogues, ès quels sont introduits la théorie et la pratique. Paris, Martin le jeune, à l'enseigne du Serpent, 1580, petit in-8°.*

Il existe à la Bibliothèque nationale (1) un résumé manuscrit du précédent ouvrage. Le rédacteur emploie la forme « il dit » et reproduit assez fidèlement les termes de l'imprimé. Ce manuscrit, in- folio, de 114 pages, est intitulé : *Extraict de M. Bernard Palissy, inventeur des rustiques figullines du Roy et de la Reyne, sa mère, touchant la nature des eaux, fontaines, mectaulx, selz, sallines, pierres, terres, feux et esmaulx.* A la fin on lit : *escript le quatorzieme septembre* MVCLXXXIIII. Ce manuscrit provient des bibliothèques de Seguier et de Coislin. Il fut légué par Henri Du Cambout, duc de Coislin, évêque de Metz, au monastère de Saint-Germain des Prés, en 1732.

(1) Bibl. nat. F. Fr. 1902. Anc. F. St Germain, 1644.

Les deux traités de Bernard Palissy ont été plusieurs fois réimprimés.

1°. En 1636, la « recepte véritable » et le « Discours admirable » furent réunis sous ce titre qui est du fait de l'imprimeur : « *le Moyen de devenir riche, et la manière véritable par laquelle tous les hommes de la France pourront apprendre à multiplier leurs thrésors et possessions ; avec plusieurs autres excellents secrets des choses naturelles, desquels jusques à présent l'on n'a ouï. Paris, Robert Fouet, libraire. 1636.* » Le second volume est intitulé : « *Seconde partie du Moyen de devenir riche, contenant les Discours admirables de la nature des eaux et fontaines, etc., par Me Bernard Palissy, inventeur des rustiques figulines du Roy.* » Cette réimpression est infidèle.

2°. *Œuvres de Bernard Palissy avec des notes de Faujas de Saint-Fond et Gobet. Paris, 1777, in-4°.* Cette édition contient, outre la « recepte » et le « discours », un petit traité intitulé *Déclaration des abus et ignorance des médecins, œuvre très utile et proufitable à un chacun studieux et curieux de sa santé, composée par Pierre Braillier, marchand apothicaire de Lyon ; pour réponse contre Lisset Benancio, médecin.* Ce mince traité n'est pas et ne peut pas être de Palissy. MM. Cap et Audiat l'ont amplement démontré.

3°. *Œuvres de Bernard Palissy. Édition conforme aux textes originaux imprimés du vivant de l'auteur. Avec des notes et une notice historique, par P. A. Cap. Paris, 1844, in-18.* Cette édition, dont le texte a été bien collationné, est devenue très rare.

Je termine cette révision bibliographique par la description d'un opuscule qui paraît pour la première fois dans une édition des œuvres complètes de Bernard Palissy.

Devis d'une grotte pour la Royne, mère du Roy. Manuscrit de 9 pages in-4°. Ce manuscrit, qu'on peut croire de la main même de Palissy, a été découvert à la Rochelle par M. Benjamin Fillon. Il a été publié, dans les *Lettres écrites de la Vendée*, par le célèbre érudit de l'Ouest, et dans la *Topographie du vieux Paris, région du Louvre, par A. Berty et H. Legrand.*

III

Des rares documents qui nous restent touchant Bernard Palissy, un seul porte sa signature. C'est un reçu de cent livres donné à Saintes, par « Bernard Pallizis, architecteur et ynvanteur des grotes figulines de Monseigneur le Connestable », le 1er février 1564. Cette pièce a été découverte par M. Ulysse Robert parmi les quittances conservées à la Bibliothèque nationale et publiée, en 1876, dans les *Nouvelles Archives de l'art français,* avec des notes de M. Anatole de Montaiglon. Voici la signature de Palissy, telle qu'elle a été apposée sur cet acte :

Le manuscrit du devis de la grotte des Tuileries, découvert par M. B. Fillon, est considéré comme autographe de Bernard Palissy; il a été catalogué comme tel, par mon ami Étienne Charavay, dans le tome I de son *Inventaire des autographes et des documents historiques composant la collection de M. Benjamin Fillon* (n° 7). M. Jules Cousin l'a acquis pour la bibliothèque de l'hôtel Carnavalet.

ANATOLE FRANCE.

ŒUVRES

DE

BERNARD PALISSY

I

RECEPTE

VERITABLE

RECEPTE VÉRITABLE

PAR LAQUELLE

TOUS LES HOMMES DE LA FRANCE

POURRONT APPRENDRE A

MULTIPLIER ET AUGMENTER

LEURS THRÉSORS

ITEM, CEUX QUI N'ONT JAMAIS EU COGNOISSANCE DES LETTRES POURRONT APPRENDRE UNE PHILOSOPHIE NÉCESSAIRE A TOUS LES HABITANS DE LA TERRE.

ITEM, EN CE LIVRE EST CONTENU LE DESSEIN D'UN JARDIN AUTANT DÉLECTABLE ET D'UTILE INVENTION, QU'IL EN FUT ONCQUES VEU.

ITEM, LE DESSEIN ET ORDONNANCE D'UNE VILLE DE FORTERESSE, LA PLUS IMPRENABLE QU'HOMME OUYT JAMAIS PARLER, COMPOSÉ PAR MAISTRE BERNARD PALISSY, OUVRIER DE TERRE, ET INVENTEUR DES RUSTIQUES FIGULINES DU ROY, ET DE MONSEIGNEUR LE DUC DE MONTMORANCY, PAIR ET CONNESTABLE DE FRANCE, DEMEURANT EN LA VILLE DE XAINTES.

F. B. A M. BERNARD PALISSY

SON SINGULIER ET PARFAIT AMY

SALUT

SI LE MALIN VULGAIRE, AMI BERNARD,
MESDIT SOUVENT DE CE QUI EST LOUABLE,
CRAINDRAS-TU POINT, VEU MESME TON PROPRE ART,
LUY DIVULGUER CE LIVRE PROFITABLE ?
NON, SI ME CROIS : CAR IL M'EST AGRÉABLE,
QUOY QUE VOUDROYENT ENVIEUX MAL PARLER :
LES IGNORANS, DE L'ART TANT ADMIRABLE,
PAR TON MOYEN Y POURRONT PROFITER.

AU LECTEUR

SALUT

EN PETIT CORPS GIST SOUVENT GRAND PUISSANCE,
CE QU'ENTENDRAS, LECTEUR, LISANT CE LIVRE,
QUI DE NOUVEAU EST MIS EN EVIDENCE
POUR D'AUCUNS SOTS L'ERREUR NE FAIT VIVRE :
CAR IL DÉMONSTRE A L'ŒIL CE QU'IL FAUT SUIVRE,
OU REJETER, EN SES DITS ADMIRABLES :
EN RÉCITANT MAINTS PROPOS VÉRITABLES,
TEND A CE BUT, QU'ART IMITANT NATURE,
PEUT ACCOMPLIR, QUE MAINTS ESTIMENT FABLES,
GENS SANS RAISON, ET D'INIQUE CENSURE.

DÉDICACES

A MONSEIGNEUR LE MARESCHAL
DE MONTMORANCY

CHEVALIER DE L'ORDRE DU ROY, CAPITAINE DE CINQUANTE LANCES
GOUVERNEUR DE PARIS ET DE L'ISLE DE FRANCE

Monseigneur, combien qu'aucuns ne voudroyent jamais ouir parler des Escritures Sainctes, si est-ce que je n'ay trouvé rien meilleur que suivre le conseil de Dieu, ses esdits, statuts et ordonnances : et en regardant quel estoit son vouloir, j'ay trouvé que, par testament dernier, il a commandé à ses héritiers qu'ils eussent à manger le pain au labeur de leurs corps, et qu'ils eussent à multiplier les talens qu'il leur avoit laissez par son testament. Quoi considéré, je n'ay voulu cacher en terre les talens qu'il lui a pleu me distribuer : ains pour les faire profiter et augmenter, suivant son commandement, je les ay voulu exhiber à un chacun, et singulièrement à Vostre Seigneurie, sachant bien que par vous ne seront mesprisez, combien qu'ils soyent provenus d'une bien pauvre thésorerie, estant portée par une personne fort abjecte et de basse condition. Ce néantmoins, puisqu'il a pleu à Monseigneur le Connestable vostre père, me faire l'honneur de m'employer à son service, à l'édification d'une admirable Grotte rustique de nouvelle invention, je n'ay craint à vous adresser partie des talens que j'ay receus de celui qui en a en abondance. Monseigneur, les talens que je vous envoye sont en premier lieu plusieurs beaux secrets de nature, et de l'agriculture, lesquels j'ay

mis en un livre, tendant à inciter tous les hommes de la terre, à les rendre amateurs de vertu et juste labeur, et singulièrement en l'art d'agriculture, sans lequel nous ne saurions vivre. Et parce que je voy que la terre est cultivée le plus souvent par gens ignorans, qui ne la font qu'avorter, j'ay mis plusieurs enseignemens en ce livre, qui pourront estre le moyen qu'il se pourra cueillir plus de quatre millions de boisseaux de grain, par chacun an, en la France, plus que de coustume, pourveu qu'on veuille suivre mon conseil : ce que j'espère que vos sujets feront, après avoir receu l'advertissement que j'ay donné en ce livre. Item, parce que vous estes un Seigneur puissant et magnanime, et de bon jugement, j'ay trouvé bon de vous désigner l'ordonnance d'un jardin autant beau qu'il en fut jamais au monde, horsmis celuy du Paradis terrestre, lequel dessein de jardin, je m'asseure que vous trouverez de bonne invention.

Item, en ce livre est contenu le dessein et ordonnance d'une ville de forteresse, telle que jusques ici on n'a point ouy parler de semblable. Il y a audit livre plusieurs autres choses fructueuses que je laisseray dire à ceux qui, en les lisant, les retiendront et vous en feront le récit. Je n'ay point mis le portrait dudit jardin en ce livre, pour cause que plusieurs sont indignes de le veoir, et singulièrement les ennemis de vertu et de bon engin : aussi que mon indigence et occupation de mon art ne l'a voulu permettre. Je say qu'aucuns ignorans, ennemis de vertu et calomniateurs diront que le dessein de ce jardin est un songe seulement, et le voudront peut estre comparer au songe de Polyphile, ou bien voudront dire qu'il seroit de trop grande despence, et qu'on ne pourroit trouver lieu commode pour l'édification dudit jardin, jouxte le dessein. A ce je responds, qu'il se trouvera plus de quatre mille maisons nobles en France auprès desquelles se trouveront plusieurs lieux commodes pour édifier ledit jardin, jouxte la teneur de mon dessein. Et quant à la despence, il y a en France plusieurs jardins qui ont plus cousté qu'icelui ne cousteroit. Quand il vous plaira me faire l'honneur de m'employer à cest affaire, je ne faudray à vous en faire soudain un pourtrait, et mesmes le mettray en exécution, s'il vous venait à gré de ce faire. Et quand est du dessein et ordonnance

de la ville forteresse, je say qu'aucuns diront qu'il ne se faut arrester à mon dire, d'autant que je n'ay point exercé l'estat militaire, et qu'il est impossible de savoir faire ces choses sans avoir veu premièrement plusieurs batteries et assaux de villes. A ce je responds que l'œuvre que j'ay commencée pour Monseigneur le Connestable rend assez de tesmoignage du don que Dieu m'a donné pour leur clore la bouche : car s'ils font inquisition, ils trouveront que telle besogne n'a oncques esté veuë. Item, ayant fait une plus ample inquisition, ils trouveront que nul homme ne m'a apprins de savoir faire la besogne susdite. Si donques il a pleu à Dieu de me distribuer ses dons en l'art de terre, qui voudra nier qu'il ne soit aussi puissant de me donner d'entendre quelque chose en l'art militaire, lequel est plus apprins par nature, ou sens naturel, que non pas par pratique ? La fortification d'une ville consiste principalement en traits et lignes de géométrie, et on sait bien que, grâces à Dieu, je ne suis point du tout despourveu de ces choses. J'ay prins la hardiesse de vous proposer ces argumens, à fin d'obvier aux détractions qu'aucuns vous pourroyent persuader, en vous disant que la chose est impossible : toutesfois je me soumets à recevoir honteuse mort, quand je ne feray apparoir la vérité estre telle toutesfois et quantes il vous plaira m'employer à cest affaire. Si ces choses ne sont escrites à telle dextérité que Vostre Grandeur le mérite, il vous plaira me pardonner : ce que j'espère que ferez, veu que je ne suis ne Grec, ne Hébrieu, ne Poëte, ne Rhétoricien, ains un simple artisan bien pauvrement instruit aux lettres : ce néantmoins, pour ces causes, la chose de soy n'a pas moins de vertu que si elle estoit tirée d'un homme plus éloquent. J'aime mieux dire la vérité en mon langage rustique, que mensonge en un langage rhétorique. Suyvant quoi, Monseigneur, j'espère que recevrez ce petit œuvre d'aussi bonne volonté que je désire qu'il vous soit agréable. Et en cest endroit, je prierai le Seigneur Dieu, Monseigneur, vous donner, en parfaite santé, bonne et longue vie.

Vostre très affectionné et très humble serviteur,

BERNARD PALISSY.

A MA TRÈS CHÈRE ET HONORÉE DAME

MADAME

LA ROYNE MÈRE

Madame, quelque temps après que, par vostre moyen et faveur, à la requeste de Monseigneur le Connestable, je fus délivré des mains de mes plus cruels ennemis, j'entray en un débat d'esprit sur le fait de l'ingratitude des hommes : sachant bien que la cause pour laquelle ils me vouloyent livrer à la mort n'estoit si non pour leur avoir pourchassé leur bien, voire le plus grand bien qui leur pourroit jamais advenir. Quoy considéré, j'entray en moy-mesme, pour fouiller les secrets de mon cœur et entrer en ma conscience, pour savoir s'il y avoit en moi quelque ingratitude, comme celle de ceux qui m'avoient livré au péril de la mort. Lors me vint à souvenir du bien qu'il vous a pleu me faire, quand de vostre grâce vous employastes l'authorité du Roy pour ma délivrance. Quoy voyant, je trouvay que ce seroit en moy une grande ingratitude si je ne recognoissois un tel bien : ce néantmoins, mon indigence n'a voulu permettre que je me transportasse jusques en vostre présence pour vous remercier d'un tel bien, qui est la moindre récompense que je pourrois faire. Et combien que Dieu m'aye donné plusieurs inventions desquelles je pourrois vous faire service, ce néantmoins je n'ay eu moyen vous le faire entendre, qui m'a causé mettre en récompense de ce, plusieurs secrets en lumière contenus en ce livre, lesquels tendent à fin de multiplier les biens et vertus de tous les habitans du Royaume. Ma petitesse n'a osé desdier mon œuvre au Roy, sachant bien qu'aucuns voudroyent dire que j'aurois ce fait, tendant à fin d'estre récompensé : quand ainsi seroit, ce ne seroit rien de nouveau. Madame, il ne fut jamais que les bonnes inventions

ne fussent recompensées par les Roys; ce néantmoins, que j'ay espérance que cest œuvre sera plus utile au Roy que pour nul autre : toutes fois, à cause de ma petitesse, je l'ay desdié à Monseigneur de Montmorancy, bon et fidèle serviteur du Roy, lequel j'espère qu'il saura très bien faire entendre à son souverain Prince et Roy. Il y a des choses escrites en ce livre qui pourront beaucoup servir à l'édification de vostre jardin de Chenonceaux : et quand il vous plaira me commander vous y faire service, je ne faudray m'y employer. Et s'il vous venoit à gré de ce faire, je feray des choses que nul autre n'a fait encores jusques ici. Qui sera l'endroit, Madame, où je prieray le Seigneur Dieu vous donner, en parfaite santé, longue et heureuse vie.

Vostre très humble et très affectionné serviteur,

BERNARD PALISSY.

A MONSEIGNEUR LE DUC

DE MONTMORANCY

PAIR ET CONNESTABLE DE FRANCE

Monseigneur, je croy que vous ne trouverez mauvais de ce que ne vous ay esté remercier, lors qu'il vous pleut d'employer la Royne mère, pour me tirer hors des mains de mes ennemis mortels et capitaux. Vous savez que l'occasion de vostre œuvre, ensemble mon indigence, ne l'a voulu permettre : je cuide que n'eussiez trouvé bon que j'eusse laissé vostre œuvre, pour vous apporter un grand merci. Jésus-Christ nous a laissé un conseil escrit en Sainct Matthieu, chapitre 7, par lequel il nous desfend de semer les marguerites devant les pourceaux, de peur que, se retournant contre nous, ils ne

nous deschirent : si j'eusse creu ce conseil, je n'eusse été en peine vous prier pour ma délivrance, vous asseurant, à la vérité, que mes haineux n'ont eu occasion contre moy, sinon pour ce que je leur avois remonstré plusieurs fois certains passages des Escritures Sainctes, où il est escrit que celuy est malheureux et maudit, qui boit le laict et vestit la laine de la brebis, sans lui donner pasture. Et combien que cela les deust inciter à m'aimer, ils ont par là prins occasion de me vouloir faire destruire comme malfaicteur : et est chose véritable que si je me fusse confessé ès juges de cette ville, qu'ils m'eussent fait mourir avant j'eusse sceu obtenir de vous aucun secours. Et l'occasion qui mouvoit aucuns Juges à estre un corps et une âme, et une même volonté avec le Doyen et Chapitre, mes parties, c'estoit parce qu'aucuns desdits Juges estoyent parens dudit Doyen et Chapitre, et possèdent quelque morceau de bénéfice, lequel ils craignent perdre: parce que les laboureurs commencent à gronder en payant les dixmes à ceux qui les reçoyvent sans les mériter. Je me fusse très bien donné garde de tomber entre leurs mains sanguinaires, n'eust esté que j'avois espérance qu'ils auroyent esgard à vostre œuvre; et à l'incitation de Monseigneur le Duc de Montpensier, lequel me donna une sauvegarde, leur interdisant de non cognoistre ni entreprendre sur moy, ni sur ma maison, sachant bien que nul homme ne pourroit achever vostre œuvre que moy. Aussi estant entre leurs mains prisonnier, le Seigneur de Burie et le Seigneur de Jarnac et le Seigneur de Ponts prindrent bonne peine pour me faire délivrer, tendant à fin que vostre œuvre fust parachevée. Quoy voyant, mes haineux m'envoyèrent de nuit à Bourdeaux, par voyes obliques, sans avoir esgard, ni à vostre grandeur, ni à vostre œuvre. Ce que je trouvai fort estrange, veu que Monsieur le Comte de Laroche-Foucaut, combien que pour lors il tenoit le parti de vos adversaires, ce néantmoins, il porta tel honneur à vostre grandeur qu'il ne voulut jamais qu'aucune ouverture fust faite à mon hastelier, en cause de vostre œuvre; mais les susdits de ceste ville ne firent pas ainsi, ains au contraire, soudain que je fus prisonnier, ils firent ouverture et lieu public de partie de mon hastelier, et avoyent conclu en leur maison de ville

de jetter mon hastelier à bas, lequel a esté partie érigé à vos despens; et eust esté exécutée une telle délibération, n'eust esté le Seigneur et Dame de Ponts qui prierent les susdits de n'exécuter leur intention.

Je vous ay escrit toutes ces choses, à fin que n'eussiez opinion que j'eusse esté prisonnier comme un larron ou meurtrier. Je say combien il vous saura très bien souvenir de ces choses en temps et lieu, et combien que vostre œuvre vous coustera beaucoup davantage, pour le tort qu'ils vous ont fait en ma personne; toutesfois j'espère que, suivant le conseil de Dieu, vous leur rendrez bien pour mal, ce que je désire : et de ma part, de mon pouvoir je tascheray à recognoistre le bien qu'il vous a pleu me faire. Qui est l'endroit, où je prieray le Seigneur Dieu, Monseigneur, vous donner en parfaite santé, longue et heureuse vie.

Vostre très humble et très affectionné serviteur,

BERNARD PALISSY.

AU LECTEUR

SALUT

Ami lecteur, puisqu'il a pleu à Dieu que cest escrit soit tombé entre tes mains, je te prie ne sois si paresseux ou téméraire de te contenter de la lecture du commencement ou partie d'icelui : mais à fin d'en apporter quelque fruit, prens peine de lire le tout, sans avoir esgard à la petitesse et abjecte condition de l'autheur, ni aussi à son langage rustique et mal orné, t'asseurant que tu ne trouveras rien à cet escrit qui ne te profite, ou peu ou prou : et les choses qui au commencement te sembleront impossibles, tu les trouveras en fin véritables et aisées à croire : sur toutes choses, je te prie te sou-

venir d'un passage qui est en l'Escriture Saincte, là où sainct Paul dit : qu'un chacun selon qu'il aura receu des dons de Dieu, qu'il en distribue aux autres. Suivant quoy, je te prie instruire les laboureurs, qui ne sont literez, à ce qu'ils ayent soigneusement à s'estudier en la philosophie naturelle, suivant mon conseil : et singulièrement, que ce secret et enseignement des fumiers, que j'ai mis en ce livre, leur soit divulgué et manifesté : et ce jusqu'à tant qu'ils l'ayent en aussi grande estime, comme la chose le mérite : comme ainsi soit que nul homme ne sauroit estimer combien le profit sera grand en la France, si en cest endroit ils veulent suivre mon conseil. Il y a en certaines parties de la Gascogne et aucuns autres pays de France, un genre de terre qu'on appelle merle, de laquelle les laboureurs fument leurs champs, et disent qu'elle vaut mieux que fumier : aussi disent-ils que, quand un champ sera fumé de ladite terre, que ce sera assez pour dix années. Si je voy qu'on ne mesprise point mes escrits et qu'ils soyent mis en exécution, je prendray peine de cercher de ladite merle, en ce pays de Xaintonge, et ferai un troisième livre, par lequel j'apprendray toutes gens à cognoistre ladite merle, et mesme la manière de l'appliquer aux champs, selon la méthode de ceux qui en usent ordinairement. Je sais que mes haineux ne voudront approuver mon œuvre, ni aussi les malicieux et ignorans, car ils sont ennemis de toute vertu ; mais pour estre justifié de leurs calomnies, envies et détractions, j'appelleray à tesmoin tous les plus gentils esprits de France, philosophes, gens bien vivans, pleins de vertus et de bonnes mœurs, lesquels je say qu'ils auront mon œuvre en estime, combien qu'elle soit escrite en langage rustique et mal poli : et s'il y a quelque faute, ils sauront bien excuser la condition de l'autheur. Je say qu'aucuns ignorans diront qu'il faudroit la puissance d'un Roy pour faire un jardin, jouxte le dessein que j'ay mis en ce livre ; mais à ce je respons que la despense ne seroit si grande, comme aucuns pourroyent penser. Et puis il faut entendre que tout ainsi qu'à un livre de médecine il y a divers remèdes, selon les maladies diverses, et un chacun prend selon ce qui luy fait besoin, selon la diversité du mal : aussi en cas pareil, au dessein de mon jardin, aucuns pourront

tirer selon leurs portées et commoditez des lieux où ils habiteront. Voilà pourquoy nul ne pourra justement calomnier le dessein de mon jardin. Je say aussi que plusieurs se moqueront du dessein de la ville de forteresse que j'ay mis en ce livre, et diront que c'est resverie; mais à ce je respons que s'il y a quelque Seigneur chevalier de l'ordre ou autres capitaines qui soyent tant curieux d'en savoir la vérité, qu'ils pensent de n'être ni sujets ni captifs sous la puissance de leur argent que, pour le contentement de leur esprit, ils ne m'en départent quelque peu pour leur faire entendre par pourtrait et modelle la vérité de la chose. Je say qu'ils trouveront estrange que je n'ay point mis en ce livre le pourtrait du jardin, ni aussi de la ville de forteresse; mais à ce je respons que mon indigence et l'occupation de mon art ne l'a voulu permettre. J'ay aussi trouvé une telle ingratitude en plusieurs personnes, que cela m'a causé me restraindre de trop grande libéralité : toutefois le désir que j'ay du bien public et de faire service à la noblesse de France, m'incitera quelque jour de prendre le temps pour faire le pourtrait du jardin, jouxte la teneur et dessein escrits en ce livre; mais je voudrois prier la noblesse de France, ausquels le pourtrait pourroit beaucoup servir, qu'après que j'auray employé mon temps pour leur faire service, qu'il leur plaise ne me rendre mal pour bien, comme ont fait les Ecclésiastiques Romains de cette ville, lesquels m'ont voulu faire pendre pour leur avoir pourchassé le plus grand bien que jamais leur pourroit advenir, qui est pour les avoir voulu inciter à paistre leurs troupeaux suivant le commandement de Dieu. Et sauroit-on dire que jamais je leur eusse fait aucun tort? Mais parce que je leur avois remonstré leur perdition au dix-huitième de l'Apocalypse, tendant à fin de les amender, et que plusieurs fois aussi je leur avois monstré une authorité escrite au prophète Jérémie, où il dit : Malédiction sur vous, Pasteurs, qui mangez le lait et vestissez la laine, et laissez mes brebis esparses par les montagnes! Je les redemanderay de vostre main. Eux voyans telle chose, au lieu de s'amender, ils se sont endurcis, et se sont bandez contre la lumière, à fin de cheminer le surplus de leurs jours en ténèbres, et ensuyvans leurs voluptez et désirs charnels accoustumez. Je n'eusse

jamais pensé que par là ils eussent voulu prendre occasion de me faire mourir. Dieu m'est témoin que le mal qu'ils m'ont fait n'a esté pour autre occasion que pour la susdite. Ce néantmoins, je prie Dieu qu'il les veuille amender. Qui sera l'endroit où je prieray un chacun qui verra ce livre de se rendre amateur de l'agriculture, suivant mon premier propos, qui est un juste labeur et digne d'estre prisé et honoré. Aussi, comme j'ay dit ci-dessus, que les simples soyent instruits par les doctes, afin que nous ne soyons redarguez à la grande journée d'avoir caché les talens en terre, comme bien savez que ceux qui les auront ainsi cachez seront bannis du règne éternel, de devant la face de celuy qui vit et règne éternellement au siècle des siècles. Amen.

FIN DES DÉDICACES

RECEPTE VERITABLE

Pour avoir plus facile intelligence du présent discours, nous le traiterons en forme de Dialogue, auquel nous introduirons deux Personnes, l'une demandera, l'autre respondra comme s'ensuit.

Puisque nous sommes sur les propos des honnestes délices et plaisirs, je te puis asseurer, qu'il y a plusieurs jours que j'ay commencé à tracasser d'un costé et d'autre, pour trouver quelque lieu montueux, propre et convenable pour édifier un jardin pour me retirer, et récréer mon esprit en temps de divorces, pestes, épidimies, et autres tribulations, desquelles nous sommes à ce jourd'huy grandement troublez.

DEMANDE

Je ne puis clairement entendre ton dessein, parce que tu dis que tu cerches un lieu montueux, pour faire un jardin délectable. C'est une opinion contraire à celle de tous les Antiques et Modernes; car je sçay qu'on cerche communément les lieux planiers, pour édifier jardins : aussi sçay-je bien que plusieurs ayans des bosses et terriers en leurs jardins, se sont constituez en grands fraits pour les

applanir. Quoy considéré, je te prie me dire la cause qui t'a meu de cercher un lieu montueux pour édifier ton jardin.

RESPONCE

Quelques jours après que les esmotions et guerres civiles furent appaisées, et qu'il eut pleu à Dieu nous envoyer sa paix, j'estois un jour me pourmenant le long de la prairie de ceste ville de Xaintes, près du fleuve de Charante : et ainsi que je contemplois les horribles dangers, desquels Dieu m'avoit garenti au temps des tumultes et horribles troubles passez, j'ouy la voix de certaines vierges, qui estoyent assises sous certaines aubarées, et chantoyent le Pseaume cent quatriesme. Et parce que leur voix estoit douce et bien accordante, cela me fit oublier mes premières pensées, et m'estant arrêté pour escouter ledit Pseaume, je laissay le plaisir des voix, et entray en contemplation sur le sens dudit Pseaume, et ayant noté les poincts d'iceluy, je fus tout confus en admiration, sur la sagesse du Prophète Royal, en disant à moy-mesme : O divine et admirable bonté de Dieu! A la miene volonté, que nous eussions les œuvres de tes mains en telle réverence, comme le Prophète nous enseigne en ce Pseaume! et dèslors je pensay de figurer en quelque grand tableau les beaux paysages que le Prophète descrit au Pseaume susdit : mais bien tost après, mon courage fut changé, veu que les peintures sont de peu de durée, et pensay de trouver un lieu convenable, pour édifier un jardin jouxte le dessein, ornement, et excellente beauté, ou partie de ce que le Prophète a descrit en son Pseaume, et ayant desja figuré en mon esprit ledit jardin, je trouvay que tout par un moyen, je pourrois auprès dudit jardin édifier un Palais, ou amphithéatre de refuge pour recevoir les Chrestiens exilez en temps de persécution, qui seroit une saincte délectation, et honneste occupation de corps et d'esprit.

DEMANDE

Je te trouve fort eslongné de toute opinion commune en deux instances : la première est, parce que tu dis qu'il est requis trouver un lieu montueux pour édifier un jardin délectable : et l'autre, parce que tu dis que tu voudrois aussi édifier un amphithéatre de refuge pour les Chrestiens exilés : ce que ne puis prendre à la bonne part, considéré que nous avons la Paix. Aussi que nous espérons que de brief on aura la liberté de prescher par toute la France, et non-seulement en France, mais aussi par tout le monde : car il est escrit en saint Mathieu, chapitre XXIIII, là où le Seigneur dit que l'Évangile du Royaume sera presché en l'universel monde, en tesmoignage à toutes gens. Voilà qui me fait dire et assurer qu'il n'est plus de besoin de cercher des Citez de refuge pour les Chrestiens.

RESPONCE

Tu as fort mal considéré les sentences du Nouveau-Testament : car il est escrit que les enfans et esleus de Dieu seront persécutez jusqu'à la fin, et chassez et moquez, bannis et exilez; et quant à la sentence que tu as amenée escrite en sainct Matthieu, vrai est qu'il est escrit que l'Évangile du Royaume sera presché à l'universel monde; mais il ne dit pas qu'il sera receu de tous, mais bien dit, qu'il sera en tesmoignage à tous, savoir est, pour justifier les croyans et pour condemner justement les infidèles. Suyvant quoy, il est à conclurre que les pervers et iniques, symoniaques, avaricieux et toutes espèces de gens meschans, seront tousjours prests à persécuter ceux qui par lignes directes voudront suivre les statuts et ordonnances de nostre Seigneur.

DEMANDE

Quant au premier poinct, je te le donne gagné; mais

quant est de ce que tu dis, qu'il est requis un lieu montueux pour édifier jardins, je ne puis à ce accorder.

RESPONCE

Je sçay que toute folie accoustumée est prinse comme par une loy et vertu : mais à ce je ne m'arreste, et ne veux aucunement estre imitateur de mes prédécesseurs, sinon en ce qu'ils auront bien fait selon l'ordonnance de Dieu. Je voy de si grands abus et ignorances en tous les arts, qu'il semble que tout ordre soit la plus grand part perverti, et qu'un chacun laboure la terre sans aucune Philosophie, et vont tousjours le trot accoustumé, en ensuivant la trace de leurs prédécesseurs, sans considérer les natures, ny causes principales de l'agriculture.

DEMANDE

Tu me fais à ce coup plus esbahir de tes propos que je ne fus oncques. Il semble à t'ouyr parler qu'il est requis quelque Philosophie aux laboureurs, chose que je trouve estrange.

RESPONCE

Je te dis qu'il n'est nul art au monde, auquel soit requis une plus grande Philosophie qu'à l'agriculture, et te dis que si l'agriculture est conduite sans Philosophie, que c'est autant que journellement violer la terre et les choses qu'elle produit; et m'esmerveille que la terre et natures produites en icelle ne crient vengeance contre certains meurtrisseurs, ignorans et ingrats, qui journellement ne font que gaster et dissiper les arbres et plantes, sans aucune considération. Je t'ose aussi bien dire que si la terre estoit cultivée à son devoir, qu'un journaut produiroit plus de fruit, que non pas deux, en la sorte qu'elle est cultivée journellement. Te souvient-il point avoir leu une histoire,

qu'il y avoit un certain personnage agriculteur, qui estoit si très bon Philosophe et subtil ingénieux, que par son labeur et industrie, il faisoit qu'un peu de terre qu'il avoit, luy rendoit plus de fruict, que non pas une grande quantité de celles de ses voisins, dont s'en ensuivit une envie : car ses voisins, voyans telles choses, furent marris de son bien et l'accusèrent qu'il étoit sorcier, et que, par sa sorcèlerie, il faisoit que sa terre portoit plus de fruict que non pas celles de ses voisins. Quoy voyant, les Juges de la Cité le feirent convenir, pour luy faire déclarer qui estoit la cause que ses terres apportoyent si grande abondance de fruicts : quoy voyant, le bon homme print ses enfans et serviteurs, son chariot et hastelage, et avec ce, plusieurs outils d'agriculture, lesquelles il alla exhiber devant les Juges, en leur remonstrant que la sorcèlerie de laquelle il usoit en ses terres estoit le propre labeur de ses mains et des mains de ses enfans et serviteurs, et les divers outils qu'il avoit inventez, dont le bon homme fut grandement loué, et renvoyé en son labourage; et par tel moyen l'envie de ses voisins fut amplement cognuë.

DEMANDE

Je te prie, di moy en quoy est-ce qu'il est besoin que les laboureurs ayent quelque Philosophie : car je sçay que plusieurs se moqueront d'une telle opinion; mesme, je sçay que S. Paul le défend aux Colossiens, chapitre II, disant : Donnez vous garde d'estre séduits par vaines Philosophies.

RESPONCE

Tu t'abuses, en m'allégant ce passage de sainct Paul en cest endroit, d'autant qu'il ne fait rien contre moy : car quand sainct Paul dit : Donnez vous garde d'estre séduits par Philosophie, il adjouste vaine, mais celle dont je te parle n'est point vaine. Parquoy, je conclus que cela ne

fait rien contre mon opinion. Comment cuides-tu qu'un laboureur cognoistra les saisons de labourer, planter ou semer, sans Philosophie? Je t'ose bien dire qu'on pourra labourer la terre en telle saison, que cela luy causera plus de dommage que de profit. Item, comment cognoistra un laboureur la différence des terres, sans Philosophie? Les unes sont propres pour les froments, les autres pour les pois, et autres pour les febves. Les febves creuës en un champ sont cuisantes, et, tout auprès d'icelles, y aura un autre champ, duquel les febves qui y seront produites ne seront jamais cuisantes : pareillement en est-il de toutes espèces de légumes. Aussi il y a des eaux, desquelles les légumes ne pourront cuire, et il y a d'autres eaux, desquelles les légumes seront cuisans. Brief, il est impossible de te pouvoir réciter combien la Philosophie naturelle est requise aux agriculteurs. Et ce n'est sans cause, que je t'ay mis ces propos en avant : car les actes ignorans que je voy tous les jours commettre en l'art d'agriculture, m'ont causé plusieurs fois me tourmenter en mon esprit, et me cholérer en ma seule pensée, parce que je voy qu'un chacun tasche à s'agrandir et cerche des moyens pour sucer la substance de la terre, sans y travailler, et cependant on laisse les pauvres ignares pour le cultivement de la terre, dont s'en ensuit que la terre et ce qu'elle produit est souvent adultérée, et est commise grande violence ès bestes bovines, que Dieu a créées pour le soulagement de l'homme.

DEMANDE

Je te prie me monstrer quelque faute commise en l'agriculture à fin de me faire croire ce que tu dis.

RESPONCE

Quand tu iras par les villages, considère un peu les fumiers des laboureurs, et tu verras qu'ils les mettent hors

de leurs estables, tantost en lieu haut, et tantost en lieu bas, sans aucune considération, mais qu'il soit appilé, il leur suffit : et puis, pren garde au temps des pluyes, et tu verras que les eaux, qui tombent sur lesdits, emportent une teinture noire, en passant par ledit fumier, et trouvant le bas, pente ou inclinaison du lieu où les fumiers seront mis, les eaux qui passeront par lesdits fumiers emporteront ladite teinture, qui est la principale, et le total de la substance du fumier. Parquoy, le fumier ainsi lavé, ne peut servir, sinon de parade : mais estant porté au champ, il n'y fait aucun profit. Voilà pas doncques une ignorance manifeste, qui est grandement à regretter?

DEMANDE

Je ne croy rien de cela, si tu ne me donnes autre raison.

RESPONCE

Tu dois entendre premièrement la cause pourquoy on porte le fumier au champ, et ayant entendu la cause, tu croiras aisément ce que je t'ay dit. Il faut que tu me confesses que quand tu apportes le fumier au champ, que c'est pour luy rebailler une partie de ce qui luy a esté osté : car il est ainsi qu'en semant le blé, on a espérance qu'un grain en apportera plusieurs : or cela ne peut estre sans prendre quelque substance de la terre, et si le champ a esté semé plusieurs années, sa substance est emportée avec les pailles et grains. Parquoy, il est besoin de rapporter les fumiers, bouës et immondicitez, et mesme les excrémens et ordures, tant des hommes que des bestes, si possible estoit, à fin de rapporter au lieu la mesme substance qui luy aura esté ostée. Et voilà pourquoy je dis que les fumiers ne doivent estre mis à la merci des pluyes, parce que les pluyes, en passant par lesdits fumiers, emportent le sel, qui est la principale substance et vertu du fumier.

DEMANDE

Tu m'as dit à présent un propos qui me fait plus resver que tous les autres, et sçay que plusieurs se mocqueront de toy, parce que tu dis qu'il y a du sel ès fumiers : je te prie, donne moy quelque raison apparente pour me le faire croire.

RESPONCE

Par cy devant tu trouvois estrange que je te disois qu'il est requis aux laboureurs quelque Philosophie, et à présent tu me demandes une raison, qui est assez despendante de mon premier propos ; je te la diray, mais je te prie l'avoir en tel estime, comme elle le requiert de soy : en entendant icelle, tu entendras plusieurs choses que par cy devant tu as ignoré. Note doncques qu'il n'est aucune semence tant bonne que mauvaise, qui n'apporte en soy quelque espèce de sel, et quand les pailles, foins et autres herbes sont putréfiées, les eaux, qui passent à travers, emportent le sel qui estoit esdites pailles, et autres herbes, ou foins : et tout ainsi comme tu vois qu'un merlu salé ou autre poisson, qui auroit longtemps trempé, perdroit en fin toute sa substance salsitive, et en fin n'auroit aucun goust, en cas pareil te faut croire que les fumiers perdent leur sel, quand ils sont lavez des pluyes. Et quant est de ce que tu me pourrois alléguer, en disant que le fumier demeure fumier, et qu'estant porté en la terre, il pourra encore beaucoup servir, je te donneray un exemple contraire : ne sçais-tu pas bien que ceux qui tirent les essences des herbes et espiceries, ils tireront la substance de la canelle, sans desfaire aucunement la forme ? toutesfois tu trouveras qu'en la liqueur qu'ils ont tiré de la canelle, ils auront emporté de ladite canelle la saveur, la senteur, et entièrement la vertu d'icelle ; ce néantmoins, la canelle demeurera en sa forme, et aura

apparence de canelle comme auparavant : mais si tu en manges, tu n'y trouveras ni senteur, ni saveur, ni vertu. Voilà un exemple qui doit suffire pour te faire croire ce que dessus.

DEMANDE

Quand tu m'aurois presché l'espace de cent ans, si est-ce que tu ne me sçaurois faire à croire qu'il y eust du sel és fumiers, ny à toutes espèces de plantes, comme tu me veux faire croire.

RESPONCE

Je te donneray à présent des arguments, qui te feront croire ce que tu ignores, ou bien il faudroit que tu eusses la teste d'un asne sur tes espaules. En premier lieu, il faut que tu me confesses que le salicor est une herbe qui croist communément és terre des marais de Narbonne et de Xaintonge. Or ladite herbe, estant bruslée, se réduit en pierre de sel, lequel sel les Apoticaires et Philosophes Alchimistes appellent *sal alcaly*, brief, c'est un sel provenu d'une herbe.

Item, la fougère aussi est une herbe, et, estant bruslée, se réduit en pierre de sel, tesmoins les verriers, qui se servent dudit sel à faire leurs verres, avec autres choses que nous dirons quand le propos se présentera, en traittant des pierres. Item, considère un peu les cannes desquelles on fait le sucre, c'est une herbe noüée et creuse comme une jambe de seigle, faite en façon de roseau : ce néantmoins, d'icelle herbe le sucre est tiré, qui n'est autre chose que sel. Vray est que tous les sels n'ont pas une mesme saveur, ny une mesme vertu, et ne font une mesme action, néantmoins, je te puis asseurer qu'il y a un nombre infini d'espèces de sels sur la terre. Si elles n'ont une mesme saveur et une mesme apparence et une mesme action, cela n'empesche toutesfois qu'elles ne soyent sel, et t'ose bien dire derechef et souste-

nir hardiment, qu'il n'est aucune plante, ny espèce d'herbe sur la terre, qu'elle n'aye en soy quelque espèce de sel, et te dis encore qu'il n'est nul arbre de quelque genre que ce soit, qu'il n'en aye consequemment les uns plus, et les autres moins. Et qui plus est, je t'ose dire que s'il n'y avoit du sel és fruits, qu'ils n'auroient ne saveur, ne vertu, ne odeur, et ne pourroit-on empescher qu'ils ne fussent putréfiez: et afin que tu ne dises que je parle sans raison, je te baille en premier lieu le principal fruit qui est à nostre usage, à sçavoir le fruit de la vigne. Il est chose certaine, que la lie estant bruslée, elle se réduit en sel, que nous appelons sel de tartare : or ce sel est grandement mordicatif et corrosif. Quand il est mis en lieu humide, il se réduit en huile de tartare, et plusieurs guérissent les enderces dudit huile, par ce qu'il est corrosif. Le sel de l'herbe salicor, quand il est tenu en lieu humide, il est ainsi oligineux comme celuy de tartare. Voilà des raisons, qui te doivent faire croire qu'il y a du sel aux arbres et plantes. Qui me demanderoit combien il y a d'espèces de sel, je voudrois respondre qu'il y en a d'autant d'espèces que de diverses saveurs. Il est donc à conclure que le sel du poivre et de la maniguette est plus corrosif que celui de la canelle, et que de tant plus les vins sont forts et puissans, de tant plus il y a abondance de sel, qui cause la force et vertu dudit vin. Qu'ainsi ne soit, contemple un peu les vins de Montpellier, ils ont une puissance et force admirable, tellement que les rapes de leurs raisins bruslent et calcinent les lamines d'airain, et les réduisent en vert de gris: et si quelqu'un ose dire que cela ne se fait par la vertu du sel qui est ausdites rapes, mon dire est aisé à vérifier, par ce que c'est chose certaine que si on met du sel commun, ou du sel de tartare dedans une poële d'airain, elle deviendra verde en moins de vingt et quatre heures, pourveu que le sel soit dissout, et cela se fera à cause de son acreté. Voilà un argument qui te doit suffire

pour le tout; toutesfois, pour mieux te faire entendre ces choses, je te veux apprendre à présent de tirer du sel de toutes espèces d'arbres, herbes et plantes, et si te le feray entendre présentement, sans mettre la main à l'œuvre. Tu me confesseras aisément, que toutes cendres sont aptes à la buée, aussi tu me confesseras qu'elles ne peuvent servir qu'une fois en ladite buée; si tu me confesses cela, c'est assez : car par là tu dois entendre que le sel, qui estoit aux cendres, s'est dissout et meslé parmi la lessive, et cela a causé d'emporter les saletez et ordures des linges, à cause de sa mordication: dont s'ensuit, que la lessive est teinte et oligineuse dudit sel, qui est dissout parmi, et la lessive estant venuë en sa perfection, elle a emporté tout le sel qui estoit ausdites cendres, d'où vient que les cendres demeurent alterées et inutiles, et la lessive, qui a emporté le sel desdites cendres, a tousjours quelque vertu de nettoyer. Si tu ne veux croire ces raisons, pren un chauderon de lessive, et le fay bouillir jusques à ce que l'humide soit tout évaporé, et lors tu trouveras le sel au fons de la chaudière. Si les argumens susdits ne sont suffisans, pren garde à la fumée du bois : car il est ainsi que les fumées de toute espèce de bois font cuire les yeux et endommagent la veuë, et ce, pour cause de certaine salsitude, qu'elle attire du bois, lors que les autres humeurs sont exhallées par la véhémence du feu, qui chasse les matières haineuses et humides. Et qu'ainsi ne soit, tu le cognoistras, lors que tu feras bouillir l'eau dans quelque chaudière, parce que la fumée de ladite eau ne te nuira aucunement à la veuë, combien que tu présentes les yeux sur ladite fumée. Et pour mieux encore te prouver qu'il y a du sel és bois et plantes, considère l'escorce, de laquelle les taneurs courrayent leurs peaux : si elle est séchée et pulvérisée, elle endurcist et garde de putréfier les peaux des bœufs et austres bestes. Cuides-tu que les escorces de chesne eussent vertu d'empescher la putréfaction desdites

peaux, sans qu'il y eust du sel esdites escorces? Non pour vray, et si ainsi estoit que l'escorce eust ceste vertu, elle pourroit servir plusieurs fois, mais dès qu'elle a servi une fois, l'humidité de la peau a fait attraction et a dissout le sel qui estoit en l'escorce, et l'a prins et attiré à soy, pour se fortifier et endurcir. Et ainsi, ladite escorce ne sert plus de rien que de mettre au feu, après qu'elle a servi une fois seulement.

Autre exemple. Il me souvient avoir veu certaines pierres, qui estoient faites de pailles bruslées, ce qui ne peut estre fait, sans que lesdites pailles tiennent en soy grande quantité de sel. Item, le feu se print une fois à une grange pleine de foin, le feu fut si grand, que ledit foin en fin fut réduit en pierre, de la manière que je t'ay conté du salicor et de la fougère : mais parce qu'en iceluy foin, il y a moins de sel qu'au salicor et au tartare, lesdites pierres de foin et de paille ne sont sujettes à dissolution, ains endurent l'injure du temps, comme pourroit faire un lopin d'excrément de fer. Je sçay aussi que plusieurs verriers, de ceux qui font les verres des vitres, se servent de la cendre du bois de fayan en lieu de salicor, qui vaut autant à dire, que la cendre dudit fayan n'est autre chose que sel : car autrement elle ne pourroit servir à cest affaire. Quand je voudrois mettre par escrit tous les exemples que je pourrois trouver, il me faudroit un bien long temps : mais pour conclusion, je te dis, comme dessus, qu'il y a un nombre infini d'espèces de sel, voire autant d'espèces diverses, que de diverses saveurs. La couppe rose et vitriol ne sont que sel, le bourras n'est que sel, l'alun sel, le salpestre sel, et le nitre sel. Je te dis que, sans qu'il y eust du sel en toutes choses, elles ne pourroient se soustenir, ains soudain seroyent putréfiées et annichilées. Le sel affermit et garde de putréfier les lards et les autres chairs, tesmoins les Égyptiens, qui faisoient de grandes pyramides pour garder

les corps de leurs Roys trespassés : et pour empescher la putréfaction desdits corps, il les poudroyent de nitre, qui est un sel, comme j'ay dit, et de certaines espiceries, qui tiennent en soy grande quantité de sel. Et par tels moyens leurs corps estoient conservez sans putréfaction : mesme jusques à ce jourd'huy, on en trouve encore esdites pyramides, qui ont esté si bien conservez, que la chair desdits morts sert aujourd'hui d'une médecine, qu'on appelle Momie. Je te demande, as-tu pas veu certains laboureurs, que quand ils veulent semer une terre deux années suivantes, ils font brusler le gleu, ou paille restée du blé, qui aura esté couppé, et en la cendre de ladite paille, sera trouvé le sel que la paille avoit attiré de la terre, lequel, se demeurant dans le champ, aidera derechef à la terre? Et ainsi la paille estant bruslée dedans le champ, elle servira d'autant de fumier, parce qu'elle laissera la mesme substance qu'elle avoit attirée de la terre. Il est temps que je face fin à ce propos : car si tu ne veux croire les raisons susdites, ce seroit grand folie de te donner autres exemples : toutesfois, parce que nostre propos a esté dès le commencement pour te remonstrer que les pluyes emportent le sel des fumiers qui sont au descouvert, je te donneray encore, pour conclurre mon propos, un exemple qui te suffira pour le tout. Pren garde au temps des semailles, et tu verras que les laboureurs apporteront leurs fumiers aux champs, quelque temps auparavant semer la terre, ils mettront iceluy fumier par monceaux ou pilots dans le champ, et quelque temps après, ils le viendront espandre par tout le champ: mais au lieu où ledit pilot de fumier aura reposé quelque temps, ils n'y laisseront rien dudit fumier, ains le jetteront deçà et delà, mais au lieu où il aura reposé quelque temps, tu verras qu'après que le blé qui aura esté semé sera grand, il sera en cest endroit plus espes, plus haut, plus verd et plus droit. Par là tu peux aisément cognoistre

que ce n'est pas le fumier qui a causé cela, car le laboureur le jette autre part : mais c'est que quand ledit fumier estoit au champ par pilots, les pluyes qui sont survenues ont passé à travers desdits pilots, et sont descendu à travers du fumier jusqu'à la terre, et en passant, ont dissout et emporté certaines parties du sel qui estoit audit fumier. Tout ainsi que tu vois que les eaux, qui passent à travers des terres salpestreuses, emportent avec elles le salpestre, et après que les eaux ont passé par lesdites terres, lesdites terres ne peuvent plus servir à faire salpestre, car les eaux qui ont passé ont emporté tout le sel: autant en est-il des cendres, desquelles les salpestreurs se servent, et semblablement de celles qui servent aux buées: et voylà pourquoy elles sont après inutiles, qui est le poinct qui te doit faire croire ce que je t'ay dit dès le commencement : c'est à sçavoir que les eaux qui passent par les fumiers, emportent tout le sel et rendent le fumier inutile, qui est une ignorance de très grand poids. Et si elle estoit corrigée, on ne sçauroit estimer combien le profit seroit grand. A la mienne volonté, qu'un chacun qui verra ce secret soit aussi soigneux à le garder, comme de soy il le mérite.

DEMANDE

Dy moy, comment donc pourrois-je garder de gaster mon fumier?

RESPONCE

Si tu veux que ton fumier te serve à plein et à outrance, il faut que tu creuses une fosse en quelque lieu convenable, près de tes estables, et icelle fosse creusée en manière d'un claune ou d'un abruvoir, faut que tu paves de caillous, ou de pierres ou de briques, ledit claune ou fosse, et iceluy bien pavé avec du mortier de chaux et de sable, tu porteras des fumiers pour garder en ladite fosse, jusques

au temps qu'il le faudra porter aux champs. Et afin que ledit fumier ne soit gasté par les pluyes, ni par le soleil, tu feras quelque manière de loge pour couvrir ledit fumier : et quand il viendra au temps des semailles, tu porteras ledit fumier dans le champ, avec toute sa substance, et tu trouveras que le pavé de la fosse, ou réceptacle, aura gardé toute la liqueur du fumier, qui autrement se fust perdue, la terre eust sucé partie de la substance dudit fumier : et te faut icy noter, que si au fons de la fosse ou réceptacle dudit fumier, se trouve quelque matière claire, qui sera descenduë des fumiers, et que ladite matière ne se puisse porter dans des paniers, il faut que tu prenes des basses, qui puissent tenir l'eau, comme si tu voulois porter de la vendange, et lors tu porteras ladite matière claire, soit urine des bestes, ou ce que voudras. Je t'asseure que c'est le meilleur du fumier, voire le plus salé : et si tu le fais ainsi, tu rapporteras à la terre la mesme chose qui luy avoit esté ostée par les accroissemens des semences, et les semences, que tu y mettras après, reprendront la mesme chose que tu y auras porté. Voilà comment il faut qu'un chacun mette peine d'entendre son art, et pourquoy il est requis que les laboureurs ayent quelque Philosophie : ou autrement, ils ne font qu'avorter la terre et meurtrir les arbres. Les abus qu'ils commettent tous les jours és arbres, me contraignent en parler ainsi d'affection.

DEMANDE

Tu fais icy semblant que des arbres ce sont des hommes, et semble qu'ils te font grand pitié : tu dis que les laboureurs les meurtrissent, voilà un propos qui me donne occasion de rire.

RESPONCE

C'est le naturel des fols et des ennemis de science :

toutesfois, je sçay bien ce que je dis, car en passant par les taillis, j'ay contemplé plusieurs fois la manière de coupper les bois, et ay veu que les buscherons de ce pays, en couppant leurs taillis, laissoient la seppe ou tronc qui demeuroit en terre tout fendu, brisé et esclatté, ne se souciant du tronc, pourveu qu'ils eussent le bois qui est produit dudit tronc, combien qu'ils espérassent que toutes les cinq années les troncs en produiroyent encores autant. Je m'esmerveille que le bois ne crie d'estre ainsi vilainement meurtry. Penses-tu que la seppe qui est ainsi fendue et esclattée en plusieurs lieux, qu'elle ne se ressente de la fraction et extorsion qui luy aura esté faicte? Ne sçais-tu pas bien que les vents et pluyes apporteront certaines poussières dans les fentes de ladite seppe, qui causera que la seppe se pourrira au milieu et ne se pourra résoudre, et sera à tout jamais malade de l'extorsion qui luy aura esté faicte? Et pour mieux te faire entendre ces choses, contemple un peu les aubiers, lesquels sur un mesme degré produisent plusieurs branches, qui croissent directement en haut en peu de temps, et icelles parvenues à la grosseur ou environ du bras d'un homme, on les vient à coupper, et la mesme année que lesdites branches auront esté couppées, près et joignant la couppe d'icelles, il sortira un nombre de gittes, qui derechef viendront à la mesme grosseur que les susdites : et par tel moyen la teste de l'aubier s'engrossira en cest endroit, après que plusieurs années on luy aura couppé ses branches, desquelles aucuns font des cercles, et des paux pour soustenir les seps des vignes : dont s'en ensuivra que les couppes de la multitude des branches qui auront esté couppées sur la teste dudit aubier, feront un receptale d'eau sur ladite teste, laquelle eau estant ainsi retenue entrera petit à petit dans le centre et moile de l'aubier, et pourrira la jambe et tronc, comme tu peux apercevoir en plusieurs aubiers, lesquels tu trou-

veras communément pourris par le dedans : et s'ils estoient couppés par science, ce mal seroit obvié par la prudence de l'homme. Veux-tu que je te produise tesmoignage de mon dire? Va à un chirurgien, et luy fay un interrogatoire en disant ainsi : Maistre, il est advenu à ce jourd'huy, que deux hommes ont eu chacun d'eux un bras couppé, et y en a un d'iceux à qui on l'a couppé d'un glaive tranchant, du beau premier coup tout nettement, à cause que le glaive estoit bien esguisé : mais à l'autre, on luy a couppé d'une serpe toute esbréchée, en telle sorte qu'il luy a fallu donner plusieurs coups, devant que le bras fust couppé : dont s'ensuit que les os sont froissez, et la chair meurtrie et lambineuse, ou serpilleuse à l'endroit où le bras a esté couppé. Je vous prie me dire, lequel des deux bras sera le plus aisé à guérir. Si le chirurgien entend son art, il te dira soudain que celuy qui a eu le bras couppé nettement par le glaive tranchant, est beaucoup plus aisé à guérir que l'autre. Semblablement je te puis asseurer qu'une branche d'arbre couppée par science, la playe de l'arbre sera beaucoup plustost guérie, que non pas celle qui par violence et inconsidérément sera froissée. Voilà pourquoy je voudrois que les laboureurs et buscherons eussent ceste considération, quand ils couperont les branches des arbres, en espérance que la seppe apporte encore branches, qu'ils eussent esgard de faire la couppe nettement et en pente, à fin que les eaux, ni aucune chose, ne se peust retenir sur ladite couppe. Et sur toutes choses, qu'on se donnast bien garde de les froisser, ni fendre en les couppant. Veux-tu ouyr un bel exemple? Il y avoit deux laboureurs, qui avoient arrenté une terre nouvelle, et pour icelle clorre, ils avoient fait un fossé, par égale portion : et sur le bord dudit fossé, ils avoyent planté des espines un mesme jour l'un et l'autre : quelque temps après que les espines furent grandes et bonnes à faire fagots, pour

chauffer les fours, ils vont ensemble accorder, qu'il faloit estaucer leur palice ou haye, à fin que les espines produisissent de rechef multitude de gittes et branches : cela fait et accordé, au jour déterminé l'un d'iceux print un volant, qui est un ferrement comme une serpe, mais il est emmanché au bout d'un baston ; et ainsi, celuy qui avoit le volant, couppoit ses espines de bien loin, à grands coups, craignant s'espiner, et en les couppant, faisoit plusieurs fautes et fractions aux seppes et racines desdites espines : mais son compagnon, plus sage que luy, monstra qu'il avoit quelque Philosophie en son esprit : car il prist une sie, et ayant des gans aux mains, il sia toutes les branches de ses espines, avec ladite sie, en telle sorte qu'il ne fut fait aucune fraction : mais plusieurs se moquoient de luy, dont à fin ils furent moquez : car la partie de la haye qui avoit esté siée ainsi sagement, elle se trouva avoir produit derechef ses branches en deux années plus grosses et plus grandes, que non pas celles de son compagnon en cinq années : voilà un tesmoignage qui te doit donner occasion de préméditer et philosopher les choses devant que les commencer. Ce n'est donc pas sans cause, que je t'ay dit qu'il est requis une grande Philosophie en l'art d'agriculture.

DEMANDE

Tu m'as dit que les aubiers estoyent creux et pourris au dedans du cœur, à cause des eaux qui sont retenues sur la teste, pour la faute ou imprudence de ceux qui couppent les branches ; toutesfois, j'ay veu plusieurs Chesnes és forests, qui avoyent la jambe creuse, et n'avoient jamais esté estaucez ou couppez.

RESPONCE

Cela n'empesche pas que ma raison ne soit légitime, mais

en cest endroit tu dois entendre que plusieurs arbres ont des carrefours sur la rencontre des fourches, et plusieurs branches, qui ont prins leur accroissement en un mesme endroit, et en se dilatant l'une deçà, et l'autre delà, elles font un certain réceptacle entre lesdites branches, sur lesdits carrefours : et en temps de pluyes, les eaux qui descoulent le long des branches sont retenues sur lesdits carrefours ; et ainsi, par succession de temps, elles percent et pénètrent la jambe de l'arbre jusques à la racine, parce que le naturel de l'eau est de tirer toujours en bas ; voilà qui cause que lesdits arbres sont creux dedans le corps. Veux-tu bien clairement entendre ces choses ? pren garde au bois de Noyer, et tu trouveras que quand il est vieux, le bois est madré, ou figuré, et de couleur noire par le dedans du tronc : et pour ceste cause, les vieux Noyers sont plus estimez à faire menuserie, que non pas les jeunes : car le bois des jeunes est blanc, et n'y a aucune figure. Cela te doit asseurer que les eaux qui distillent le long des branches, se retienent et arrestent sur les carrefours desdits Noyers, et petit à petit lesdites eaux entrent par les porres dudit Noyer. Et si tu ne veux croire que le bois de Noyer soit porreux, va chez un menusier, et tu trouveras, que quand il rabote quelque table ou membrure dudit Noyer, il se fait des escoupeaux longs et terues comme papier : pren un desdits escoupeaux et le regarde contre le jour, et tu verras là un nombre infini de petits pertuis, qui est la cause que ledit bois est fort espongieux, et sujet à s'enfler, soudain qu'il reçoit quelque humidité. Je te donneray encore un exemple fort aisé ; il faut que tu me confesses que le bois d'Érable est plus madré, figuré et damasquiné que nul autre bois, et pour ceste cause, les Flamans en font des tables merveilleusement belles : car ayans un bois bien damasquiné, ils le sieront bien terue et l'enchasseront dans quelque autre table de moindre

estime en joignant et assemblant plusieurs desdites tables ensemble : ils cercheront le racord des figures de la damasquine, tellement qu'il semblera que toutes lesdites tables jointes ensemble ne sont qu'une mesme piece, à cause que le racord des figures empesche la cognoissance de l'assemblage. Veux-tu sçavoir à présent qui est la cause que ledit bois se trouve ainsi figuré? Note qu'il est tout branchu, depuis la racine jusques aux branches, et parce qu'il ne produit aucun fruit profitable, on couppe souvent les branches et on laisse le tronc; lors les branches estant coupées, la teste du tronc se renforce d'escorce et de gittes, et fait un receptacle, sur lequel sont retenues quantités d'eaux és temps des pluyes, ainsi que je t'ay dit cy dessus. L'eau a son naturel de percer toujours en bas, et passant par les porres le long du tronc, en tirant en bas, elle trouve qu'à l'endroit des branches de la jambe, le bois est plus dur et moins porreux, parce que les nœuds desdites branches prennent leur origine dés le centre du tronc. Et ainsi que ladite eau descend en bas, et qu'elle trouve le dur de la naissance et la branche, elle est contrainte se desvier par autre voye en tenant lignes obliques, et tant plus il y a de branches audit tronc, d'autant plus se trouvent diverses figures au bois d'Érable. Et pour bien cognoistre cela, va à un ruisseau où il n'y a guères d'eau et mets plusieurs pierres dedans le cours de l'eau, environ distantes de quatre doits l'une de l'autre : si les pierres sont un peu plus hautes que l'eau, tu verras que les pierres feront divertir l'eau en la manière que dessus. Si ce secret estoit cogneu de tous les bois d'Érable, ils ne seroyent bruslez, ains seroyent gardez précieusement, desquels on pourroit faire de belles colonnes, et autres telles choses. Puis que nous sommes sur le propos des arbres, et des abus que les ignorans commettent au gouvernement d'iceux, combien penses tu qu'il y ait de gens, qui regardent le temps et

saison convenable pour coupper les bois de haute futée? De ma part, je pense qu'il y en a bien peu : vray est que communément ils ne les couppent pas en esté, parce qu'ils ont d'autres affaires qui les pressent : et parce qu'ils n'ont rien à faire en hyver, et qu'il fait bon travailler pour s'eschauffer, ils couppent communément leurs bois en hyver : car en esté ils ne pourroient finer de journalliers, par quoy sont contrains d'attendre l'hiver : mais il faut philosopher plus outre, car si les bois sont coupez és jours que le vent est au Sus ou au Ouëst, ce sont les vents humides, lesquels par leurs actions font enfler les bois et remplir les porres d'humidité : et estans ainsi enflez, humectez et abreuvez, s'ils sont couppez en tel estat, l'humeur qui est dedans les porres s'eschauffera et engendrera quelques cossons ou vermines, qui quelque temps après gasteront le bois. Quoy qu'il en soit, la charpante d'un bois couppé en la saison susdite sera de petite durée : mais si le bois est couppé en temps de froidures, et que le vent soit au Nord, les porres desdits bois sont resserez en telle sorte, que comme l'homme est plus sain et plus fort en temps de froidure, que non pas au temps que par sueur les humeurs sont dilatées et les porres ouverts, semblablement le bois qui est couppé au temps que le vent est au Nord, il est plus halis et plus fort que non pas en esté. Et te faut aussi noter que nulle nature ne produit son fruit sans extrême travail, voire et douleur : je dis autant bien les natures végétatives, comme les sensibles et raisonnables. Si la Poule devient maigre, pour espellir ses poulets, et la Chienne souffre en produisant ses petits, et conséquemment toutes espèces et genres, et mesme la Vipère, qui meurt en produisant son semblable, je te puis aussi asseurer que les natures végétatives et insensibles souffrent en produisant leurs fruicts. J'estois quelque fois és iles de Xaintonge, où j'apperceu une vigne plus chargée de fruits que

toutes les autres, et m'enquerrant de la raison, on me respondit qu'elle estoit chargée à la mort : lors ayant demandé l'interprétation de cela, on me dist qu'on lui avoit laissé plus de rameaux que de coustume, parce qu'on la vouloit arracher après la cueillie, et qu'autrement on n'eust voulu permettre qu'elle eust chargé si abondamment, ce qui vaut autant dire que si on laissoit faire ausdites vignes ce qu'elles voudroyent, qu'elles se tueroyent, à cause de l'abondance des fruits, qu'elles s'efforceroyent de produire. J'ay contemplé plusieurs fois des arbres et plantes, qui par sécheresse ou autre accident se mouroyent : toutesfois, devant que mourir, ils se hastoyent de fleurir et produire graines et fruits devant le temps accoustumé. Or si ainsi est que les arbres et autres végétatifs travaillent, et sont malades en produisant, il faut conclurre que si tu couppes tes arbres au temps des fruits, des fleurs, et des feuilles, tu les couppes en leur maladie, dont la foiblesse de ladite maladie demeurera ausdits arbres, et la charpente qui sera faite desdits arbres ne sera jamais si forte, ni de si grande durée que celle qui sera faite des arbres qui seront couppez au temps d'hyver et froidures sèches, comme j'ay dit cy dessus. Si tu es un homme de bon jugement, tu peus à présent cognoistre par les argumens susdits, que ce n'est pas sans cause, que j'ay dit qu'il est requis quelque Philosophie à ceux qui exercent l'art d'agriculture, et si tu eusses entendu ce qu'un bon laboureur devroit entendre, tu n'eusses trouvé estrange ce propos que je t'ay dit au commencement, c'est à sçavoir, que je cerchois un lieu montueux, pour édifier un jardin excellent et de grand revenu.

DEMANDE

A la vérité, j'ay trouvé cela fort estrange, et ne puis encore entendre la cause : parquoy, je te prie me la dire à fin de m'oster de ceste fantasie.

RESPONCE

Tu dois entendre que les terres des lieux montueux sont plus salées, que non pas celles des vallées : et pour ceste cause, les arbres fruitiers qui croissent sur les hauts terriers produisent leurs fruits plus salez et de meilleur goust que ceux des vallées : voilà une raison qui te doit suffire pour le tout.

DEMANDE

Cuides-tu que je te croye, de ce que tu dis à présent, qu'il y aye du sel en la terre, et mesme en toutes espèces?

RESPONCE

Véritablement tu as un pauvre jugement : je t'ay prouvé cy devant que, en toutes espèces d'arbres, herbes et plantes, il y avoit du sel, et à présent tu veux ignorer qu'il y en aye en toutes terres. Et où penses-tu que les arbres, herbes et plantes prennent leur sel, s'ils ne le tirent de la terre? Tu trouverois bien estrange, si je te disois qu'il y a aussi du sel en toutes espèces de pierres, et non seulement és espèces de pierres, mais je te dis aussi qu'il y en a en toutes espèces de métaux : car n'y en ayant point, nulle chose ne se pourroit tenir en son estre; ains se réduiroit soudain en cendre.

DEMANDE

Si de ces choses tu ne me donnes des raisons bien apparentes, je ne croiray rien de tout ce que tu m'en as dit.

RESPONCE

Il te faut icy entendre que la cause qui tient la forme et bosse des montagnes, n'est autre chose que les rochers qui y sont, tout ainsi comme les os d'un homme tiennent la

forme de la chair de laquelle ils sont revestus. Et tout ainsi que si l'homme avoit les os froissez et escachez, la forme du corps se viendroit à encliner, perdre et rabaisser son estre : semblablement, si les pierres qui sont és montagnes se venoyent à réduire en terre, lesdites montagnes perdroyent leur forme : car les eaux, qui descendent des nues, emmèneroyent les terres desdites montagnes aux vallées, et ainsi il n'y auroit plus de montagnes, mais les pierres, comme je t'ay dit, tiennent ladite forme. Et parce qu'esdites pierres il y a plus de sel que non pas en la terre, les terres qui sont sur les rochers se ressentent du sel desdites pierres : car, tout ainsi que je t'ay dit que l'acreté de la fumée du bois estoit tesmoignage qu'elle portoit en soy quelque salsitude, qui faisoit cuire et gaster les yeux, semblablement la vapeur qui sort des rochers desdites montagnes apporte quelque salsitude és terres qui sont dessus, qui causent que les fruits qui y croissent sont plus salez et de meilleur goust, et ne sont si sujets à putréfaction et pourriture, comme ceux qui sont produits és vallées, et ceux des vallées sont communément plus fades et de mauvaise saveur, et sujets à pourriture. Et ce, pour cause que les terres des vallées sont sujettes à recevoir et donner passage és eaux qui descendent des montagnes, lesquelles eaux font dissoudre et emportent le sel des terres desdites vallées, qui causent que les fruits ne sont guères salez. Item, les arbres, qui sont plantez és vallées, ne peuvent porter si grande abondance de fruits que ceux des montagnes ou terriers hauts : et la cause est, parce que les arbres des vallées sont trop guais, à cause de l'abondance d'humeur, qui fait qu'ils employent leur temps et force à produire grande quantité de bois et branches, et cerchent le Soleil, et deviennent plus hauts et plus droits que ceux qui sont aux terriers hauts : aussi lesdits arbres des vallées en cas pareil n'ont point si grande quantité d'huile en leur bois, comme

ceux des hauts terriers et montagnes. Voilà aussi pourquoy ils ne bruslent pas si bien que ceux des hauts lieux, et ne sont lesdits arbres de si longue durée. Et si tu ne veux croire qu'il y aye du sel és fruits, contemple un peu quelque arbre de Serisier, Pommier ou Prunier; si tu vois une année qu'il n'aye guère de fruit, et que le temps se porte sec, tu trouveras ce fruit là d'une excellente saveur : et s'il advient une année fort mouillée, et que ledit arbre aye grande quantité de fruit, tu trouveras que ledit fruit sera fade et de mauvaise saveur, et de peu de garde. Et cela adviendra pour deux causes : la première est parce que le tronc et branches dudit arbre n'ont pas assez de sel, pour en distribuer abondamment à si grande quantité de fruit : l'autre, parce que l'année a esté pluvieuse, et que les pluyes ont emporté partie du sel dudit fruit, comme il seroit d'un poisson salé qui seroit pendu à une branche dudit arbre.

DEMANDE

Quant est de ces raisons que tu m'as données des fruits, elles sont aisées à croire : mais de croire qu'il y aye du sel aux pierres et métaux, il n'y a homme qui me le sçeut faire accroire.

RESPONCE

Tu trouves bien estrange que je dise qu'il y a du sel en toutes espèces de pierres et métaux : tu t'esbahiras donc beaucoup plus, quand je te diray qu'aucunes pierres sont presque toutes de sel, et je te prouveray par bonnes raisons, qu'il y a certains métaux qui ne sont autre chose que sel : et à fin que n'ayes occasion de t'en aller mal édifié de mes propos, commençons du mineur au majeur. Tu me confesseras, en premier lieu, que les pierres de chaux empeschent la putréfaction et endurcissent et mondifient les peaux des bestes mortes; ou autrement, elles ne pour-

royent servir aux Corrayeurs. Tu es bien asne, si tu penses que la pierre de chaux aye ceste vertu sans qu'il y eust du sel. Passons outre, je te demande pourquoi est-ce que les Corrayeurs jettent ladite chaux après qu'elle a servi une fois? N'est-ce pas parce que son sel s'est dissout, et, estant dissout, a salé lesdites peaux, et le résidu de la pierre est demeuré inutile? Car autrement ladite chaux pourroit servir plusieurs fois. Je t'ay donné cy dessus un exemple du sel de l'écorce du bois, duquel se servent les Tanneurs : l'une raison te doit assez suffire pour te faire croire l'autre. Si tu tastes de la chaux dissoute sur le bout de la langue, tu trouveras une mordification salsitive beaucoup plus poignante que celle du sel commun. Item, tout ainsi que le sel du vin qu'on appelle cendre gravelée, nettoye les draps et est bonne à la buée, aussi fait le sel qui est aux cendres du bois. Semblablement le sel de la pierre de chaux est bon à la buée, quelque chose qu'on die qu'il brusle les draps : cela ne peut estre, si ce n'estoit que dedans un peu d'eau, on mist une grande quantité de ladite chaux : mais si une moyenne quantité de chaux est mise et dissoute dedans assez bonne quantité d'eau, et que ladite chaux aye trempé quelque temps dedans ladite eau, le sel qui y est se viendra à dissoudre et mesler parmi l'eau : lors ladite eau, estant salée du sel de la chaux, sera fort apte pour servir à la buée, comme je t'ay dit cy devant, que l'eau qui distille des fumiers est presque le total de ce qui deust estre porté en la terre. Voilà les raisons qui te doivent faire croire le total, toutesfois je te donneray encore certains exemples, qui te feront croire ce que tu ignores à présent. Considère un peu certaines pierres qu'on appelle gélices ou venteuses, et tu verras qu'elles se consomment journellement et se réduisent en cendre ou menue poussière. Veux-tu sçavoir la cause de cela? C'est parce qu'il n'y a pas longtemps que ladite pierre a esté faite et a esté tirée de sa racine, devant que sa dis-

crétion fust parachevée : dont s'ensuit que l'humidité de l'air et pluyes qui donnent contre, font dissoudre le sel qui est en ladite pierre, et le sel estant ainsi dissout et réduit en eau, il laisse ses autres parties ausquelles il s'estoit joint : et de là vient que ladite pierre se réduit de rechef en terre, comme elle estoit premièrement, et estant réduite en terre, elle n'est jamais oisifve : car si on ne luy donne quelque semence, elle se travaillera à produire espines et chardons, ou autres espèces d'herbes, arbres ou plantes, ou bien quand la saison sera convenable, elle se réduira de rechef en pierre. Pour bien cognoistre ces choses, quand tu passeras près des murailles qui sont gastées par l'injure du temps, taste de la langue de la poussière qui tombe desdites pierres, et tu trouveras qu'elle sera salée, et que certains rochers, qui sont descouverts, combien qu'ils soyent encore au lieu de leur essence, ils sont sujets à l'injure du temps : et dois icy noter que les murailles et rochers qui sont ainsi incisez par l'injure du temps, le sont beaucoup plus devers la partie du Sus et du Ouëst, que non pas du Nord, qui est attestation de mon dire, c'est à sçavoir que l'humidité fait dissoudre le sel, qui estoit la cause de la tenance, forme et discrétion de la pierre : et mesme tu vois que le sel commun, estant dedans les maisons, se dissout de soy-mesmes en temps de pluyes, qui sont agitées par lesdits vents du Ouëst et Sus.

DEMANDE

L'opinion que tu m'as dite à présent est la plus menteuse que ouï jamais parler : car tu dis que la pierre, qui depuis peu de temps a esté faite, est sujette à se dissoudre, à cause de l'injure du temps, et je sçay que dès le commencement que Dieu fit le ciel et la terre, il fit aussi toutes les pierres, et n'en fut fait onques depuis. Et mesme le Pseaume sur lequel tu veux édifier ton jardin, rend tesmoignage que

le tout a esté fait dès le commencement de la création du monde.

RESPONCE

Je ne vis onques homme de si dure cervelle que toy : je sçay bien qu'il est escrit au livre de Genèse, que Dieu créa toutes choses en six jours et qu'il se reposa le septiesme : mais, pourtant, Dieu ne créa pas ces choses pour les laisser oisifves, ains chacune fait son devoir, selon le commandement qui luy est donné de Dieu. Les astres et planètes ne sont pas oisifves, la mer se pourmeine d'un costé et d'autre et se travaille à produire choses profitables, la terre semblablement n'est jamais oisifve : ce qui se consomme naturellement en elle, elle le renouvelle et le reforme de rechef, si ce n'est en une sorte, elle le refait en une autre. Et voilà pourquoy tu dois porter les fumiers en terre, afin que de rechef la terre prenne la mesme substance qu'elle luy avoit donnée. Or faut icy noter que, tout ainsi que l'extérieur de la terre se travaille pour enfanter quelque chose, pareillement le dedans et matrice de la terre se travaille aussi à produire : en aucuns lieux elle produit du charbon fort utile, en d'autres lieux elle conçoit et engendre du fer, de l'argent, du plomb, de l'estain, de l'or, du marbre, du jaspe, et de toutes espèces de minéraux et espèces de terre argileuse, et en plusieurs lieux elle engendre et produit du bitume, qui est une espèce de gomme oligineuse qui brusle comme résine : et advient souvent que dedans la matrice de la terre s'allumera du feu par quelque compression, et quand le feu trouve quelque minière de bitume ou de souffre ou de charbon de terre, ledit feu se nourrist et entretient ainsi sous la terre : et advient souvent que par un long espace de temps aucunes montagnes deviendront vallées par un tremblement de terre ou grande véhémence que ledit feu engendrera, ou bien que les pierres, métaux,

et autres minéraux qui tenoyent la base de la montagne se brusleront, et en se consommant par feu, ladite montagne se pourra encliner et baisser petit à petit : aussi autres montagnes se pourront manifester et eslever, pour l'accroissement des roches et minéraux qui croissent en icelles, ou bien il adviendra qu'une contrée de pays sera abysmée ou abaissée par un tremblement de terre, et alors, ce qui restera sera trouvé montueux : et ainsi, la terre trouvera toujours dequoy se travailler, tant és parties intérieures qu'extérieures. Et quant est de ce que tu te mocques, que je t'ay dit que les pierres croissent en terre, il n'y a aucune occasion ni raison de se mocquer de moy : mais ceux qui s'en mocqueront se déclareront ignorans devant les Doctes : car il est certain que si, depuis la création du monde, il n'estoit creu aucune pierre en la terre, il seroit difficile d'en trouver aujourd'huy une charge de cheval en tout un Royaume, sinon en quelques montagnes et déserts, ou autres lieux non habitez, et donneray à présent à cognoistre qu'il est ainsi que je t'ay dit. Considère un peu combien de millions de pippes de pierres sont journellement gastées à faire de la chaux. Item, considère un peu les chemins, tu trouveras qu'un nombre infiny de pierres sont réduites en poussière par les chariots et chevaux, qui passent journellement par lesdits chemins. Item, regarde un peu travailler les Massons, quand ils feront quelque bastiment de pierre de taille, et tu verras qu'une bien grande partie de ladite pierre est gastée et mise en poussière ou en farine par lesdits Massons. Il n'y a homme au monde ny esprit si subtil qui sçeust nombrer la grande quantité de pierres qui sont journellement dissoutes et pulvérisées par l'effet des gelées, non comprins un nombre infini d'autres accidens, qui journellement gastent, consument et réduisent les pierres en terre. Parquoy je puis asseurément conclurre que si les pierres n'eussent esté aucunement formées, creuës et augmentées

depuis la première création escrite au livre de Genèse, qu'il seroit aujourd'huy difficile d'en pouvoir trouver une seule, sinon, comme j'ay dit cy devant, és hautes montagnes et lieux déserts et non habitez, et sera bien gros d'esprit celuy qui ne le croira ainsi, s'il a esgard és choses susdites.

DEMANDE

Donne moy donc quelque raison qui me face entendre comment les pierres croissent journellement entre nous, et lors je ne t'importuneray plus.

RESPONCE

Sur toutes les choses qui m'ont fait croire et entendre que la terre produisoit ordinairement des pierres, ça esté, parce j'ay trouvé plusieurs fois des pierres, qu'en quelque part qu'on les eust peu rompre, il se trouvoit des coquilles, lesquelles coquilles estoyent de pierre plus dure que non pas le résidu, qui a esté la cause que je me suis tourmenté et débatu en mon esprit l'espace de plusieurs jours, pour admirer et contempler, qui pouvoit être le moyen et cause de cela. Et quelque jour, ainsi que j'estois és isles de Xaintonge, en allant de Marennes à la Rochelle, j'ay apperceu un fossé creusé de nouveau, duquel on avoit tiré plus de cent charetées de pierres, lesquelles en quelque lieu ou endroit qu'on les sçeust casser, elles se trouvoient pleines de coquilles, je dis si près à près, qu'on n'eust sçeu mettre un dos de cousteau entre elles sans les toucher : et dèslors je commençay à baisser la teste, le long de mon chemin, à fin de ne rien voir qui m'empeschast d'imaginer qui pourroit estre la cause de cela : et estant en ce travail d'esprit, je pensay dèslors, chose que je crois encore à présent et m'asseure qui est véritable, que près dudit fossé il y a eu d'autres fois quelque habitation, et ceux qui pour lors y habitoient, après qu'ils avoient mangé le poisson qui estoit

dedans la coquille, ils jettoyent lesdites coquilles dedans cette vallée, où estoit ledit fossé, et par succession de temps lesdites coquilles s'estoient dissoutes en la terre, et aussi la terre de ce bourbier s'estoit mondifiée, et les saletez pourries et réduites en terre fine, comme terre argileuse; et ainsi que lesdites coquilles se venoient à dissoudre et liquéfier, et la substance et vertu du sel desdites coquilles faisoient attraction de la terre prochaine, et la réduisoyent en pierre avec soy, toutefois, parce que lesdites coquilles tenoient plus de sel en soy qu'elles n'en donnoient à la terre, elles se congeloient d'une congelation beaucoup plus dure que non pas la terre : mais l'un et l'autre se réduisoyent en pierre, sans que lesdites coquilles perdissent leur forme. Voilà la cause qui, depuis ce temps là, me fit imaginer et repaistre mon esprit de plusieurs secrets de nature, desquels je t'en monstreray aucuns. Item, une autre fois je me pourmenois le long des rochers de cette ville de Xaintes, et en contemplant les natures, j'apperceu en un rocher certaines pierres, qui estoyent faites en façon d'une corne de mouton, non pas si longues, ny si courbées, mais communément estoient arquées et avoyent environ demipied de long. Je fus l'espace de plusieurs années devant que je cogneusse qui pouvoit estre la cause que ces pierres estoyent formées en telle sorte : mais il advint un jour qu'un nommé Pierre Guoy, Bourgeois et Eschevin de cette ville de Xaintes, trouva en sa mestairie une desdites pierres, qui estoit ouverte par la moitié et avoit certaines denteleures, qui se joignoyent admirablement l'une dans l'autre : et parce que ledit Guoy sçavoit que j'estois curieux de telles choses, il me fit un présent de ladite pierre, dont je fus grandement resjouy, et dèslors je cogneu que ladite pierre avoit esté d'autres fois une coquille de poisson duquel nous n'en voyons plus. Et faut estimer et croire que ce genre de poisson a d'autres fois fréquenté à la mer de Xaintonge :

car il se trouve grand nombre desdites pierres, mais le genre du poisson s'est perdu, à cause qu'on l'a pesché par trop souvent, comme aussi le genre des Saumons se commence à perdre en plusieurs contrées des bras de mer, parce que sans cesse on cerche à le prendre à cause de sa bonté. J'estois quelque fois à Sainct-Denis d'Olleron, qui est la fin d'une isle de Xaintonge, où je prins une vingtaine de femmes et enfans, pour me venir aider à cercher sur les roches maritimes certaines coquilles desquelles j'avois nécessairement affaire, et m'estant rendu sur un rocher, qui estoit journellement couvert de l'eau de la mer, il me fut monstré un grand nombre de poisson armé, qui estoit fait en forme d'un pellon de chastagne, plat par dessous, et un trou bien petit, duquel il s'attachoit à la roche et prenoit nourriture par ledit trou : or ledit poisson n'a aucune forme, ains est une liqueur semblable à l'huitre, toutesfois elle remplist toute sa coquille. Le dehors et dessus de sa coquille est tout garny d'un poil dur et poignant, comme celui d'un hérisson, aussi ledit poisson s'appelle hérisson. Je fus fort aise de l'avoir trouvé, et en ayant prins et emporté une douzaine en ma maison, je fus grandement déceu : car quand le dedans de la coquille fut osté, la racine du poil qui tenoit contre la coquille se putréfia en peu de jours, et ledit poil tomba : et après que le poil fut tombé, la coquille demeura toute nette, et à l'endroit de la racine de chacun poil, se trouva une bossette, lesquelles bossettes sont mises par un si bel ordre, qu'elles rendent la coquille plaisante et admirable. Or quelque temps après, il y eut un Advocat, homme fameux et amateur des lettres et des arts, qui en disputant de quelque art, il me monstra deux pierres toutes semblables de forme ausdites coquilles d'hérisson qui toutesfois estoyent toutes massives : et soustenoit ledit Advocat, nommé Babaud, que lesdites pierres avoyent seté ainsi taillées par la main de quelque Ouvrier, et fut

fort estonné, quand je lui maintins que lesdites pierres estoyent naturelles, et trouva fort estrange, que je disois que je sçavois bien la cause pourquoy elles avoyent prins une telle forme en la terre : car j'avois desjà considéré que c'estoit de ces coquilles d'hérisson, qui à succession de temps s'estoyent liquéfiées et en fin réduites en pierre, voire que la salsitude de ladite coquille avoit ainsi congelé et réduit en pierre la terre qui estoit entrée dans ladite coquille : or ay-je recouvert depuis ce temps-là plusieurs desdites coquilles qui sont converties en pierre. Voilà qui te doit faire croire que journellement la terre produit des pierres, et qu'en plusieurs lieux la terre se réduit en pierre par l'action du sel, qui fait le principal de la congélation, comme tu peux cognoistre que pour cause que les coquilles sont salées, elles attirent à soy ce qui leur est propre, pour se réduire en pierre. Item, ay trouvé plusieurs coquilles de sourdon, qui estoyent réduites en pierres : toutesfois elles estoyent massives, combien qu'elles fussent jointes, comme si le poisson eust esté dedans. Et que diras-tu de ceux qui ont trouvé des os d'hommes enclos dedans des pierres, et autres ont trouvé des monnoyes antiques? N'est-ce pas bien attestation que les pierres augmentent en la terre? Veux-tu encore un bel exemple? Il y a certaines pierrières, desquelles la pierre a un nombre infini de fins, combien qu'elles se tiennent en une masse, si est-ce qu'en mettant des coins par dessous, elle se fendra aisément et se lévera en sus. Veux tu sçavoir comme on la tire, sçache que parce que les veines ou fins de ladite pierre sont en traversant, Vitruve dit qu'en couppant laditte pierre il faut marquer son lict : car si les Massons mettoyent la pierre qui estoit couchée en son lict debout, le bout qui estoit de travers, cela causeroit que ladite pierre se fendroit et s'esclatteroit, pour la pesanteur de celles qui seroyent mises dessus. Toutes pierrières ne sont pas ainsi, il y en a aucune

qui n'ont ne long ne travers; mais sont si bien congelées qu'on ne regarde pas du costé qu'on les met. Venons à présent à la cause, qu'aucunes pierres ont si grand nombre de veines, lesquelles sont aisées à fendre, et pourquoy c'est que les veines ne sont aussi bien descendantes d'en haut, comme elles vont en traversant. La cause de cela est, parce qu'au-dessus la pierrière, il y a une grande espesseur de terres : il est bien vray que quand la pierre se faisoit, l'eau qui tomboit des pluyes, passant à travers de ladite terre, prenoit avec soy quelque espèce de sel et l'eau estant descendue jusques à la profondeur du lieu où elle s'arrestoit, ladite eau ainsi salée convertissoit et congeloit la terre où elle estoit arrestée en pierre : et pour ce coup se formoit une couche ou lict de ladite pierre, et estant endurcie, elle servoit après de receptable pour les autres eaux qui tomboyent après et passoyent à travers des terres, jusques audit receptacle, et ayant prins encores un coup quelque sel en passant par les terres, il se formoit une autre couche ou lict, qui se formoit et se joignoit avec le premier : et ainsi à diverses fois, années et saisons, plusieurs minières de pierres ont esté augmentées et augmentent journellement en la matrice de la terre. Et il advient quelquefois qu'un lict et couche de pierre aura par dessus quelque couche de terre glueuse qui causera quelque saleté au dessus du terrier ou lict : les autres eaux qui se congèleront avec la terre, qui est dessus ledit lict, ne se pourroyent joindre ou souder ensemble, à cause de la saleté contraire. Dont se commencera un lict à part, et se trouvera une séparation en ladite roche, que les pierreurs appellent une fin.

DEMANDE

Penses-tu me trouver si beste que je croye à présent une telle folie, que tu m'as icy proposé? Ne sçay-je pas bien, si ainsi estoit, que, depuis la création du monde, toutes les

eaux et la terre seroyent converties en pierre, et qu'à présent les poissons seroyent à sec?

RESPONCE

Je t'asseure que je ne cogneus onques une si grande beste que toy; j'ay perdu mon temps de tout ce que je t'ay dit cy devant : car tu n'as rien conceu. T'ay-je pas dit, que tout ainsi que journellement les pierres estoyent augmentées d'une part, qu'en cas pareil, elles estoyent diminuées d'une autre part, et en se diminuant par fractions, brisures, et dissolution des vents, pluyes et gelées, lorsquelles sont dissoutes, elles rendent l'eau, le sel, et la terre, de laquelle elles avoyent prins leur essence?

DEMANDE

Voire, mais je voy bien souvent des pierres qui sont fort blanches, et toutesfois la terre qui est dessus est noire : s'il y avoit de ladite terre, comme tu dis, la pierre ne seroit ainsi blanche, ains seroit de la couleur de la terre qui est dessus, puis qu'elle a esté formée de partie d'icelle.

RESPONCE

Si tu avois quelque Philosophie, tu n'eusses ainsi argumenté : car c'est chose certaine que le sel blanchist la terre en la congélation, et non seulement la terre, mais plusieurs autres choses, tesmoins les experts Alchimistes, qui souventesfois prendront du sel de tartare ou du sel de salicor ou quelque autre espèce de sel, pour blanchir le cuivre et le faire ressembler argent. Le plomb, aussi, qui est noir, quand il est calciné par la vapeur salsitive du vinaigre, il se réduit en blanc de plomb, dequoy la ceruse est faite, et blanc rasis, qui est la plus blanche de toutes les drogues. Et quant est de ce que tu as allégué, que depuis le commencement du monde, toutes les eaux eussent esté converties

en pierre, s'il estoit ainsi que je t'ay dit, tu as fort mal entendu ce poinct : car je ne t'ay point dit que toute l'eau, qui passoit à travers des terres, se convertissoit en pierre, mais seulement une partie : et qu'ainsi ne soit, qu'il n'y aye de l'eau dedans les pierres, considère celles qu'on fait cuire pour faire la chaux, et tu trouveras qu'elles sont pesantes devant qu'estre cuites, et après qu'elles sont cuites, elles sont légères. N'est-ce pas attestation, que l'eau, qui estoit jointe avec le sel de la terre, s'est évaporée par la véhémence du feu, et les autres parties sont demeurées altérées, qui cause que soudain qu'on met de l'eau dessus lesdites pierres de chaux, se trouvans altérées, emboivent si très violemment que cela les cause soudain réduire en farine ? et te faut icy noter que les pierres qui sont faites d'un bien long-temps, l'eau et les autres parties se sont si bien unies, qu'elles ne peuvent estre propres à faire la chaux, à cause que leur congélation est plus parfaite, comme je te feray bien entendre, en te parlant des cailloux : mais les pierres bonnes à faire chaux, il n'y a pas long-temps qu'elles sont congelées et fermées : et si autrement estoit, qu'ainsi que je te dis, toutes pierres seroyent bonnes à faire chaux. Et quant est de l'autre poinct, que l'eau qui passe à travers des terres se réduit en pierre, et que je t'ay dit que cela ne s'entendoit pas du tout, ains d'une partie, considère un peu la manière de faire le salpestre. On fera bouillir l'eau qui aura passé par la terre salpestreuse et par les cendres : est-ce pourtant à dire que toute ladite eau se convertisse en salpestre ? Non. Pareillement, toute l'eau qui passe à travers des terres, ne se convertist pas en pierre, mais une partie : et ainsi, il y a bien peu d'endroits en la terre qui ne soyent foncez de pierre, ou d'une espèce, ou d'autre : car autrement il seroit difficile de trouver une seule fontaine.

DEMANDE

Je te prie, laisse pour cette heure le propos des pierres, et me fay une petite énarration de ces fontaines, puis que le propos s'y présente.

RESPONCE

Je t'ay dit cy devant, qu'il y a bien peu de terre, qui ne soit foncée par dessous de pierres ou de mines de métaux, ou de terre argileuse, voire bien souvent foncée de toutes les trois espèces : dont s'ensuit que, quand les eaux des pluyes tombent de l'air sur la terre, elles sont retenues sur lesdits rochers, et lesdits rochers servent de vaisseau et réceptacle pour lesdites eaux : car autrement, les eaux descendroyent jusques aux abysmes ou au centre de la terre : mais estans ainsi retenues sur les rochers, elles trouvent quelque fois des jointures et veines esdits rochers, et ayans trouvé tant peu soit-il d'aspiration, soit terve ou fente, ou quoy que ce soit, lesdites eaux prendront leurs cours devers la partie pendante, pourveu qu'elles trouvent tant peu soit-il d'ouverture : et de là vient le plus souvent que des rochers et lieux montueux sortent plusieurs belles fontaines : et de tant plus elles viennent de loin, sortans et passans par des bonnes terres, d'autant plus lesdites eaux seront saines et purifiées, et de bonne saveur. Aussi communément les eaux qui sortent desdits rochers sont plus salées et de meilleur goust que les autres, parce qu'elles font tousjours quelque peu d'attraction du sel qui est esdits rochers.

DEMANDE

Tu reviens tousjours au propos de ce sel, et on ne te sçauroit oster de la teste qu'il n'y aye du sel aux pierres.

RESPONCE

Je ne t'ay pas dit aux pierres seulement, mais aussi aux cailloux et en toutes choses.

DEMANDE

Je te nie à présent qu'il y aye aucun sel aux cailloux, et te prouveray le contraire, par certains argumens, que tu m'as cy devant baillez. Tu m'as dit que les pierres qu'on appeloit gelices ou venteuses, se dissolvoyent à l'humidité du temps, à cause du sel qui estoit en elles : aussi tu m'as dit que des pierres à faire chaux, l'humide s'évaporoit, pour la véhémence du feu : or est-il chose certaine que les cailloux ne sont sujets à nuls de ces accidens : car je n'en vis jamais dissoudre par l'injure du temps, aussi le feu ne chasse aucunement l'humeur desdits cailloux : te voilà donc vaincu par tes mesmes raisons.

RESPONCE

Je veux à présent prouver mon dire véritable, par les mesmes raisons que tu prens pour le rendre menteur. Tu dis qu'aux cailloux il n'y a aucune espèce de sel, parce qu'ils ne sont sujets à se dissoudre, ne par eau, ne par feu : cela n'empesche point qu'il n'y en aye, voire beaucoup plus abondamment, que non pas és pierres tendres, bonnes à massonner : et qu'ainsi ne soit, as-tu jamais veu faire verre, qu'il n'y eust du sel ? As-tu aussi jamais veu aucun qui sceust faire fondre ou liquifier des cailloux sans sel ? Il faut nécessairement que, pour faire liquifier les cailloux, on y mette quelque espèce de sel : or le plus apte pour ceste affaire est le salicor, et, après cestuy là, le sel de tartare y est fort propre, car il a pouvoir de contraindre les autres choses à se liquifier, combien que d'elles-mesmes soyent liquifiables. Tu m'as dit que les cailloux n'estoyent sujets à nulle dissolution par

humidité, ne par feu : et par là tu as voulu prouver qu'ils ne tenoyent point de sel en leur nature, mais tu n'as pas dit ce qui est du caillou : car véritablement, quand il est mis en une fournaise extrêmement chaude, comme les fournaises à faire chaux ou verre, ou autres telles fournaises, esquelles le feu est extrêmement violent, lesdits cailloux se viennent à vitrifier d'eux-mesmes, sans aucune mixtion, ce qui est une attestation bien notoire que les cailloux ont en eux grande quantité de sel, qui leur cause se vitrifier, voire que le sel qui est en soy tient si bien fixes les autres espèces, que lesdits cailloux ont retenu leur humeur, en telle sorte qu'ils ne se peuvent jamais exhaller, ains toutes les matières desdits cailloux sont fixes et inséparables : et qu'ainsi ne soit, pren un certain poids de verre, qui aura esté fait desdits cailloux et du salicor, fay le chauffer le plus violemment que tu pourras, si est-ce que tu trouveras encore son poids. Par cy devant je t'avois bien dit que l'humidité de la pierre de chaux s'exhalloit au feu, mais quant est du sel qui est en ladite pierre, je ne t'avois pas dit qu'il fust sujet à exhallation, mais bien à se dissoudre. Voilà une raison qui te doit faire croire que tant plus il y a de sel en une pierre, d'autant plus elle est fixe. J'ay encore un exemple, pour te le mieux prouver. Il est ainsi que le verre le plus beau est fait de sel et de cailloux : or est-il fixe autant que matière de ce monde, comme je t'ay dit : toutesfois, il est transparent, qui est signe et apparence évidente, qu'il n'y a guère de terre. Il s'ensuit donc qu'il y en a bien peu au caillou et au salicor. Que dirons-nous donc que c'est de ces matières ainsi diaphanées ? Nous pourrons dire qu'il n'y a guère autre chose que de l'eau et du sel, et bien un peu de terre : car la terre n'est pas diaphane de soy, et s'il y en avoit quantité, le verre ne pourroit estre transparent : suivant quoy, que pourrons nous dire du caillou, sinon qu'il est engendré de semblables matières que

le verre ? Et ce, d'autant qu'il est diaphane comme le verre, et aussi sujet à se vitrifier de soy-mesme, sans aucun aide, et la vitrification ne se pourroit faire sans sel. Parquoy, il est à conclurre, que esdits cailloux, il y a une bonne portion de sel.

DEMANDE

Tu m'as cy devant dit qui estoit la cause que la pierre s'augmentoit assiduellement és minières, mais quant est des cailloux, qui sont faits de petites pièces, tu ne m'as pas dit la cause, ne l'origine de l'essence.

RESPONCE

En ce pays de Xaintonge nous avons grande quantité de terres vareneuses, ausquelles se trouve un nombre de cailloux, qui se forment annuellement en la terre, qui sont fort cornus et raboteux, et mal plaisans par le dehors : mais par le dedans, ils sont blancs et cristalins, fort plaisans, et propres à faire verres et pierreries artificielles. La cause que lesdits cailloux sont ainsi cornus et raboteux par le dehors, c'est à cause de la place et lieu où ils ont esté formez, qui est que quelque temps après que les herbes et pailles dudit champ ont esté pourries, et qu'il aura demeuré long-temps sans pleuvoir, il viendra quelque temps après, qu'il fera une certaine pluye, qui prendra le sel de la terre et des herbes qui avoyent esté pourries dans le champ : et ainsi que l'eau courra le long du sillon du champ, elle trouvera quelque trou de taupe ou de souris, ou autre animal, et l'eau ayant entré dedans le trou, le sel qu'elle aura amené prendra de la terre et l'eau ce qu'il luy en faut, et selon la grosseur du trou et de la matière, il se congélera une pierre ou caillou tel que je t'ay dit cy-dessus, qui sera bossu, raboteux et mal plaisant, selon la forme de la place où il aura esté congelé. Veux-tu que je te

donne des raisons, qui m'ont fait cognoistre qu'il est ainsi ? Quelquefois je cerchois des cailloux, pour faire de l'esmail et des pierres artificielles : or, après avoir assemblé un grand nombre desdits cailloux, en les voulant piler, j'en trouvay une quantité qui estoyent creux dedans, où il y avoit certaines pointes, comme celles de diamant, luisantes, transparentes et fort belles : alors je me commençay à tormenter, pour sçavoir qui estoit la cause de cela, et ne la pouvant entendre par Théorique, ne Philosophie naturelle, il me print désir de l'entendre par pratique, et ayant prins une bonne quantité de salpestre, je le fis dissoudre dans une chaudière avec de l'eau, laquelle je fis bouillir : et estant ainsi bouillie et dissoute, je la mis refroidir, et l'eau estant froide, j'apperceu que le salpestre s'estoit congelé aux extrémitez de la chaudière, et lors je vuiday l'eau de ladite chaudière, et trouvay que les glaçons du salpestre estoient formez par quadratures et pointes fort plaisantes. Quoy considéré dèslors en mon esprit, je vi que les cailloux dont je t'ay parlé estoient aussi congelez : mais ceux qui se trouvèrent massifs, c'est signe et évidente preuve qu'il y avoit assez de matière pour remplir la fosse, et ceux qui estoient creux, c'est qu'il y avoit une superfluité d'eau, laquelle s'estoit desséchée, pendant que la congélation se faisoit aux extrêmes parties : et quand l'humidité du milieu se désséchoit, les matières propres pour le caillou demeuroient fermes et congelées par le dedans, comme petites pointes de diamant. Je ne te dis chose, que je ne te monstre de quoy, si tu veux venir en mon cabinet, car je te monstreray de toutes espèces de pierres, que je t'ay parlé. J'ay trouvé quelques espèces de cailloux qui ont un trou ou canal, qui passe tout à travers desdits cailloux ; cela m'a faict asseurément croire que l'eau qui apportoit les matières du caillou passoit tout à travers, pendant que ledit caillou se congeloit : et parce que le cours de l'eau ne trou-

voit aucune fermure qui l'arrestast, elle a tousjours passé à travers dudit caillou, et en passant de ceste sorte, la vitesse de l'eau a empesché qu'il ne se fist congélation au milieu dudit caillou : dont s'en est ensuivi que le caillou est demeuré creux comme une canelle tout à travers. Tu peux prendre cest exemple par les ruisseaux courans au temps des gelées, lesquels se congélent aux extrémitez, mais non pas au cours principal, à cause de la vistesse de l'eau. Il y a un autre exemple qui m'a fait croire que les pierres ont esté congelées de certaine liqueur, par la vertu du sel .Quelquefois ainsi que j'allois de Xaintes à Marennes, passant par les brandes de Sainct-Sorlin, je vy certains manouvriers, qui tiroient de la terre d'argile pour faire de la thuile : et ainsi que j'estois arresté pour contempler la nature de la terre susdite, j'apperceu un grand nombre de petits tourteaux de marcacites, qui se trouvoient parmy ladite terre : et ayant contemplé plus outre, je cogneus que lesdites pierres de marcacites avoient une forme telle, comme si quelqu'un avoit coulé de la cire fondue petit à petit avec une cuillère : car lesdites marcacites estoient faites par rotonditez conglacées, la première plus evasée que la seconde, et la seconde plus que la tierce, et conséquemment toutes les circulations et rotonditez estoyent faites en appetissant, en montant en haut, et en la fin de ladite pierre, il y avoit une pointe qui me faisoit naturellement cognoistre que c'estoit la fin et dernière goutte de la liqueur, qui avoit distillé lors que lesdites marcacites se congeloyent : si de cela tu ne me veux croire, va t'en ausdits terriers, et tu trouveras quantité desdites marcacites, et si tu les gardes long-temps, tu trouveras qu'elles chaumineront, et taste au bout de la langue, et tu trouveras qu'elles sont salées, qui te fera croire que les métaux ont en eux du sel, aussi bien comme les pierres : car les marcacites ne sont autre chose que commencement de quelque métal : et

qu'ainsi ne soit, pren deux desdites pierres, et les frotte l'une contre l'autre, et tu trouveras qu'elles sentiront comme le soufre, et mesme si tu les frappes, il en sortira du feu, comme fait des autres mines de métaux. Je te veux alléguer encore un exemple de la congélation des cailloux. Quelque fois que j'estois à Tours durant les grands jours de Paris, qui estoyent lors audit Tours, il y eut un grand Vicaire dudit Tours, Abbé de Turpenay, et maistre des requestes de la Royne de Navarre, homme Philosophe et amateur des lettres et des bonnes inventions ; il me monstra en son cabinet plusieurs et diverses pierres, mais entre toutes les plus admirables, il me monstra une grande quantité de cailloux blancs, formez à la propre semblance de dragées de diverses façons, et en faisoit ledit Abbé plusieurs présens, comme de chose admirable : quelques jours après, il me mena en son Abbaye de Turpenay, et en passant par un village, qui est le long de la rivière de Loire, il me monstra une grande caverne, par laquelle on alloit bien avant sous terre par le dessous des rochers : et me dist qu'au dedans de ladite caverne, il y avoit un rocher, duquel tomboit de l'eau par petites gouttes, bien lentement : et en distillant, elle se congeloit et se réduisoit en une masse de caillou blanc, et me dit qu'on mettoit par dessous l'eau qui distilloit de la paille, à fin que les gouttes qui distilleroyent se congelassent sur ladite paille, pour faire des dragées de diverses façons, et m'asseura ledit Abbé que la dragée qu'il m'avoit monstrée, avoit esté prinse en ce lieu là, et qu'elle avoit esté faicte par le moyen susdit : aussi plusieurs gens dudit village m'attestèrent la chose estre telle. Tu peux bien donc croire à présent que l'eau des pluyes qui passe à travers des terres, qui sont au dessus du rocher, apporte quelque espèce de sel, qui cause la congélation de ces pierres, qui est le propos que je t'ay tousjours tenu. Cela se peut encores aujourd'huy vérifier : nous pouvons aussi juger par là que

le cristal et autres pierres transparentes sont congelées la plus grande part d'eau et de sel.

DEMANDE

Par quel argument me voudrois-tu faire croire que le cristal soit fait d'une eau congelée ?

RESPONCE

J'avois une fois une boule de cristal, qui estoit bien nette, ronde et bien polie : quand je la regardois en l'air, j'appercevois certaines estincelles à travers dudit cristal ; après, je prenois une phiole pleine d'eau claire, et voyois aussi des bluettes ou estincelles semblables à celles du cristal. Je prenois aussi une pièce de glace, et la regardois en l'air, et en cas pareil, j'appercevois des petites bluettes et estincelles comme dessus : et me sembloit que les trois choses susdites se ressembloyent de couleur, de pesanteur et de froidure. Voilà qui me donna occasion d'entendre et cognoistre que toutes les pierres transparentes sont la pluspart de matière haineuse, et de tant plus elles sont haineuses, elles résistent plus vaillamment au feu, et de tant plus qu'elles sont de nature froide, de tant plus elles se cassent en se froidissant, quand elles sont une fois eschauffées.

DEMANDE

Entre toutes les choses que tu m'as conté de la croissance des pierres, je ne trouve rien de si estrange que ce que tu m'as dit des varaines : car tu dis qu'en ceste terre là il y a quelque espèce de sel, qui cause la congélation desdites pierres.

RESPONCE

Veux-tu que de cela je te donne présentement un bon argument? Va t'en à un four à chaux, duquel le mortier sera

fait de ladite varaine ; si ledit four a chauffé deux ou trois fois, tu verras que son mortier se sera vitrifié. J'en ay veu aucuns duquel le mortier estoit si fort vitrifié qu'il y avoit plusieurs tétines de verre qui pendoyent és voute dudit fourneau. Penses-tu que la terre se fust ainsi vitrifié, s'il n'y avoit quelque espèce de sel ? Tu trouverois bien estrange, si quelqu'un te disoit qu'il y a du bois qui se réduist en pierre : il te fascheroit beaucoup de le croire, toutesfois je croy qu'il est ainsi : et sçay bien les causes pourquoy cela se fait. Il y a un gentilhomme près de Peyrehorade qui est l'habitation et ville du Viscomte d'Orto, cinq lieux distante de Bayonne, lequel Gentil-homme est Seigneur de la Mothe et Secrétaire du Roy de Navarre, homme fort curieux et amateur de vertu : il se trouva quelquefois à la Cour, en la compagnie du feu Roy de Navarre, auquel il fut apporté audit Roy une pièce de bois qui estoit réduite en pierre, dont plusieurs furent esmerveillez : et après que ledit sieur eust reçeu ladite pierre, il commanda à un quidam de ses serviteurs de la luy serrer avec ses autres richesses : lors le Seigneur de la Mothe, Secrétaire susdit, pria ledit quidam de luy en donner un petit morceau, ce qu'il fit, et ledit de la Mothe, passant par ceste ville de Xaintes, m'en fit un présent, sçachant bien à la vérité que j'estois curieux de telles choses. Cela te peut estre dur à croire : mais de ma part, je sçay, à la vérité, qu'il est ainsi, et depuis, je me suis enquis, d'où c'estoit que le bois réduit en pierre avoit esté apporté : il me fut dit qu'il y avoit une certaine forest de Fayan qui estoit une partie marescageuse, dont je conclus en mon esprit que le bois de Fayan tient en soy plus de sel que nulle autre espèce de bois : parquoy il faut croire que quand ledit bois est pourri et que son sel est humecté, il réduit le bois qui est desjà pourri, en espèce de fumier, ou terre, et dèslors le sel qui est dissout dudit bois, endurcist l'humeur pourrie

du bois et la réduist en pierre, qui est la mesme raison que je t'ay dit, des coquilles, c'est que pour se mollifier et réduire en pierre, elles ne perdent aucunement leur forme : semblablement, le bois estant réduit en pierre, tient encore la forme du bois, tout ainsi comme les coquilles. Et voilà comment nature n'est pas si tost destruite d'un effet, qu'elle ne recommence soudain un autre, qui est ce que je t'ay tousjours dit que la terre et aultres élémens ne sont jamais oisifs. Sçais-tu ce qui me fait croire que le bois de Fayan est plus apte à réduire en pierre que non pas les autres bois? C'est parce qu'il a en soy une si grande quantité de sel, qu'il y a aucunes verrières de verre de vitre, où après qu'ils ont chauffé leur fourneau dudit Fayan, ils prennent la cendre pour se servir à faire verres de vitres, en lieu de salicor ou de fougère. Il ne faut donc trouver estrange, si ledit bois estant pourri, est propre pour se réduire en pierre, attendu qu'il est propre et utile à faire verres : car tout bien considéré, le verre n'est autre chose qu'une pierre. Pourquoy est-ce que tu trouves estrange, que je dis que les pierres s'engendrent annuellement en la terre, veu qu'elles s'engendrent bien dedans le corps des hommes et dedans la teste des bestes? Il n'est pas jusques aux limaces rouges qui n'en ayent. Les Médecins disent que les poissons portans coquilles sont dangereux d'engendrer la pierre, c'est une attestation de tout ce que j'ay dit cy devant, que si le poisson qui porte coquille engendre la pierre, la coquille a esté formée de la propre substance du poisson; et ainsi ils sont d'une mesme nature. Je finiray donc mon propos en concluant que tout ce que j'ay dit cy dessus contient vérité. Combien que j'eusse cy devant conclu ce que je prétendois traitter de l'essence des pierres et de l'action du sel, si est-ce qu'à fin que le secret que j'ay donné des fumiers serve à l'universel, et qu'on ne méprise en cest endroit mon conseil, pour

tousjours mieux asseurer que le sel a affinité avec toutes choses, et que, sans iceluy, toutes choses se putréfieroyent soudain, j'ay voulu encore t'advertir que j'ay leu quelque historien qui dit qu'en Arabie se trouve quelques Contrées de pierre de sel, desquelles on bastit les maisons. Tu ne dois donc trouver estrange, si je t'ay dit que les cailloux, qui sont transparens comme verres, sont congelez par le sel. Et quant à ce que je t'ay dit qu'aucunes pierres se consomment à l'humidité de l'air, je te dis à présent non seulement les pierres, mais aussi le verre, auquel il y a grande quantité de sel : et qu'ainsi ne soit, tu trouveras és temples de Poitou et de Bretagne, un nombre infini de vitres qui sont incisées par le dehors, par l'injure du temps, et les vitriers disent que la Lune a ce fait, mais ils me pardonneront : car c'est l'humidité des pluyes qui a fait dissoudre quelque partie du sel dudit verre : je te dis de rechef que le sel fait des congélations merveilleuses. Les Alchimistes en ont senti quelque chose : car ils se tourmentent fort après ces selz préparez. Il me souvient avoir veu un potier qui faisoit broier du plomb calciné à un moulin à bras : et ainsi qu'on lui annonça l'heure du disner, il envoya ses serviteurs devant, et print une poignée de sel commun et le mesla parmi sondit plomb qui estoit destrampé clair comme eau, et l'ayant meslé, il donna deux ou trois tours à son moulin, à fin que ses serviteurs n'apperceussent le beau secret qui luy avoit esté apprins, de mettre du sel dedans son plomb, pour faire la couleur plus belle, mais au retour du disner, ce fut une fort belle risée : car il trouva que le sel, le plomb et l'eau s'estoyent bien endurcis et congelez par la vertu du sel, qu'il ne fut possible de plus virer les meules, et estoit le dessus et le dessous si bien prins l'un à l'autre, qu'il fut difficile de les séparer. Voilà une histoire que je t'ay voulu dire, pour mieux t'asseurer

que le sel a vertu de congeler et les métaux et les pierres.

DEMANDE

Puis que tu as cerché la manière de cognoistre ainsi les pierres et cailloux, et l'effet de leur essence, me sçaurois-tu donner quelque raison des douze pierres rares lesquelles Sainct Jean, en son Apocalypse prend comme par une figure des douze fondemens de la Saincte Cité de Jérusalem? Car il faut entendre que les douze pierres sont dures et indissolubles, puis que Saint Jean les prend par figure d'un perpétuel bastiment.

RESPONSE

Le jaspe qui est une desdites pierres, est une eau qui a passé par beaucoup de terres, et, en passant, elle a prins la substance salsitive et est tombée sur un certain receptacle, et estant ainsi cheute, devant qu'estre congelée, sont tombées autres gouttes d'eau qui, en passant à travers des terres, ont trouvé quelque espèce de marcacites, ou métaux parfaicts, et ayant prins teinture és choses susdites, les gouttes d'eau, qui estoyent ainsi teintes, sont cheutes sur l'autre eau : et ainsi, l'eau teinte tombant sur la blanche, a fait plusieurs figures, idées ou damasquinées en ladite pierre de jaspe. Et parce qu'une partie de l'eau a apporté avec soy une substance de sel métallique, la congélation de la pierre s'est faite merveilleusement dure, et sa dureté est cause que, quand ladite pierre est polie, le polissement est merveilleusement beau et ses figures fort plaisantes.

Quant est du Calcidoine, je t'en dis en cas pareil.

La Thopasse est une eau qui aussi a passé par quelque minière de fer, où elle a prins sa teinture jaune, et de là vient que la substance métallique lui donne quelque dureté d'avantage.

L'Esmeraude est une eau fort nette, qui a passé à travers des minières d'airain, ou de coupe-rose, de laquelle l'airain est fait, et là a prins sa teinture de verre et le sel qui a causé sa congélation : car ladite coupe-rose n'est autre chose que sel, qui est tousjours tesmoignage de ce que je t'ay dit cy devant.

La Turquoise est aussi une eau qui a distillé et passé par certaines veines des minières d'airain et de saphre, et de là vient qu'elle tient aucunement couleur des deux espèces des minéraux, et y a parmy lesdites espèces quelque quantité de terre qui cause que ladite pierre n'a point de transparence, comme l'Esmeraude.

Le Saphyr est comme dessus, une eau bien pure, mais parce qu'elle a passé par quelque minière de saphre, elle tient un peu de la couleur et teinture dudit saphre.

Le Diamant n'est autre chose qu'une eau, comme le cristal, mais il est congelé par quelque rare espèce de sel pur et munde, lequel est tellement endurci en sa congélation, qu'il est plus dur que mille des autres pierres; et faut icy noter que son excellente beauté procède en partie de sa dureté, et ce, d'autant que le polissement est plus beau, de tant plus la pierre est dure. Les Lapidaires disent ainsi, voilà un Diamant qui a une belle eau, ils parlent bien, mais il y a du cristal que s'il estoit ainsi dur qu'est le Diamant, il se trouveroit aussi lumineux et excellent en beauté, comme le Diamant, et ne cognoistroit-on aucunement la différence de l'un avec l'autre.

DEMANDE

Jusques icy tu as tousjours persisté, en disant qu'en toutes espèces de pierres il y avoit du sel, j'en ay rompu plusieurs, et principalement certains cailloux qui avoyent la propre semblance de sel : toutesfois, quand je tastais à la langue, je n'y trouvois aucune saveur.

RESPONSE

Cela n'empesche point qu'il n'y aye du sel : si tu tastes à la langue une pesle d'airain, tu n'y trouveras aucun goust, toutesfois l'airain est venu de coupe-roze qui n'est autre chose que sel. Veux-tu bien sçavoir la cause pourquoy en tastant à la langue, tu n'aperçois aucun goust de sel ? La cause est, parce que les matières sont si bien fixes qu'elles ne se peuvent dissoudre par l'humidité de la langue, comme fait le sel commun. Le sel commun, la coupe-roze, le vitriol, l'alun, le sel armoniac et le sel de tartare, toutes ces espèces, soudain qu'elles sont tant peu soit-il humectées du bout de la langue, elles se dissoudent, et lors la langue trouve aisément le goust, parce que l'humidité de ladite langue fait attraction et dilate les parties de toutes ces espèces de sel : mais quand un sel est bien fixe avec l'eau et la terre, ou autres choses à luy jointes, lors il ne se peut dissoudre que par bonne Philosophie, ou par le moyen et pratique de Philosophie. Exemple : Le verre est la plus grande partie de sel et d'eau ; je dis de sel, à cause du salicor qui est un sel d'herbe : après, je dis d'eau, parce que les cailloux ou sable joints au sel de salicor sont partie d'eau et de sel. Or, est-il ainsi que si tu tastes un verre à la langue, tu n'as garde de le trouver salé, combien que ce ne soit la plus grande partie que sel. Qui est donc la cause que l'humidité de la langue ne peut faire attraction de la saveur dudit sel ? C'est pour la mesme cause que j'ay dit que les matières terrestres, aineuses et salsitives sont si bien jointes ensemble qu'elles ne se peuvent dissoudre, sinon par industrie et pratique. Un jour, un Alchimiste trouva fort estrange que je luy dis que je tirerois du sel d'un verre, il pensoit estre bon Philosophe, mais il n'avoit pas encore pratiqué là, combien que la chose fust assez aisée. Je ne te parleray plus de ces choses, sçachant bien

que si tu ne reçois les raisons que je t'ay données, ce seroit folie de t'en monstrer d'avantage.

DEMANDE

Je ne t'en feray aussi plus de question : mais je voudrois que tu m'eusses dit quelque chose de l'essence des métaux.

RESPONSE

C'est une règle bien accordée entre les Philosophes, que les métaux sont engendrez de souphre et d'argent vif, ce que je leur accorde : ce néantmoins il y a quelque espèce de sel qui aide à la congélation. Nous ne pouvons nier que l'argent, l'estain, le plomb et le fer ne tiennent la plus grande part de la couleur et du poids de l'argent vif. Item, nous sçavons qu'auparavant que les métaux soyent purifiez, ils sentent le souphre, et toutesfois je ne puis accorder que le souphre qui estoit à la minière d'argent soit fixe avec ledit argent, parce que les Orphèvres disent que le souphre empesche de souder l'argent et est grandement ennemy de l'argent. Bien croiray-je que ledit souphre aye aidé à la discrétion dudit argent, et qu'ainsi que la minière estoit à la fournaise, le souphre se soit exhalé. Quant est de l'or, les Philosophes disent qu'il est engendré de souphre rouge et de vif argent, voulans dire par là que le souphre rouge a donné la teinture à l'or. Quant est de moy, je ne vy oncques souphre rouge, mais quand ainsi seroit, qu'il s'en trouveroit quantité, si ne pourrois-je accorder que l'or print sa teinture dudit souphre : car il faut nécessairement que ce qui a teint ledit or, soit de plus haute couleur que rouge, car un rouge ne peut augmenter un autre rouge sans se palesir. Je crois plustost que la teinture de l'or seroit venue de l'antimoine que non pas du souphre : et ce, à cause que sa teinture jaune est de si haute couleur

qu'une livre d'antimoine pourra teindre un grand nombre de livres d'argent vif, ou autre métal blanc. Je suis fort esmerveillé, comment on peut croire que l'or puisse servir à restaurer les personnes sans estre dissout; c'est pour les mesmes causes que je t'ay dit que tu ne peux trouver le goust du sel, si premièrement il ne se dissout : et si ainsi est qu'on ne trouve point de saveur és pierres salées ausquelles le sel est fixé parfaitement, combien moins de goust trouvera un malade en l'or, s'il n'est dissout? Or, il est ainsi qu'il n'y a rien plus fixe que l'or : tu l'as beau tremper et bouillir, tu n'as garde de le dissoudre. Il me semble que la nourriture de l'homme est en ce que son estomac cuist et dissout les choses qu'il prend par la bouche; et puis la substance se départ par toutes les parties du corps, et voilà une nourriture et restaurant : mais comment l'estomac d'un homme débile et quasi mort pourra-t-il dissoudre l'or et le départir par toutes les parties de son corps, veu que les fournaises, voire mesme eschauffées d'une chaleur plus que violente, ne le peuvent consommer? Il faudroit que l'estomac de l'homme malade fust plus chaud que les fournaises, ou je n'y entens rien. Vray est qu'aucuns Philosophes Alchimistes disent sçavoir rendre l'or en eau par quelque dissolution : véritablement s'ils le peuvent dissoudre, il est potable : or venons à présent à sçavoir si estant potable, il peut servir de nourriture. Les Philosophes disent qu'il est de souphre et d'argent vif, estant donc dissout, ce sera du souphre et de l'argent vif que tu donneras à boire aux malades, autre chose n'en peux-tu tirer, que ce qui y a esté mis, et toutesfois tu dis que le vif argent est un poison. Veux-tu donc nourrir le malade de poison pour le restaurer? Je ne puis entendre autrement cest affaire : parquoy je m'en tairay pour le présent, et le laisseray disputer à ceux qui le croyent autrement que moy.

DEMANDE

Comment oses-tu tenir un tel propos, contre la commune opinion de tous les médecins ? Car il ne fut oncques qu'on ne fist du restaurant d'or.

RESPONCE

Je ne t'ay pas dit mal des Médecins, j'en serois bien marry : car il y en a en ceste Ville à qui je suis grandement tenu, et singulièrement à Monsieur l'Amoureux lequel m'a secouru de ses biens et du labeur de son art : toutesfois comme par une manière de dispute, ils ne doivent trouver mauvais si je dis ce qu'il m'en semble. Je sçay bien que plusieurs Médecins et Apothicaires ont fait bouillir de l'or dans les ventres des chapons gras pour restaurer les malades et disoyent que l'or se diminuoit, ce qu'on n'a garde de me faire croire : tu l'as beau bouillir et fricasser, tu n'as garde de le faire amoindrir de poids. Si le sel ou graisse du pot fait trouver sa couleur plus pâle sur la superficie seulement, cela ne fait rien contre mon opinion. Si l'or se pouvoit diminuer en bouillant, les Alchimistes auroyent gagné le prix, et ne se faudroit tant travailler pour dissoudre l'or : car après qu'ils en auroyent fait bouillir une grande quantité, ils prendroyent l'eau où ledit or auroit esté bouilli, et ayant fait évaporer l'humide, ils trouveroyent l'or au fonds de leur vaisseau duquel ils se serviroyent à ce qu'ils prétendent. Je te demande : sais tu ce que c'est à dire restaurant ? N'est-ce pas à dire nourriture et réparation de nature ? Veux-tu un peu penser l'effet et le naturel des choses qui restaurent les corps des humains ? Considère un peu toutes les choses qui sont bonnes à manger et à restaurer, et tu trouveras que soudain qu'elles sont sur la langue, elles se commencent à dissoudre : car autrement la langue ne pourroit juger de la saveur de la chose :

et si la langue ne reçoit aucune saveur ni goust bon, ni mauvais de ce qui luy est présenté, tu peux par là aisément juger que le ventre ni l'estomac ne pourront aussi recevoir quelque saveur de ce qui leur sera présenté. Considère aussi que nulle chose n'est bonne pour nourriture, que d'elle-mesme ne soit sujette à s'eschauffer, corrompre et putréfier : c'est un argument bien notable pour soustenir mon propos. Or, il est ainsi que l'or n'est sujet à nul de ces accidens : tu as beau appiler des escus ensemble, ils n'ont garde de s'eschauffer, ni putréfier, comme font les choses bonnes à manger. Que diras-tu là ? As-tu quelque chose pour légitimement contredire à ce propos ? Peut estre que tu diras qu'il faut croire les Doctes et Anciens qui ont escrit ces choses, il y a un bien long temps, qu'il ne se faut arrester à mon dire, d'autant que je ne suis ni Grec ni Latin, et que je n'ay rien veu des livres des Médecins. A ce, je respons que les Anciens estoyent aussi bien hommes comme les Modernes et qu'ils peuvent aussi bien avoir failli comme nous : et qu'ainsi ne soit, regarde un peu les œuvres d'Ysidore, et du Lapidaire, et de Dioscorides, et plusieurs autres autheurs anciens : quand ils parlent des pierres rares, ils disent que les unes ont vertu contre les diables et les autres contre les sorciers et les autres pour rendre l'homme constant, plaisant, beau et victorieux en bataille et plus d'un millier d'autres vertus, qu'ils attribuent ausdites pierres. Je te demande : n'est-ce pas une fausse opinion et directement contre les authoritez de l'Escriture Saincte ? Si ainsi est que ces Docteurs anciens et tant excellens ayent erré en parlant des pierres, pourquoy est-ce que tu voudrois me nier qu'ils ne puissent avoir erré en parlant de l'or ? Si tu dis que peut estre que l'or estant dans le corps a pouvoir d'attirer à soy les mauvaises humeurs, comme l'émant tire le fer, je te demande pourquoy est-ce donc que tu le sépares en tant de parties ? Car les uns le mangent

estant limé et les autres battu par fueilles et d'espèce bien menu : or si l'émant estoit ainsi pulvérisé, il n'auroit pouvoir d'attirer le fer, comme il a, estant joint en une masse. Parquoy je conclus que si on ne me donne meilleure raison que celles que j'aye alléguées, je ne sçaurois croire que l'or sçeust restaurer un malade, non plus que feroit du sable dedans l'estomac, et ce d'autant qu'il est impossible à nul estomac le pouvoir dissoudre.

DEMANDE

Dès le premier commencement de nostre propos, tu m'as dit que tu cerchois un lieu montueux pour édifier un jardin de plaisance : tu sçais que j'ay trouvé fort estrange une telle opinion : et toutesfois tu ne m'as aucunement contenté, comme des autres choses que nous avons parlé. Je voudrois te prier de m'en donner quelque raison.

RESPONCE

Es-tu encore si ignorant que tu ne sçaches qu'il ne fut jamais montagne qu'au pied d'icelle n'y eust une vallée ? Quand je t'ay dit que je cerchois un lieu montueux pour édifier mon jardin, je ne t'ay pas dit que je voulois faire le jardin sur la montagne : mais pour avoir la commodité du jardin, il faut nécessairement qu'il y aye des montagnes auprès d'iceluy.

DEMANDE

Je te prie me faire un discours de l'ordonnance du jardin que tu veux édifier.

RESPONCE

Le propos sera bien prolixe, mais toutesfois je te le feray assez bien entendre. Il est impossible d'avoir un lieu propre pour faire un jardin, qu'il n'y aye quelque fontaine ou

ruisseau qui passe par le jardin : et pour ceste cause, je veux eslire un lieu planier au bas de quelque montagne ou haut terrier, à fin de prendre quelque source d'eau dudit terrier pour la faire dilater à mon plaisir par toutes les parties de mon jardin, et alors ayant trouvé telle commodité, je désigneray et ordonneray mon jardin de telle invention que jamais homme n'a veu le semblable. Et m'asseure qu'ayant trouvé ce lieu, je feray un autant beau jardin qu'il en fut jamais sous le ciel, hors-mis le jardin de Paradis terrestre.

DEMANDE

Et où penses-tu trouver un haut terrier, où il y aye quelque source d'eau et une plaine au bas de la montagne, comme tu demandes ?

RESPONCE

Il y a en France plus de quatre mille maisons nobles où ladite commodité se pourroit aisément trouver, et singulièrement le long des fleuves, comme tu dirois le long de la rivière de Loire, le long de la Gironde, de la Garonne, du Lot, du Tar et presque le long des autres fleuves. Cela n'est point impossible quant à la commodité : je penserois trouver bien tost un lieu commode le long d'une rivière.

DEMANDE

Dy moy donc comment tu prétens orner ton jardin, après que tu auras acheté la place ?

RESPONCE

En premier lieu, je marqueray la quadrature de mon jardin, de telle longueur et largeur que j'aviseray estre requise, et feray ladite quadrature en quelque plaine qui soit environnée de montagnes, terriers ou rochers devers le costé du vent de Nord et du vent d'Ouest, à fin que lesdites mon-

tagnes, terriers ou rochers me servent ès choses que je te diray ci après. J'aviseray aussi de situer mon jardin au dessous de quelque source d'eau sortant desdits rochers et venant de lieu haut, et ce fait, je feray madite quadrature : mais quoy qu'il soit, je veux édifier mon jardin en un lieu où il y aye une prée par dessous pour sortir aucunesfois dudit jardin en la prée : et ce, pour les causes qui seront desduites cy après, et ayant ainsi fermé la situation du jardin, je viendray lors à le diviser en quatre parties esgales, et pour la séparation desdites parties, il y aura une grande hallée qui croisera ledit jardin, et aux quatre bouts de ladite croisée, il y aura un amphithéâtre tel que je te diray cy après, aux quatre anglets dudit jardin. Il y aura en chacune un cabinet, qui sont en nombre huit cabinets et un amphithéâtre qui seront édifiez au jardin : mais tu dois entendre que tous les huit cabinets seront diversement estoffez, et de telle invention qu'on n'en a encore jamais veu ni ouy parler. Voilà pourquoy je veux ériger mon jardin sur le Pseaume cent quatre, là où le Prophète descrit les œuvres excellentes et merveilleuses de Dieu, et en les contemplant, il s'humilie devant luy et commande à son âme de louër le Seigneur en toutes ses merveilles. Je veux aussi édifier ce jardin admirable à fin de donner occasion aux hommes de se rendre amateurs du cultivement de la terre, et de laisser toutes occupations ou délices vicieux et mauvais trafics pour s'amuser au cultivement de la terre.

DEMANDE

Je te prie me désigner ou me faire un discours de ces beaux cabinets que tu prétens ainsi ériger.

RESPONCE

En premier lieu, tu dois entendre que je feray venir la

source d'eau, ou partie d'icelle du rocher, aux huict cabinets susdits. Ce qui me sera assez aisé à faire : car ainsi que l'eau distillera de la montagne ou rocher, je prendray sa source et la meneray par toutes les parties de mon jardin où bon me semblera : et en donneray à chacun cabinet une portion, ainsi que je verray estre nécessaire, et édifieray mes cabinets de telle invention que de chacun d'eux sortira plus de cent pisseures d'eau : et ce par les moyens que je te feray entendre en te faisant le discours de la beauté des cabinets. Venons donc au discours de tous mes cabinets l'un après l'autre.

Du premier Cabinet.

Le premier cabinet qui sera devers le vent du Nord, au coin et anglet du jardin, au bas, et joignant le pied de la montagne ou rocher, je le bastiray de briques cuites, mais elles seront formées de telle sorte que ledit cabinet se trouvera ressembler la forme d'un rocher qu'on auroit creusé sur le lieu mesme, ayant par le dedans plusieurs sièges concaves au dedans de la muraille, et entre deux d'un chacun des sièges, il y aura une colomne, et au-dessous d'icelle, un piedestal, et au dessus des testes des chapitaux des colomnes, il y aura un architrave, frise et corniche qui régnera autour dudit cabinet : et au long de la frise, il y aura certaines lettres antiques pour orner ladite frise, et aussi au long de ladite frise, y aura en escrit, *Dieu n'a prins plaisir en rien, sinon en l'homme, auquel habite Sapience :* et ainsi mon cabinet aura ses fenestres devers le costé du Midi, et seront lesdites fenestres, et entrée dudit cabinet, en manière d'un rocher : aussi ledit cabinet sera du costé du Nord, et du costé du Ouëst, massonné contre les terriers, ou rochers, en telle sorte qu'en descendant du haut terrier, on se pourra rendre sur ledit cabinet, sans cognoistre qu'il y aye aucun bastiment dessous, et à fin de rendre ledit cabinet plus

plaisant, je feray planter sur la voute d'iceluy plusieurs arbrisseaux portants fruits bons pour la nourriture des oiseaux et aussi certaines herbes desquelles ils sont amateurs de la graine, à fin d'accoustumer lesdits oiseaux à se venir reposer et dire leurs chansonnettes sur lesdits arbrisseaux pour donner plaisir à ceux qui seront au dedans dudit cabinet et jardin, et le dehors dudit cabinet sera massonné de grosses pierres de rochers, sans estre polies, ni incisées, à fin que le dehors dudit cabinet n'aye en soi aucune forme de bastiment : et en massonnant le dehors dudit cabinet, j'ameneray un canal d'eau, lequel je feray passer au dedans de la muraille, et estant ainsi massonné dans le mur, je le dilateray en plusieurs parties de pisseures qui sortiront par le dehors dudit cabinet, en telle sorte que ledit cabinet ressemblant un rocher, on pensera que lesdites pisseures sortent dudit cabinet, sans aucun artifice, à cause que le dehors d'iceluy cabinet semblera un rocher, et lesdites pisseures estans cheutes, se rendront à un certain lieu que je te diray cy après : mais je te veux premièrement discourir la beauté du polissement du dedans du cabinet. Quand le cabinet sera ainsi massonné, je le viendray couvrir de plusieurs couleurs d'esmails, depuis le sommet des voutes, jusques au pied et pavé d'iceluy : quoy fait, je viendray faire un grand feu dedans le cabinet susdit : et ce, jusques à temps que lesdits esmails soient fondus ou liquifiez sur ladite massonnerie : et ainsi, les esmails, en se liquéfiant, couleront, et en se coulant s'entremesleront, et en s'entremeslant, ils feront des figures et idées fort plaisantes, et le feu estant osté dudit cabinet, on trouvera que lesdits esmails auront couvert la jointure des briques desquelles le cabinet sera massonné : et en telle sorte que ledit cabinet semblera par le dedans estre tout d'un pièce, parce qu'il n'y aura aucune apparition de jointures : et si sera ledit cabinet luisant d'un tel polissement que les lézars et langrottes qui entreront

dedans se verront comme en un miroir et admireront les statues : que si quelqu'un les surprend, elles ne pourront monter au long de la muraille dudit cabinet, à cause de son polissement, et par tel moyen, ledit cabinet durera à jamais, et n'y faudra aucune tapisserie : car sa parure sera d'une telle beauté, comme si elle estoit d'un jaspe, ou porphyre, ou calcidoine bien poli.

Du second Cabinet.

Le second Cabinet qui sera en l'autre coin ou anglet qui aura aussi son regard devers la partie méridionale, sera par le dehors de semblable ornement et parure que le premier : aussi par dessus sa voute, il y aura certains arbrisseaux plantez, ainsi que je t'ai dit du premier : aussi le dedans dudit cabinet sera tout massonné de briques, mais lesdites briques seront massonnées et façonnées d'une telle industrie, qu'il y aura au dedans du bastiment plusieurs figures de termes qui serviront de colomnes et seront posez lesdits termes sur un certain embassement qui servira de siège pour ceux qui seront assis dedans ledit cabinet, et au dessus desdites figures de termes, il y aura un architrave, frise et corniche qui règnera à l'entour du dessus desdites figures, et au dedans de la frise y aura plusieurs grandes lettres antiques, et y aura en escrit, *La crainte de Dieu est le commencement de la Sapience* : lesdits termes, qui feront gestes et grimaces estranges, seront esmaillez de plusieurs et diverses couleurs, qui seroyent trop longues à desduire : aussi tout le résidu dudit cabinet sera esmaillé de diverses couleurs d'esmails, et tout ainsi que je t'ay dit que les esmails du premier cabinet seroient fondus sur le lieu mesme, ainsi en sera fait de cestuy second, et ce, afin que les jointures et la massonnerie ne soit aperceuë, et que le tout luise comme une pierre cristaline.

Du troisiesme Cabinet.

Le troisiesme cabinet qui sera à l'autre coin, devers la partie du midy, du costé de la prairie, sera vouté et couvert des terres et arbres, en telle forme que le premier : aussi sortiront du dehors du cabinet plusieurs pisseures d'eau, comme du premier, et le dedans sera aussi massonné de briques, mais sa façon sera aussi différente aux autres : car il sera tout rustique, comme si un rocher avoit esté creusé à grands coups de marteaux : toutesfois, il y aura tout à l'entour dudit cabinet certaines concavitez creusées dedans la muraille qui serviront de siéges, et au dessus il y aura espèce ou manière d'architrave, frise et corniche, non pas proprement insculpées, mais comme qui se mocqueroit, en les formant et les insculpant à grands coups de marteaux : toutesfois elles auront quelque apparence et seront gravées certaines lettres antiques au long de ladite frise, qui dénoteront que la *Sapience n'habitera point au corps sujet à péché, ny en l'âme mal affectionnée* : or ce cabinet sera couvert d'un esmail blanc maderé, moucheté et jaspé de diverses couleurs par dessus ledit blanc, de telle sorte que lesdits émails et diversitez de couleurs couvriront les jointures des briques et de la massonnerie; et ainsi ledit cabinet apparoistra estre tout d'une mesme pièce, comme le premier, et ses esmails seront luisans et plaisans, comme ceux du premier et du second.

Du quatriesme Cabinet.

Le quatriesme cabinet sera massonné de briques comme les trois susdits : mais la façon sera fort différente des trois premiers : car il sera massonné par le dedans d'une telle industrie qu'il semblera proprement que ce soit un rocher qui auroit esté cavé pour tirer la pierre du dedans : or ledit cabinet sera tortu, bossu, ayant plusieurs bosses et conca-

vitez biaises, ne tenant aucune apparence ny forme d'art d'insculpture, ni labeur de main d'homme : et seront les voutes tortues de telle sorte qu'elles auront quelque apparence de vouloir tomber, à cause qu'il y aura plusieurs bosses pendantes : toutesfois, parce qu'aux trois susdits il y a à chacun d'iceux une authorité notable escrite, et prinse en la Sapience, en ce quatriesme cy sera escrit : *sans Sapience, est impossible de plaire à Dieu.* Et ledit cabinet sera comme d'un esmail de couleur d'un calcidoine, jaspe maderé et moucheté d'un esmail blanc qui, en se fondant ou liquifiant, fera plusieurs veines, figures et idées estranges, en se dilatant et dissoudant d'en haut au bas dudit cabinet : et en ce faisant, il couvrira les jointures des briques desquelles ledit cabinet sera massonné, en telle sorte qu'il semblera qu'il soit d'une mesme pièce comme les trois susdits et par le dehors sera massonné de grosses pierres, telles comme elles seront prinses au rocher, sans estre aucunement taillées ny façonnées, à fin que le dehors dudit cabinet ressemble proprement un rocher naturel : et parce que ledit cabinet sera érigé joignant le pied de la montagne qui est devers le costé du Ouëst, en l'anglet qui est devers le midy, icelui cabinet estant dessus couvert de terre, et ayant plusieurs arbres plantez sur ladite terre, il y aura bien peu d'apparence de bastiment, parce qu'en descendant du terrier haut, on pourra marcher sur la voute dudit cabinet, sans appercevoir qu'il y aye aucune forme de bastiment : et tout ainsi que je t'ay dit qu'au premier cabinet il y auroit plusieurs pisseures d'eau qui sortiront de la muraille par le dehors, aussi en ce quatriesme en sortira abondamment, qui sera chose de grande récréaction : et ainsi qu'au premier cabinet, je t'ay dit qu'il y auroit certains arbres portans fruits pour les oiseaux, il y en aura aussi à ce quatriesme cy. Aussi les fenestres seront de telle monstruosité que les premières : voilà le discours des quatre cabinets.

Des Cabinets qui seront aux quatre bouts de la croisée, qui traversera le milieu du jardin du travers et du long.

Quand est de ces quatre cabinets cy, ils seront faits de certains hommeaux (ormeaux), que je planteray tout à l'entour de la circonférence de la place que j'aurai pourtraite, pour la grandeur de mes cabinets susdits, et combien qu'au commencement de mon propos, tu pourras peut estre juger en toy-mesme que ce n'est rien de nouveau que de faire des cabinets d'hommeaux ou autres arbres, toutefois, si tu veux ouyr patiemment mon propos, je te feray bien entendre que ce sera une grandissime chose, voire telle qu'homme n'a veu la semblable : ayes donc patience et ne me redargue point de proxilité. Au premier des quatre cabinets qui seront ainsi faits d'hommeaux, y aura au dedans et dessous de la couverture des branches desdits cabinets, à chacun un rocher qui sera massonné avec la muraille de la closture du jardin. Ce premier rocher donc qui sera au cabinet du costé du vent du Nord sera fait de terre cuite insculpée et esmaillée en façon d'un rocher tortu, bossu et de diverses couleurs estranges, ainsi que je fay la grotte de Monseigneur le Connestable, non pas proprement d'une telle ordonnance, parce que ce n'est pas aussi une œuvre semblable. Note donc qu'au bas et pied du rocher, il y aura un fossé naturel ou receptacle d'eau qui tiendra autant en longueur comme ledit rocher. Pour ceste cause, je ferai plusieurs bosses en mon rocher, le long dudit fossé, sur lesquelles bosses je mettray plusieurs grenouilles, tortues, chancres, escrevisses et un grand nombre de coquilles de toutes espèces, à fin de mieux imiter les rochers. Aussi y aura plusieurs branches de corail duquel les racines seront au pied du rocher, à fin que lesdits couraux ayent apparence d'avoir creu dedans ledit fosé. Item, un peu plus haut dudit rocher, y aura plusieurs trous et concavitez sur lesquelles y aura

plusieurs serpents, aspics et vipères, qui seront couchées et entortillées sur lesdites bosses et au dedans des trous : et tout le résidu du haut du rocher sera ainsi biais, tortu, bossu, ayant un nombre d'espèce d'herbes et de mousses insculpées qui coustumièrement croissent és rochers et lieux humides, comme sont scolopendre, capilli Veneris, adianthe, politricon et autres telles espèces d'herbes et au dessus desdites mousses et herbes, il y aura un grand nombre de serpents, aspics, vipères, langotres et lézars qui ramperont le long du rocher, les uns en haut, les autres de travers et les autres descendans en bas, tenans et faisans plusieurs gestes et plaisans contournemens, et tous lesdits animaux seront insculpez et esmaillez si près de la nature que les autres lézars naturels et serpents les viendront souvent admirer, comme tu vois qu'il y a un chien en mon hastelier de l'art de terre que plusieurs autres chiens se sont prins à gronder à l'encontre, pensans qu'il fust naturel : et dudit rocher distillera un grand nombre de pisseures d'eau qui tomberont dedans le fossé qui sera dans ledit cabinet, auquel fossé y aura un grand nombre de poissons naturels et des grenouilles et tortues. Et parce que sur le terrier joignant ledit fossé, il y aura plusieurs poissons et grenouilles insculpées de mon art de terre, ceux qui iront voir ledit cabinet, cuidront que lesdits poissons, tortues et grenouilles soyent naturelles et qu'elles soyent sorties dudit fossé, d'autant qu'audit fossé il y en aura de naturelles. Aussi audit rocher sera formé quelque espèce de buffet pour tenir les verres et coupes de ceux qui banquéteront dans le cabinet. Et par un mesme moyen seront formez audit rocher certains parquets et petits réceptacles pour faire rafraischir le vin pendant l'heure du repas, lesquels receptables auront tousjours l'eau froide, à cause que quand ils seront pleins à la mesure ordonnée de leur grandeur, la superfluité de l'eau tombera dedans le fossé et ainsi l'eau sera tousjours vive dedans lesdits recep-

tacles : aussi audit cabinet y aura une table de semblable estoffe que le rocher, laquelle sera assise aussi sur un rocher et sera ladite table en façon ovale, estant esmaillée, enrichie et colorée de diverses couleurs d'esmail qui luiront comme un cristallin. Et ceux qui seront assis pour banqueter en ladite table pourront mettre de l'eau vive en leur vin sans sortir dudit cabinet, ains la prendront és pisseures des fontaines dudit rocher.

Et quant est à présent des hommeaux qui feront la closture et couverture dudit cabinet, ils seront mis et dressez par un tel ordre que les jambes de hommeaux serviront de colomnes et les branches feront un architrave, frise et corniche, et tympane et frontispice, en observant l'ordonnance de la massonnerie.

DEMANDE

Véritablement je pense que tu es insensé de vouloir observer les reigles de l'architecture és bastimens faits d'arbres et tu sçais les arbres croissent tous les jours et qu'ils ne peuvent tenir longuement quelque mesure que tu leur sçaurois donner : et nous sçavons que les anciens Architectes n'ont rien fait qu'avec certaines mesures et grandes considérations, tesmoins Victruve et Sébastiane qui ont fait certains livres d'architecture.

RESPONCE

Tu te devois bien effrayer et eslever contre moy : tu as allégué de belles raisons pour me prouver d'estre insensé et mespriser l'invention de mon jardin, veu que c'est une chose de si grande estime. Si tu as leu les livres que tu dis d'architecture, tu trouveras que les anciens inventeurs des excellens édifices ont prins leurs pourtraits et exemplaires de leurs colomnes és arbres et formes humaines, et qu'ainsi ne soit mesuré un peu leurs colomnes, et tu trouveras

qu'elles sont plus grosses par le bas de la jambe que non pas en haut, qui est une des raisons qu'ils ont prins en formant leurs colomnes : et aussi les colomnes faites d'arbres seront trouvées tousjours plus rares et excellentes que non pas celles des pierres : et si tu veux tant honorer celles des pierres que tu les veuilles préférer à celles qui seront faites de jambes d'arbres, je te diray que c'est contre toute disposition du droit Divin et humain : car les œuvres du Souverain et premier édificateur doivent estre en plus grand honneur que non pas celle des édificateurs humains. Item, tu sçais qu'une pourtraiture qui aura esté contrefaite à l'exemple d'une autre pourtraiture, la contrefacture d'une pourtraiture qui aura esté faite, ne sera jamais tant estimée comme l'original sur lequel on aura prins le pourtrait. Parquoy, les colomnes de pierre ne se peuvent glorifier contre celles de bois, ne dire, nous sommes plus parfaites, et ce, d'autant que celles de bois ont engendré ou pour le moins ont aprins à faire celles de pierre. Et puis que le Souverain Géométrien et premier édificateur y a mis la main, il les faut plus estimer que celles des pierres, quelques rares qu'elles soyent, hors-mis qu'elles fussent de pierre de jaspe ou d'autres pierres rares.

DEMANDE

Voire, mais les colomnes des pierres qui ont esté insculpées par nos anciens édificateurs, ont chacune un chapiteau pour imiter la teste de l'humaine nature. Aussi les anciens édificateurs ont insculpé au pied d'une chacune desdites colomnes une base qui signifie le pied de l'homme. Et quand ceux de Corinthe inventèrent leurs genres de colomnes, desquelles ils édifièrent le Temple de la grand Diane qui estoit un merveilleux bastiment, ils firent au corps de leurs colomnes certains canaux et voyes creuses qui denotoyent les plis et froncis des robes et côtes de leur Déesse Diane.

Aussi au chapiteau de leurs colomnes, ils mirent certains rouleaux façonnés en manière d'une ligne aspiralle, lesquels entortillemens signifioyent les cheveux et coiffure de ladite Diane. Voilà comment nos anciens édificateurs n'ont rien fait sans grande considération et raison bien asseurée : mais toy, quelle raison, mesure, ni ordre pourrois-tu tenir à ton bastiment fait de pieds et branches d'hommeaux, veu que lesdits hommeaux augmentent tous les jours en grosseur et hauteur ?

RESPONCE

Pour vray, je pense que tu as une teste sans cervelle : n'as-tu point considéré tant de beaux jardins, qui sont en France, ausquels les jardiniers ont tondu les romarins, lizos et plusieurs autres espèces d'herbes, les unes auront la forme d'une grue, les autres la forme d'un coq, les autres la forme d'une oye et conséquemment de plusieurs autres espèces d'animaux : et mesme j'ay veu en certains jardins qu'on a fait certains gens-d'armes à cheval et à pied et grand nombre de diverses armoiries, lettres et devises : mais toutes ces choses sont de peu de durée et les faut refaçonner souvent. Si ainsi est, que les choses qui sont de peu de profit et de petite durée soyent tant estimées, combien penses-tu que le bastiment de mes cabinets méritera d'estre estimé, veu que la chose sera de longue durée et aisée à entretenir, utile et profitable ? voire si profitable que quand par vieillesse elle sera inutile au bastiment et closture desdits cabinets, si est ce qu'encore les colomnes auront grandement profité, à cause du bois qu'elles rendront à leur possesseur. Et quand est de l'entretien, tant il s'en faut qu'il ne soit de si grands frais que celuy des petites herbes sus escrites : car ces petites herbes ne sçauroyent tenir leur forme guère long temps sans estre tondues : mais les colomnes de mes cabinets dureront pour le moins la vie d'un homme ou de deux, sans

y faire aucune réparation. Quant est des branches, il les faudra estaucer et arranger une fois ou deux l'année, c'est pour le plus, cognois-tu pas par là que mon bastiment, ainsi fait de pieds d'hommeaux, sera grandement utile, excellent et louable ?

DEMANDE

Voire, mais je ne puis entendre l'ordre, que tu prétens tenir au bastiment et édification de ton cabinet. Fay m'en présentement quelque discours, par lequel je le puisse aisément entendre.

RESPONCE

Après que les hommeaux seront plantés jouxte la quadrature et circonférence de mon cabinet, et que je seray asseuré que lesdits hommeaux auront prins racine, je couperay toutes les branches jusques à la hauteur des colomnes : et ce fait, je marqueray ou inciseray le pied de l'hommeau à l'endroit où je voudray faire la base de la colomne : semblablement à l'endroit de là où je voudray faire le chapiteau, je feray quelque incision, marque ou concussion, et lors nature se trouvant grevée en ces deux parties, elle envoyera secours et abondance de saveur et humeur pour renforcer et guérir lesdites playes : et de là adviendra qu'en ces parties blessées s'engendrera une superfluité de bois qui causera la forme du chapiteau et base de la colomne ; et ainsi que les colomnes croistront et augmenteront, la forme aussi du chapiteau et base augmentera. Voilà comment les jambes des hommeaux auront toujours une chacune la forme d'une colomne, et les branches qui auront leur naissance sur le bout dudit chapiteau, je les ployeray de travers pour se rendre directement depuis la naissance qui sera sur ledit chapiteau, jusques au dessous du chapiteau de l'autre prochaine colomne et les branches ou parties d'icelles

qui seront en la colomne circonvoisine, je les feray directement coucher pour se rendre sur le chapiteau de la première colomne: toutesfois je laisseray toujours une quantité de branches pour faire les autres membres despendans de la massonnerie et architecture dudit cabinet. Et par tel moyen, les premières branches ainsi couchées d'une colomne à autre feront directement une forme d'architrave, parce que je leur donneray quelque avancement en les couchant l'une sur l'autre pour former les mollures de l'architrave. Et quant est de la frise qui s'ensuit après, je ne l'occuperay d'aucunes branches traversantes, mais je prendray pemièrement certaines branches de celles que j'auray laissé debout, et les ayans couchées de la manière des autres, j'en feray la forme de la corniche, en telle sorte que je t'ay dit de l'architrave: car je feray avancer les branches par degrez mesurées par art de Geométrie et Architecture, à fin de faire trouver et apparoistre les mollures de ladite corniche, de la mesure que lesdites mollures doivent avoir. Et ainsi l'architrave et la corniche estans formez à leur raison, la frise demeurera vuide, et pour l'ornement et excellence de ladite frise, je plieray certaines gittes qui procéderont de l'architrave et de la corniche: et en les pliant et arrangeant au dedans de ladite frise, je feray tenir à une chacune gitte ou branche, une forme de lettre antique bien proportionnée. Et à fin que l'ingratitude ne soit redarguée mesme par les choses insensibles et végétatives, il y aura en escrit en ladite frise une authorité prinse au livre de Sapience où il est escrit, Que lorsque les fols périront, ils appelleront la Sapience et elle se moquera d'eux, parce qu'ils n'ont tenu comte d'elle lorsqu'elle les appelloit par les carrefours, rues, lieux, assemblées et sermons publics. Voilà qui sera escrit en ladite frise, à fin que les hommes qui rejetteront Sapience, discipline et doctrine soyent mesme condamnez par les tesmoignages des âmes végéta-

tives et insensibles: quoy fait, je prendray le résidu des branches et en formeray un frontispice en chacune face dudit cabinet, et seront les mollures dudit frontispice formées des branches qui resteront, qui sera la fin et total des branches et de la massonnerie. Et parce qu'en ce faisant, les tympanes se trouveront vides et percez à jour, je mettray à un chacun desdits tympanes une devise de lettres antiques et romaines, lesquelles lettres seront formées de petites gittes qui procéderont des branches de la corniche et du frontispice: et ainsi lesdits tympanes seront enrichis de devises aussi bien que la frise, et quant est des devises qui y seront, je te les mettray par ordre cy après. Pour conclusion, sçaches que le cabinet estant ainsi fait, les branches qui croistront au-dessus des frontispices et sommité du bastiment, je les feray coucher l'une sur l'autre d'une telle invention qu'il ne pleuvra aucunement dedans ledit cabinet, non plus que s'il estoit couvert d'ardoise. Voilà toute l'édification du premier des quatre cabinets verds.

Du second Cabinet verd.

Le second cabinet verd, qui sera du costé du vent de Est, sera érigé et construit d'hommeaux en la propre forme que les susdits : mais le rocher du dedans, qui sera joint avec la muraille de la cloison et fermure du jardin, sera d'une autre invention: car il sera massonné de certains cailloux blancs et diaphanes, lesquels j'ay amassez en plusieurs et divers champs, rochers et montagnes: et seront lesdits cailloux arrangez et massonnez en ladite muraille d'un si bel ordre qu'il y aura plusieurs riches concavitez et retraittes qui serviront d'autant de sièges pour reposer ceux qui iront audit cabinet: et d'iceluy rocher sortira un nombre infini de pisseures d'eau qui feront mouvoir certains moulinets, et les moulinets feront jouer certains soufflets,

et les soufflets jetteront leur vent dedans certains flajols qui seront dedans un ruisseau, qui sera au pied du rocher, en telle sorte que les soufflets contraindront les flajols rendre leur voix, eux estans dedans l'eau : dont s'en ensuivront plusieurs voix de flajols gargouillantes qui en leurs gargouillemens imiteront de bien près les chants de divers oiseaux, et singulièrement le chant du rossignol : or ledit rocher sera tenu luisant et net, à cause des eaux qui journellement distilleront dessus. Et quant est de la devise, qui sera en la frise dudit cabinet, il y aura en escrit : *Les enfans de Sapience sont l'Eglise des Justes. Eccles.* 3.

Et à celle qui sera aux tympanes, dedans le tympane de la première face, y aura en escrit : *Les cogitations perverses se séparent de Dieu. Sapience* 1.

Et au tympane de la seconde face, il y aura en escrit : *En l'ame mal affectionnée n'entrera point de Sapience. Sapience* 1.

Et au tympane de la troisiesme, aura en escrit : *Celuy est malheureux, qui rejette Sapience. Sapience* 3.

Du troisiesme Cabinet verd.

Le troisiesme Cabinet sera érigé comme les deux premiers, et n'y aura rien à dire qu'ils ne se ressemblent, hors-mis le rocher du dedans et font dudit cabinet : car parceque ce cabinet cy sera au bout de l'allée devers le costé du vent d'Ouëst, au pied de la montagne, le rocher dudit cabinet sera taillé de la mesme pièce de la montagne, et en le formant et taillant, les secrets des canaux et pisseures d'eau seront enclosés, fermés et massonnés au dedans dudit rocher, à fin qu'il semble que les eaux sortent naturellement de ce rocher : mais pour rendre ledit rocher plus admirable, je feray enchasser dedans ledit rocher plusieurs couraux, tels qu'ils viennent de leur nature ; sans estre polis,

à fin qu'il semble qu'ils ayent creu audit rocher. Aussi dans iceluy rocher, enchasser plusieurs pierres rares que je feray apporter de divers pays et contrées, comme sont Calcidoines, Jaspes, Porfires, Marbres, Cristals et autres cailloux riches et plaisans à la veuë, et seront lesdites pierres enchassées en la roche sans aucun polissement, et seront si bien jointes dedans l'incision qu'on fera en ladite roche, qu'il n'y aura aucune apparence d'artifice, ainsi semblera que lesdites choses soyent ainsi venues de sa propre nature, et d'iceluy rocher sortiront plusieurs pisseures d'eau, comme des trois susdits, et dedans ce cabinet cy, il y aura une table de quelque pierre rare, laquelle sera assise sur un rocher propre pour cest affaire, auquel rocher seront ainsi enchassées plusieurs et diverses espèces de pierres rares comme dessus, et en la frise dudit cabinet sera escrit : *Le fruit des bons labeurs est glorieux. Sapience* 3.

Et au tympane de la première face sera escrit : *Désir de Sapience meine au Règne Eternel. Sapience* 6.

Et au tympane de la seconde face sera escrit : *Dieu n'aime personne que celuy qui habite avec Sapience. Sapience 7.*

Et au troisiesme et dernier tympane, il y aura en escrit : *par Sapience l'homme aura immortalité. Sapience* 8.

Et y aura audit cabinet à dextre et à senestre, plusieurs sièges entre les colomnes, lesquels seront faits de certaines gittes que les racines des hommeaux et colomnes auront produites en bas, car c'est chose certaine, que les hommeaux ont en eux ce naturel de produire plusieurs gittes de la racine.

Du dernier Cabinet verd.

Le dernier Cabinet, qui sera au bout de l'allée, devers le vent de Sus, il sera de la semblable forme que les trois susdits, sçavoir est d'hommeaux : mais le rocher, qui sera joignant la muraille de la closture, sera fort estrange et plai-

sant : car je feray cercher plusieurs pierres et divers cailloux. Ils se trouvent souvent és ports et havres de ceste mer Océane plusieurs pierres diverses que les marchands d'estrange pays apportent au fonds de leurs navires pour garder qu'il ne soit trop léger : car autrement le navire estant vuide verseroit soudain par la violence des vents. Et quand ils sont arrivez, ils jettent lesdites pierres sur le bord de la mer. Il s'en trouve bien souvent qui sont toutes semées de petites estincelles ressemblantes argent et de plusieurs diverses couleurs. Au pays de Poictou s'en trouve de toutes grosseurs qui sont si blanches qu'estans rompues elles ont couleur d'un sel très blanc ou de sucre fin : et en ay veu d'aussi grosses que barriques. En ce pays de Xaintonge, ès parties limitrofes de la mer, s'en trouve grande quantité qui en quelque part ou endroit qu'on les puisse rompre, elles sont toutes pleines de coquilles qui sont formées en la mesme pierre. Ayant donc amassé un grand nombre de toutes ces diverses pierres, je massonneray mon rocher plus estrangement que les susdits. Je les formeray en telle sorte qu'il y aura par dessus plusieurs voutes et en icelles y aura plusieurs grandes pierres pendantes : et pour donner grâce audit rocher, il y aura plusieurs piliers qui seront conduits par lignes obliques et indirectes. Ce rocher sera trouvé fort estrange, parce qu'auparavant le massonner, je tailleray plusieurs serpents, aspics et vipères, où par le derrière d'iceux y aura une languette ou queuë de la mesme estoffe, sçavoir est, de terre : et ayant cuit et esmaillé lesdits animaux, je les massonneray parmi les cailloux, pierres et rocher, en telle sorte qu'il semblera proprement qu'ils soyent en vie et qu'ils rampent au long dudit rocher. Aussi de mon art de terre, je formeray certaines pierres qui seront émaillées de couleur de turquoise, lesquelles pierres, ayans une queuë par derrière, seront liées et massonnées avec ledit rocher : et en iceluy

rocher je formeray quelque manière d'architrave, frise et corniche, toutesfois sans aucunement tailler les pierres, ains seront massonnées en la propre forme qu'on les trouvera: et à fin de mieux enrichir ledit rocher, je feray que le champ de la frise sera d'une mesme couleur de pierre, et en massonnant ladite frise, je l'enrichiray de certaines lettres antiques qui seront formées de petits cailloux ou pierres, d'autre couleur que ladite frise: et en ce faisant, j'escriray une sentence prise en Esaïe le Prophète, chap. 55, qui dit ainsi : *Vous tous ayans soif, venez et buvez pour néant de l'eau de la fontaine vive.* Et ladite devise sera convenable en ce lieu, parce que dudit rocher sortira grand nombre de pisseures d'eau, qui tomberont dedans un fossé qui sera pavé, orné, enrichi et muraillé desdites pierres et cailloux estranges. Et sur le bord dudit fossé, il y aura une certaine plate-forme pour mettre les vases, coupes et verres pour le service dudit cabinet. Et y aura audit cabinet une table sur un pilier, et rocher de semblable parure que ledit rocher. Et entre les colomnes et pieds desdits hommeaux qui feront la cloison et couverture dudit cabinet, y aura plusieurs siéges de semblable parure et estoffe que le rocher : et en la frise qui sera faite de branches d'hommeau, y aura plusieurs lettres, comme és autres susdites, et en cestuy-cy y aura en escrit : *La fontaine de Sapience est la parole de Dieu. Ecclésiast.* 1.

Aussi semblablement y aura des lettres dedans les trois tympanes, faites par branches d'hommeaux. Au tympane de la première face, sera escrit : *Dilection du Seigneur est Sapience honorable. Ecclésiast.* 1.

Au tympane de la seconde face sera escrit : *Le commencement de Sapience est la crainte du Seignenr. Ecclésiast.* 1.

Item, au tympane de la troisiesme face sera escrit : *La*

crainte du Seigneur est la couronne de Sapience. Ecclésiast. 1.

Voilà ce que je te diray pour le présent des huit cabinets qui seront en mon jardin.

Du Rocher ou Montagne.

J'ay à présent à te faire le discours d'une commodité, qu'il y aura en mon jardin, merveilleusement utile, belle et plaisante. Et quant je te l'auray contée, tu cognoistras que ce n'est pas sans cause que j'ay cherché de faire mon jardin joignant les rochers.

Les deux costez de mon jardin, sçavoir est de devers le vent du Nord et du Ouëst, qui seront circuits, clos et environnez des rochers et montagnes, me causeront de faire mon jardin merveilleusement délectable : car tout le long des deux costez de la montagne, je feray croiser un grand nombre de chambres dedans lesdits rochers, lesquelles chambres, les unes serviront à serrer les plantes et herbes qui sont sujettes és gelées et nuitées d'hyver, lesquelles plantes, les unes seront portées dedans les vaisseaux de terre, les autres sur certains engins faits en forme de boyards ou brouëttes : aucunes sur certains vaisseaux de bois, drescées sur certaines roues : aucunes desdites chambres serviront aussi pour retirer les graines qui sont encore en leurs plantes : aucunes autres serviront pour serrer grande quantité de perches, pau-fourches, vismes (osiers) et toutes telles choses requises pour le service dudit jardin : aucunes desdites chambres serviront pour retirer les jardiniers au temps des pluyes, et lors qu'il faudra aiguiser leurs pau-fourches, estaipes (pieus) et perches : aussi aucunes serviront pour serrer les outils d'agriculture, autres pour serrer pour quelque temps les naveaux, aulx, oignons, noix, chastagnes, glans, et autres telles choses nécessaires et requises à un père de famille.

Item, au dessus desdites chambres le rocher sera couppé pour servir d'une grande allée en manière d'une plateforme : mais il te faut noter qu'à présent je te vay discourir une chose fort utile et plaisante qui est, qu'au dessus desdites chambres, je feray aussi croiser dedans ledit rocher un nombre de chambres hautes tout le long de l'allée qui sera ainsi faite sur lesdites chambres basses et icelles chambres hautes estans ainsi formées dedans la montagne et rocher, elles seront fort utiles et plaisantes : car l'une sera toute taillée en façon de popitres, pour servir de librairie et estude : l'autre sera toute taillée par autre manière de popitres, pour tenir les eaux distillées et divers vinaigres, l'autre sera faite par petites armoires pour tenir et garder la diversité des graines. Il y en aura une autre qui sera toute faite en manière de rayons de marchans, pour tenir diversité de fruits meslez, comme pruneaux, cerises, guignes et autres telles espèces. Il y en aura aussi une qui sera fort utile pour dresser certains fourneaux, à tirer les eaux et essences des herbes de bonne senteur : et y aura d'autres chambres qui seront fort utiles pour garder les fruits et toutes espèces de légumes, comme fèves, pois, lentilles et autres telles choses semblables, Toutes ces chambres seront à ce utiles, parce qu'elles seront en un lieu chaud modérément et bien aëré, mais voici à présent le cause pourquoy lesdites chambres et montagnes seront fort utiles, plaisantes et belles.

En premier lieu, il te faut noter, qu'au devant desdites chambres, il y aura une grande et spatieuse allée qui sera au dessus des chambres basses qui seront érigées pour la commodité des jardiniers, comme je t'ay dit cy-dessus, laquelle allée servira comme d'une gallerie, au devant desdites chambres hautes. Et pour mieux la faire ressembler à une gallerie, je feray une muraille tout du long sur le devant de l'allée, devers les deux costez du jardin, qui sera à

fleur du devant, et entre les chambres basses, laquelle muraille sera plate par dessus, pour servir d'accotouër à ceux qui se pourmeneront au devant desdites chambres hautes, sur ladite allée, plate-forme et gallerie. Et à fin de rendre la chose plus plaisante et admirable, je planteray au dessus des portes et fenestres des chambres hautes, tout le long du terrier, un grand nombre d'aubépins et autres arbrisseaux, portans bons fruits, pour la nourriture des oiseaux lesquels aubépins et autres arbrisseaux serviront comme d'un pavillon au dessus des portes et fenestres desdites chambres hautes, voire et couvriront tout du long de l'allée ladite plateforme ou gallerie : et par tel moyen, ceux qui seront esdides chambres hautes et ceux qui se pourmeneront au devant d'icelles, auront ordinairement le plaisir de diverses chansonnettes qui par les oiseaux seront dites sur lesdits arbrisseaux. Il y a deux causes qui rendront les oiseaux amateurs de dire leurs chansonnettes en ce lieu. La première cause, est le Soleil qui dès le matin jettera ses rayons sur lesdits arbrisseaux : la seconde raison est, parce que lesdits oisillons trouveront ordinairement quelque chose à se repaistre audits arbrisseaux : aussi pour mieux les accoustumer en ce lieu, je jetteray en temps d'hyver des graines de plusieurs semences sur l'allée, gallerie et plate-forme susdite, à fin que les oiseaux trouvent quelque chose à manger en ce lieu, lors que l'hyver aura rendu les arbres stériles. Voilà comment en tout temps lesdites chambres hautes inculpées dedans les rochers seront utiles et de grande récréation. En outre ces choses, les accotouër qui seront érigez devers le costé du jardin, seront grandement utiles à faire mêler les pruneaux, guignes, serises et autres tels fruits qu'on a accoustumé faire méler au Soleil parce que ce lieu sera orienté en telle sorte que le Soleil y envoyera ses rayons tout le long du jour : car le regard desdits rochers, chambres et

galleries seront vers le costé du vent d'Es et Sus. Et voilà comment ceux qui auront affaire à estudier, distiller ou autres labeurs esdites chambres hautes, quand ils voudront se récréer, ils sortiront sur ladite plate-forme et gallerie, et en se pourmenant, ils auront les arbrisseaux et les oiselets au dessus de leurs testes. Et après, voulans regarder toute la beauté du jardin, ils se viendront appuyer sur l'accotouër qui sera fait exprès et propre pour cest affaire, et estans là accotez, ils verront entièrement toute la beauté du jardin et ce qui s'y fera : Aussi ils auront la senteur de certains damas, violettes, marjolaines, basilics et autres telles espèces d'herbes qui seront sur ledit accotouër, plantées dedans certains vases de terre, esmaillez de diverses couleurs, lesquels vases, ainsi mis par ordre et esgalles portions, décoreront et orneront grandement la beauté du jardin et gallerie susdite. Aussi au dessus desdits accotouërs, il y aura certaines figures feintes, inculpées de terre cuite et seront esmaillées si près de la nature, que ceux qui de nouveau seront venus au jardin, se descouvriront, faisans révérence ausdites statues qui sembleront ou apparoistront certains personnages appuyez contre l'accostuër de ladite gallerie et plate-forme; or pour monter sur ladite plate-forme il y aura deux escaliers, l'un devers le costé du vent de Nord et l'autre devers le costé du vent de Sus, et seront lesdits escaliers taillez de la mesme roche, et sur le mesme lieu qui sera une beauté et commodité cent fois plus grande que je ne te sçaurois desduire. Si tu es un homme de bon jugement, tu pourras assez aisément entendre combien la chose sera plaisante, estant érigée en la forme que je t'ay dit : venons à présent au cabinet qui sera au milieu du jardin.

Du Cabinet du milieu.

Pour ériger le cabinet du milieu, à telle dextérité que le

dessin de mon esprit l'a conceu, tu dois entendre que la source de l'eau de laquelle je me serviray és fontaines de mes cabinets ou rochers d'iceux, sera prise un peu plus haut que le jardin, devers le costé du Nord, et en prenant l'eau pour dilater à mes cabinets et fontaines, tout par un moyen je feray du résidu de la source un ruisseau lequel passera tout à travers dudit jardin, en tirant vers le costé du vent de Sus. Et quand il sera à l'endroit du milieu, je sépareray le cours dudit ruisseau en deux parties, l'une à dextre et l'autre à senestre, en ensuivant le traict d'une rotondité que j'auray formée au compas : et après qu'une chacune des deux parties aura circuit la moitié de ladite rotondité, lors les deux parties du ruisseau se viendront rassembler à un mesme cours, comme dessus, et en telle sorte se trouvera au milieu du jardin une petite isle, à l'entour de laquelle je planteray certains pibles ou populiers (peupliers) qui en peu de jours seront creus d'une bien grande hauteur, lesquels populiers ou pibles je formeray, sçavoir est, les jambes en manière de colomnes, par les moyens que je t'ay dit cy-dessus, en te parlant des cabinets des hommeaux : aussi au dessus des testes desdites colomnes, il y aura architrave, frise et corniche qui seront érigées des branches des mesmes arbres, comme je t'ay conté des hommeaux : et en ceste sorte, lesdits populiers et pibles feront la cloison d'un cabinet rond lequel cabinet sera fait en forme pyramidale. Et combien qu'il sera fait à peu de frais, toutefois il ne sera moins à estimer que les pyramides d'Egypte, combien qu'elles coustassent tant de millions d'or : et te diray à présent, comment je formeray mon cabinet en forme de pyramide. Depuis la racine des arbres jusques à la corniche, le tout sera à plomb, en ensuivant les règles de nos anciens architectes : mais depuis la corniche tirant en haut, j'ameneray lesdits arbres près l'un de l'autre petit à petit, jusques à ce que tous ensemble se

réduisent en une pointe, au bout de laquelle pointe y aura un engin attaché avec les pointes de tous les arbres, lequel engin aura un entonnoir pour recevoir le vent, et au bout de l'entonnoir plusieurs flajols se rendant en un mesme trou, en telle sorte que le vent estant enfermé dans ledit entonnoir, fera sonner lesdits flajols qui seront de diverses grosseurs, à fin de tenir et ensuivre la mesure de la musique, et en quelque part ou endroit que le vent se vire, l'entonnoir aussi se virera : et ainsi les flajols jouëront à tous vents. Il y aura aussi plusieurs lettres en la frise qui seront formées des mesmes branches des arbres, comme je t'ay dit des hommeaux, et y aura en escrit en la devise de ladite frise : *Malédiction à ceux qui rejettent Sapience.* Et ainsi, le dessous de ladite pyramide sera un cabinet rond, merveilleusement frais et plaisant, à cause que le ruisseau sera tout à l'entour de la petite Isle dudit cabinet, et les pieds des colomnes ou arbres de ladite pyramide seront plantez sur le bord du ruisseau qui causera que ledit ruisseau en passant grondera et murmurera à l'entour de ladite petite isle en laquelle il faudra certaines planches pour y entrer, et y aura au milieu de la petite isle une table ronde, et à l'entre-deux des colomnes qui seront lesdits pieds des pibles, il y aura certains vismes doux qui seront tissus, entrelassez et arrangez, en telle sorte qu'ils serviront de cloison, chaires et doussiers entre lesdites colomnes, et le dessus de la voute desdites chaires et doussiers d'icelle sera tissu en façon plate, sur laquelle plate-forme seront arrangez plusieurs vaisseaux et vases pour le service dudit cabinet. Voilà comment lesdits populiers formeront une pyramide excellemment belle au milieu dudit jardin, laquelle pyramide servira par le dessous d'un cabinet rond merveilleusement utile, auquel cabinet y aura quatre portes correspondantes aux quatre allées de la croisée du jardin, et par le dehors dudit cabinet, un peu au delà du terrier et bord du fossé du

dehors dudit cabinet ou pyramide, seront plantez plusieurs aubiers qui formeront une autre rotondité, environ cinq pieds distante de la pyramide susdite, et si seront lesdits aubiers tous clissez d'une chemise de fil d'archal : aussi depuis la sommité desdits aubiers, jusques aux colomnes de la pyramide, en cas pareil : pareillement, entre lesdites colomnes jusques à l'endroit susdit de la sommité des aubiers. Et sera ledit fil d'archal tissu par diverses cloisons, parcelles et moyens, au dedans desquels moyens, il y aura un grand nombre d'oiseaux, grands et petits, de diverses espèces, tant de ceux qui se plaisent en l'air que de ceux qui se plaisent és arbres et en la terre. Et par tel moyen, ceux qui banqueteront au dessous et dedans de ladite pyramide, ils auront le plaisir du chant des oiseaux, du coax des grenouilles qui seront au ruisseau, le murmurement de l'eau qui passera contre les pieds et jambes des colomnes qui soustiendront ladite pyramide, la frescheur du ruisseau et des arbres qui seront à l'entour, la freschure du doux vent qui sera engendré par le mouvement des feuilles desdits pibles ou populiers. On aura aussi le plaisir de la Musique, qui sera sur la sommité et pointe de ladite pyramide, laquelle Musique se jouëra au soufflement du vent, comme je t'ay dit cy dessus : voilà à présent le dessein de tous les cabinets de mon jardin.

Quant est à présent des tonnelles qui pourront estre à l'entour de la circonférence du jardin et autres membres semblables, je ne t'en parleray point : mais je veux à présent que tu confesses que sans les montagnes, terriers et roches, il me seroit impossible d'ériger un jardin qui eust ses commoditez requises. Tu as veu ci dessus en combien de sortes lesdits rochers me servent à cest affaire, et à présent te faut noter que tous mes arbres et plantes qui seront sujets aux gelées, seront plantez du long et au pied du bas desdites montagnes. Et ce, pour cause que lesdites

montagnes les garentiront des froidures du vent de Nord et Ouëst qui sont les vents les plus fascheux qui règnent en ce pays de Xaintonge, je dis de Xaintonge, parce qu'il y a aucuns Astrologues qui disent que les vents qui sont icy les pires, sont les meilleurs en aucunes autres contrées de pays. Les herbes, plantes et arbres qui seront au pied, et joignant lesdits rochers et montagnes, seront garentis desdits vents, parce que lesdites montagnes, terriers et rochers leur serviront de pavillon et défense contre lesdits vents. Item, ils se ressentiront la nuict de la chaleur qu'ils auront receu le jour, parce que lesdites montagnes auront leur regard devers Es et Sus, en telle sorte que lesdites montagnes auront tout le jour l'aspect des rayons du Soleil, tellement que les arbres et plantes qui seront au pied desdites montagnes, seront eschauffées par le Soleil et aussi par la réverberation d'iceluy mesme qui frappera contre les terriers et rochers. Item, la liqueur et l'humidité qui descendra desdits terriers et montagnes, sera plus salée que non pas celle des autres parties du jardin qui causera que les fruits des arbres qui seront au pied des montagnes, seront plus savoureux et de meilleure garde que non pas les autres, comme tu peux avoir entendu dès le commencement de mon propos, quand je t'ay parlé des fumiers: et ainsi, chacune espèce d'arbre et plante sera plantée selon ce qu'on cognoistra estre requis, sçavoir est, celles qui demandent les lieux hauts, secs et montueux, aux lieux montueux, et celles qui demandent l'humidité, seront plantées le long du ruisseau qui passera à travers du jardin. Item, au jardin y aura plusieurs petites isles qui seront environnées de petits ruisseaux qui distilleront d'un chacun des rochers des cabinets, et seront amenez les cours desdits ruisseaux droit au grand ruisseau qui sera par le milieu du jardin. Et par tel moyen, je feray que lesdits ruisseaux feront en eux en allant au grand ruisseau certaines circu-

lations qui causeront des petites isles fort plaisantes et propres pour arrouser les herbes qui seront plantées esdites petites isles. Je dresseray aussi un autre petit moyen pour arrouser les parties du jardin, d'aussi peu de frais qu'il est possible d'ouyr parler : Et ledit moyen est tel, que je feray percer un grand nombre de bois de Seu (Sureau) ou autre, que je verray estre convenable et propre pour cest affaire, et après en avoir percé plusieurs pièces, je feray qu'elles entreront et s'assembleront le bout de l'une au dedans du bout de l'autre : et ainsi conséquemment toutes les autres. Et quand je voudray arrouser quelques plantes ou semences de mon jardin, je présenteray un bout desdits bois percez contre l'une des pisseures des fontaines, et ladite eau de la pisseure entrera dedans le canal ou bois percé, et dedans le bout d'iceluy bois, j'emmancheray une autre pièce de chenelle ou autre bois percé, et selon la distance du lieu que je voudray arrouser, j'en assembleray plusieurs ainsi, bout à bout l'une de l'autre, et pour soustenir lesdites chenelles, j'auray certaines fourchettes que je piqueray en terre, tout le long de la voye où je voudray aller, lesquelles fourchettes et piquets soustiendront et conduiront mesdites chenelles jusques au lieu que je voudray arrouser; mais à fin que la chose soit arrousée amiablement sans fouler la terre, le derrière de mes chenelles sera fermé au bout d'un tapon qui aura un nombre infiny de petits trous, et par tel moyen, le canal distillera l'eau, comme une amiable rosée, sans faire aucun dommage ny aux plantes, ny à la terre. Et par tel moyen, je tourneray mes chenelles et bois percez d'un costé et d'autre par toutes les parties de mon jardin et lieux que je voudray arrouser. Et quant est des engins qu'aucuns ont fait cy devant, sçavoir est, certaines trapes desquelles ils trompent les nouveaux venus au jardin, et les font tomber dedans l'eau pour avoir leur passe-temps, je ne voudrois estre leurs imiteurs en

cest endroit : mais bien voudrois-je faire certaines statues qui auroient quelque vase en une des mains et en l'autre quelque escriteau, et ainsi que quelqu'un voudroit venir pour lire ladite escriture, il y auroit un engin qui causeroit que ladite statue verseroit le vase d'eau sur la teste de celuy qui voudroit lire ledit Epitaphe. Item, je voudrois aussi faire d'autres statues qui auroient une certaine boucle, ou anneau pendu en une main, à fin que quand les Pages courroyent la lance contre ladite boucle, ainsi qu'ils frapperoyent ledit anneau, la statue leur viendroit bailler un grand coup sur la teste d'une esponge abruvée d'eau, en telle sorte que ladite esponge rendra grande quantité d'eau, à cause de la compression et du grand coup qu'elle frappera. Si je voulois te desduire entièrement le dessein de mon jardin, je n'aurois jamais fait, parquoy, ne t'en diray plus rien : mais venons à présent ès confrontations d'iceluy.

Des Confrontations.

Les confrontations du jardin devers le costé du vent de Sus seront prairies, ainsi que je t'ay dit cy dessus, et au milieu desdites prairies passeront les mesmes ruisseaux qui passent au jardin. A dextre et à senestre dudit ruisseau seront plantez plusieurs belles aubarées, et tout à l'entour et le long des deux extrémitez de la prairie seront plantez nombre d'aubépins qui serviront de closture et muraille pour la défense de ladite prée, et au long de ladite haye et bord de la prée, un sentier et allée fort plaisante et de récréation, pour les causes que je te diray cy après et la confrontation du jardin devers le vent d'Es, seront certains champs plantez par esgales parcelles de diverses espèces d'arbres fructiers qui seront de grand revenu ; sçavoir est, un champ de noyers, un autre de chastagners, et un autre de nousillers (noisetiers), poiriers, pommiers, brief de

toutes espèces de fruits: et du costé du vent de Nord, seront les mottes pour les cherves (chanvre), lins et aubiers doux, et certains vimiers pour servir à la ligature du jardin, et devers le costé du vent d'Ouëst seront les bois, montagnes et rochers que je t'ay dit cy dessus. Voilà à présent l'ordonnance de mon jardin avec ses confrontations.

DEMANDE

Véritablement tu m'en as bien conté et de bien piteuses : et où cuiderois-tu trouver un lieu commode selon ton dessein ? Serois-tu bien si fol de faire si grand despense pour avoir un beau jardin ?

RESPONCE

Je t'ay dit cy dessus qu'il se trouvera plus de quatre mille mestairies ou maisons nobles en France, auprès desquelles on trouvera la commodité requise pour ériger le jardin susdit, et de ce ne faut douter, et quant est de la despence que tu dis estre excessive, il se trouvera plus de mille jardins en France qui ont couté plus que cestuy ne coutera; et puis, regardes-tu au coust pour avoir une telle délectation et revenu de grandes loüanges ?

DEMANDE

Voire, mais on auroit plus grand plaisir et vaudroit mieux acheter de bons chevaux et de bonnes armures pour parvenir à quelque degré et charge de l'art militaire, et lors en passant pays, plusieurs viendroyent au devant te présenter logis, vivres et tapisserie : l'un te donneroit un mulet et l'autre un cheval qui ne te cousteroit qu'à souffler : et ainsi, tu recevrois beaucoup plus de plaisir, que non pas à ton jardin. Aussi tu attraperois quelque bénéfice que tu ferois tenir par quelque cuisinier de prestre, et tu prendrois le revenu : car je say plusieurs qui, par tels moyens, ayant

acheté estat de séneschal de robe longue, sont parvenus à avoir estat de séneschal de robe courte, qui a été le moyen qu'ils ont esté prisez et honorez, crains et redoutez. Et par tels moyens ont rempli leurs bourses de butin : et mesme en ces troubles passez, tu sais comme aucuns d'iceux ont reçu de grands présens pour favoriser aux huguenots, lesquels n'épargnoient rien pour sauver leurs vies, lesquelles on cerchoit de bien près.

RESPONCE

Tu m'as allégué des raisons fort meschantes et mal à propos : tu sçais bien que dés le commencement je t'ay dit que je voulois ériger mon jardin pour m'en servir, comme pour une cité de refuge, pour me retirer és jours périlleux et mauvais : et ce, à fin de fuyr les iniquitez et malices des hommes, pour servir à Dieu, et à présent tu me viens tenter d'une exécrable avarice et meschante invention. Et cuides tu si un homme a acheté un ofice de séneschal, soit de robe courte ou de robe longue, et qu'il aie ce fait par avarice et ambition, qu'il soit homme de bien en ce faisant ? Je say bien qu'aucuns ont acheté les grandeurs susdites pour se faire craindre et se venger et pour emplir leurs bourses de présens. Est-ce pourtant à dire que telles gens soient gens de bien ? Et tant il s'en faut. Tu sais bien que saint Paul dit qu'il n'y a rien de plus méchant que l'avaricieux. Item, il dit que l'avarice est la racine de tous maux : comment me prouveras tu que telles gens puissent vivre en repos de conscience ? Item, on sait bien qu'en plusieurs lieux des escritures sainctes, il est défendu aux Juges de prendre présens, parce que les présens corrompent le jugement : et ainsi, je puis conclurre qu'il n'y a rien de bon au conseil que tu m'as donné. Item, tu m'as dit que si j'avois acheté quelque authorité ou office de séneschal ou autre, que je pourrois crocheter quelque bénéfice que je ferois tenir par

un cuisinier de prestre : tu me conseilles donc d'estre meschant symoniaque et larron, et tu sais que le revenu des bénéfices ne doit estre donné, sinon à ceux qui fidélement administreront la parole de Dieu : et quant est des autres qui jouiront du revenu, ils sont maudits, damnés et perdus : et je te le puis asseurément dire, puisqu'il est escrit au prophète Ezechiel, chap. 34 : Malédiction sur vous, Pasteurs, qui mangez le laict et vestissez la laine et laissez mes brebis esparses par les montagnes, je les demanderai de vostre main. Ne voilà pas une sentence qui deust faire trembler ces symoniaques? et à la vérité, ils sont cause des troubles que nous avons aujourd'hui en la France : car s'ils ne craignoient de perdre leur revenu ecclésiastique, ils accorderoient aisément tous les poincts de l'Escriture saincte : mais je puis aisément juger par leurs manières de faire, qu'ils aiment mieux et ont en plus grande révérence leur propre ventre, que non pas la divine Majesté de Dieu, devant lequel il faudra qu'ils rendent conte au jour de son advénement, et lors désireront de mourir, et la mort s'enfuira d'eux, et diront lors aux montagnes, Montagnes, tombez sur nous, et nous cachez de la face de ce grand Dieu vivant, comme il est escrit en l'Apocalypse. Or, regarde maintenant si tu m'as donné un bon conseil, ouy pour me damner. Item, penses-tu que ces pauvres misérables ayent quelque repos en leur conscience? J'ose dire, qu'eux et leurs complices, quoy qu'il soit, ils ont toujours quelque remords en leurs consciences, et qu'ils craignent plus de mourir que non pas ceux qui n'ont point leurs consciences cautérisées : toutesfois, ils ne sont jamais rassasiez ni de biens ni d'honneurs : mais si quelqu'un les desobeyst, ils creveront, jusques à tant qu'ils en soyent vengez : et ainsi, les pauvres misérables n'ont repos, ni en leurs esprits ni en leurs corps, quelque grasse cuisine qu'ils puissent avoir. Pour lesquelles causes je n'ay trouvé rien meilleur que de

fuyr le voisinage et accointance de telles gens, et me retirer au labeur de la terre qui est chose juste devant Dieu et de grande récréation à ceux qui admirablement veulent contempler les œuvres merveilleuses de nature : mais je n'ay trouvé en ce monde une plus grande délectation que d'avoir un beau jardin : aussi Dieu ayant créé la terre pour le service de l'homme, il le colloqua dans un jardin auquel y avoit plusieurs espèces de fruits, qui fut cause, qu'en contemplant le sens du Pseaume cent quatriesme, comme je t'ay dit cy dessus, il me prit deslors une affection si grande d'édifier mondit jardin que depuis ce temps-là je n'ay fait que resver après l'édification d'iceluy : et bien souvent en dormant, il me sembloit que j'estois après, tellement qu'il m'advint la semaine passée que comme j'estois en mon lict endormy, il me sembloit que mon jardin estoit desjà fait en la mesme forme que je t'ay dit cy dessus, et que je commençois desjà à manger des fruits et me recréer en iceluy, et me sembloit qu'en passant au matin par ledit jardin, je venois à considérer les merveilleuses actions que le Souverain a commandé de faire à nature, et entre les autres choses, je contemplois les rameaux des vignes, des pois et des coyes (courges) lesquelles sembloyent qu'elles eussent quelque sentiment et cognoissance de leur débile nature car ne se pouvans soustenir d'elles-mesmes, elles jettoyent certains petits bras, comme filets en l'air, et trouvans quelque petite branche ou rameau, se venoyent lier et attacher sans plus partir de là, à fin de soustenir les parties de leur débile nature. Et quelque fois en passant par le jardin, je voyois un nombre desdits rameaux qui n'avoyent rien à quoy s'appuyer et jettoyent leurs petits bras en l'air, pensans empoigner quelque chose pour soustenir la partie de leurdit corps, lors je venois leur présenter certaines branches et rameaux, pour aider à leur débile nature : et ayant ce fait au matin, je trouvois au soir que

les choses susdites avoyent jetté et entortillé plusieurs de leurs bras à l'entour desdits rameaux : lors tout esmerveillé de la providence de Dieu, je venois à contempler une authorité qui est en saint Matthieu où le Seigneur dit que *les oiseaux mesmes ne tomberont point sans son vouloir,* et ayant passé plus aultre, j'apperceu certaines branches et gittes d'aubelon (houblon), lequel combien qu'il n'eust ni veuë, ni ouye, ni sentiment, ce néantmoins Dieu luy a donné cognoissance de la débilité de sa nature et le moyen de se soustenir, tellement que je vis, que lesdittes gittes dudit aubelon s'estoyent liées et entortillées plusieurs ensemble, et estans ainsi fortifiées et accompagnées l'une de l'autre, elles se dilatoyent au long de certaines branches pour se consolider encore toutes ensemble et s'attacher auxdites branches : lorsque j'eu apperceu et contemplé une telle chose, je ne trouvay rien meilleur que de s'employer en l'art d'agriculture et de glorifier Dieu et se recognoistre en ses merveilles : et ayans passé plus oultre, j'apperceu certains arbres fruictiers, qu'il sembloit qu'ils eussent quelque cognoissance : car ils estoyent soigneux de garder leurs fruits, comme la femme son petit enfant, et entre les autres, j'apperceu la vigne, les concombres et poupons (melons, *pepo*) qui s'estoyent faits certaines feuilles desquelles ils couvroyent leurs fruits, craignans que le chaud ne les endommageast, je vis aussi les rosiers et gruseliers qui à fin de défendre ceux qui voudroyent ravir leurs fruits, ils s'estoyent faits des armures et espines piquantes au devant desdits fruits. J'apperceu aussi le froment et autres bleds ausquels le Souverain avoit donné sapience de vestir leur fruit si excellemment, voire plus excellemment, que Salomon ne fut oncques si justement vestu avec toute sa sapience. Je considéray aussi que le Souverain avoit donné au chastagner de sçavoir armer et vestir son fruit d'une industrie et merveilleuse robe : semblablement le noyer,

allemandier et plusieurs autres espèces d'arbres fructiers lesquelles choses me donnoyent occasion de tomber sur ma face et adorer le vivant des vivans qui a fait telles choses pour l'utilité et service de l'homme : lors aussi cela me donnoit occasion de considérer notre misérable ingratitude, et mauvaistié perverse et de tant plus j'entrois en contemplation en ces choses, d'autant plus j'estois affectionné de suivre l'art d'agriculture et mespriser ces grandeurs et gains déshonnestes lesquels à la fin, faut qu'ils soyent récompensez selon leurs mérites ou démérites. Et estant en un ravissement d'esprit, il me sembloit que j'estois proprement audit jardin, et que je jouyssois de tous les plaisirs contenus en iceluy, et non seulement d'iceluy jardin, mais aussi des confrontations et lieux circonvoisins : car il me sembloit proprement que je sortois du jardin pour m'aller pourmener à la prée qui estoit du costé du Sus et qu'y estant je voyois jouër, gambader et penader certains agneaux, moutons, brebis, chêvres et chevreaux, en ruant et sautelant, en faisant plusieurs gestes et mines estranges, et mesmement me sembloit que je prenois grand plaisir à voir certaines brebis vieilles et morveuses, lesquelles sentens le temps nouveau et ayans laissé leurs vieilles robbes, elles faisoyent mille sauts et gambades en ladite prée qui estoit une chose fort plaisante et de grande récréation. Il me sembloit aussi, que je voyois certains moutons qui se reculoyent bien loin l'un de l'autre, et puis courans d'une vistesse et grande roideur, ils se venoyent frapper des cornes l'un contre l'autre. Je voyois aussi les chêvres qui se levans des deux pieds de derrière, se frappoyent des cornes d'une grande violence : aussi je voyois les petits poulains et les petits veaux qui se jouoyent et pénadoyent auprès de leurs mères. Toutes ces choses me donnoyent un si grand plaisir que je disois en moy-mesme que les hommes estoyent bien fols d'ainsi mespriser les lieux champes-

tres et l'art d'agriculture lequel nos pères anciens, gens de bien et Prophètes ont bien voulu eux-mesmes exercer et mesme garder les troupeaux. Il me sembloit aussi que pour me récréer, je me pourmenois le long des aubarées. et en me pourmenant sous la couverture d'icelles, j'entendois un peu murmurer les eaux du ruisseau qui passoit au pied desdites aubarées, et d'autre part j'entendois la voix des oiselets qui estoyent sur lesdits aubiers : et lors me venoit à souvenir du Pseaume cent quatriesme, sur lequel j'avois édifié mon jardin, auquel le Prophète dit : *Que les ruisseaux passent et murmurent aux vallées et bas des montagnes :* aussi dit-il, Que les oiselets font résonner leurs voix sur les arbrisseaux, plantez sur les bords des ruisseaux courans. Il me sembloit aussi que quand je fus las de pourmener en ladite prairie, je me tournay devers le costé du vent d'Ouëst, où sont les bois et montagnes, et lors me sembloit que j'apperceu plusieurs choses qui sont déduites et narrées au Pseaume susdit : car je voyois les connils jouans, sautans et pénadans le long de la montagne, près de certaines fosses, trous et habitations que le Souverain Architecte leur avoit érigé, et soudain que les animaux appercevoyent quelqu'un de leurs ennemis, ils sçavoyent fort bien se retirer au lieu qu'il leur avoit esté ordonné pour leur demeurance. Je voyois aussi le renard qui se ralloit le long des buissons, le ventre contre terre, pour attraper quelqu'une de ces petites bestes, à fin de contenter le désir de son ventre. Brief, il me sembloit que j'aurois les plaisirs de voir chêvres, dains, biches et chevreaux le long desdites montagnes, en la mesme sorte, ou bien près du devis que le Prophète David nous descrit en ce Pseaume cent quatrième. Item, m'estoit avis que j'entendois la voix de plusieurs vierges qui gardoyent leurs troupeaux : pareillement me sembloit que j'oyois certains bergers jouans mélodieusement de leurs flajols : et lors me

semble que je disois en moy-mesme, je m'esmerveille d'un tas de fols laboureurs que soudain qu'ils ont un peu de bien qu'ils auront gagné avec grand labeur en leur jeunesse, ils auront après honte de faire leurs enfants de leur estat de labourage, ains les feront du premier jour plus grands qu'eux-mesmes, les faisans communément de la pratique, et ce que le pauvre homme aura gagné à grande peine et labeur, il en dépendra une grand' partie à faire son fils Monsieur, lequel Monsieur aura enfin honte de se trouver en la compagnie de son père et sera desplaisant qu'on dira qu'il est fils d'un laboureur. Et si de cas fortuit, le bon homme a certains autres enfans, ce sera ce Monsieur là qui mangera les autres et aura la meilleure part, sans avoir esgard qu'il a beaucoup cousté aux escholes pendant que ses autres frères cultivoient la terre avec leur père. Et en cependant, voilà qui cause que la terre est le plus souvent avortée, et mal cultivée, parce que le malheur est tel qu'un chacun ne demande que vivre de son revenu et faire cultiver la terre par les plus ignorans, chose malheureuse. A la mienne volonté, disois-je lors, que les hommes eussent aussi grand zèle et fussent aussi affectionnez au labeur de la terre, comme ils sont affectionnez pour acheter les offices, bénéfices et grandeurs, et lors la terre seroit bénite, et le labeur de celuy qui la cultiveroit, et lors elle produiroit ses fruits en sa saison. Ayant contemplé toutes ces choses, je m'en allay pourmener devers le costé du vent d'Est, et en me pourmenant pardessous les arbres fructiers, j'y reçeu un grand contentement et plusieurs joyeux plaisirs : car je joyois les Escurieux (écureuils) cueillans les fruits et sautans de branche en branche, faisans plusieurs belles mines et gestes. Je voyois d'autre part cueillir les noix aux groles (corneilles) qui se resjouyssoient en prenant leur repas et disner sur lesdits Noyers. D'autre part, je trouvois sous les Pommiers certains hérissons qui s'estoyent roulez

en forme ronde, et avoyent fait piquer leurs poils ou aiguillons sur lesdites pommes et s'en alloyent ainsi chargez. Je voyois aussi la sagesse du renard, lequel se trouvant persécuté des puces, prenoit un bouchon de mousse dedans sa bouche et s'en alloit à un ruisseau et s'estant culé dedans ledit ruisseau, il entroit petit à petit pour faire fuyr toutes les puces du corps en sa teste : et quand elles s'en estoyent fuyes jusques à la teste, le renard se plongeait encore tousjours, jusques à ce qu'elles fussent toutes sur le museau, et quand elles estoyent sur le museau il se plongeait jusqu'à ce qu'elles fussent sur la mousse qu'il avoit mise en sa gueule et quand elles estoyent sur la mousse, il se plongeait tout à un coup, et s'en alloit sortir au dessus du courant de l'eau : et ainsi, il laissoit ses puces sur ladite mousse, laquelle mousse leur servoit de bateau pour s'en aller d'un autre costé. J'apperceu aussi une finesse que le renard fit en ma présence la plus fine et subtile que j'ouys oncques parler : car iceluy se trouvant dénué de vivres, et voyant que l'heure du disner s'approchoit, et qu'il n'avoit encore rien de prest, il s'en alla coucher en un champ, près et joignant l'aile d'un bois, et estant là couché, il dilata les jambes en sus et ferma les yeux, et estant ainsi couché à la renverse faisant du mort, et tirant son membre : dont advint qu'une grole n'ayant aussi rien à disner, pensant que ledit renard fust mort, se va poser sur son ventre, pensant de son membre que ce fust quelque chair déjà commencée à détailler : mais la grole fut bien affinée, car dès le premier coup de bec qu'elle commença à donner sur ledit membre, le renard d'une vistesse soudaine empongna la grole, laquelle ne seut tenir aucune contenance, sinon de faire coüa : et voilà comment le fin renard print son disner aux despens de celle qui le vouloit manger.

Toutes ces choses m'ont rendu si amateur de l'agriculture, qu'il me semble qu'il n'y a thrésor au monde si pré-

cieux, ni qui deust estre en si grande estime que les petites gittes des arbres et plantes, voire les plus mesprisées. Je les ay en plus grande estime que non les minières d'or et d'argent. Et quand je considère la valeur des plus moindres gittes des arbres ou espines, je suis tout esmerveillé de la grande ignorance des hommes, lesquels il semble qu'aujourd'huy ils ne s'estudient qu'à rompre, couper et deschirer les belles forests que leurs prédécesseurs avoyent si précieusement gardées. Je ne trouveray pas mauvais qu'ils coupassent les forests, pourveu qu'ils en plantassent après quelque partie : mais ils ne se soucient aucunement du temps à venir, ne considérans point le grand dommage qu'ils font à leurs enfans à l'advenir.

DEMANDE

Et pourquoy trouves-tu si mauvais, qu'on coupe ainsi les forests ? il y a plusieurs Évesques, Cardinaux, Prieurs et Abbez, Moineries et Chapitres qui en coupant les forests, ils ont fait trois profits. Le premier, ils ont eu de l'argent des bois et en ont donné quelque partie aux femmes, filles et hommes aussi. Item, ils ont baillé la sole desdites forests à rente : dont ils ont eu beaucoup d'argent des entrées. Et après les laboureurs ont semé du bled et sement tous les ans, duquel bled ils en ont encore une bonne portion. Voilà comment les terres valent plus de revenu, qu'elles ne faisoyent auparavant. Parquoy je ne puis penser que cela doive estre trouvé mauvais.

RESPONCE

Je ne puis assez détester une telle chose et ne la puis appeler faute : mais une malédiction est un malheur à toute la France, parce qu'après que tous les bois seront coupez, il faut que tous les arts cessent, et que les artisans s'en aillent paistre l'herbe, comme fit Nabuchodonozor. Je

voulu quelquesfois mettre par estat les arts qui cesseroyent, lorsqu'il n'y auroit plus de bois : mais quand j'en eu escrit un grand nombre, je ne sceu jamais trouver fin à mon escrit, et ayant tout considéré je trouvay qu'il n'y en avoit pas un seul qui se peust exercer sans bois, et que quand il n'y auroit plus de bois, qu'il faudroit que toutes les navigations et pescheries cessassent, et que mesme les oiseaux et plusieurs espèces de bestes, lesquelles se nourrissent de fruits, s'en allassent en un autre Royaume, et que les bœufs, ni les vaches, ni autres bestes bovines ne serviroyent de rien au pays où il n'y auroit point de bois. Je me fusse estudié à te donner un millier de raisons : mais c'est une Philosophie que quand les chambrières y auront pensé, elles jugeront que sans bois, il est impossible d'exercer aucun art, et mesme faudroit, s'il n'y avoit point de bois, que l'office des dents fust vaquant, et là où il n'y a point de bois, ils n'ont besoin d'aucun froment, ni d'autre semence à faire pain. Je trouve une chose fort estrange que beaucoup de Seigneurs ne contraignent leurs sujets de semer quelque partie de leurs terres de glans et autres parties de chastagners et autres parties de noyers, qui seroit un bien public et un revenu qui viendroit en dormant. Cela seroit fort propre en beaucoup de pays, là où ils sont contraints d'amasser les excrémens des bœufs et vaches pour se chauffer, et en autres contrées, ils sont contraints de se chauffer et faire bouillir leurs pots de paille : n'est-ce pas une faute et ignorance publique ? Quand je serois Seigneur de telles terres ainsi stériles de bois, je contraindrois mes tenanciers, pour le moins d'en semer quelque partie. Ils sont bien misérables, c'est un revenu qui vient en dormant, et après qu'ils auroient mangé les fruits de leurs arbres, ils se chaufferoyent des branches et troncs. Je louë grandement un Duc Italien qui quelques jours après que sa femme fut accouchée d'une

fille, il philosopha en soy-mesme, que le bois estoit un revenu qui venoit en dormant : parquoy, il commanda à ses serviteurs de planter en ses terres le nombre de cent mille pieds d'arbres, disant ainsi que lesdits arbres pourroyent valoir chacun vingt sols auparavant que sa fille fust bonne à marier, et ainsi, lesdits arbres vaudroyent cent mille livres, qui estoit le prix qu'il prétendoit donner à sa fille. Voilà une prudence grandement louable : à la mienne volonté, qu'il y en eust plusieurs en France qui fissent le semblable. Il y en a plusieurs qui aiment le plaisir de la chasse et la fréquentation des bois: mais cependant ils prennent ce qu'ils trouvent sans se soucier de l'advenir. Plusieurs mangent leurs revenus à la suite de la Cour en bravades, despences superflues, tant en accoustrement qu'autres choses : il leur seroit beaucoup plus utile de manger des oignons avec leurs tenanciers et les instruire à bien vivre, monstrer bon exemple, les accorder de leurs différens, les empescher de se ruyner en procès, planter, édifier, fossoyer, nourrir, entretenir, et en temps requis, et nécessaire, se tenir prests à faire service à son Prince, pour défendre la patrie. Je m'esmerveille de l'ignorance des hommes, en contemplant leurs outils d'agriculture, lesquels on deust avoir en plus grande recommandation, que non pas les précieuses armures: toutesfois, il semble à certains Juvenceaux, que s'ils avoient manié un outil d'agriculture, qu'ils en seroient deshonnorez, et un Gentilhomme tant pauvre qu'il soit et endetté jusques aux aureilles, s'il avoit un peu manié un ferrement d'agriculture, il luy sembleroit estre vilain. A la mienne volonté, que le Roy eust érigé certains offices, estats, et honneurs à tous ceux qui inventeroient quelque bel engin et subtil pour l'agriculture. Si ainsi estoit, tout le monde se jetteroit après, à qui mieux mieux, pour parvenir. Jamais ingénieux ne furent plus empressez à l'assaut d'une ville qu'aucuns s'empresseroient :

et tout ainsi que tu vois qu'ils mespriseroient aussi les anciens outils de l'agriculture, et à la vérité, ils en inventeroient de meilleurs. Les armuriers changent souvent les façons des hallebardes, d'espées et autres arnois : mais l'ignorance de l'agriculture est si grande, qu'elle demeure toujours à une mode accoustumée : et si leurs ferrements estoient lourds au commencement qu'ils furent inventez, ils les entretiennent toujours en leur lourdeté : en un pays, une mode accoustumée sans changer, en un autre pays une autre aussi sans jamais changer. Il n'y a pas long-temps que j'estois au pays de Bearn et de Bigorre, mais en passant par les champs, je ne pouvois regarder les laboureurs sans me cholérer en moy-mesme, voyant la lourdeté de leurs ferremens : et pourquoy est-ce qu'il ne se trouve quelque enfant de bonne maison, qui s'estudie aussi bien à inventer des ferremens utiles pour le labourage, comme ils sçavent estudier à se faire découper du drap en diverses sortes estranges ? Je ne puis me tenir de dire ces choses, considérant la folie et ignorance des hommes.

DEMANDE

Quels outils faudroit-il pour édifier un tel jardin que tu m'as cy-dessus designé ?

RESPONCE

Il faudroit de toutes les espèces d'outils servans à l'agriculture : et parce qu'il y a des colomnes, et autres membres d'architecture, il faudroit de toutes les espèces d'outils propres à la Géométrie.

DEMANDE

Je te prie me les nommer icy par rang l'un après l'autre.

RESPONCE

Nous avons le Compas, — La Reigle, — L'Escarre (équerre), — Le Plomb (l'à-plomb), — Le Niveau, — La Sauterelle (fausse équerre) — Et l'Astrolabe.

Voilà les outils par lesquels on conduit la Géométrie et l'Architecture.

Puis que nous sommes sur le propos de Géométrie, il advint la semaine passée qu'estant en mon repos sur l'heure de minuict, il m'estoit avis que mes outils de Géométrie s'estoient eslevez l'un contre l'autre, et qu'ils se débatoient à qui appartenoit l'honneur d'aller le premier, et estant en ce débat, le compas disoit, il m'appartient l'honneur : car c'est moy qui conduis et mesure toutes choses : aussi quand on veut reprouver un homme de sa despence superflue, on l'admoneste de vivre par compas. Voilà comment l'honneur m'appartient d'aller le premier. La reigle disoit au compas : tu ne sçais que tu dis, tu ne scaurois rien faire qu'un rond seulement ; mais moy, je conduis toutes choses directement, et de long et de travers, et en quelque sorte que ce soit, je fay tout marcher droit devant moy : aussi quand un homme est mal vivant, on dit qu'il vit desreiglement qui est autant à dire que sans moy, il ne peut vivre droitement. Voilà pourquoy l'honneur m'appartient d'aller devant. Lors l'escarre dist : C'est à moy à qui l'honneur appartient : car pour un besoin, on trouvera deux reigles en moy : aussi c'est moy qui conduis les pierres angulaires et principales du coin, sans lesquelles nul bastiment ne pourroit tenir. Lors le plomb se vinst à eslever, disant : je dois estre honoré par dessus tous : car c'est moy qui ameine et conduis toute massonnerie directement en haut, et sans moy on ne sçauroit faire aucune muraille droite, qui seroit cause que les bastimens tomberoyent soudain : aussi, bien souvent, je fay l'office d'une reigle : parquoy faut conclurre, que

l'honneur m'appartient. Ce fait, le Niveau s'esleva et dist : O ces belistres et coquins, c'est à moy que l'honneur appartient: Ne sçait-on pas que tous les soumiers, poutres, et traverses ne pourroyent estre assises à leur devoir sans moy? Ne sçait-on pas bien que je conduis toutes places et pavemens comme je veux? Ne sçait-on pas bien que plusieurs ingénieux se sont servis de moy, en faisant leurs mines, tranchées, et en braquant leurs furieux canons? et que sans moy ils ne pourroyent parvenir à leur dessein? Voilà pourquoy faut arrester et conclurre que l'honneur me doit demeurer: et soudain que le niveau eut fini son propos, voicy la sauterelle qui d'une grande vitesse se va eslever, en disant : Devant, devant, vous ne sçavez que vous dites, c'est à moy à qui appartient l'honneur : car je fay des actes que nul ne sçauroit faire, et je vous demande, sçauriez-vous conduire un bastiment en une place biaise? Et on sçait bien que non, et vous ne servez ni ne sçavez rien faire sinon un mestier: mais moy, je vay, je viens, je fay de la petite, je fay de la grande, brief, je fay des choses que nul de vous ne sçauroit faire. Parquoy il est aisé à juger que l'honneur m'appartient. Adonc l'Astrolabe vint à s'eslever avec une constance et gravité canonique, et dist ainsi : Me voulez-vous oster l'honneur qui appartient? car c'est moy qui monte plus haut que tous tant que vous estes, et mon Règne et Empire s'estend jusques aux nues. N'est-ce pas moy qui mesure les astres et que par moy les temps et saisons sont cogneuës aux hommes, fertilité ou stérilité, et qu'est ceci à dire ? Me sçauroit-on nier que ce que je dis ne soit vray ? Et ainsi que j'entendis le bruit de leurs disputes, je m'esveillay, et soudain m'en allay voir que c'estoit : dont soudain qu'ils m'eurent apperceu, ils me vont eslire juge, pour juger de leur différent: lors je leur dis, ne vous abusez point, il ne vous appartient ni honneur, ni aucune prééminence : l'honneur appartient à l'homme qui vous a formez. Par-

quoy, il faut que vous luy servez et l'honoriez. Comment, dirent-ils à l'homme, et faut-il que nous obéyssions et servions à l'homme qui est si meschant et plein de folie ? lors je voulus excuser l'homme, en disant qu'il n'estoit pas ainsi ils s'escrièrent tous, en disant, Permettez-nous mesurer la teste de l'homme, et vous servez de nous en cest affaire, et vous cognoistrez que l'homme n'a aucune ligne directe, ni mesure certaine en toutes ses parties, quelque chose que Victruve et Sébastiane et autres Architectes ayent sçeu dire et monstrer par leurs figures. Quoy voyant, il me print envie de mesurer la teste d'un homme pour sçavoir directement ses mesures, et me sembla que la sauterelle, la reigle et le compas me seroient fort propres pour cest affaire : mais quoy qu'il en soit, je n'y sceu jamais trouver une mesure asseurée, parce que les folies qui estoient en ladite teste luy faisoient changer ses mesures. Adonc je fus confus, parce que je trouvois ladite teste tantost d'une sorte et tantost d'une autre, et combien qu'aucunes fois il y eust quelque apparence de lignes directes, ainsi que j'apprestois mes outils pour les figurer, soudain et en un moment, je trouvois que les lignes directes s'estoient renduës obliques, dont je fus fort estonné, voyant qu'il n'y avoit aucune ligne directe en la teste de l'homme, à cause que sa folie les faisoit toutes fleschir et les rendoit obliques. Lors je voulus sçavoir, quelles espèces de folies estoyent en l'homme qui le rendoit ainsi difforme et mal proportionné : mais ne le pouvant sçavoir ni cognoistre par l'art de Géométrie, je m'avisay de l'examiner par une Philosophie Alchimistale qui fut le moyen que je vins soudain ériger plusieurs fourneaux propres à cest affaire : les uns pour putrifier, les autres pour calciner, aucuns autres pour examiner, et aucuns pour sublimer, et d'autres pour distiller. Quoy faict, je prins la teste d'un homme et ayant tiré son essence par calcinatious et distillations, sublimations et

autres examens faits par matrats, cornues, et bainmaries, et ayant séparé toutes les parties terrestres de la matière exhallative, je trouvay que véritablement en l'homme il y avait un nombre infini de folies, que quand je les eu apperceuës, je tombay quasi en arrière comme pasmé, à cause du grand nombre des folies, que j'avois apperceu en ladite teste. Lors me print soudain que curiosité et envie de sçavoir qui estoit la cause de ses grandes folies et ayant examiné de bien près mon affaire, je trouvay que l'avarice et ambition avoit rendu presque tous les hommes fols, et leur avait quasi pourri toute la cervelle : lorsque j'en apperceu une telle chose, je fus plus désireux de veoir les malices des hommes, que je n'estois auparavant, qui fut cause que je prins la teste d'un Limosin, et l'ayant mise à l'examen, je trouvay qu'il avait sa teste pleine de folies, et grand mixtionneur et augmentateur de drogues, tellement qu'il se trouva qu'il avait acheté trente cinq sols la livre du bon poivre à la Rochelle et puis le balloit à dix sept sols à la foire du Niord, et gagnoit encore beaucoup, à cause de la tromperie qu'il avait adjoustée audit poivre. Lors je luy demanday, pourquoy il estoit ainsi fol, et sans entendement de tromper ainsi meschamment les marchands : mais sans aucune honte, ce meschant soustenoit, que la folie qu'il faisoit, estoit une sagesse, et je luy remonstray lors qu'il se damnoit et qu'il valoit mieux estre pauvre que non pas d'estre damné : mais cest insensé disoit que les pauvres n'estoyent en rien prisez et qu'il ne vouloit estre pauvre, quoy qu'il en deust advenir : dont je fus contraint de le laisser en sa folie. Après j'empoignay la teste d'un jeune homme, sans avoir esgard de quel estat il estoit, et ayant mis la teste à l'examen, je trouvay que la plus part d'icelle n'estoit que folie, et ayant un peu contemplé le personnage, j'entray en dispute avec luy, en luy demandant, Frère, qui t'a meu ainsi de couper ce bon drap, que

tu portes en tes chausses, et autres habillemens ? sçais-tu pas bien que c'est une folie ? mais cest insensé me vouloit faire accroire que les chausses ainsi coupées dureroyent plus que les autres. ce que ne pouvois croire. Lors je luy dis, mon ami, asseure toy de cela, n'en doute point que le premier qui fit découper ses chausses, estoit naturellement fol ; et quand au demeurant tu serois le plus sage du monde, si est-ce qu'en cest endroit, tu es imitateur, et suis l'exemple d'un fol. Vray est qu'une folie de longue main entretenue est estimée sagesse : mais de ma part, je ne puis accorder que telle chose ne soit une directe folie. Après cestuy, je vous empoignay la texte d'une croteuse femme d'un officier royal, sçavoir est de robe-longue, et l'ayant mise à l'examen et avoir séparé l'esprit d'avec le terrestre, je trouvay la susdite grandement pleine de folie en sa teste, lors pensant faire devoir de Chrestien, je luy dis, Mamie, pourquoy est-ce que vous contrefaites ainsi vos habillemens ? Ne sçavez vous pas bien, que les robes ne sont faites en Esté, que pour couvrir la dissolution de la chair ? et en Hyver pour cela mesme et pour les froidures ? et vous sçavez que tant plus les habillemens sont proches de la chair, d'autant plus ils tiennent la chaleur, aussi de tant mieux ils couvrent les parties honteuses : Mais au contraire, vous avez prins une verdugale pour dilater vos robes, en telle sorte que peu s'en faut que vous ne monstriez vos honteuses parties : après luy avoir fait une telle remonstrance, en lieu de me remercier, la sotte m'appella Huguenot : quoy voyant, je la laissay et prins la teste de son mary, et l'ayant examinée comme les autres, je trouvay de grandes folies et larrecins : lors je luy dis : Pourquoy est-ce que tu es ainsi fol de chicaner et piller les uns et les autres ? il me dist que c'estoit pour entretenir ses estats et qu'il ne pourroit avoir patience avec sa femme s'il ne lui donnoit souvent des accoustremens nouveaux, et qu'il fal-

loit desrober pour entretenir ses estats et honneurs. O fol, di-je, lors ta femme te fera elle mordre en la pomme, comme fit celle de nostre premier père? il te faudrait mieux avoir espousé une bergère: tu n'auras point d'excuse sur ta femme, quand il faudra comparoistre devant le siège judicial de Dieu. Après cestuy, je prins la teste d'un Chanoine, et ayant fait examen de ses parties, comme dessus, je trouvay qu'il y avait plus de folies qu'en tous les autres. Je lui demanday lors : Pourquoi est-ce que tu est si grand ennemi de ceux qui parlent des authoritez de l'Escriture saincte ? mais iceluy respondant, dist que ne seroit qu'on le voulait contraindre d'aller prescher en ses bénéfices, qu'il tiendroit la partie des protestans : mais à cause qu'il n'avait aprins à prescher et qu'il avait accoustumé avoir ses aises dès sa jeunesse, cela lui coutoit de soustenir l'Église Romaine: Et je dis lors : tu es bien meschant et tu fais de l'hypocrite devant tes frères, les autres Chanoines qui pensent que tu soutiens, et que tu croyes directement les statuts de l'Église Romaine. Non, non, dit-il, il n'y en a pas un de mes compagnons qui ne confesse la vérité, ne seroit la crainte de perdre leur revenu : et qu'ainsi ne soit, il n'y a celui qui ne mange de la chair en caresme aussi bien comme moy, et quelque mine qu'ils facent, ils ne vont à la messe sinon pour conserver la cuisine, et de ce n'en faut douter : et quand n'eut esté que les bonnes gens nous vouloyent contraindre d'aller prescher, nous eussions aisément souffert les ministres, mais notre revenu est cause que nous faisons nos esfort pour les banir. Adonc je pensay que ça seroit folie à moy de le vouloir admonester, attendu la response qu'il avoit faite. Lors pour savoir si son dire contenoit vérité, j'empoignay la teste d'un Président de Chapitre, mais elle estoit terrible : car elle ne vouloit jamais endurer la coupelle, ni permettre qu'on feist aucun examen de ses affaires ; il regimboit, il batoit, il pénadoit, il entroit

dans une noire cholère vindicative. Quoy voyant, je me despitay comme luy, et bon gré malgré qu'il en eust, je le mis à l'examen et vins à séparer ses parties, savoir est, la cholère noire et pernicieuse d'un costé, l'ambition et superbité de l'autre, je mis d'autre costé le meurtre intestin qu'il portoit contre ses haineux : brief, je séparay ainsi toutes ses parties, comme un bon alchimiste sépare les matières des métaux, et lui demanday, Ne veux-tu point laisser tes folies ? Est-il pas temps de se convertir ? Quoy, dit-il, folies il n'y a homme en ceste paroisse plus sage que moy. Je suis, disoit-il, de la nouvelle religion quad je veux, et entens la vérité aussi bien qu'un autre, mais je suis sage, je chemine selon le temps, et fais plaisir à ceux que j'aime et me venge de ceux que je hais : Voire, dis-je, mais ce n'est pas une vie Chrestienne : car on sait bien que les prestres ne doivent point estre paillards. Quoy, paillards, dit il, il est vray que j'ai une femme à laquelle j'ay fait plusieurs enfans, mais elle n'est point paillarde, elle est ma femme ; nous sommes tous deux esponsez secrètement. Et je lui dis lors, Pourquoi est-ce donc que tu persécutes et taches à faire mourir les Chrestiens ? Quoy, mourir, dit-il, j'en ai sauvé plusieurs : vray est que ceux que je hayssois, je n'ay espargné de les poursuivre. Quelque chose que je peusse dire, ni faire, jamais je ne seus faire accroire à ce Président qu'il ne fust homme de bien et sage, combien que je voyois de merveilleuses manvaisetiez en ses parties, lesquelles j'avois mises à l'examen. Après cetuy là, je prins la teste d'un juge Présidial qui se disoit estre bon serviteur du Roy lequel avait grandement persécuté aucuns Chrestiens et favorisé beaucoup de vicieux, et ayant mis sa teste à l'examen, et avoir séparé ses parties, je trouvay qu'il s'estoit une partie engraissé d'un morceau de bénéfice qu'il possédoit : lors je cogneu directement que cela estoit la cause qu'il faisoit la guerre à l'Évangile, ou à ceux qui la vou-

loyent exposer en lumière. Quoy voyant, je le laissay là comme un fol, sachant bien que je n'eusse eu aucune raison de luy, puisque sa cuisine estoit engraissée d'un tel potage. Adonc, je vins à examiner la teste et tout le corps d'un Conseiller de Parlement, le plus fin gantier qu'on eut seu jamais voir et ayant mis ses parties en la coupelle et fourneau d'examen, je trouvay que dedans son ventre il y avait plusieurs morceaux de bénéfice qui l'avoyent tellement engraissé que son ventre ne pouvait plus tenir dedans ses chausses. Quand j'eus apperceu une telle chose, j'entray en dispute avec luy, en luy disant, Viens çà, es-tu pas fol! Est-il pas ainsi que le profit de tes bénéfices causoyent que tu faisois le procès des Chrestiens? confesse par là que tu es un fol, je dis plus fol que non pas Esaü qui donna l'héritage de sa progéniture pour une escuelle de légumes: il ne donna qu'un bien temporel, mais tu donnes un règne éternel et prens peines éternelles pour le plaisir et délectation de ton ventre. Confesse donc que ta folie est sans comparaison plus grande que non pas celle d'Esaü. Esaü pleura son péché, ce néantmoins, il ne fut point exaucé: je ne veux pas dire par là que si tu confesses ton iniquité, tu ne sois pardonné, mais j'ai grand peur que tu n'en feras rien, attendu que tu batailles directement contre la vérité de Dieu, que tu cognois bien. Je n'eus pas si tost fini mon propos, que ce fol et insensé ne se mist à ses esforts de me rendre honteux et vaincu ès propos que le luy avois tenus et me dist à haute voix: Et en estes-vous encore là? Si ainsi estoit que je fusse fol pour tenir des bénéfices, le nombre des fols seroit bien grand. Lors je luy dis tout doucement que tout ceux qui boivent le laict et vestissent la laine des brebis sans les repaistre, sont maudits: et lui alléguay le passage qui est escrit en Jérémie le Prophète, (Chapitre 34). Adonc, il s'esleva d'une bravade et furie merveilleusement superbe, en disant: Quoy? selon ton dire,

il y en auroit un bien grand nombre de damnez et maudits de Dieu : car je say qu'en nostre Cour souveraine, et en toutes les Cours de la France, il y a bien peu de Conseillers et Présidens qui ne possédent quelque morceau de bénéfice qui aide à entretenir les dorures et accoustremens, banquets et menus plaisirs de la maison, voir pour acquester avec le temps quelque place noble ou office de plus grand honneur et authorité. Appelles-tu cela folie ? C'est une grandissime sagesse, disoit-il : mais c'est une grande folie que de se faire pendre ou bruler pour soustenir les authoritez de la Bible. Item, disoit-il, je say qu'il y a plusieurs grands Seigneurs en France qui prennent le revenu des bénéfices, toutesfois, ils ne sont pas fols, mais grandement sages : car cela aide beaucoup à entretenir leurs estats, honneurs et grasses cuisines : et par tel moyen, ils ont de bons chevaux pour le service de la guerre. Quand j'eus entendu le propos de ce misérable symoniaque invétéré en sa malice, je fus tout confus et m'escriay en mon esprit, en eslevant les yeux en haut et disant : « O pauvres Chrestiens, où en estes-vous ? vous pensiez abbatre l'idolatrie et avoir gagné la partie, je cognois à présent que vous n'aviez garde de ce faire : car selon le dire de cestuy Conseiller, vous avez toutes les Cours du Parlement contre vous : et s'il est ainsi qu'il m'a dit, vous avez aussi plusieurs grands seigneurs qui prennent profit du revenu des bénéfices, et tandis qu'ils sont repus d'un tel bruvage, il faut que vous espériez qu'ils seront toujours vos ennemis capitaux et mortels. Parquoy, je suis d'avis que vous retourniez à vostre première simplicité, vous asseurant que vous aurez des ennemis et serez persécuté tout le temps de vostre vie, si par lignes directes vous voulez suivre et soustenir la querelle de Dieu : car telles sont les promesses originalement escrites au vieux et nouveau testament. Ayez donc vostre refuge à vostre chef protecteur et capi-

taine, notre seigneur Jésus Christ lequel, en temps et lieu, saura très bien venger l'injure qni luy aura esté faite, et en cas pareil la vostre. »

L'HISTOIRE

Après que j'eu apperceu les folies et malices des hommes, et considéré les horribles esmotions et guerre qui ont esté cette année par tout le Royaume de France, je pensay en moy-mesme de faire le dessein de quelque Ville ou Cité de refuge pour se retirer és temps des guerres et troubles, à fin d'obvier à la malice de plusieurs horribles et insensez saccageurs, ausquels j'ay par cy devant veu exécuter leurs rages furieuses, contre une grande multitude de familles, sans avoir esgard à la cause juste ou injuste, et mesme sans aucune commission ni mandement.

DEMANDE

Il semble à t'ouyr parler que tu ne t'asseures pas de la paix qu'il a pleu à Dieu nous envoyer et que tu as encore quelque crainte d'une esmotion populaire.

RESPONCE

Je prie Dieu qu'il luy plaise nous donner sa paix, mais si tu avois veu les horribles débordemens des hommes, que j'ay veu durant ces troubles, tu n'as cheveux en la teste qui n'eussent tremblé, craignant de tomber à la mercy de la malice des hommes. Et celuy qui n'a veu ces choses, il ne sçauroit jamais penser combien la guerre est grande et horrible. Je ne m'esmerveille pas, si le Prophète David aima mieux eslire la peste, que non pas la famine et la guerre, en disant que s'il avoit la peste, il seroit à la mercy de Dieu, mais qu'en la guerre, il seroit à la mercy des hommes, qui fut la cause que Dieu estendit ses verges seulement sur son peuple et non pas sur luy, parce qu'il estoit submis

sous sa miséricorde et avoit directement confessé sa faute. Voilà pourquoy je te puis asseurer que c'est une chose horriblement à craindre que de tomber sous la mercy des hommes pernicieux et meschans.

DEMANDE

Je te prie me dire comment advint ce divorce en ce pays de Xaintonge : car me semble qu'il seroit bon de le mettre par escrit, à fin qu'il en demeurast une perpétuelle mémoire pour servir à ceux qui viendront après nous.

RESPONCE

Tu sais qu'il y aura plusieurs historiens qui s'employeront à cest affaire, toutesfois pour mieux descrire la vérité, je trouverois bon qu'en chacune Ville, il y eust personnes députées, pour escrire fidèlement les actes qui ont esté faites durant ces troubles : et par tel moyen, la vérité pourroit estre réduite en un volume, et pour ceste cause, je m'en vay commencer à t'en faire un petit narré, non pas du tout, mais d'une partie du commencement de l'Église réformée.

Tu dois entendre que tout ainsi que l'Église primitive fut érigée d'un bien petit commencement et avec plusieurs périls, dangers et grandes tribulations, aussi sur ces derniers jours, la difficulté et dangers, peines, travaux et afflictions ont esté grandes en ce pays de Xaintonge. Je dis de Xaintonge, parce que je laisseray és habitans d'un autre Diocèse d'en escrire ce qu'ils en savent à la vérité. Il advint l'an 1546, qu'aucuns Moines ayant esté quelques jours és parties d'Allemagne ou bien ayant leu quelques lignes de leur doctrine, et se trouvans abusez, ils prindre la hardiesse assez couvertement de découvrir quelques abus, mais soudain que les Prestres et bénéficiers entendirent qu'ils détractoyent de leurs coquilles, ils incitèrent les juges de leur courir sus :

ce qu'ils faisoyent de bien bonne volonté, à cause qu'aucuns d'eux possedoyent quelque morceau de bénéfice qui aidoit à faire bouillir le pot. Par ce moyen, aucuns desdits Moines estoyent contrains à s'enfuyr, s'exiler et se desfroquer, craignans qu'on les feist mourir de chaud. Les uns se faisoyent de mestier, les autres se régentoyent en quelque village, et parce que les isles d'Olleron, de Marepnes et d'Allevert sont loin des chemins publics, il se retira en ces isles là quelque nombre desdits Moines, ayant trouvé divers moyens de vivre sans estre cogneus : et ainsi qu'ils fréquentoyent les personnes, ils se hazardoyent de parler couvertement, jusqu'à ce qu'ils fussent assurez qu'on n'en diroit rien. Et après que par tel moyen ils eurent réduit quelque quantité de personnes, ils trouvèrent moyen d'obtenir la chaire, parce qu'en ces jours là, il y avoit un grand Vicaire qui les favorisoit tacitement : dont s'en ensuivit que petit à petit en ces pays et isles de Xaintonge plusieurs eurent les yeux ouverts et cogneurent beaucoup d'abus qu'ils avoyent auparavant ignorez, qui fut cause que plusieurs eurent en grande estime lesdits Prédicateurs, combien que pour lors ils découvroyent les abus assez maigrement. Il y eut en ces jours-là un nommé Collardeau, Procureur fiscal, homme pervers et de mauvaise vie, qui trouva moyen d'advertir l'Évesque de Xaintes, qui estoit pour lors à la Cour, luy faisant entendre que tout estoit plein de Luthériens et qu'il luy donnast charge et commission pour les extirper, et non seulement luy escrivit plusieurs fois, mais aussi se transporta jusques audit lieu. Il feit tant par ces moyens, qu'il obtint une commission d'Évesque et du Parlement de Bourdeaux, avec une bonne somme de déniers qui lui furent taxez par ladite Cour. Cela faisoit-il pour le guain, et non pour le zêle de la Religion. Quoy fait, il pratiqua certains juges, tant en l'isle d'Olleron que d'Allevert, et pareillement Gimosac, et ayant aposté ces juges, il fait prendre le Prescheur de saint Denis

qui est au bout de l'isle d'Olleron, nommé frère Robin, et tout par un moyen le fait passer à l'isle d'Allevert, où il en print un autre nommé Nicole, et quelques jours après, il print aussi celuy de Gimosac qui tenoit eschole et preschoit les dimanches, estant fort aimé des habitans : et combien que je pense qu'ils soyent escrits au livre des Martyrs, ce néanmoins parce que je say la vérité de certains faicts insinuez, j'ay trouvé bon les escrire, qui est qu'eux ayans bien disputé et soutenu leur Religion en la présence d'un Navières, Théologien, Chanoine de Xaintes qui autresfois avoit commencé à descouvrir les abus, toutesfois, parce que le ventre l'avoit gagné, il soustenoit du contraire, comme très bien les pauvres captifs lui savoyent reprocher en son visage. Quoy qu'il en fut, ces pauvres gens furent condamnez à estre desgraduez et estre vestus d'accoustremens verds, à fin que le peuple les estimast fols ou insensez : et qui plus est, parce qu'ils soustenoyent virilement la querelle de Dieu, ils furent bridez comme chevaux par ledit Collardeau, auparavant que d'estre menez sur l'échafaut, esquelles brides y avoit en chacune une pomme de fer qui leur emplissoit le dedans de leurs bouches, chose fort hideuse à voir : et estans ainsi desgraduez, ils les retournèrent en prison, pour les mener à Bourdeaux, à fin de les condamner à mourir : mais entre les deux, il advint un cas admirable, savoir est, que celuy à qui on vouloit le plus de mal, lequel on pensoit faire mourir le plus cruellement, ce fut celui qui leur eschappa et sortit des prisons par un moyen admirable : car pour se donner garde de luy, ils avoyent mis un certain personnage sur les degrez d'une aviz près des prisons, pour escouter s'il se feroit quelque brisure : aussi on avoit des grans chiens des villages qu'un grand vicaire avoit amené, ausquels on avoit donné le large de la court de l'Évesché, à fin qu'ils abboyassent, si les prisonniers venoyent à sortir. Nonobstant toutes ces choses, frère

Robin lima les fers qu'il avoit aux jambes, et les ayans limez, il bailla les limes à ses compagnons : et ce fait, il perça les murailles qui estoyent de bonne massonnerie, mais il advint un cas estrange, c'est que d'aventure il y avoit plusieurs barriques appilées l'une sur l'autre, au devant de ladite muraille, lesquelles barriques estans poussées à bas, menèrent un grand bruit qui furent cause que le portier se leva, et ayant longtemps escouté, s'en retourna coucher : et ainsi, ledit frère Robin sortit en la court, à la merci des chiens, toutesfois Dieu l'avoit inspiré d'avoir prins du pain, et quand il fut en la court, il jetta audits chiens qui eurent la gueule close comme les lions de Daniel. Or il faut noter que ledit Robin n'avoit jamais esté en ceste ville cy de Xaintes : pour ceste cause, estant en la court de l'Évesché, il estoit encore enfermé, mais Dieu voulut qu'il trouva une porte ouverte qui se rendoit au jardin auquel il entra, et se trouvant de rechef enfermé de certaines murailles bien hautes, il apperceut à la clarté de la lune un certain poirier qui estoit assez près de ladite muraille, et estant monté audit poirier, il apperceut par le dehors de ladite muraille un fumier sur lequel il pouvait assez aisément sauter. Quoy voyant, il s'en retourna és prison, pour savoir si quelqu'un de ses compagnons auroit limé ses fers : mais voyant que non, il les consola et exhorta à batailler virilement et à prendre patiemment la mort, et en les embrassant , print congé d'eux, et s'en alla de rechef monter sur le poirier et de là sauta sur les fumiers de la rue, mais ce fut une chose très merveilleuse, procédante de la Providence Divine, comment ledit Robin peut eschapper le second danger : car parce qu'il n'avoit jamais esté en la ville, il ne savoit à qui se retirer: mais parce qu'il avoit esté malade d'une pleurésie és prisons, et qu'on luy avoit donné un médecin et un apoticaire, ledit Robin couroit par les rues en s'enquérant dudit médecin et apoticaire, desquels

il avoit retenu le nom : mais en ce faisant, il alla tabourer en plusieurs portes des plus grands de ses ennemis, et entre les autres, à la porte d'un Conseiller qui fit diligence le lendemain pour savoir de ses nouvelles, et promettoit cinquante écus de la part du grand Vicaire, nommé Selliere, à celuy qui donneroit moyen de prendre ledit Robin. Iceluy donc frappant par les portes à l'heure de minuict, avoit divinement pourveu à son affaire : car il avoit troussé son habit sur ses épaules, et avoit attaché son enferge (sa chaîne) en veu de ses jambes, et par tel moyen, ceux qui sortoyent aux fenestres, pensoyent que ce fust un laquay. Il fut si bien qu'il se sauva en quelque maison, et de là fut en mesme heure conduit hors la ville, ce qui advint au mois d'aoust dudit an : mais ses deux compagnons furent bruslez, l'un en ceste ville de Xaintes et l'autre à Libourne, à cause que le Parlement de Bourdeaux s'en estoit là fuy, pour raison de la peste qui estoit lors en la ville de Bourdeaux, et moururent les susdits maistre Nicole et ses compagnons l'an 1546. au mois d'aoust, endurans la mort fort constamment. L'Évesque ou ses Conseillers s'avisèrent en ce temps-là d'une ruse et finesse grandement subtile : car ayans obtenu quelque mandement du Roy pour couper un grand nombre de forests qui estoyent à l'entour de ceste ville, toutesfois, parce que plusieurs avoyent leur jouyssance des bois et pasturages esdites forêts, ils ne vouloyent permettre qu'elles fussent abatues : mais ceux-cy, suivant les ruses mahométistes, s'avisèrent de gagner le cœur du peuple par prédications et présens faits au gens du Roy, et envoyèrent en ceste ville de Xaintes, et autres villes du Diocèse certains moines Sorbonistes qui escumoyent, bavoyent, se tourmentoyent et viroyent, faisans gestes et grimaces estranges, et tous leurs propos n'estoyent que crier contre les chrestiens nouveaux, et aucunesfois ils exaltoyent leur Évesque, en disant qu'il estoit descendu du précieux sang de Monseigneur Sainct

Louys, et par tel moyen le pauvre peuple souffroit patiemment que tous les bois fussent coupez : et les bois estans ainsi coupez, il n'y eut plus de Prédicateurs : voilà comment le peuple fut déceu en ses biens et pareillement en ses esprits. Par là tu peux aisément juger quel pouvoit estre l'estat de l'Église réformée, laquelle n'avoit aucune apparence d'Église, sinon aucuns, qui tacitement et avec crainte détractoyent de la Papauté. Il y eut quelque temps après, l'an 1557, qu'un nommé maistre Philebert Hamelin qui avoit esté autrefois prisonnier en ceste ville, et prins par le même Collardeau, se transporta de rechef en ceste ville de Xaintes, et parce qu'il avoit demeuré à Genèves un bien long temps depuis son emprisonnement, et ayant augmenté audit Genève de Foy et de doctrine, il avoit tousjours un remords de conscience de ce qu'il avoit dissimulé en sa confession faite en ceste ville, et voulant réparer sa faute, il s'efforçoit partout où il passoit d'inciter les hommes d'avoir des Ministres et de dresser quelque forme d'Église, et s'en alloit ainsi par le pays de France, ayant quelques serviteurs qui vendoyent des Bibles et autres livres imprimez en son imprimerie : car il s'estoit despresté et fait imprimeur. En ce faisant, il passoit quelque fois par ceste ville et alloit aussi en Allevert. Or il estoit si juste et d'un si grand zèle que combien qu'il fust homme assez mal portatif il ne voulut jamais prendre de chevaux, et encore que plusieurs l'en requeroyent d'une bonne affection. Et combien qu'il eust bien de quoy moyennant, si est-ce qu'il n'avoit aucune espée à sa ceinture : ains seulement un simple baton en la main, et s'en alloit ainsi tout seul sans aucune crainte. Or advint un jour, après qu'il eut fait quelques prières et petites exhortations en ceste ville, ayant au plus sept ou huit auditeurs, il print son chemin pour aller en Allevert, et devant que partir, il pria le petit troupeau de l'assemblée de se congréger, de prier et de

s'exhorter l'un l'autre : et ainsi, s'en alla en Allevert, tendant à fin de gagner le peuple à Dieu, et là estant recueilli bénignement par la grand'partie du peuple, fit certains presches au son de la cloche et baptisa un enfant. Quoy voyant les magistrats de ceste ville, contraindrent l'Évesque d'exhiber déniers pour faire la suite (poursuivre) dudit Philebert, avec chevaux, gens-d'armes, cuisiniers et vivandiers. L'Évesque et certains magistrats de ceste ville se transportèrent au lieu d'Allevert, là où ils firent rebaptiser l'enfant qui avoit esté baptisé par ledit Philebert et ne le pouvans là attraper, ils le suivirent à la trace, jusques à ce qu'ils l'eurent trouvé en la maison d'un gentil-homme, et ainsi l'amenèrent en ceste ville comme malfaicteur, és prisons criminelles, combien que ses œuvres rendent certain tesmoignage, qu'il estoit enfant de Dieu, et directement esleu. Il estoit si parfait en ses œuvres que ses ennemis estoyent contraints de confesser qu'il estoit d'une vie saincte, toutesfois sans approuver sa doctrine. Je suis tout esmerveillé, comment les hommes ont osé assoir jugement de mort sur luy, veu qu'ils savoyent bien et avoyent entendu sa saincte conversation : car je suis asseuré, et le puis dire à la vérité, que deslors qu'il fut amené és prisons de Xaintes, je prins la hardiesse (combien que les jours fussent périlleux en ce temps là) d'aller remonstrer à six des principaux Juges et Magistrats de ceste ville de Xaintes, qu'ils avoyent emprisonné un Prophète ou Ange de Dieu, envoyé pour annoncer sa Parole et jugement de condamnation aux hommes sur le dernier temps, leur asseurant qu'il y avoit onze ans que je cognoissois ledit Philebert Hamelin d'une si saincte vie qu'il me sembloit que les autres hommes estoyent diables au regard de luy. Il est certain, que les juges usèrent d'humanité en mon endroit et m'escoutèrent benignement : aussi parlois-je à un chacun d'eux estant en sa maison. Finalement ils traittèrent assez bénignement ledit maistre

Philebert, toutesfois ils ne se peuvent excuser qu'ils ne soyent coulpables de sa mort. Vray est qu'ils ne le tuèrent pas non plus que Pilate et Judas, Jésus Christ, mais ils le livrèrent entre les mains de ceux qu'ils savoyent bien qu'ils le feroyent mourir. Et pour mieux parvenir à un lave-main, pour s'en descharger, ils s'avisèrent qu'il avoit esté prestre en l'Eglise Romaine, parquoy l'envoyèrent à Bourdeaux avec bonne et seure garde par un Prevost des Mareschaux : veux-tu bien cognoistre comment ledit Philebert estoit de saincte vie ? on luy donnoit liberté d'estre en la chambre du geolier et de boire et manger à sa table, ce qu'il fit, pendant qu'il estoit en ceste ville : mais après que par plusieurs jours il eut travaillé, et prins peine de réprimer les jeux et blasphèmes qui se commettoyent en la chambre du geolier, il fut si desplaisant, voyant qu'ils ne se vouloyent corriger que pour obvier à entendre un tel mal, soudain qu'il avoit disné, il se faisoit mener en une chambre criminelle, et estoit là tout le long du jour tout seul pour obvier les compagnies mauvaises. Item, veux-tu encore mieux savoir, combien il cheminoit droitement? Luy estant en prison, survint un advocat du pays de France, de quelque lieu où il avoit érigé une petite Eglise, lequel advocat apporta trois cents livres qu'il présenta au geolier, pourveu qu'il voulust de nuict mettre ledit Philebert hors des prisons. Quoy voyant le geolier, fut presque incité à ce faire, toutefois il demanda conseil audit maistre Philebert, lequel respondant, luy dist qu'il valoit mieux qu'il mourust par la main de l'exécuteur, que de le mettre en peine pour luy. Quoy sachant ledit advocat, rapporta son argent : je te demande, Qui est celuy de nous qui voudroit faire le semblable, estant à la merci des hommes ennemis, comme il estoit? Les juges de ceste ville savoient bien qu'il estoit de saincte vie, toutesfois ils l'ont fait pour crainte de perdre leurs offices, ainsi le faut-il entendre. Je

fus bien adverti que cependant que ledit Philebert estoit és prisons de ceste ville, qu'il y eut un personnage qui parlant dudit Philebert, dist à un Conseiller de Bourdeaux : On vous aménera un de ces jours un prisonnier de Xaintes, qui parlera bien à vous, Messieurs : mais le Conseiller en blasphémant le nom de Dieu, jura qu'il ne parleroit pas à luy et qu'il se donneroit bien garde d'assister à son jugement. Je te demande ce Conseiller se disoit estre Chrestien, il ne vouloit pas condamner le Juste; toutesfois, puisqu'il estoit constitué Juge, il n'aura point d'excuse : car puis qu'il savoit que l'autre estoit homme de bien, il devoit de son pouvoir s'opposer au jugement de ceux qui par ignorance ou par malice le condamnèrent, livrèrent et firent pendre comme un larron, le 18 d'Avril de l'an susdit. Quelque temps auparavant la prise dudit Philebert, il y eut en ceste ville un certain artisan, pauvre et indigent à merveilles, lequel avoit un si grand désir de l'avancement de l'Evangile qu'il le démonstra quelque jour à un autre artisan aussi pauvre que luy et d'aussi peu de savoir, car tous deux n'en savoyent guère : toutesfois le premier remonstra à l'autre que s'il vouloit s'employer à faire quelque forme d'exhortation, ce seroit la cause d'un grand fruit : et combien que le second se sentoit totalement desnué de savoir, cela luy donna courage : et quelques jours après, il assembla un Dimanche au matin neuf ou dix personnes et parce qu'il estoit mal instruit és lettres, il avoit tiré quelques passages du vieux et nouveau Testament, les ayans mis par escrit. Et quand ils furent assemblez, il leur lisoit les passages ou authoritez, en disant, Qu'un chacun selon ce qu'il a receu de dons, qu'il faut qu'il les distribue aux autres, et que tout arbre qui ne fera point de fruit, sera coupé et jetté au feu : aussi il lisoit une autre authorité prise au Deuteronome, là où il est dit, Vous annoncerez ma loy, en allant, en venant, en buvant,

en mangeant, en vous couchant, en vous levant et estant assis en la voye : il leur proposoit aussi la similitude des talens et un grand nombre de telles authoritez, et ce faisoit-il tendant à deux bonnes fins, la première estoit, pour monstrer qu'il appartient à toutes gens de parler des statuts et ordonnances de Dieu et à fin qu'on ne mesprisast sa doctrine, à cause de son abjection : la seconde fin, estoit à fin d'inciter certains auditeurs de faire le semblable : car en ceste mesme heure, ils convindrent ensemble que six d'entr'eux exhorteroyent par hebdomade, savoir est, un chacun de six en six semaines, les Dimanches seulement. Et parce qu'ils entreprenoyent un affaire, auquel ils n'avoyent jamais été instruits, il fut dit qu'ils mettroyent leurs exhortations par escrit et les liroyent devant l'assemblée : or toutes ces choses furent faites par le bon exemple, conseil et doctrine de maistre Philebert Hamelin. Voilà le commencement de l'Eglise reformée de la ville de Xaintes. Je m'asseure qu'il y a eu au commencement telle assemblée que le nombre n'estoit que de cinq seulement, et pendant que l'Eglise estoit ainsi petite, et que ledit maistre Philebert estoit en prison, il arriva en ceste ville un Ministre nommé de la Place lequel avoit esté envoyé pour aller prescher en Allevert : mais ce mesme jour, le Procureur dudit Allevert se trouva en ceste ville, qui certifia qu'il y seroit fort mal venu, à cause de ce baptesme que maistre Philebert avoit fait, parce qu'on avoit condamné plusieurs assistans à fort grandes amendes qui fut le moyen que nous priasmes ledit de la Place de nous administrer la Parole de Dieu, et fut receu pour nostre ministre, et demeura jusques à ce que nous eusmes monsieur de la Boissière qui est celuy que nous avons encore à présent : mais c'estoit une chose pitoyable, car nous avions bon vouloir, mais le pouvoir d'entretenir les ministres n'y estoit pas, veu que de la Place pendant le temps que nous

l'eusmes, il fut entretenu une partie aux despens des Gentilshommes qui l'appeloyent souvent, mais craignans que cela ne fust le moyen de corrompre nos ministres, on conseilla à Monsieur de la Boissière de ne partir de la Ville sans congé, pour servir à la noblesse, veu qu'aussi il y eut urgent affaire. Par tel moyen, le pauvre homme estoit reclos comme un prisonnier, et bien souvent mangeoit des pommes et buvoit de l'eau à son disner, et par faute de nape, il mettoit bien souvent son disner sur une chemise, parce qu'il y avoit bien peu de riches qui fussent de nostre assemblée, et si n'avions pas de quoy luy payer ses gages. Voilà comment nostre Eglise a esté érigée au commencement par gens mesprisez : et alors que les ennemis d'icelle la vindrent saccager et persécuter, elle avoit si bien profité en peu d'années, que desjà les jeux, danses, ballades, banquets et superfluitez de coiffures et dorures avoyent presque toutes cessé : il n'y avoit plus guère de paroles scandaleuses, ni de meurtres. Les procès commençoyent grandement à diminuer : car soudain que deux hommes de la Religion estoyent en procès, on trouvoit moyen de les accorder : et mesme bien souvent, devant que commencer aucun procès, un homme n'y eust point mis un autre, que premièrement il ne l'eust fait exhorter à ceux de la Religion. Quand le temps s'approchoit de faire ses Pasques, plusieurs haines, dissensions et querelles estoyent accordées : il n'estoit question que de pseaumes, prières, cantiques et chansons spirituelles, et n'estoit plus question de chansons dissolues ni lubriques. L'Eglise avoit si bien profité que mesme les Magistrats avoyent policé plusieurs choses mauvaises qui dependoyent de leurs authoritez. Il estoit défendu aux hosteliers de ne tenir jeux, ni de donner à boire et à manger à gens domiciliez, à fin que les hommes desbauchez se retirassent en leurs familles. Vous eussiez veu en ces jours là, és Dimanches, les compagnons de mestier

se pourmener par les prairies, boscages ou autres lieux plaisans, chantans par troupes pseaumes, cantiques et chansons spirituelles, lisans et s'instruisans les uns les autres. Vous eussiez aussi veu les filles et vierges assises par troupes és jardins et autres lieux qui en cas pareil se délectoyent à chanter toutes choses sainctes : d'autre part, vous eussiez veu les pédagogues qui avoyent si bien instruit la jeunesse que les enfans estoyent tellement enseignez que mesme il n'y avoit plus de geste puerile, ains une constance virile. Ces choses avoyent si bien profité que les personnes avoyent changé leurs manières de faire, mesmes jusques à leurs contenances. L'Eglise fut érigée au commencement avec grande difficulté et éminens perils : nous estions blasmez et vitupérez de calomnies perverses et meschantes. Les uns disoyent, si leur doctrine estoit bonne, ils prescheroyent publiquement : les autres disoyent que nous nous assemblions pour paillarder et qu'en nos assemblées, les femmes estoyent communes : les autres disoyent que nous allions baiser le cul au diable, avec de la chandelle de rosine. Nonobstant toutes ces choses, Dieu favorisa si bien nostre affaire que combien que nos assemblées fussent le plus souvent à plein minuit et que nos ennemis nous entendoyent souvent passer par la ruë, si est-ce que Dieu leur tenoit la bride serrée en telle sorte que nous fusmes conservez sous sa protection et lors que Dieu voulut que son Eglise fut manifestée publiquement, et en plein jour, il fit en nostre ville un œuvre admirable, car il fut envoyé à Tolose deux des principaux chefs, lesquels n'eussent voulu permettre nos assemblées estre publiques, qui fut la cause que nous eusmes la hardiesse de prendre la halle. Ce que nous n'eussions seu faire, sans grands scandales, si lesdits chefs eussent esté en la ville. Et qu'ainsi ne soit, tu ne peus nier, que depuis ces troubles, ils ne se soyent totalement appliquez à rabaisser, ruyner et anichiler, enfoncer

et abysmer la petite nasselle de l'Eglise reformée. Par là, je puis aisément juger que Dieu les a tenus l'espace de deux années ou environ à Tolose, à fin qu'ils ne nuisissent à son Eglise, durant le temps qu'il la vouloit manifester publiquement : combien que l'Eglise eut de grans ennemis, toutesfois elle fleurit en telle sorte en peu d'années, que mesme les ennemis d'icelle, à leur très-grand regret estoyent contraints de dire bien de nos ministres, et singulièrement de Monsieur de la Boissière, parce que sa vie les redarguoit, et rendoit bon tesmoignage de sa doctrine. Or aucuns Prestres commençoyent d'assister aux assemblées, à estudier et prendre conseil de l'Eglise : mais quand quelqu'un de l'Eglise faisoit quelque faute ou tort à quelqu'un des adversaires, ils savoyent très bien dire : Vostre ministre ne vous a pas conseillé de faire ce mal : et ainsi, les ennemis de l'Evangile avoyent la bouche close, et combien qu'ils eussent en haine les ministres, ils n'osoyent mesdire d'eux, à cause de leur bonne vie. En ces jours là, les prestres et moines furent blasmez du commun : savoir est, des ennemis de la Religion, et disoyent ainsi : les ministres font des prières que nous ne pouvons nier qu'elles ne soyent bonnes : pourquoy est-ce que vous ne faites le semblable? Quoy voyant Monsieur le Théologien du Chapitre se print à faire les prières, comme les ministres : aussi firent les moines qu'ils avoyent à gages pour leur Prédication : car s'il y avoit un fin frère, mauvais garçon, et subtil argumentateur de moine en tout le pays, il faloit l'avoir en l'Eglise Cathédrale. Voilà comment en ces jours là, il y avoit prières en la ville de Xaintes tous les jours d'une part et d'autre. Veux-tu bien cognoistre, comment les Ecclésiastiques Romains faisoyent lesdites prières par hypocrisie et malice? Regarde un peu, ils n'en font plus à présent, ni n'en faisoyent au paravant la venue des ministres : Est-il pas aisé à juger que ce qu'ils en faisoyent,

estoit seulement pour dire, je say faire cela aussi bien comme les autres? Quoy qu'il en soit, l'Eglise profita si bien alors que les fruits d'icelle demeureront à jamais : et ceux qui ont espérance de voir l'Eglise abbatue et anichilée, seront confus, car puis que Dieu l'a garentie lors qu'ils n'estoyent que trois ou quatre pauvres gens mesprisez, combien plus aujourd'huy aura-t-il soin d'un grand nombre? Je ne doute pas qu'elle ne soit tormentée : cela nous doit estre tout resolu, puis qu'il est escrit : mais ce ne sera pas selon la mesure et désir de ses ennemis. Plusieurs gens des villages en ces jours là demandoyent des ministres à leurs curez ou fermiers ou autrement, ils disoyent qu'ils n'auroyent point de dismes : cela faschoit plus les prestres que nulle autre chose et leur estoit fort estrange. En ce temps là furent faits des actes assez dignes de faire rire et pleurer tout à un coup : car aucuns fermiers ennemis de la Religion, voyans telles nouvelles, s'en alloyent aux ministres, pour les prier de venir exhorter le peuple, d'où ils estoyent fermiers : et ce, à fin d'estre payez des dismes. Quand ils pouvoyent finir de ministres, ils demandoyent des anciens. Je ne ris jamais de si bon courage, toutesfois en pleurant, quant j'ouy dire que le Procureur qui estoit greffier criminel, lors qu'on faisoit les procès de ceux de la Religion, avoit luy-mesme fait les prières un peu au paravant le saccagement de l'Eglise en la paroisse d'où il estoit fermier : à savoir si lors qu'il faisoit luy-mesme les prières, il estoit meilleur Chrestien que quand il escrivoit les procès contre ceux de la Religion : certes autant bon Chrestien estoit-il, lorsqu'il escrivoit les procès, comme quand il faisoit les prières, attendu qu'il ne les faisoit, que pour avoir les gerbes et fruits des laboureurs. Le fruit de nostre petite Eglise avoit si bien profité, qu'ils avoyent contraint les meschans d'estre gens de bien : toutesfois leur hypocrisie a esté depuis amplement manifestée et cogneuë : car lors

qu'ils ont eu liberté de mal faire, ils ont monstré extérieurement ce qu'ils tenoyent caché dedans leurs misérables poitrines : ils ont fait des actes si misérables que j'ay horreur seulement de m'en souvenir, au temps qu'ils s'esleverent pour dissiper, abysmer, perdre et destruire ceux de l'Eglise réformée. Pour obvier à leurs tyrannies horribles et exécrables, je me retiray secrettement en ma maison, pour ne voir les meurtres, reniemens et destroussemens qui se faisoyent és lieux champestres : et estant retiré en ma maison l'espace de deux mois, il m'estoit avis que l'enfer avoit esté desfonsé et que tous les esprits diaboliques estoyent entrez en la ville de Xaintes : car au lieu que j'entendois un peu au paravant pseaumes, cantiques et toutes paroles honnestes d'édification et bon exemple, je n'entendois que blasphèmes, bateries, menaces, tumultes, toutes paroles misérables, dissolution, chansons lubriques et détestables, en telle sorte qu'il me sembloit que toute la vertu et saincteté de la terre estoit estouffée et esteinte : car il sortit certains diabletons du Chasteau de Taillebourg qui faisoyent plus de mal que non pas ceux qui estoyent diables d'ancieneté. Eux entrans en la ville, accompagnez de certains prestres, ayans l'espée nue au poing, crioyent : Où sont-ils? il faut couper gorge tout à main, et faisoyent ainsi des mouvans, sachans bien qu'il n'y avoit aucune résistance : car ceux de l'Eglise réformée s'estoyent tous absentez : toutesfois pour faire des mauvais, ils trouvèrent un Parisien en la rue qui avoit bruit d'avoir de l'argent : ils le tuèrent, sans avoir aucune résistance et en usant de leur mestier accoustumé, le mirent en chemise devant qu'il fust achevé de mourir. Après cela, ils s'en allèrent de maison en maison, prendre, piller, saccager, gourmander, rire, moquer et gaudir avec toutes dissolutions et paroles de blasphèmes contre Dieu et les hommes : et ne se contentoyent pas seulement de se moquer des hommes, mais aussi se moquoyent

de Dieu : car ils disoyent, que Agimus avoit gagné Père éternel. En ce jour là, il y avoit certains personnages és prisons, que quand les pages des Chanoines passoyent par devant lesdites prisons, ils disoyent, en se moquant : « Le Seigneur vous assistera, et luy disoyent encore, or dites à présent, Revenge-moy, pren la querelle, » et plusieurs autres en frapant d'un baston, disoyent : « Le Seigneur vous bénie. » Je fus grandement espouvanté l'espace de deux mois, voyant que les portefaix et belistreaux estoyent devenus seigneurs aux despens de ceux de l'Eglise réformée : je n'avois tous les jours autre chose que rapports des cas espouvantables qui de jour en jour s'y commettoyent, et de tout ce que je fus le plus desplaisant en moy-mesme, ce fut de certains petis enfans de la Ville qui se venoyent journellement assembler en une place près du lieu où j'estois caché (m'exerçant toutesfois à faire quelqu'œuvre de mon art), qui se devisans en deux bandes et jettans des pierres les uns contre les autres, juroyent et blasphémoyent le plus exécrablement que jamais homme ouyt parler : car ils disoyent par le sang, mort, teste, double teste, triple teste et des blasphèmes si horribles que j'ay quasi horreur de les escrire : or cela dura assez longtemps, sans que les pères ni mères y missent aucune police. Il me prenoit souvent envie de hazarder ma vie, pour en faire la punition; mais je disois en mon cœur le pseaume 79, qui se commence, Les gens entrez sont en ton héritage. Je say que plusieurs historiens descriront les choses plus au long, toutesfois j'ay bien voulu dire ceci en passant, parce que durant ces jours mauvais, il y avoit bien peu de gens de l'Eglise réformée en ceste ville.

DE LA VILLE DE FORTERESSE

Quelque temps après que j'eu considéré les horribles dangers de la guerre, desquels Dieu m'avoit merveilleusement délivré, il me print envie de désigner et pourtraire l'ordonnance de quelque ville, en laquelle on peust estre asseuré au temps de guerre : mais considérant les furieuses batteries desquelles aujourd'huy les hommes s'aident, j'estois presque hors d'espérance et estois tous les jours la teste baissée, craignant de voir quelque chose qui me fist oublier les choses que je voulois penser : car mon esprit voltigeoit tantost en une ville et tantost en l'autre, en me travaillant pour remémorer les forces d'icelles, et sçavoir si je me pourrois aider en partie de l'ordonnance d'icelles pour servir à mon dessein : mais je trouvay en toutes, une manière de faire fort contraire à mon opinion : car les habitans les fortifient, en rompant les maisons qui sont joignant les murailles de la cloison de la Ville et font de grandes allées entre les maisons et lesdites murailles : et cela, disent-ils, estre nécessaire pour batailler, défendre et trainer toute espèce d'engin et artillerie : mais je trouvay aussi que c'estoit pour faire tuer beaucoup d'hommes, et n'ay jamais sceu persuader en mon esprit qu'une telle intention fust bonne : et m'asseure que si du temps que les colomnes furent inventées, l'artillerie eust regné comme elle fait à présent que nos anciens édificateurs n'eussent point édifié les Villes avec séparation des maisons aux murailles. Et quoy? en temps de Paix les murailles sont inutiles, quelques grands thrésors et labeurs qui y ayent esté employez. Ayant donc consideré ces choses, je trouvay que lesdites Villes ne me pouvoient servir d'aucun exemplaire, veu que quand les murailles sont gagnées, la ville est contrainte se rendre. Voilà bien un pau-

vre corps de Ville quand les membres ne se peuvent consolider et aider l'un l'autre. Brief, toutes telles Villes sont mal désignées, attendu que les membres ne sont point concathenez avec le corps principal. Il est fort aisé de battre le corps, si les membres ne donnent aucun secours. Quoy voyant, j'ostay mon espérance de prendre aucun exemplaire és villes qui sont édifiées à présent, ains transportay mon esprit pour contempler les pourtraits des compartimens et autres figures qui ont esté faites par maistre Jacques du Cerseau et plusieurs autres pourtrayeurs. Je regarday aussi les plans et figures de Victruve et Sébastiane et autres Architectes, pour voir si je pourrois trouver en leurs pourtraits quelque chose qui me peust servir pour inventer ladite ville de forteresse : mais jamais il ne me fut possible de trouver aucun pourtrait qui me sçeust aider à cest affaire. Quoy voyant, je m'en allay comme un homme transporté de son esprit, la teste baissée, sans saluer ni regarder personne, à cause de mon affection qui estoit occupée à ladite ville, et m'en allant, ainsi faisant, visiter tous les jardins les plus excellens qu'il me fut possible de trouver (et ce, à fin de voir s'il y avoit quelque figure de labyrinthe inventée par Dédalus, ou quelque parterre qui me peust servir à mon dessein), il ne me fust possible de trouver rien qui contentast mon esprit. Alors je commençay d'aller par les bois, montagnes et vallées pour voir si je trouverois quelque industrieux animal, qui eust fait quelque maison industrieuse : ce que cerchant, j'en vis un très-grand nombre qui me rendit tout estonné de la grande industrie que Dieu leur avoit donnée : et entre les autres, je fus fort esmerveillé d'une forteresse, que l'oriou avoit faite pour la sauve-garde de ses petits, car ladite forteresse estoit pendue en l'air par une admirable industrie : toutesfois, je ne peu là rien profiter pour mon affaire. Je vis aussi une jeune limace qui bastissoit sa maison et forteresse de sa propre

salive : et cela faisoit-elle petit à petit par divers jours : car ayans prins ladite limace, je trouvay que le bord de son bastiment estoit encore liquide et le surplus dur, et cogneus lors qu'il falloit quelque temps pour endurcir la salive de laquelle elle bastissoit son fort. Adonc je prins grande occasion de glorifier Dieu en toutes ses merveilles et trouvay que cela me pourroit quelque peu aider à mon affaire : pour le moins, cela m'encouragea et me tint en espérance de parvenir à mon dessein : alors bien joyeux, je me pourmenay deçà delà, d'un costé et d'autre, pour voir si je pourrois encore apprendre quelque industrie sur les bastiments des animaux, ce qui dura l'espace de plusieurs mois, en exerçant toutesfois tousjours mon art de terre pour nourrir ma famille. Après que plusieurs jours j'eu demeuré en ce débat d'esprit, j'avisay de me transporter sur le rivage et rochers de la mer Océane, où j'apperceu tant de diverses espèces de maisons et forteresses que certains petits poissons avoyent faites de leur propre liqueur et salive, que deslors je commençay à penser que je pourrois trouver là quelque chose de bon pour mon affaire. Adonc, je commencay à contempler l'industrie de toutes ces espèces de poissons pour apprendre quelque chose d'eux, en commençant des plus grands aux plus petits : je trouvay des choses qui me rendoyent tout confus, à cause de la merveilleuse providence Divine qui avoit eu ainsi soin de ces créatures, tellement que je trouvay que celles qui sont de moindre estime, Dieu les a pourveuës de la plus grande industrie que non pas les autres : car pensant trouver quelque grande industrie et excellente sapience ès gros poissons, je n'y trouvay rien d'industrieux, ce qui me fit considérer qu'ils estoyent assez armez, craints et redoutez, à cause de leur grandeur, et qu'ils n'avoyent besoin d'autres armures : mais quant est des foibles, je trouvay que Dieu leur avoit donné industrie, de sçavoir faire des forteresses merveil-

leusement excellentes à l'encontre des brigues de leurs ennemis : j'apperceu aussi que les batailles et brigueries de la mer, estoyent sans comparaison plus grandes esdits animaux que non pas celles de la terre, et vis que la luxure de la mer estoit plus grande que celle de la terre et que sans comparaison, elle produit plus de fruit. Ayant donc prins affection de contempler de bien près ces choses, je prins garde qu'il y avoit un nombre infini de poissons qui estoyent si faibles de leur nature qu'il n'y avoit aucune apparence de vie, fors qu'une forme de liqueur baveuse, comme sont les huîtres, les moucles (moules), les sourdons, les petoncles, les availlons, les palourdes (pélorides), les dailles (pholades), les hourmeaux, les gembles et un nombre infiny de burgaux (limaçons) de diverses espèces et grandeurs. Tous ces poissons susdits sont foibles, comme je t'ay çy devant dit : mais quoy ? voicy à présent une chose admirable, qui est que Dieu a eu si grand soin d'eux qu'il leur a donné industrie de se sçavoir faire à chacun d'eux une maison, construite et nivelée par une telle Géométrie et Architecture, que jamais Salomon en toute sa Sapience ne sceut faire chose semblable : et quand mesme tous les esprits des humains seroient assemblez en un, ils n'en sçauroient avoir fait le plus moindre traict. Quand j'eu contemplé toutes ces choses, je tombay sur ma face et en adorant Dieu, me prins à escrier en mon esprit, en disant, O bon Dieu ! je puis à présent dire, comme le Prophète David ton serviteur : Et qu'est-ce que de l'homme, que tu as eu souvenance de luy ? et que mesme tu as fait toutes ces choses pour son service et commodité ! toutesfois, Seigneur, il n'a honte de s'élever contre toy, pour destruire et mettre à néant ceux que tu as envoyez en la terre, pour annoncer ta justice et jugement aux hommes. O bon Dieu ! et qui sera celuy qui ne s'esmerveillera de ta patience merveilleuse ? Jusques à quand laisseras-tu souffrir et endurer les Prophètes et esleus

que tu as mis à la mercy de ceux qui ne cessent de les tormenter ? Ce fait, je me pourmenay sur les rochers pour contempler de plus près les excellentes merveilles de Dieu, et ayant trouvé certains gembles qu'on appelle autrement œils de bouc, j'apperceu qu'ils estoyent armez par une grande industrie : car n'ayans qu'une coquille sur le dos, ils s'attachoyent contre les rochers, en telle sorte que je pense qu'il n'y a nul poisson en la mer, tant soit-il furieux qui le sceust arracher de ladite roche. Et quand on veut arracher ledit poisson qui n'est que bave ou une liqueur endurcie, si on faille du premier coup de l'arracher, en mettant un couteau entre la roche et luy, il se viendra si fort resserrer et joindre à la roche, qu'il n'est pas possible de l'arracher, qui est chose admirable, veu la foiblesse de son estre. L'hourmeau, et plusieurs autres espèces s'attachent en cas pareil : car autrement leurs ennemis les devoreroyent soudain. N'est-ce pas aussi chose admirable de l'hérisson de mer ? lequel par ce que sa coquille est assez foible, Dieu luy a donné moyen de sçavoir faire plusieurs espines piquantes, par dessus son halecret (sa cuirasse) et forteresse, tellement qu'estant attaché sur la roche, on ne le sçauroit prendre sans se piquer. N'est-ce pas une chose admirable, de voir les poissons qui sont armez de deux coquilles ? Si tu considères les pétoncles et les sourdons et plusieurs autres espèces, tu trouveras une industrie telle qu'elle te donnera occasion de rabaisser ta gloire. As-tu jamais veu chose faite de main d'homme qui se peust rassembler si justement que font les deux coquilles et harnois desdits sourdons et petoncles ? Certes il est impossible aux hommes de faire le semblable. Penses-tu que ces petites concavitez et nervures qui sont auxdites coquilles, soyent faites seulement par ornement, et beauté ? Non, non : il y a quelque chose d'avantage : Cela augmente en telle sorte la force de ladite forteresse, comme feroyent certains

arcboutans appuyez contre une muraille pour la consolider : et de ce n'en faut douter, j'en croiray tousjours les Architectes de bon jugement. Penses-tu que les poissons qui érigent leurs forteresses par lignes aspirales ou en forme de limace, que ce soit sans quelque raison ? Non, ce n'est pas pour la beauté seulement, il y a bien autre chose. Tu dois entendre qu'il y a plusieurs poissons qui ont le museau si pointu qu'ils mangeroyent la plus part des susdits poissons, si leur maison estoit droicte : mais quand ils sont assaillis par leurs ennemis à la porte, en se retirant au dedans, ils se retirent en vironnant, et suivant le traict de la ligne aspirale : et par tel moyen, leurs ennemis ne leur peuvent nuire. Quoy considéré, ce n'est pas donc pour la beauté que ces choses sont ainsi faites, ains pour la force. Qui sera l'homme si ingrat, qui n'adorera le souverain Architecte, en contemplant les choses susdites ! Me pourmenant ainsi sur les rochers, je voyois des merveilles qui me donnoyent occasion de crier, en ensuivant le Prophète : Non pas à nous, Seigneur, non pas à nous : mais à ton Nom donne gloire et honneur, et commencay à penser en moy-mesme que je ne pourrois trouver aucune chose de meilleur conseil pour faire le dessein de ma Ville de forteresse : lors je me mis à regarder lequel de tous les poissons seroit trouvé le plus industrieux en l'Architecture, à fin de prendre quelque conseil de son industrie. Or en ce temps-là, un Bourgeois de la Rochelle nommé l'Hermite, m'avoit fait présent de deux coquilles bien grosses, sçavoir est, de la coquille d'un pourpre (*Murex* L.), et l'autre d'un buxine (buccin) lesquelles avoyent esté apportées de la Guinée, et estoyent toutes deux faites en façon de limace et ligne aspirale : mais celle du buxine estoit plus forte et plus grande que l'autre, toutesfois veu le propos que j'ay tenu cy dessus, c'est que Dieu a donné plus d'industrie és choses foibles, que non pas aux fortes, je m'arrestay à contempler de plus

près la coquille du pourpre que non pas celle du buxine, parce que je m'asseurois, que Dieu luy auroit donné quelque chose d'avantage, pour récompenser sa foiblesse. Et ainsi, estant long-temps arresté sur ces pensées j'avisay en la coquille du pourpre, qu'il y avoit un nombre de pointes assez grosses qui estoyent à l'entour de ladite coquille : je m'asseuray deslors, que non sans cause lesdites cornes avoyent esté formées, et que cela estoit autant de ballouars (boulevards) et défenses, pour la forteresse et retraitte dudit pourpre. Quoy voyant, ne trouvay rien meilleur pour édifier ma Ville de forteresse, que de prendre exemple sur la forteresse dudit pourpre et pris quant et quant un compas, reigle et autres outils nécessaires, pour faire mon portrait. Premièrement, je fis la figure d'une grande place quarrée, à l'entour de laquelle je fis le plan d'un grand nombre de maisons, ausquelles je mis les fenestres, portes et boutiques, ayans toutes leur regard devers la partie extérieure du plan et ruës de la Ville, et auprès d'un des anglets de ladite place, je fis le plan d'un grand portal, sur lequel je marquay le plan de la maison, ou demeurance du principal Gouverneur de ladite Ville, à fin que nul n'entrast en ladite place, sans le congé du Gouverneur et à l'entour de ladite place, je fis le plan de certains auvans ou basses galleries pour tenir l'artillerie à couvert et fis le plan en telle sorte que les murailles du devant de la gallerie serviront de défense et de batterie, y ayant plusieurs canonnières tout autour qui auront toutes leur regard au centre de ladite place, à fin que si les ennemis entroyent par mine en ladite place, que tout en un moment, on eust moyen de les exterminer : quoy fait, je commençay un bout de ruë, à l'issue dudit portail, environnant le plan des maisons que j'avois marquées, à l'endroit de ladite place, voulant édifier ma Ville en forme et ligne aspirale, et ensuivant la forme et industrie du pourpre : mais quand j'eu un peu pensé à mon affaire,

j'apperceus que le devoir du canon, est de jouër par lignes directes et que si ma Ville estoit totalement édifiée, suivant la ligne aspirale, que le canon ne pourroit jouër par les ruës, parquoy, je m'avisay deslors de suivre l'industrie dudit pourpre, seulement en ce qu'il me pouvoit servir, et je commençay à marquer le plan de la première ruë, près de la place, environnant à l'entour, en forme quarrée : et ce fait, je marquay les habitations à l'entour de ladite ruë, ayans toutes le regard, entrées et issues devers le centre de ladite place ? et ainsi, se trouva une ruë, ayant quatre faces à l'entour du premier rang qui est à l'entour du milieu, et environnant, suivant la coquille du pourpre : et ce toutesfois par lignes directes. Je vins derechef marquer une ruë à l'entour de la première, aussi en vironnant : et après que ces deux ruës furent pourtraites, avec les maisons nécessaires à l'entour, je commençay à suivre le mesme trait pour pourtraire la troisième rue : mais parce que la place et les deux ruës d'alentour d'icelle avoyent grandement eslongné le trait, je trouvay bon de bailler huit faces à la seconde rue : et ce, pour plusieurs raisons. Quand la troisième ruë fut ainsi pourtraite, avec les maisons requises à l'entour, je trouvay mon invention fort bonne et utile, et vins encore à marquer et pourtraire une autre ruë semblable à la troisième, sçavoir est, à huit faces, et tousjours en vironnant. Ce fait, je trouvay que ladite Ville estoit assez spacieuse et vins à marquer les maisons à l'entour de ladite ruë, joignant les murailles de la Ville, lesquelles murailles j'allay pourtraire jointes avec les maisons de la ruë prochaine d'icelles. Lors ayant ainsi fait mon dessein, il me sembla que ma Ville se moquoit de toutes les autres : parce que toutes les murailles des autres Villes sont inutiles en temps de Paix, et celles que je fais serviront en tout temps, pour habitation à ceux mesmes qui exerceront plusieurs arts, en gardant ladite ville. Item, ayant fait mon pourtrait, je

trouvay que les murailles de toutes les maisons servoyent d'autant d'esperons, et de quelque côté que le canon sçeust frapper contre ladite ville, qu'il trouveroit tousjours les murailles par le long : or en la Ville, il n'y aura qu'une rue et une entrée qui ira tousjours en vironnant, et ce, par lignes directes, d'anglet en anglet, jusques à la place qui est au milieu de la ville : et en chacun coin et anglet des faces desdites rues, y aura un portail double et vosté (voûté), et au dessus de chacun d'iceux, une haute batterie ou plate-forme, tellement qu'aux deux anglets de chacune face, on pourra battre en tout temps de coin en coin à couvert par le moyen desdits portaux vostez : et ce, sans que les Canonniers puissent aucunement estre offensez. Ayant ainsi fait mon pourtrait, et estant bien asseuré, que mon invention estoit bonne, je dis en mon esprit : je me puis bien vanter à présent que si le Roy vouloit édifier une ville de forteresse en quelque partie de son Royaume, que je luy donneray un pourtrait, plan et modelle d'une ville la plus imprenable qui soit aujourd'huy entre les hommes : c'est à sçavoir, en ce qui consiste en l'art de Géométrie et Architecture, exceptez les lieux que Dieu a fortifiez par nature.

Et premièrement, si une ville est édifiée jouxte le modelle et pourtrait que j'ay fait, elle sera imprenable

Par multitude de gens, — Par multitude de coups de canon, — Par feu, — Par mine, — Par eschelles, — Par famine, — Par trahison, — Par sapes.

Exposition d'aucuns articles.

Aucuns trouveront estrange l'article de la trahison, mais il est ainsi que quand les dix ou douze parts de la Ville, et mesme les Gouverneurs d'icelle auroient fait complot avec les ennemis, pour livrer la Ville, il n'est en leur puissance de la livrer, pourveu qu'il y ait une petite partie de

la ville qui vueille résister, parce que l'ordre des bastimens sera si bien concathené, qu'il faudroit nécessairement, que tous les habitans fussent consentans à la trahison, devant qu'elle peust estre livrée, et la conjuration générale ne se pourroit jamais faire, que le Prince ne fust adverty.

Item, on s'esbahira de ce que je dis qu'elle sera par famine imprenable : Je le dis, parce qu'elle se pourra garder à bien peu de gens : Je le dis à bien peu, car quand bien peu de gens auroient du biscuit pour certaines années, il n'y aura si furieux canonniers, ny si subtils ingénieux qui ne soyent contraints de lever le siége de devant une telle ville, voire à leur confusion.

Item, on s'estonnera de ce que je dis, qu'elle seroit imprenable par sapes, mais je dis d'avantage que quand les ennemis auroient sapé et emporté les fondemens de tout le circuit de la ville et qu'ils les eussent jettez aux abysmes de la mer, si est-ce que par tel moyen les habitans n'auront occasion de s'estonner, parce que les murailles demeureront encore debout comme auparavant. Et quand il adviendroit que les ennemis se fussent opiniastrez d'avantage et qu'ils eussent rué tout à l'entour du circuit des murailles, autant de coups de canons qu'il pourroit tomber de gouttes d'eau durant les pluyes de quinze jours et par tel moyen, ils eussent mis tout le circuit des murailles à petits morceaux comme chapple, c'est à dire, mis les murailles à bas et en friche, si est-ce que pour cela, la ville ne seroit aucunement perduë, ny les habitans blessez en leurs personnes.

Et qui plus est, quand les ennemis se seroyent encore plus opiniastrez et qu'ils eussent brisé une carrière tout à travers de la ville, et qu'ils peussent passer et repasser à travers de ladite ville jusques au nombre de quarante de front, trainans avec eux toutes espèces d'engins et artillerie, si est-ce qu'ils n'auroient pas encore gagné la ville : ce que je sçay qui sera trouvé fort estrange.

Je dis aussi que quand les ennemis auroient trouvé le moyen par une subtile mine, de sortir en une place, qui sera au milieu de la ville, et qu'ils seroient entrez en ladite ville, en si grand nombre d'hommes et artillerie que toute ladite place fust pleine de gens bien armez, si est-ce que par tel moyen ils n'auront gagné aucune chose, sinon l'accourcissement de leurs jours.

Et quand il adviendroit que les ennemis auroient fait une telle approche que par multitude de gens ils eussent fait des montagnes qui fussent si hautes que les ennemis peussent avoir veuë jusques au pavé des ruës prochaines des murailles, pour jetter des boulets et toutes espèces d'engins et feux estranges, par tel moyen les habitans ne recevront aucun dommage, sinon seulement la peur et l'empoisonnement des mauvaises fumées qui pourroient estre jettées en la ruë prochaine des murailles, et non és autres.

Item, l'ordre de la Ville sera édifié d'une telle subtilité et invention, que mesme les enfans au dessus de six ans pourront aider à la défendre le jour des assaux, voire sans desplacer aucun de sa place et demeurance et sans se mettre en aucun danger de leurs personnes.

Je sçay bien qu'aucuns se voudront moquer, toutesfois je m'asseure de tout ce qui est dit cy-dessus, et suis prest à exposer ma vie, quand je n'en feray apparoir la vérité par modelle, auquel seront démonstrées les utilitez et secrets de ladite forteresse, tellement que par ledit modelle, un chacun cognoistra la vérité, tout ainsi comme si la ville estoit édifiée.

DEMANDE

Tu fais cy dessus une promesse bien téméraire, de dire que par pourtrait et plan, tu feras aisément entendre que ce que tu as dit de la ville de forteresse contient vérité. Pourquoy est-ce donc que tu n'a mis en ce livre le pourtrait et

plan de ladite Ville? car par là on eust peu juger si ton dire contient vérité.

RESPONCE

Tu as bien mal retenu mon propos : car je ne t'ay pas dit que par le plan et pourtrait on peust juger le total, mais avec le plan et pourtrait, j'ay adjousté qu'il estoit requis faire un modelle, veu qu'il n'y auroit aucune raison de le faire à mes despens. Je t'ay assez dit que la chose méritoit récompense : parquoy, c'est une chose juste que le labeur dudit modelle soit payé aux despens de ceux qui le voudront avoir. Or si tu sçais quelqu'un qui aye vouloir d'avoir un modelle de mon invention, tu me le pourras addresser, ce que j'espère que feras. En cest endroit, je prieray le Seigneur Dieu, te tenir en sa garde.

Quant au reste, si je cognois ce mien second livre estre approuvé par gens à ce cognoissans, je mettray en lumière le troisiesme livre que je feray cy après, lequel traittera du palais et plate-forme de refuge, de diverses espèces de terres, tant des argileuses, que des autres : aussi sera parlé de la Merle (marne), qui sert à fumer les autres terres. Item, sera parlé dans la mesure des vaisseaux antiques, aussi des esmails, des feux, des accidens qui surviennent par le feu, de la manière de calciner et sublimer par divers moyens, dont les fourneaux seront figurez audit livre.

Après que j'auray érigé mes fourneaux Alchimistals, je prendray la cervelle de plusieurs qualitez de personnes, pour examiner et sçavoir la cause d'un si grand nombre de folies qu'ils ont en la teste, à fin de faire un troisiesme livre, auquel seront contenus les remèdes et réceptes pour guérir leurs pernicieuses folies.

FIN DE LA RÉCEPTE VÉRITABLE

A MAISTRE BERNARD PALISSY

PIERRE SANXAY DIT

SALUT

Par tous les siècles passez,
Nature mère des choses,
De ses thrésors amassez,
Les portes a tenu closes.

L'homme comme un jeune enfant
Sans grace et intelligence,
N'a fait geste triomphant,
N'œuvre beau par excellence.

Hercules, ou comme on dit,
Les neveux du premier homme,
De dresser ont eu crédit
Une, et une autre colomne.

La Grèce a receu l'honneur
De quelques Cariatides :
L'Egypte, pour la grandeur
De ses hautes Pyramides.

Du sépulchre Carien,
N'est esteinte la mémoire :
L'amphithéâtre ancien
Couronne César de gloire.

Mais cela n'approche point
Des rustiques Figulines,
Que tant et tant bien à poinct,
Et dextrement imagines.

A chacun œuvre il faloit
Mille milliers de personnes :
Mais le plus beau n'esgaloit
Celuy que seul tu façonnes.

Le plus beau a bien esté
Enrichi par éloquence :
Le tien a plus de beauté,
Que la langue d'élégance.

Les anciens, qui nombroyent
Sept merveilles en ce monde,
La tiene veuë, ils diroyent
Que nulle ne la seconde.

Appelles a eu le pris
En bien peindant sur Parrhase,
Parrhase sur Xeuzis :
Ton pinceau le leur surpasse.

Le rocher haut et espais
Ne distille l'eau tant claire,
Que celuy là que tu fais,
Jettra l'eau de sa rivière.

Un Architas Tarentin
Fit la colombe volante :
Tu fais en cours argentin
Troupe de poissons nageante.

Les ranes en un estang,
Ne sont point plus infinies :
Mais leur coax on n'entend,
Car elles sont sériphies.

Mégère au chef tant hydeux
Portoit les serpens nuisantes :
Mais toy non moins hazardeux,
Les fais par tout reluisantes.

Le lizard sur le buisson
N'a point un plus nayf lustre,
Que les tiens en ta maison
D'œuvre nouveau tout illustre.

Les herbes ne sont point mieux
Par les champs et verdes prées,
D'un esmail plus précieux,
Que les tienes diaprées.

Le froid, l'humide, le chaud,
Fait flestrir tout autre herbage :
Tout ce qui tombe d'en haut,
Le tien de rien n'endommage.

Je me tairay donc, disant,
Que ta meilleure nature,
D'un thrésor riche à présent
Nous donne en toy ouverture.

A Dieu.

II

DISCOURS

ADMIRABLES

DISCOURS ADMIRABLES

DE LA NATURE

DES EAUX ET FONTAINES

TANT NATURELLES QU'ARTIFICIELLES

DES MÉTAUX, DES SELS ET SALINES, DES PIERRES

DES TERRES, DU FEU ET DES EMAUX

AVEC PLUSIEURS AUTRES EXCELLENTS SECRETS

DES CHOSES NATURELLES

PLUS UN TRAITÉ DE LA MARNE

FORT UTILE ET NÉCESSAIRE POUR CEUX QUI SE MELLENT

DE L'AGRICULTURE

LE TOUT DRESSÉ PAR DIALOGUES

ESQUELS SONT INTRODUITS

LA THÉORIQUE ET LA PRACTIQUE

PAR M. BERNARD PALISSY

INVENTEUR DES RUSTIQUES FIGULINES DU ROY

ET DE LA ROYNE SA MÈRE

DÉDICACES

A TRÈS HAUT ET TRÈS PUISSANT SIEUR

LE SIRE

ANTHOINE DE PONTS

CHEVALIER DES ORDRES DU ROY, CAPITAINE DES CENT GENTILS-HOMMES, ET CONSEILLER TRÈS FIDÈLE DE SA MAJESTÉ

Le nombre de mes ans m'a incité de prendre la hardiesse de vous dire qu'un de ces jours je considérois la couleur de ma barbe, qui me causa penser au peu de jours qui me restent pour finir ma course: et cela m'a fait admirer les lis et bleds des campagnes et plusieurs espèces de plantes, lesquelles changent leurs couleurs vertes en blanches, lorsqu'elles sont prestes de rendre leurs fruits. Aussi plusieurs arbres se hâtent de fleurir quand ils sentent cesser leur vertu végétative et naturelle, une telle considération m'a fait souvenir qu'il est escrit: que l'on se donne garde d'abuser des dons de Dieu et de cacher le talent en terre: aussi est escrit que le fol celant sa folie vaut mieux que le sage celant son sçavoir. C'est donques chose juste et raisonnable que chascun s'efforce de multiplier le talent qu'il a receu de Dieu, suyvant son commandement. Parquoy je me suis efforcé de mettre en lumière les choses qu'il a pleu à Dieu me faire entendre, selon la mesure qu'il luy a plu me départir, afin de profiter à la postérité. Et par ce que plusieurs souz un beau Latin ou autre langage bien poli ont laissé plusieurs talents pernicieux pour abuser et faire perdre le temps à la jeunesse: qu'ainsi ne soit, un

Geber, un Roman de la Roze et un Raimond Lule, et aucuns disciples de Paracelse, et plusieurs autres alchimistes ont laissé des livres à l'estude desquels plusieurs ont perdu et leur temps et leurs biens. Tels livres pernicieux m'ont causé gratter la terre l'espace de quarante ans et foüiller les entrailles d'icelle, à fin de connoistre les choses qu'elle produit dans soy, et par tel moyen j'ay trouvé grâce devant Dieu qui m'a fait connoistre des secrets qui ont esté jusques à présent inconnuz aux hommes, voire aux plus doctes, comme l'on pourra connoistre par mes escrits contenuz en ce livre. Je sçay bien qu'aucuns se moqueront, en disant qu'il est impossible qu'un homme destitué de la langue Latine puisse avoir intelligence des choses naturelles ; et diront que c'est à moy une grande témérité d'escrire contre l'opinion de tant de Philosophes fameux et anciens, lesquels ont escrit des effects naturels et rempli toute la terre de sagesse. Je sçay aussi qu'autres jugeront selon l'extérieur, disans que je ne suis qu'un pauvre artisan : et par tels propos voudront faire trouver mauvais mes escrits. A la vérité il y a des choses en mon livre qui seront difficiles à croire aux ignorans. Nonobstant toutes ces considérations, je n'ay laissé de poursuyvre mon entreprise, et pour couper broche à toutes calomnies et embusches, j'ay dressé un cabinet auquel j'ay mis plusieurs choses admirables et monstrueuses que j'ay tirées de la matrice de la terre, lesquelles rendent tesmoignage certain de ce que je dis, et ne se trouvera homme qui ne soit contraint confesser iceux véritables, après qu'il aura veu les choses que j'ay préparées en mon cabinet pour rendre certains tous ceux qui ne voudroyent autrement adjouster foy à mes escrits. S'il venoit d'aventure quelque grosse teste qui voulust ignorer les preuves mises en mon cabinet, je ne demanderois autre jugement que le vostre, lequel est suffisant pour convaincre et renverser toutes les opinions de ceux qui y voudroyent contredire. Je le dis en vérité et sans aucune flatterie : car combien que j'eusse bon tesmoignage de l'excellence de vostre esprit, dès le temps que retournastes de Ferrare, en vostre château de Ponts, si est ce que en ces derniers jours ausquels il vous pleut me parler de sciences diverses, asçavoir de la Philosophie, Astrologie et autres arts tirez des Mathématiques. Cela di-je m'a causé

doubler l'asseurance et suffisance de vostre merveilleux esprit, et combien que le nombre des jours de plusieurs diminue leur mémoire, si est-ce que j'ay trouvé la vostre plus augmentée que diminuée. Ce que j'ay connu par les propos qu'il vous a pleu me tenir. Et pour ces causes j'ay pensé qu'il n'y a seigneur en ce monde auquel mon œuvre puisse mieux estre dédié qu'à vous, sachant bien qu'au lieu qu'il pourroit estre estimé d'aucuns comme une fable pleine de mensonges, qu'en vostre endroit il sera prisé et estimé chose rare. Et s'il y a quelque chose mal polie ou mal ordonnée, vous sçaurez très-bien tirer la substance de la matière, et excuser le trop rude langage de l'aucteur, et souz telle espérance, je vous supplieray trèshumblement de me faire cest honneur de le recevoir comme de la main de l'un de vos trèshumbles serviteurs.

ADVERTISSEMENT

AUX LECTEURS

Ami lecteur, le désir que j'ay que tu profites à la lecture de ce livre, m'a incité de t'advertir que tu te donnes garde de enyvrer ton esprit de sciences escriptes aux cabinets par une théorique imaginative ou crochetée de quelque livre escrit par imagination de ceux qui n'ont rien practiqué, et te donnes garde de croire les opinions de ceux qui disent et soustiennent que théorique a engendré la practique. Ceux qui enseignent telle doctrine prennent argument mal fondé, disans qu'il faut imaginer et figurer la chose que l'on veut faire en son esprit, devant que mettre la main à sa besongne. Si l'homme pouvoit exécuter ses imaginations, je tiendrois leur party et opinion : mais tant s'en faut, si les choses conceües aux esprits se pouvoyent exécuter, les souffleurs d'alchimie feroyent de belles choses et ne s'amuseroyent à cher-

cher l'espace de cinquante ans, comme plusieurs ont fait. Si la théorique figurée aux esprits des chefs de guerre se pouvoit exécuter, ils ne perdroyent jamais bataille. J'ose dire à la confusion de ceux qui tiennent telle opinion, qu'ils ne sçauroyent faire un soulier, non pas mesme un talon de chausse, quand ils auroyent toutes les théoriques du monde. Je demanderois à ceux qui tiennent telle opinion, quand ils auroyent estudié cinquante ans aux livres de Cosmographie et navigation de la mer, et qu'ils auroyent les cartes de toutes régions et le cadran de la mer, le compas et les instruments astronomiques, voudroyent ils pourtant entreprendre de conduire un navire par tout pays, comme fera un homme bien expert et practicien : ils n'ont garde de se mettre en danger, quelque théorique qu'ils ayent apprise : et quand ils auront bien disputé, il faudra qu'ils confessent que la practique a engendré la théorique. J'ay mis ce propos en avant pour clorre la bouche à ceux qui disent, comment est il possible qu'un homme puisse sçavoir quelque chose et parler des effects naturels, sans avoir veu les livres Latins des philosophes ? Un tel propos peut avoir lieu en mon endroit, puis que par practique je prouve en plusieurs endroits la théorique de plusieurs philosophes fausse, mesmes des plus renommez et plus anciens, comme chascun pourra voir et entendre en moins de deux heures, moyennant qu'il vueille prendre la peine de venir voir mon cabinet, auquel l'on verra des choses merveilleuses qui sont mises pour tesmoignage et preuve de mes escrits, attachez par ordre et par estages, avec certains escriteaux au dessouz, afin qu'un chacun se puisse instruire soy mesme : te pouvant asseurer (lecteur) qu'en bien peu d'heures, voire dans la première journée, tu apprendras plus de philosophie naturelle sur les faits des choses contenues en ce livre, que tu ne sçaurois apprendre en cinquante ans, en lisant les théoriques et opinions des philosophes anciens. Aucuns ennemis de science se mocqueront des astrologues : en disant, où est l'eschelle par où ils sont montez au ciel pour connoistre l'assiette des astres ? Mais en cest endroit je suis exempt de telle mocquerie ; par ce qu'en prouvant mes raisons escrittes, je contente la veuë, l'ouye et l'atouchement : a raison dequoy les calomniateurs n'auront point de lieu en mon endroit :

comme tu verras lors que tu me viendras voir en ma petite Académie.

Bien te soit.

Depuis que le livre a esté commencé de mettre suz la presse, plusieurs personnages m'ont requis d'en faire lecture, afin d'avoir plus certaine connoissance des choses difficiles qui m'a incité d'escrire ce qui s'ensuit : à sçavoir que si après l'impression dudit livre, il se présente quelqu'un qui ne se contente d'avoir veu les choses par escrit en son privé et qu'il désire avoir une ample interprétation, qu'il se retire par devers l'imprimeur, et il lui dira le lieu de ma demeurance, auquel on me trouvera toujours prest à faire lecture et desmonstration des choses contenues en icelui.

Aussi si quelqu'un vouloit édifier une fontaine, selon le dessein y contenu, et qu'il ne puisse entendre clerement l'intention de l'aucteur, je luy feray un modelle, par lequel il pourra facilement entendre ce que dessus.

FIN DES DÉDICACES

LES PRINCIPAUX POINTS

TRAITEZ EN CE LIVRE

1. Des eaux des fleuves, fontaines, puits, cisternes, estangs, marez et autres eaux douces : de leur origine, bonté, mauvaistié, et autres qualitez : avec le moyen de faire des fontaines en tous lieux.
2. De l'Alchimie : des métaux, de leur génération et nature.
3. De l'or potable.
4. Du mitridat.
5. Des glaces.
6. Des diverses sortes des sels végétatifs ou génératifs, et soustenans les formes, en la génération de ces corps terrestres, de leur nature et merveilleux effects.
7. Du sel commun, la manière de le faire avec la description des marez salans.
8. Des pierres tant communes que précieuses : des causes de leur génération : des diverses formes, couleur, pesanteur, dureté, transparence et autres qualitez d'icelles.
9. Des diverses terres d'argille, natures et effects d'icelles.
10. De l'art de terre, de son utilité : des esmaux et du feu.
11. De la marne, de son utilité, avec le moyen de la connoistre et en trouver en toutes provinces.

DISCOURS ADMIRABLES

THÉORIQUE COMMENCE

Je me trouvay ces jours passez (allant par les champs) fort altéré, et passant par quelque village je demanday où je pourrois trouver quelque bonne fontaine, afin de me rafraichir et désaltérer, à quoy me fut respondu qu'il n'y en avoit point audit lieu et que leurs puits estoient tous taris, à cause de la sécheresse, et qu'il n'y avoit qu'un peu d'eau bourbeuse au fond desdits puits. Ce qui me causa grande fascherie, et fus fort estonné de la peine où estoient les habitans de ce village, à cause de l'indigence d'eau. Et lors me souvint d'une promesse que tu m'as faite, long temps y a, de me monstrer à faire des fontaines aux lieux les plus stériles d'eaux. Or puis que nous sommes de loisir, je te prie (suyvant ta promesse) de m'apprendre ceste science qui me sera fort utile : Car j'ay un héritage où il n'y a point de fontaines, et n'y a qu'un puits qui est sujet à tarir aussi bien que les autres.

PRACTIQUE

Je le feray volontiers : Mais avant que parler des fon-

taines de mon invention, je suis d'avis de te faire un petit discours de la cause des bonnes ou mauvaises eaux, et de l'imprudence d'aucuns fontainiers modernes : aussi des naissances des sources naturelles. Et pour cest effect il faut regarder à l'invention moderne, pour connoistre son utilité et longue durée. Plusieurs desdits modernes, n'ayants nul moyen de trouver sources ni fontaines vives, ont creusé les terres pour faire des puits, et pour obvier au grand labeur de tirer l'eau ils ont contemplé les pompes des navires, et combien qu'elles soyent inventées par nos antiques, aucuns artisans (desirans de gaigner et se mettre en crédit, aussi pour croistre leurs renommées (ont conseillé à plusieurs seigneurs et autres de faire des pompes à leurs puits, non comme invention vieille, mais comme premiers inventeurs, et s'en font beaucoup valoir, et plusieurs ont fait de grandes despences esdites pompes, lesquelles ont encores à présent grand règne : Toutesfois je sçay à la vérité, tant par Practique que Théorique, que lesdites pompes auront bien peu de durée, à cause de la violence des mouvements desdites pompes, qu'ils endurent, tant par la subtilité des eaux que par les vents qui s'entonnent dedans les tuyaux : et faut conclure que toutes choses violentes ne peuvent durer.

THÉORIQUE

Comment est-ce que tu oses mespriser une invention si ingénieuse, et tant utile, veu que toy mesmes confesse qu'elle est inventée par les anciens, et de tout temps l'on en a usé pour la conservation des navires : car sans lesdites pompes ils periroyent bien souvent : aussi l'on sçait bien qu'en plusieurs minières de métaux l'on se sert desdites pompes : car autrement les eaux les submergeroyent à tous les coups.

PRACTIQUE

Je ne mesprise point l'invention des pompes : mais au

contraire je l'estime beaucoup, et quiconques l'a inventée a eu une grande considération, et n'a pas esté sans avoir considéré l'anatomie de nature humaine. Car je sçay bien que l'eau qui est montée le long des canaux n'est montée sinon par une attraction d'halène causée par la souspape, laquelle ayant donné lieu à l'aspiration ou sucement du vent qui est amené par le baston de la pompe, et que par l'attraction et haussement tant de la souspape que du baston, estant entré une quantité d'eau au dedans du tuyau, ladite souspape estant remise en son lieu enferme l'eau et le vent qui sont enclos dedans la pompe, estant demeurée et poussée par le mouvement dudit baston, lequel contrainct l'eau de monter en haut, et cela ne se peut faire sans grande violence : Comme tu vois qu'un homme ne peut cracher sans premièrement attirer à soy du vent ou de l'air, et cela ne se peut faire que la souspape de la gorge de l'homme (que les chirurgiens appellent la luette) ne joüe comme celle des pompes. Et combien que j'estime l'invention desdites pompes merveilleusement grande et que je sçay qu'elles seront tousjours de requeste et utiles tant aux navires que minières, si est ce que pour les puits domestiques elles seront bien peu de requeste : par ce qu'il faut toujours des ouvriers après, à cause des fractions engendrées par les violences : et qu'il se trouve bien peu d'hommes qui les sçachent réparer. Voilà pourquoy, je parle hardiment, comme estant bien asseuré que plusieurs dedans Paris et ailleurs ont fait faire desdites pompes avec grands fraiz, qui à la fin les ont délaissées à cause des réparations qu'il y falloit souvent faire. Aussi je sçay qu'il y a eu de nostre temps un architecte François qui se faisoit quasi appeler le dieu des maçons ou architectes, et d'autant qu'il possédoit vint mil en bénéfices, et qu'il se sçavoit bien accommoder à la cour, il advint quelquefois qu'il se venta de faire monter l'eau tant haut qu'il voudroit par le moyen des pompes ou machines, et par telle jactance

incita un grand seigneur à vouloir faire monter l'eau d'une rivière en un haut jardin qu'il avoit près ladite rivière. Il commanda que déniers fussent delivrez pour faire les frais : ce qu'estant accordé, ledit architecte fait faire grande quantité de tuyaux de plomb, et certaines rouës dedans la rivière, pour causer les mouvements des maillets qui font jouër les souspapes : mais quand ce vint à faire monter l'eau, il n'y avoit tuyau qui ne crevast, à cause de la violence de l'air enclos avec l'eau : dont ayant veu que le plomb estoit trop foible, ledit architecte commanda en diligence de fondre des tuyaux d'airain, pour lesquels fut employé un grand nombre de fondeurs, tellement que la despense de ces choses fust si grande que l'on a trouvé par les papiers des contrôleurs qu'elle montoit à quarante mil francs, combien que la chose ne valust jamais rien : Et à ce propos j'ay veu plusieurs pompes qui ont amené par le mouvement de la souspape une si grande quantité de sable qu'en fin il failloit rompre les tuyaux pour oster le sable qui estoit dedans.

THÉORIQUE

Je ne sçay comment cela que tu dis se peut faire : car j'ay veu un millier de modelles de pompes qui jettoyent l'eau aussi naturellement que si c'eust esté une source.

PRACTIQUE

Tu t'abuses en m'allégant les modelles : car ils ont trompé un million d'hommes tant és bastiments que plateformes, batteries, pontages et desvoyements de rivières, chaussées, levées ou paissières, et singulièrement aux élévations des eaux. Car plusieurs ayants approuvé l'eslévation et vuidange des eaux, par modelles de pompes, ont fait de grandes entreprises pour fonder des piliers dedans les rivières, cuidans qu'après que l'eau seroit remparée alentour du lieu destiné pour le fondement des piliers, il seroit bien aisé de la vuider

par les pompes, ont fait faire de grandes pompes suyvant les modelles qu'ils avoyent trouvé véritables, en quoy ils ont estez deceus et se sont ruinez : d'autant qu'ils n'ont sçeu faire en grand volume ce qu'ils faisoyent en petit. Autant en est-il advenu à plusieurs, sur les desvoyemens des cours des rivières. Si inquisition estoit faite de ces choses, l'on en trouveroit quelque tesmoignage à Tholouse, en l'édification d'un pont assis sur la Garonne ; parquoy faut conclure que les pompes sont utiles et nécessaires és navires et en quelques minières ; mais pour en faire estat pour les puits, l'on en est bien tost las, pour les causes que j'ay dites cy dessus : parquoy je ne t'en parleray d'avantage.

THÉORIQUE

Et quant à l'eau des puits, que t'en semble? la treuves-tu bonne ou mauvaise?

PRACTIQUE

Je ne puis autre chose dire des eaux des puits sinon qu'elles sont toutes froides et croupies, les unes plus les autres moins, et ne faut pas que tu penses que les eaux des puits procèdent de quelque source : car si c'estoit de quelque source continuelle, les puits s'empliroyent soudain : parquoy est à noter qu'elles ne viennent de guères loing : et n'est seulement que les esgouts des pluyes qui tombent à l'entour des puits : et ceux qui sont dedans les villes sont sujets à recevoir plusieurs urines, et s'il y a des privez circonvoisins, il ne faut douter que l'eau desdits puits ne s'en resente : et ne peut-on autrement conclure, sinon que les eaux des puits sont esgouts continuels des pluyes qui se rendent petit à petit en bas au travers des autres. Et ce qui fait qu'aucuns puits sont meilleurs les uns que les autres, n'est autre chose sinon que les terres circonvoisines sont nettes de tous minéraux, salpestres et autre substance que les eaux pour-

royent prendre en passant par les terres. Toutesfois depuis que les eaux sont entrées dedans les puits elles croupissent et sont aisées à empoisonner, par ce qu'elles n'ont point de cours. Si tu avois leu l'histoire de Jehan Sleidan, tu connoistrois que les eaux des puits et cisternes sont sujettes aux poisons. Il raconte que durant la guerre que l'empereur Charles cinquiesme fit contre les protestans, il fut empoisonné plusieurs puits et eaux dormantes, et qu'il fut pris un homme qui confessa estre venu de lointain pays, exprès pour faire ce mauvais effect, et ce par le commandement de deux grands personnages que je ne veux nommer. Au grand marché de Meaux en Brie, en la maison des Gillets, l'on voulut curer un puits, et pour ce faire, le premier qui y descendit mourut soudain au fonds dudit puits et fut envoyé un autre pour sçavoir la cause, pourquoy iceluy ne disoit aucune chose, et mourut comme l'autre : il en fut renvoyé encore un qui descendit jusques au milieu : mais là estant, se print à crier pour se faire tirer diligemment, ce qui fut fait, et estant dehors, se trouva si malade qu'il travailla beaucoup à sauver sa vie.

Item, une autre histoire racompte qu'il y eut jadis un Médecin qui, se voyant destitué d'argent et de practiques, s'avisa de jetter quelques drogues dans les puits de la ville de son habitation, qui fut cause que tous ceux qui beuvoyent de l'eau estoyent pris d'un flux de ventre qui les tormentoit à merveilles et les faisoit courir après le Médecin, lequel, estant joyeux de l'opération de ladite médecine, consoloit hardiment les malades, et feindant leur bailler des médecines bien chères, il leur bailloit de bon vin à boire, leur défendant de boire de l'eau, et par tel moyen la malice de l'eau s'en alloit et la nourriture du vin demeuroit, et le médecin gaignoit beaucoup. Il y a aussi quelques puits voisins des rivières, desquels l'eau qui y est ne vient que de la rivière circonvoisine : et cela est conneu d'autant que quand les

rivières sont grosses il y a beaucoup d'eau dedans lesdits puits, et quand les rivières sont basses aussi sont les eaux desdits puits : et cela nous donne à connoistre qu'il y a certaines veines qui vont des puits jusques aux rivières, par lesquelles les eaux se viennent rendre audits puits. Aucuns de ceux qui ont besongné à la congélation du sel qui se fait en Lorraine, m'ont attesté que l'eau de laquelle ils font ledit sel, se prend dedans des puits : et quand les rivières sont grandes il entre de l'eau douce dedans lesdits puits, qui cause qu'ils sont arrestez jusques à ce que les rivières soyent remises dedans leurs limites, partant je conclus qu'aucuns puits sont entretenus des eaux des fleuves circonvoisins.

THÉORIQUE

Puis que nous sommes sur le propos des eaux, que te semble de l'eau des mares? desquelles, en plusieurs pays, ils sont contraints se servir, tant pour leur usage que pour l'usage de leurs bestes.

PRACTIQUE

Il y a plusieurs espèces de mares : plusieurs les appellent claunes : en quelques lieux ce n'est qu'une fosse guères profonde, mise en quelque place inclinée d'un costé, afin que les eaux des pluyes se rendent dans laditte fosse ou mare, et que les bœufs, vasches et autres bestial puissent aisément entrer et sortir pour y boire, et icelles ne sont creusées que devers la partie pendante. A la vérité, telles eaux ne peuvent estre bonnes ni pour les hommes ni pour les bestes. Car elles sont eschauffées par l'air et par le soleil, et par ce moyen engendrent et produisent plusieurs espèces d'animaux, et d'autant qu'il y a toujours grande quantité de grenouilles, les serpens, aspics et vipères se tiennent près desdites claunes : afin de se repaistre desdites gre-

nouilles. Il y a aussi communément des sangsues, que si les bœufs ou vaches demeurent quelque temps dedans les dites mares, ils ne faudront d'estre piquez par les sangsues. J'ay veu plusieurs fois des aspics et serpens, couchez et entortillez au fond des eaux desdites mares : parquoy je dis que lesdites eaux ainsi aërées et eschauffées ne peuvent estre bonnes ; et bien souvent il meurt des bœufs, vaches et autre bestial qui peuvent avoir prins leurs maladies és abreuvoirs ainsi infectez. Si les hommes qui verront les enseignemens que je donneray cy après, me vouloyent croire, ils auroyent tousjours des eaux pures et nettes, tant pour eux que pour leurs bestes.

THÉORIQUE

Que veux-tu dire des mares qui sont plus basses, desquelles on se sert en plusieurs endroits de la Normandie et autres pays pour le service de la maison ?

PRACTIQUE

Que veux-tu que je te die, sinon que c'est une eau croupie ; mais d'autant qu'elle est plus froide, elle ne peut produire aucun animal, d'autant qu'il ne se fait jamais de génération, tant des choses animées que des végétatives sans qu'il y ait une humeur eschauffée. Mais si au dessus desdites eaux et mares il y a seulement du limon verd, c'est un signe de putréfaction et commencement de génération de quelque chose : et plus y apparoist et s'y engendre de putréfaction, et plus l'usage en est pernicieux.

THÉORIQUE

Di-moy qu'il te semble des cisternes que nos prédecesseurs ont eu en usage, comme nous voyons tant par leurs vestiges que par tesmoignage des escritures.

PRACTIQUE

Les eaux des cisternes proviennent des pluyes, comme celles des claunes : mais d'autant qu'elles sont closes, fermées, bien maçonnées et au dessouz pavées, il ne peut estre qu'elles ne soyent sans comparaison meilleures que celles des mares : à cause qu'elles ne peuvent rien produire, pour leur froidure et le peu d'air qu'elles ont : toutesfois toutes ces eaux ne sont point naturellement bonnes, comme celles que j'ay entrepris te monstrer cy après. Je me tairay donc à présent de parler des eaux croupies, et parleray de celles des fontaines naturelles qui sont à présent en nostre usage.

THÉORIQUE

Et que sçaurois-tu dire des fontaines naturelles puisqu'elles sont naturelles tu n'y sçaurois trouver à redire, comme tu as faict sur les mares, pompes et puits : que si tu entreprens de parler contre les fontaines naturelles, tu entreprens contre Dieu qui les a faites.

PRACTIQUE

Tu me reprens devant que j'aye parlé ; je sçay bien que les sources des fontaines naturelles sont faites de la main de Dieu : parquoy je n'y sçaurois rien reprendre des fautes qui se commettent pour conduire les eaux des sources naturelles : mais d'autant que les fontainiers qui amènent les sources par tuyaux, canaux et aqueducs, depuis la source jusques aux maisons, villes et chasteaux peuvent commettre de grandes fautes, voilà dequoy j'entens parler : d'autant que la vie de l'homme est si brève qu'il est impossible qu'en l'espace de si peu d'années, un homme puisse connoistre les effects des eaux, et ne les connoissants point, il est impossible de les conduire et amener un long chemin,

qu'il n'y ait quelque faute, et si on l'amène de deux ou trois lieuës loin, enclose et enfermée par tuyaux, elle sera de bien peu de durée, et y faudra souvent mettre la main. Voilà pourquoy je te veux bien dire que l'eau et le feu joints avec l'air ont un effet si très-subtil et véhément que jamais homme ne l'a directement conneu, comme tu pourras entendre, lorsque je parleray des tremblemens de terre : et si tu veux un peu contempler les vestiges et antiquitez de nos prédécesseurs, tu trouveras grand nombre de pyramides antiques, construites, tant par les Empereùrs Romains que par les Roys d'Egypte, tu trouveras aussi grand nombre d'arcs triomphans construits du temps des Césars, comme tu as veu en la ville de Xaintes deux arcs triomphans, que combien qu'ils soyent fondez dedans l'eau, si est ce qu'ils sont encores de bout, et ne peut-on nier qu'ils ne soyent du temps des Césars, l'escriture qui y est inscrite en fait foy. Je t'ay mis ce propos en avant pour te monstrer que combien que nos prédécesseurs ayent aussi fait de grands despens pour les aqueducs, tuyaux et beauté de fontaines, si est-ce que tu ne me saurois monstrer une seule fontaine antique, comme les bastimens des arcs triomphans, palais et amphithéâtres : et ne faut pourtant penser que nos prédécesseurs antiques ne se soyent estudiez et employez à grands despens aussi bien ès fontaines que és autres bastiments, et qu'ainsi ne soit, quelqu'un m'a asseuré avoir veu en Italie des aqueducs contenans cinquante lieuës de long, chose incroyable toutesfois) lesquels ont estez faits pour amener les eaux d'un lieu à l'autre. Nos antiques montrent par là qu'ils avoient bien conneu que les eaux amenées par les aqueducs venoient plus à leur aise que non pas celles qui viennent encloses dedans des tuyaux. Il est certain qu'à Xaintes (qui est ville antique, en laquelle se trouve encores des vestiges d'un amphithéatre et plusieurs antiquitez, pareillement grande

quantité de monnoye des Empereurs) il y avoit un aqueduc duquel les vestiges y sont encores, par lequel ils faisoient venir l'eau de deux grandes lieuës distant de ladite ville, et toutesfois la ruine s'en est ensuivie en telle sorte qu'à présent il y a bien peu d'hommes qui ayent connoissance des vestiges de l'aqueduc susdit. Voylà pourquoy j'ay dit que combien que les antiques ayent besongné de meilleures estofes que les modernes et qu'ils ayent moins regardé aux frais, si est ce que l'on ne treuve aucunes fontaines antiques. Je ne dy pas pourtant que les sources soyent perdues : car l'on sçait bien que la source antique de la ville de Xaintes est encores au lieu d'où elle procédoit : pour laquelle voir, le Chancelier de l'Hospital se détourna de son chemin (revenant du voyage de Bayonne) pour voir l'excellence de ladite source. Il y a encores en certaines vallées entre la ville et la source, quelques arcades sur lesquelles l'on faisoit passer les eaux de ladite source : toutesfois la cause des dites arcades est inconnue au vulgaire. Et si tu veux sçavoir pourquoy je te mets devant les yeux ces arcades aux vallées, c'est pour te monstrer l'ignorance des modernes. Car, si les antiques eussent amené les tuyaux de leurs cours de fontaines par dessous la terre, il eust fallu monter et puis descendre, et encores monter autant de fois qu'il y eust eu de montagnes et vallées, et eust fallu accommoder les tuyaux à toutes ces passions ; et comme je t'ay dit en plusieurs endroits l'eau qui est ainsi contrainte, joints les vents subtils entremeslez avec elle, font des efforts tels, que nul homme n'a jamais eu la parfaite connoissance de la violence desdites eaux. C'est une chose merveilleuse des effects des eaux enserrées ; il y a bien peu d'hommes qui voulussent croire que l'eau qui remplist et occupe un tuyau de deux poulces de diamètre, estant violemment poussée par les vents ou autres eaux, elle se resserrera en telle sorte qu'elle passera par un canal d'un poulce de dia-

mètre : et par ce que les vents qui sont enclos dedans lesdits tuyaux ou canaux occupent autant de place que les eaux, les fontainiers sont bien souvent trompez en leurs entreprises : mesmement aux tuyauz enclos souz terre : car quelquefois lesdits tuyaux sont occupez par des racines qui s'engendrent et vejettent dedans, ayants quelque bout racinal entre les joinctures : autres sont occupez et engorgez par les eaux congélatives qui se lapifient au dedans desdits tuyaux. C'est pourquoy, les antiques faisoient les aqueducs aërez avec grande despence, afin d'amener les eaux sans violence et éviter tous ces accidens susdits. Toutesfois je suis certain que, quand les eaux se viennent à congeler soit en cristal ou autrement, elles sont contraintes de se reserrer en leur congélation, et ne se fait nulle congélation sans compression. Le semblable se trouve en la violence du feu qui, se trouvant enclos dedans les montaignes engendre une vapeur aqueuse et un vent si impétueux qu'il fait trembler la terre et renverser les montaignes et bien souvent les villes et villages, c'est la cause pourquoy les antiques faisoyent venir leurs sources d'eaux par aqueducs, et pour donner pente légitime à leurs eaux, ils faisoyent des arcades aux vallées pour s'accommoder aux montaignes. Je ne demande point de meilleur tesmoignage que le pont du Gua (Gard) qui est en Languedoc, lequel a esté fait expressément pour porter l'aqueduc qui traversoit la vallée, entre deux montaignes, afin d'amener l'eau de diz lieües distant de la ville de Nîmes : et ce pour obvier aux compressions et violences que les eaux eussent engendrées si on les eust voulut faire suivre les montaignes et vallées. Ledit pont est une œuvre admirable : car pour venir depuis le bas des montaignes jusques à la sommité d'icelles, il a fallu édifier trois rangs d'arcades, l'une sur l'autre, et sont lesdites arcades d'une hauteur extraordinaire et construites de pierres de merveilleuse grandeur. De là nous pouvons tirer que Nî-

mes (ville antique, en laquelle se trouve tesmoignage tant par l'amphithéâtre que par autres vestiges) estoit une ville en laquelle les anciens Empereurs Romains et leurs proconsuls avoient faict de grandes et superbes despenses, pour l'embellir et enrichir et y avoient employé des gens de sçavoir, des plus grands qui fussent en l'Empire Romain, comme l'ouvrage en fait encore foy. Si tu avais esté à Rome tu pourrois aisément juger combien les modernes sont esloignez des inventions de nos prédécesseurs sur le fait des fontaines : car il y a bien peu de bonnes maisons dedans Rome ausquelles il n'y ait des fontaines provenantes des aqueducs construits en l'air, et qu'ainsi ne soit, regarde un peu un pourtraict de laditte ville de Rome qui a esté nouvellement imprimé, tu verras en iceluy un réceptacle d'eau, haut eslevé, d'une grandeur assez superbe, lequel réceptacle contient si grande quantité d'eau qu'il fournit la plus grande part de ladite ville de Rome, car il y a audit réceptacle plusieurs acqueducs, divisez par branches amenez et conduits de rue en rue pour fournir les palais et grandes maisons de la ville, et sont lesdits acqueducs amenez et conduits sur certaines arcades assez près l'une de l'autre et toutes-fois autant eslevées en l'air que les maisons de laditte ville. Et te faut notter qu'il y a un grand acqueduc principal venant de bien loin, qui fournit le grand réceptacle, duquel procèdent tous les autres acqueducs. Or si les fontaines des fontainiers antiques, faites avec si grande despense, n'ont peu durer jusques à présent, combien moins de durée peut-on espérer de celles que les fontainiers modernes font passer par monts et vaux avec des tuyaux de plomb soudez et cachez trois ou quatre pieds dans terre. Si monsieur l'architecte de la Royne, qui avoit hanté l'Italie et qui avoit gaigné une auctorité et commandement sur tous les artisans de ladite Dame, eust eu tant soit peu de philosophie seulement naturelle, sans au-

cunes lettres, il eust fait faire quelque muraille ou arcade à la vallée de saint Cloud, et de là, faire venir son eau tout doucement, depuis le pont de sainct Cloud, jusques aux murailles du parc, et puis renforcer ladite muraille de la closture dudit parc pour faire passer l'eau par dessus, et au bout de l'angle et coing dudit parc, faire certaines arcades en diminuant petit à petit jusques au dedans, et lors la fontaine eust peu durer, et n'y eust fallu faire tant de regards

THÉORIQUE

Puis que tu trouves tant d'imperfections és eaux des mares, puits et és conduits ou tuyaux des fontaines, je te veux à présent faire une demande, à sçavoir qui est la cause que les sources des fontaines naturelles sont meilleures les unes que les autres?

PRACTIQUE

Un homme qui a hanté les minières, fossez et tranchées, et qui a considéré les diverses espèces des terres argileuses, et qui a voulu connoistre les diverses espèces de sels et autres choses fossiles, il peut aysément juger de la cause de la bonté ou mauvaistié des eaux provenans des sources naturelles. Et pour en donner jugement certain, il faut premièrement considérer qu'il n'y a aucune partie en la terre qui ne soit remplie de quelque espèce de sel qui cause la génération de plusieurs choses, soit pierre, ardoise ou quelque espèce de métal ou minéral, et est chose certaine que les parties intérieures de la terre ne sont plus oysives que les extérieures qui produisent journellement arbres, buissons, ronces, espines et toutes espèces de végétatif. Il faut donc conclure qu'il est impossible que le cours des fontaines puisse passer par les veines de la terre sans mener avec soy quelque espèce de sel, lequel estant dissoult dedans l'eau est inconneu et hors du jugement des hommes : et selon que le sel sera vénéneux,

il rendra l'eau vénéneuse; comme celles qui passent par les minières d'airain, elles amenent avec soy un sel de vitriol ou coperoze fort pernicieux : Celles qui passent par des veines alumineuses ou salpestreuses, ne peuvent amener sinon la substance salsitive par où elles passent : et si aucunes sources passent par des bois ou troncs pourriz dedans terre, telles eaux ne peuvent estre mauvaises, par ce que le sel des bois pourriz n'est vénéneux comme celuy de la coperoze. Je ne dy pas qu'il n'y aye quelque arbre et conséquemment des plantes, desquelles le sel peut estre vénéneux; et ne faut penser que toutes eaux bonnes à boire soyent exemptes de venin : mais un peu de venin en une grande quantité d'eau n'a pas puissance d'actionner sa nature mauvaise : comme les eaux qui passent par des veines où il y a du sel commun ne peuvent estre mauvaises. Celles qui passent dedans les canaux des rochers ne peuvent amener autre chose que du genre de sel qui a causé la congélation desdits rochers : et ledit sel est conneu en la calcination extraite des pierres desdits rochers, et lors que telles pierres sont calcinées l'on trouve au goust de la langue la mordication et acuité dudit sel, lequel estant dedans l'eau peut aussi bien congeler des pierres au corps de l'homme comme il fait en la terre, n'estoit la raison que j'ay alléguée cy dessus : que la grande quantité d'eau efface le pouvoir d'un peu de venin. C'est chose certaine qu'il y a dès fontaines qui donnent les fièvres, à ceux qui en boyvent. Je n'ay jamais veu venir estranger au pays de Bigorre pour y habiter, que bien tost après n'ayt pris les fièvres : l'on voit audit pays grand nombre d'hommes et femmes qui ont la gorge grosse comme les deux poings; et est chose toute certaine que les eaux leur causent ce mal, soit par la froidure des eaux ou par les minéraux par où elles ont passé. Pline raconte au trentiesme livre de son histoire naturelle, chap. 16, qu'il y a une fontaine en Arcadie, de

laquelle l'eau est d'une nature si pernicieuse qu'elle dissipe tous les vaisseaux ausquels elle est mise : Et ne peut on trouver aucun vaisseau qui la puisse contenir. Sur ce propos je diray ce qu'en escrit Plutarque en la vie d'Alexandre le Grand, c'est qu'aucuns ont pensé qu'Aristote enseigna à Antipater le moyen de pouvoir recueillir de ceste eau, à sçavoir dans l'ongle d'un asne, et qu'Alexandre fut ainsi empoisonné. C'est une chose toute certaine que tout ainsi qu'il y a diverses espèces de sels en la terre, qu'il y a aussi diverses huiles, tesmoin l'huile de pétrolle qui sort des rochers : et faut croire que le bitumen n'est autre chose qu'huile au paravant qu'il soit congelé. Et tout ainsi comme les eaux sousternées apportent avec elles quelques espèces de sels par où elles passent, semblablement si elles treuvent des huiles, elles les amèneront avec elles, et en beuvant telles eaux, nous beuvons souvent et de l'huile et du sel. N'as-tu pas leu quelques historiens qui disent qu'il y a un fleuve et quelques fontaines, d'où il sort grande quantité de bitumen, lequel est recueilli par les habitans du pays, lesquels en font grand trafic, le faisant transporter en pays estranges ? Et pour l'asseurance et tesmoignage de ce que j'ay dit que les huiles et sels peuvent rendre les eaux mauvaises et pernicieuses : ceux qui ont escrit des fontaines et des fleuves rendent tesmoignage que telles eaux sont pernicieuses et que mesme les oyseaux meurent de la senteur d'icelles. Les sources qui passent au travers des mines des terres argilleuses, ne peuvent qu'elles n'amènent quelque salsitude mauvaise : d'autant qu'il se treuve bien peu de terre argileuse, où il n'y ait quelques marcassites sulphurées et commencement de métaux : aussi qu'il y a bien peu de terres argilleuses qui ne soyent de diverses couleurs, comme de blanc, rouge, jaune, noir, ou gris, entremeslées des couleurs susdites, lesquelles couleurs sont causées par les minéraux sulphurez qui sont dedans icelle :

comme nous sçavons, à la vérité, que le fer, le plomb, l'argent, l'anthimoine et plusieurs autres minéraux ont en eux une teinture jaune, dont les terres jaunes ont pris leur couleur. Voylà donc un tesmoignage inexpugnable que les eaux qui passent par les terres argilleuses amènent avec elles du sel semblable à celuy qui est esdites terres : lesquelles terres ne pourroyent jamais s'endurcir, cuire, colliger ni se fixer si ce n'estoit la vertu du sel qui est esdites terres, et par le moyen dudit sel, elles sont bonnes à faire briques, tuilles et toutes espèces de vaisseaux pour le service de l'homme, comme je donneray plus clairement à entendre parlant des terres argilleuses et des pierres : et feray fin au propos de la bonté ou malice des eaux, si ce que j'en ay dit t'a suffisamment contenté.

THÉORIQUE

Je me contente plus que suffisamment de ce que tu m'en as discouru : toutesfois jusques icy, je n'ay rien entendu de toy de la cause des eaux chaudes qui sont en plusieurs pays et mesmes en France, au lieu de Cauterets, Bavières (Bagnères), et en plusieurs autres lieux.

PRACTIQUE

Je ne te puis asseurer d'autre chose qui puisse causer la chaleur des eaux, que les quatre matières cy dessus nommées, sçavoir le souphre, le charbon de terre, les mottes de terre et le bitumen : mais nulle de ces choses ne peut eschauffer les eaux, si premièrement le feu n'est jeté ou esprins au dedans de l'une de ces quatre matières. Tu me diras qui est ce qui auroit mis le feu soubs terre pour brusler ces choses ? A ce, je réponds qu'il ne faut qu'une pierre de rocher tomber ou s'encliner contre une autre pour engendrer certaines estincelles, lesquelles seront suffisantes pour allumer quelque veine sulphurée : et de là le feu

pourra suivre l'une des quatre matières susdites : en telle sorte que le feu ne s'esteindra jamais, tant qu'il trouvera matière pour se nourrir ; et quand l'une de ces quatre est allumée, les eaux qui sont encloses dedans les rochers descendantes continuellement de degré en degré, jusques à ce qu'elles soyent au lieu où lesdites matières sont allumées, ne peuvent passer qu'elles ne s'eschauffent, et cela ne se peut faire qu'il n'y ait un merveilleux tourment engendré du feu et de l'eau : et quelque chose que les philosophes ayent dit des tremblements de terre, je ne confesseray jamais qu'aucun tremblement de terre se puisse faire sans feu : bien leur confesseray-je que les eaux seules avec les vents enclos dedans icelles, peuvent abysmer châteaux, villes et montaignes, tant par l'effect du vent enclos dedans les cavernes que par la compression des eaux desbordées qui par leur subtilité et véhémence peuvent pousser, demolir et ruyner ce que dessus : et ce par le moyen d'avoir chassé les terres sur lesquelles ces choses seront assises, et ayant concavé par dessouz les fondements, icelles choses peuvent tomber dedans cest abisme, sans aucune ayde ny action ignée. Mais les tremblements de terre ne peuvent estre engendrez que premièrement il n'y ait le feu, l'eau et l'aër joincts ensemble. Quelques historiens racontent qu'en certains pays, il y a des tremblements de terre qui ont duré l'espace de deux années (chose fort aisée à croire), et cela ne se peut faire par autre moyen que par celuy que j'ay mis cy dessus. Il faut qu'au paravant que la terre tremble, il y ait grande quantité de l'une de ces quatre matières (que j'ay nommées cy devant) allumée, et estant allumée, qu'elle aye trouvé en sa voye quelques réceptacles d'eaux dedans les rochers et que le feu soit si grand qu'il aye puissance de faire bouillir les eaux encloses dedans les rochers, et alors par le feu, les eaux et l'aër enclos s'engendrera une vapeur qui viendra soulever par sa puissance les rochers,

terres et maisons qui seront au dessus. Et d'autant que la violence du feu, de l'eau et de l'aër ne pourra jeter d'un costé ny d'autre une si grande masse, elle la fera trembler et en tremblant il se fera quelques subtiles ouvertures qui donneront quelque peu d'aër au feu, à l'eau et aux vents, et par tel moyen la violence qui autrement eut tout renversé est pacifiée; que si les trois matières qui font trembler, ne prenoyent quelque peu d'aër en faisant leur action, il n'y a si puissante montaigne qui ne fust soudain renversée, comme il est advenu en plusieurs lieux, que plusieurs montaignes ont esté converties en vallées par tremblements de terre, et plusieurs vallées en montaignes par une mesme action. Et lors que lesdits tremblements ont jetté bas villes, chasteaux et montaignes, ç'a esté lors que les trois matières susdites estant en leur grand combat ne pouvoyent avoir aucune haleine. Or il falloit nécessairement, ou que les choses qui estoyent dessus ces trois éléments vainquissent et qu'elles estoufassent lesdits éléments, ou bien que les éléments joincts ensemble en leur superbe grandeur vainquissent, se donnant ouverture pour vivre. Veux tu que je te die le livre des Philosophes où j'ay appris ces beaux secrets ? ce n'a esté qu'un chauderon à demy plein d'eau, lequel en bouillant quand l'eau estoit un peu asprement poussée par la chaleur du cul du chauderon, elle se souslevoit jusques par dessus ledit chauderon : et cela ne se pouvoit faire qu'il n'y eust quelque vent engendré dedans l'eau par la vertu du feu : d'autant que le chauderon n'estoit qu'à demy plein d'eau quand elle estoit froide, et estoit plein quand elle estoit chaude. Les fourneaux ausquels je cuis ma besongne, m'ont donné beaucoup à connoistre la violence du feu : mais entre les autres choses qui m'ont fait connoistre la force des éléments qui engendrent les tremblements de terre, j'ay considéré une pomme d'airain qu'il n'y aura qu'un petit d'eau dedans, et estant es-

chauffée sur les charbons, elle poussera un vent très-véhément, qu'elle fera brusler le bois au feu, ores qu'il ne fut coupé que du jour mesme.

THÉORIQUE

Tu es pris à ce coup par tes mesmes paroles : car tu as dit cy dessus que les eaux et l'aër poussez et courroucez par la violence du feu qui est leur contraire, ne pouvoyent subsister ensemble, qui causoit les tremblements de terre et renversements des villes et chasteaux, comme feroyent plusieurs caques de poudre à canon emflambez. Et à présent je prouve le contraire, par le recueil de tes paroles. Car tu dis que les eaux chaudes (desquelles on fait les bains, tant à Aignes-chaudes (Chaudes-aigues), Cauterets, Bavières, qu'à Aix en Alemagne, Savoye et Provence, et autres lieux), sont eschauffées par le feu qui est continuel sous la terre ou par le souphre, le charbon et mottes de terre ou par le bitumen. Et ce, néantmoins je sçay bien qu'il y a long temps que lesdites fontaines chaudes ont duré et durent encores en mesme estat, voire si long temps que la mémoire en est perdue. Et si ainsi estoit que tu dis, le feu, l'aër et l'eau n'essent ils pas long temps y a ruyné et despecé et fait sauter à dextre et à senestre les canaux et voutes, par lesquelles lesdites eaux passent ? ou pour le moins elles engendreroyent (selon que tu dis) un continuel tremblement de terre.

PRACTIQUE

Tu as fort mal entendu mes propos : car quand je t'ay parlé des tremblements de terre, je t'ay dit qu'en tremblant par la force des trois éléments enclos dessouz, qu'il se faisoit quelques subtiles ouvertures, par lesquelles sortoit une partie de la force et haleine de la vapeur desdits éléments, et qu'autrement lesdits éléments tourneroyent cul sur pointe, toutes

les voutes de dessus les canaux où se fait le mouvement, et d'autant que tu m'as dit que cela se devroit faire dedans les voutes, par lesquelles les eaux des bains sont eschauffées, par le mesme effect que celles qui causent le tremblement de terre, à ce je respon que la cause pourquoy la terre ne peut estre esbranlée ni agitée par lesdits feux, est par ce qu'il y a un canal par lequel les eaux passent et sortent hors, qui appaise la violence desdits éléments. Car iceux prennent haleine et aspirent par le canal par où l'eau sort. Et tout ainsi comme l'homme ne pourroit vivre ayant le col serré et l'aër enclos dedans le corps, aussi le feu ne sçauroit vivre sans aër. Et tout ainsi que l'homme et la beste à qui l'on estouperoit les conduits de l'haleine feroyent de grands efforts pour eschapper, ainsi le feu se trouvant occupé de trop grande abondance d'aër que luy mesme a causé, esmouvant l'humide, se trouvant dy-je ainsi opprimé et ne voulant point mourir, alors il renverse les montaignes pour avoir haleine, tendant afin de vivre, et c'est une conclusion si asseurée qu'il n'y a philosophe qui la sçeut impugner par raisons légitimes, je laisseray à dire le surplus à ce que nous parlions de l'Alchimie.

THÉORIQUE

Puis que nous sommes sur le propos des eaux chaudes, di-moy la cause pourquoy tant de personnes se vont baigner es-dites eaux, tant en France qu'en Alemagne. As-tu quelque jugement qu'elles puissent servir à guérir toutes maladies? Si tu en as quelque connoissance, je te prie me le dire.

PRACTIQUE

Tout ce que je puis connoistre de ces choses, c'est que comme le poisson, le lard et autres chairs sont fortifiées et endurcies par l'action du sel, il peut estre que les sels qui sont meslez parmy les eaux chaudes pourroyent endurcir

quelques lasches humeurs putrifiées au corps de ceux qui se baignent : mais pour t'asseurer ny croire qu'elles puissent servir à toutes maladies, je suis logé bien loing d'une telle opinion. Je me suis tenu quelques années à Tarbe, principale ville de Bigorre et ay veu plusieurs malades aller ausdits bains qui sont revenuz autant malades qu'ils estoyent auparavant : D'autre part si le feu est ceste année en un endroit où il y aura quelque espèce de minéral, et qu'iceluy aye vertu de guérir quelque maladie, peut estre que l'année qui vient le feu trouvera un autre minéral, duquel le sel ne pourra faire la mesme action que la première.

Voilà pourquoy je dy que les choses sont incertaines, d'autant que les eaux viennent de lieux inconnuz.

THÉORIQUE

Et des eaux de Spa au pays de Liège, veux tu aussi dire que la guérison d'icelles soit incertaine? N'y a il pas journellement des personnes malades de diverses maladies qui vont demeurer quelque temps audit lieu pour boire de ladite eau et s'en trouvent bien ? il n'est pas jusques aux femmes stériles qu'elles n'y aillent, afin de concevoir.

PRACTIQUE

Ta demande n'est pas à propos, par ce que les eaux de Spa ne sont pas chaudes : toutesfois, afin de respondre à ta demande, je te di que si les eaux de Spa pouvoient causer une conception aux femmes, elles feroient de beaux miracles. Je sçay bien que plusieurs y sont allées boire de ladite eau, qui eussent eu plus de proufit de boire du vin. Je ne dis pas que ladite eau ne soit utile contre la gravelle, par ce que plusieurs s'en sont bien trouvez : et la cause de ce est d'autant qu'elle provoque à uriner, et ne demeurant guères à passer par les parties ordinaires, les matières qui causent

la pierre n'ont pas le loisir de s'assembler pour s'endurcir et lapifier. Aucuns médecins et autres personnes tiennent pour certain que lesdites eaux passent par des minières de fer, et prennent cet argument de ce que la gueule de la source est teinte en jaune. L'argument est fort bien fondé, comme tu l'entendras par les preuves que je te diray cy après. Il se trouve en plusieurs villages du pays de Liége des fontaines qui ont la mesme vertu : Mais les habitans de Spa ont publié la leur des premiers, dont il leur revient un grand profit. Si ainsi est que la mine de fer ait telle vertu, il se trouvera au pays des Ardennes grand nombre de fontaines autant bonnes que les susdites: par ce que les terres du pays sont pleines de mines de fer, les terres argilleuses jaunes qui y sont, en rendent tesmoignage.

THÉORIQUE

Tu m'as cy-devant fait entendre que si les eaux des bains de Bavières, Cauterets, Argelais et Aix avoient quelque vertu de guérir les maladies, que cela se faisoit par la vertu des sels, et à présent tu dis que la mine de fer cause la vertu de l'eau de Spa.

PRACTIQUE

Quand tu auras bien entendu tout mon discours, tu connoistras que le fer n'est engendré d'autre chose que de sel. Mais par ce que ce propos se trouvera mieux à point en prouvant qu'il y a du sel en toutes choses, je l'y réserveray.

THÉORIQUE

Si ainsi est nous ne mangerions point de beurre frais. Je ne vis jamais un plus arresté sur ces sels. Mais me penserois tu faire croire qu'il y eust du sel souz la terre et que les eaux le puissent amener pour causer les effects de la médecine ?

PRACTIQUE

Tu n'es guère sage de faire une telle demande, as-tu point ouy dire à ceux qui sont venus de Pologne, que la minière de sel est merveilleusement basse dedans terre ? n'as tu pas aussi ouy dire qu'il y a des puits salez en Lorraine ? Il me semble l'avoir dit cy dessus. Ne sçait-on pas qu'en Bearn, il y a des fontaines salées, desquelles l'on fait le sel qui fournist la pluspart dudit pays et de Bigorre ? Ce n'est pas encores assez : car quand il n'y auroit point de sel commun, és terres et canaux où le feu est allumé, par où les eaux chaudes passent, il y en aura de plusieurs autres espèces : par ce que si le feu qui est embrazé dedans les parties sousternées trouve du marbre ou autre espèce de pierre, de laquelle l'humeur ne soit fixe, le feu les calcinera et estant réduites en chaux, les eaux qui passent par ladite chaux dissoudront le sel qui estoit au marbre et autres pierres imparfaites; j'appelle pierres imparfaites, celles qui sont sujettes à se calciner. Les parfaites ne se calcinent jamais, ains se vitrifient. Item, si le feu qui est allumé et qui a causé la chaleur des eaux, s'est attaché és mottes de terre qui sont pleines de petites racines, ce qui les fait brusler, les mottes et racines estant bruslées, laisseront le sel qui est en elles, et l'ayant laissé dedans les cendres, et les eaux, passant au travers d'icelles, ne faudront jamais d'emporter le sel dissout en icelles : autant s'en pourra faire des cendres du souphre et du charbon de terre. Et encores que les eaux ne peussent estre salées par les moyens que je dis (ce qui ne peut estre autrement), encores seroyent-elles salées du sel qui dégoutte continuellement avec les eaux qui passent au travers des terres pour se rendre jusques au lieu, là où lesdits feux sont allumez. Il faut donc conclure que, dedans lesdites eaux chaudes, il y peut avoir plusieurs et diverses espèces de sels tout en un mesme temps : je dis

et sel commun, sel de vitriol, sel d'alun et de coperoze et de toutes espèces de minéraux. Et outre ce que je dis il y peut avoir plusieurs espèces de sels qui seront entremeslez avec du sable ou caillous, en telle sorte que la violence du feu les aura contrains se vitrifier : comme ainsi soit que cela soit advenu par accident à ceux qui premièrement ont inventé le verre. Aucuns disent que les enfans d'Israël, ayant mis le feu en quelque boys, le feu fut si grand qu'il eschauffa le nitre avec le sable jusques à le faire couler et distiler le long des montagnes, et que deslors on chercha l'invention de faire artificiellement ce qui avoit esté fait par accident, pour faire les verres. Autres disent que l'exemple fut pris sur le rivage de la mer, là où quelques pirates estoyent descendus à bord, et voulant faire bouillir leur marmitte et n'ayans aucuns chenêts ou landiers, prindrent des pierres de nitre, sur lesquelles ils mirent des grosses buches, et grande quantité de bois, qui causa un si grand feu que lesdites pierres se vindrent à liquifier, et estant liquifiées, descoulèrent sur le sablon ; qui fut cause que ledit sablon estant entremeslé avec le nitre fut vitrifié comme le nitre, et le tout fit une matière diaphane et vitreuse. Aussi je te di : qui pourroit voir le lieu où les feux sont allumez dessouz les terres et montagnes, que l'on trouveroit plusieurs matières vitrifiées de diverses couleurs. Aussi trouveroit-on or et argent fondu, et autres métaux et minéraux ; car tout ainsi que j'ay dit une autrefois, que l'extérieur de la terre est tout plein de plantes diverses, aussi l'intérieur se travaille journellement à produire choses diverses, et par ce que j'ai dit cy dessus, que les feux qui sont enclos soubs la terre ne peuvent engendrer tremblement, sinon quand ils ne peuvent aspirer et que l'haleine est reserrée. Pour tesmoignage de mon dire j'ay esté adverti par plusieurs dignes de foy, que aux lieux où il y a des terres sulphurées, l'on voit de nuit un grand nombre de petis trous au travers de la terre, par les-

quels sortent des flambes de feu procédantes du souphre qui est allumé par dessouz la terre, et disent que les trouz ne sont pas plus grands que trouz de vers, et autour de l'entrée desdits trouz l'on trouve du souphre que les flambes du feu ont elevé de dessouz la terre, et cesdits feux n'aparoissent que de nuit. Tu peux connoistre par là que le feu prenant aspiration par lesdits trouz, brusle sans faire aucune violence ni tremblement en la terre. Autant en est il de celuy qui eschauffe les eaux des bains par ce qu'il prend haleine par le canal desdites eaux. Jusques à présent j'ay pris peine de te faire entendre la cause des bontez ou malices des eaux, tant de celles des sources naturelles que des puits, mares et autres réceptacles, et tout cela tendant afin que tu connoisses mieux la bonté de l'eau des fontaines, que je te veux apprendre à faire ès lieux les plus stériles d'eaux. Je laisseray donc tous autres propos pour venir à la cause des sources naturelles : Et ce d'autant qu'il est impossible d'imiter nature en quelque chose que ce soit, que premièrement l'on ne contemple les effets d'icelle, la prenant pour patron et exemplaire, car il n'y a chose en ce monde où il y ait perfection, qu'és œuvres du souverain. En prenant donc exemple à ces beaux formulaires qu'il nous a laissez, nous viendrons à l'imitation d'iceux.

Quand j'ay eu bien long temps et de près considéré la cause des sources des fontaines naturelles, et le lieu de là où elles pouvoyent sortir, en fin j'ai conneu directement qu'elles ne procédoyent et n'estoyent engendrées sinon des pluyes. Voilà qui m'a meu d'entreprendre de faire des recueils des pluyes, à l'imitation et le plus près approchans de la nature, qu'il me sera possible ; et en ensuyvant le formulaire du souverain fondateur, je me tiens tout asseuré que je pourray faire des fontaines desquelles l'eau sera autant bonne, pure et nette, que de celles qui sont naturelles.

THÉORIQUE

Après que j'ai entendu ton propos je suis contraint de dire que tu es un grand fol. Me cuides-tu si ignorant que je veuille adjouster plus de foy à ce que tu dis, qu'à un si grand nombre de philosophes qui disent que toutes les eaux viennent de la mer, et qu'elles y retournent? Il n'y a pas jusques aux vieilles qui ne tiennent un tel langage, et de tout temps nous l'avons tous creu. C'est à toy une grande outrecuidance de nous vouloir faire croire une doctrine toute nouvelle, comme si tu estois le plus habile philosophe.

PRACTIQUE

Si je n'estois bien asseuré en mon opinion, tu me ferois grand honte : mais je ne m'estonne pas pour tes injures ny pour ton beau langage : car je suis tout certain que je le gaigneray contre toy et contre tous ceux qui sont de ton opinion, fut ce Aristote et tous les plus excellents philosophes qui furent jamais : car je suis tout asseuré que mon opinion est véritable.

THÉORIQUE

Venons donques à la preuve : baille-moi quelques raisons par lesquelles je puisse connoistre qu'il y a quelque apparence de vérité en ton opinion.

PRACTIQUE

Ma raison est telle, c'est que Dieu a constitué les limites de la mer, lesquelles elle ne passera point : ainsi qu'il est escrit és Prophètes. Nous voyons par les effects, cela estre véritable, car combien que la mer en plusieurs lieux soit plus haute que la terre, toutesfois elle tient quelque hauteur au milieu : mais aux extrémitez elle tient une mesure,

par le commandement de Dieu, afin qu'elle ne vienne submerger la terre. Nous avons de fort bons tesmoings de ces choses, et entre les œuvres de Dieu, ceste là est grandement merveilleuse, car si tu avois pris garde aux terribles effets de la mer, tu dirois qu'il semble qu'elle vienne de vingtquatre heures en vingtquatre heures, deux fois combattre la terre, pour la vouloir perdre et submerger. Et semble sa venue à une grande armée qui viendroit contre la terre pour la combatre : et la pointe, comme la pointe d'une bataille, vient hurter impétueusement contre les rochers et limites de la terre, menant un bruit si furieux qu'il semble qu'elle veuille tout destruire. Et pour ce qu'il y a certains canaux sur les limites de la mer és terres circonvoisines, aucuns ont édifié des moulins sur lesdits canaux, ausquels l'on a fait plusieurs portes pour laisser entrer l'eau dedans le canal, à la venue de la mer : afin qu'en venant elle face moudre lesdits moulins, et quand elle vient pour entrer dedans le canal, elle trouve la porte fermée, et ne trouvant serviteur plus propre qu'elle mesme, elle ouvre la porte et fait moudre le moulin pour sa bien venuë. Et quand elle s'en veut retourner, comme une bonne servante, elle mesme ferme la porte du canal, afin de le laisser plein d'eau, laquelle eau l'on fait passer après par un destroit : afin qu'elle face toujours moudre le moulin. Et s'il estoit ainsi que tu dis, suyvant l'opinion des philosophes, que les sources des fontaines vinssent de la mer, il faudroit nécessairement que les eaux fussent salées, comme celles de la mer, et qui plus est, il faudroit que la mer fust plus haute que non pas les plus hautes montaignes, ce qui n'est pas.

Item, tout ainsi que l'eau qui est entrée au dedans des canaux et fait moudre les moulins, et qui amène les bateaux en plusieurs et divers canaux, pour charger le sel, bois et autres choses limitrofes de la mer, est sujette à suivre la

grande armée de mer, qui est venue éscarmoucher la terre. En cas pareil je di qu'il faudroit que les fontaines, fleuves et ruisseaux, s'en retournassent avec elle : et faudroit aussi qu'ils fussent taris pendant l'absence de la mer, tout ainsi que les canaux sont emplis par la venuë de la mer et tarissent en son absence. Regarde à présent si tes beaux philosophes ont quelque raison suffisante pour convaincre la mienne. C'est chose bien certaine que quand la mer s'en est allée, elle descouvre en plusieurs lieux plus de deux grands lieuës de sable, où l'on peut marcher à sec, et faut croire que quand elle s'en retourne, les poissons s'enfuyent avec elle. Il y a quelque genre de poissons quilles, comme les moulles, sourdons, pétoncles, availlons, huitres et plusieurs espèces de burgaus, lesquels sont faits en forme de limace qui ne daignent suivre la mer, mais se fiant en leurs armures, ceux qui n'ont qu'une coquille s'attachent contre les rochers, et les autres qui en ont deux demeurent sur le sable. Aucuns genres d'iceux, lesquels sont formez comme un manche de couteau, ayant environ demy pied de long, se tiennent cachez dedans le sable bien avant, et alors les pescheurs les vont quérir. C'est une chose admirable que les huitres estant apportées à dix ou douze lieuës de la mer, elles sentent l'heure qu'elle revient, et approchent des lieux où elles faisoient leurs demeurances, et d'elles mesmes s'ouvrent, pour recevoir aliment de la mer, comme si elles y estoyent encores. Et à cause qu'elles ont ce naturel, le cancre sçachant bien qu'elles se viendront présenter portes ouvertes, quand la mer retournera en ses limites, se tient près de leurs habitations, et ainsi que l'huitre aura ses deux coquilles ouvertes, ledit cancre pour tromper l'huitre prend une petite pierre, laquelle il met entre les deux coquilles, afin qu'elles ne se puissent clorre, et ce fait, il a moyen de se repaistre de laditte huitre. Mais les souris n'ont pas conneu la cause pourquoy les huitres

avoient deux coquilles : car il est advenu en plusieurs lieux bien distans de la mer, lors que les huitres sentoyent l'heure de la marée, et qu'elles se venoient à ouvrir, comme j'ay dit cy dessus, les souris les trouvans ouvertes les vouloyent manger, et l'huitre sentant la douleur de la morsure venoit à clorre et resserrer ses deux coquilles, et par ce moyen plusieurs souris ont été prises : car elles n'avoyent pas mis de pierre entre deux, comme le cancre. Quant est des gros poissons, les pescheurs des isles de Xaintonge ont inventé une belle chose pour les tromper : car ils ont planté en certains lieux dedans la mer plusieurs grandes et grosses perches, et en icelles ont mis des poulies auxquelles ils attachent les cordes de leurs rets ou filets, et quand la mer s'en est allée ils laissent couler leurs filets dessus le sable, laissans toutesfois la corde où ils sont attachez tenant des deux bouts ausdittes poulies. Et quand la mer s'en revient, les poissons viennent avec elle et cherchent pasture d'un costé et d'autre, ne se donnant point de difficulté des filets qui sont sur le sable, par ce qu'ils nagent au dessus : et quand les pescheurs voyent que la mer est preste de s'en retourner, ils lèvent leurs filets jusques à la hauteur de l'eau, et les ayant attachez audites perches, le bas desdits filets est compressé de plusieurs pierres de plomb, qui les tient roides par le bas. Les mariniers ayants tendu leurs rets et eslevez en telle sorte, attendent que la mer s'en soit allée, et comme la mer s'en veut aller, les poissons la veulent suyvre, comme ils ont accoustumé : mais ils se trouvent deceus d'autant que les filets les arrestent, et par ce moyen sont pris par les pescheurs, quand la mer s'en est allée.

Et afin de ne sortir hors de nostre propos je te donneray un autre exemple. Il faut tenir pour chose certaine que la mer est aussi haute en esté comme en hyver, et quand je dirois plus, je ne mentirois point, par ce que les marées

les plus hautes sont en la pleine lune du mois de Mars, et à celle du mois de Jullet : auquel temps elle couvre plus de terre és parties maritimes des insulaires Xaintoniques, que non pas en nulle autre saison. Si ainsi estoit que les sources des fontaines vinssent de la mer, comment pourroient elles tarir en esté, veu que la mer n'est en rien moindre qu'en hyver, prens garde à ce propos, et tu connoistras que si la mer alaictoit de ses tétines les fontaines de l'univers, elles ne pourroient jamais tarir és mois de Jullet, Aoust et Septembre, auquel temps un nombre infiny de puits se tarissent. Il faut que je dispute encores contre toy et les Philosophes Latins, parce que tu ne trouves rien de bon s'il ne vient des Latins. Je te di pour une règle générale et certaine, que les eaux ne montent jamais plus haut que les sources d'où elles procédent. Ne sçais-tu pas bien qu'il y a plus de fontaines és montagnes que non pas aux vallées : et quant ainsi seroit que la mer fust aussi haute que la plus haute montagne, encores seroit il impossible que les fontaines des montágnes vinssent de la mer : et la raison est, par ce que pour amener l'eau d'un lieu plus haut pour la faire monter en un autre lieu aussi haut, il faut nécessairement que le canal par où l'eau passe soit si bien clos qu'il ne puisse rien passer au travers : autrement l'eau estant descenduë en la vallée elle ne remonteroit jamais és lieux hauts, mais sortiroit au prochain trou qu'elle trouveroit. A présent donc je veux conclure que quand la mer seroit aussi haute que les montagnes, les eaux d'icelle ne pourroient aller jusques aux parties hautes des montaignes ; d'où les sources procèdent. Car la terre est pleine en plusieurs lieux de trouz, fentes et abysmes, par lesquels l'eau qui viendroit de la mer sortiroit en la plaine, par les premiers trouz, sources ou abysmes qu'elle trouveroit, et au paravant qu'elle montast jusques au sommet des montagnes, toutes les plaines seroyent abysmées

et couvertes d'eau : et qu'ainsi ne soit que la terre soit percée, les feux continuels qui sortent des abysmes amènent ave soy des vapeurs sulphurées qui en rendent tesmoignage, et ne faudroit qu'un seul trou, ou une seule fente, pour submerger toutes les plaines. Or va quérir à présent tes Philosophes Latins pour me donner argument contraire, lequel soit aussi aisé à connoistre, comme ce que je mets en avant.

THÉORIQUE

Tu dis que si les sources des fontaines venoyent de la mer, que les eaux en seroyent salées, comme celles de la mer, et toutesfois l'opinion générale et commune est que les eaux se dessalent en passant par les veines de la terre.

PRACTIQUE

Ceux qui soustiennent une telle opinion n'y entendent rien : parce qu'il est plustost à croire que le sel de la mer vient de la terre, y estant porté tant par les eaux des rivières qui se rendent en icelle, que par les flots impétueux qui frappent violemment contre les rochers et terres salées. Car il te faut notter qu'en plusieurs pays il y a des rochers de sel. Il y a quelque auteur qui a mis en ses œuvres qu'il y a un païs où les maisons sont faites de pierres de sel ; quoy considéré il te faut chercher arguments plus légitimes pour me faire croire que les eaux des fontaines et rivières procèdent de la mer.

THÉORIQUE

Et je te prie fay-moy donc bien entendre ton opinion, et d'où tu cuides qu'elles peuvent venir, si elles ne viennent de la mer.

PRACTIQUE

Il faut que tu croyes fermement que toutes les eaux qui

sont, seront et ont esté, sont créés dès le commencement du monde : Et Dieu ne voulant rien laisser en oysiveté, leur commande aller et venir et produire. Ce qu'elles font sans cesse, comme j'ay dit que la mer ne cesse d'aller et venir. Pareillement les eaux des pluyes qui tombent en hyver remontent en esté pour retourner encores en hyver, et les eaux et la réverbération du Soleil et la siccité des vents frappans contre terre fait eslever grande quantité d'eau : laquelle estant rassemblée en l'aër et formée en nuées, sont parties d'un costé et d'autre comme les hérauts envoyez de Dieu. Et les vents poussant lesdittes vapeurs, les eaux retombent par toutes les parties de la terre, et quand il plaist à Dieu que ces nuées (qui ne sont autre chose qu'un amas d'eau) se viennent à dissoudre, lesdites vapeurs sont converties en pluies qui tombent sur la terre.

THÉORIQUE

Véritablement je connois à ce coup que tu es un grand menteur, et si ainsi estoit que les eaux de la mer fussent eslevées en l'aër, et tombassent après sur la terre, ce seroit des eaux salées, te voylà donc pris par tes paroles mesme.

PRACTIQUE

C'est fort mal théoriqué à toy : me cuides tu surprendre par ce poinct ? tu es bien loing de ton compte. Si tu avois considéré la manière comment se fait le sel commun, tu n'eusses mis un tel argument en avant, et s'il estoit ainsi que tu dis, l'on ne pourroit jamais faire de sel. Mais il te faut entendre que quand les sauniers ont mis l'eau de la mer dedans leurs parquetages, pour la faire congeler à la chaleur du soleil et du vent, elle ne se congèleroit jamais n'estoit la chaleur et le vent qui élève en haut l'eau douce qui est entre-mêlée parmy la salée. Et quand l'eau douce est éxalée, la salée se vient à craimer et congeler. Voilà

comment je preuve que les nuées eslevées de l'eau de la mer ne sont point salées. Car si le soleil et le vent exaloyent l'eau salée de la mer, ils pourroient aussi éxaler celle de quoy l'on fait le sel, et par ce moyen il seroit impossible de faire du sel. Voilà tes argumens vaincuz.

THÉORIQUE

Et que deviendra donc l'opinion de tant de philosophes qui disent que les fontaines, fleuves ou rivières sont engendrées d'un aër espois qui sort du dessous des montaignes, de certaines cavernes, qui sont dans lesdittes montaignes, et disent qu'iceluy aër vient à s'espoissir, et quelque temps après se dissoult et convertit en eau, qui cause la source des fontaines et rivières?

PRACTIQUE

Entends-tu bien ce que tu dis; que c'est un aër qui s'espoissit contre les voutes des cavernes, rochers, et que cela se vient à dissoudre en eau? pose le cas que cela soit: toutesfois il me semble que la manière de parler est mal propre. Tu dis que c'est un aër espoissy, et puis qu'il se dissout en eau : c'estoit donc de l'eau conforme à celle que je dy qui est eslevée, que l'on appelle nuées, lesquelles s'approchant près de la terre obscurcissent l'aër par une compression qu'elles apportent, et font que ledit aër est tellement esmeu par compression des eaux assemblées en forme de nuées. Et qu'ainsi ne soit, prens garde quand lesdites nuées sont dissoutes et réduites en pluyes, tu connoistras que les vents ne sont autre chose qu'une compression d'aër, engendrée par la descente des eaux : d'autant qu'après que les eaux sont tombées en bas, les vents sont soudain pacifiez : et de là est venu le proverbe que l'on dit : petite pluye abat grand vent. Ainsi donc la pluye avoit causé lesdits vents, lesquels estant pacifiez par la cheute de la pluye, deslors

l'aër qui estoit obscurcy, commence à s'éclaircir. C'est pour te faire entendre que je ne nie pas que les eaux encloses dedans les cavernes et gouffres des montagnes ne se puissent exaller contre les rochers et voutes qui sont au dessouz desdits gouffres : mais je nie que ce soit la cause totale des sources des fontaines : tant s'en faut, car si tu veux considérer que depuis la création du monde, il est sorti continuellement des fontaines, fleuves et ruisseaux desdites montagnes, tu connoistras bien qu'il est impossible que lesdites cavernes peussent fournir d'eau pour une année, non pas pour un mois, autant de fleuves qui descoulent journellement. Il faut donc conclure que les eaux qui sortent desdittes cavernes ne viennent ni de la mer ni des abysmes : car je sçay à la vérité que desdits creux des rochers il sort une merveilleuse quantité d'eau : et en plusieurs montagnes on la void sortir comme une grosse fumée espesse qui en s'eslevant en haut obscurcit l'aër en se dilatant parmi iceluy d'une part et d'autre, et quand laditte vapeur vient à se dissoudre ce n'est autre chose que pluye. J'ay veu plusieurs fois sortir de telles espoisses vapeurs au pays d'Ardenne, et ceux qui les voyoyent sortir comme moy, disoyent que dans peu de temps nous aurions de la pluye, estans bien asseurez que lesdites vapeurs se dissoudroyent en eau. J'ay veu aux montagnes Pyrénées, plusieurs fois sortir de telles vapeurs qui estant élevées en haut se conglaçoyent en neiges, et bien tost après lesdittes neiges couvroyent toute la terre. Je ne nie donc pas que les vapeurs aqueuses des cavernes souzternées ne puissent contenir grande quantité d'eaux : mais il faut nécessairement qu'elle y aye esté mise et portée par les postes et messagers de Dieu, sçavoir est, les vents, pluyes, orages et tempestes, comme il est escrit que ce sont les hérauts de la justice de Dieu. Or donc les eaux des cavernes y ont esté mises par les pluyes engendrées tant des eaux qui sont eslevées de la mer, que de la terre et toutes

les choses humides, lesquelles en desséchant les vapeurs aqueuses, sont eslevées en haut pour tomber de rechef. Voilà comment les eaux ne cessent de monter et descendre; comme le Soleil et la Lune n'ont en eux nul repos, semblablement les eaux ne cessent de travailler à engendrer, produire, aller et venir ainsi que Dieu leur a commandé.

THÉORIQUE

Tu as cy devant conclud, comme par un arrest définitif, que toutes les sources des fontaines et fleuves ne procèdent d'autre chose que des eaux de pluyes, chose fort esloignée de toute opinion commune; je te prie, donne-moy quelque raison qui aye apparence de vérité, pour me faire croyre que ton dire soit fondé sur quelque preuve légitime.

PRACTIQUE

Au paravant que venir aux raisons, il te faut considérer la cause des montagnes, et conséquemment des vallées, et ayant considéré de bien près ces choses, tu entendras directement la raison pourquoy en certaines contrées l'on ne peut trouver aucune source d'eau, non pas mesme souz la terre, pour faire des puits : Et quand tu auras entendu ces choses, il te sera aisé à croire que toutes fontaines ne procèdent que des sources provenantes des pluyes. Venons donc à la connoissance des montagnes, pourquoy c'est qu'elles sont plus hautes que la terre. Il n'y a autre raison que celle de la forme de l'homme : car tout ainsi que l'homme est soustenu en sa hauteur et grandeur à cause des os, et sans iceux, l'homme serait plus acroupy qu'une bouze de vache; en cas pareil si ce n'estoit les pierres et les minéraux qui sont les os de la forme des montagnes, elles seroyent soudain converties en vallées, ou pour le moins tous pays seroyent plats et à niveau, par les faits des eaux qui descendroyent avec elles des terres et montagnes droit aux

vallées. Ayant mis en ta mémoire une telle considération, tu pourras connoistre la cause pourquoy il y a plus de fontaines et rivières procédentes des montagnes que non pas du surplus de la terre; qui n'est autre chose sinon que les roches et montagnes retiennent les eaux des pluyes comme feroit un vaisseau d'airain. Et lesdites eaux tombantes sur lesdittes montagnes au travers des terres et fentes, descendent tousjours et n'ont aucun arrest jusques à ce qu'elles ayent trouvé quelque lieu foncé de pierre ou rocher bien contigu ou condencé. Et lors elles se reposent sur un tel fond, et ayant trouvé quelque canal ou autre ouverture, elles sortent en fontaines ou en ruisseaux et fleuves, selon que l'ouverture et les receptacles sont grands : et d'autant qu'une telle source ne se peut jetter (contre sa nature) aux montagnes, elle descend aux valées. Et combien que les commencements desdittes sources venant des montagnes ne soyent guères grandes, il leur vient du secours de toutes parts pour les agrandir et augmenter : et singulièrement des terres et montagnes qui sont à dextre et à senestre du cours desdites sources. Voylà en peu de paroles la cause des sources des fontaines, fleuves et ruisseaux : et ne te faut chercher nulle autre raison que celle-là. Si les Philosophes ont escrit que les sources estoyent engendrées d'un air espois sourdant du bas des montagnes et que cedit air estant dissout en eau, causoit les fontaines : c'estoit donc de l'eau au paravant provenant des pluyes, estans tombées avant que remonter.

Venons à présent à la cause pourquoy il n'y a aussi bien des sources és plats pays et campagnes comme és montagnes. Tu dois entendre que si toute la terre était sableuze, déliée ou spongieuse, comme les terres labourables, l'on ne trouveroit jamais source de fontaines en quelque lieu que ce fust. Car les eaux des pluyes qui tomberoyent sur lesdittes terres, s'en iroyent tousjours en bas jusques au centre, et ne

se pourroyent jamais arrester pour faire puits ny fontaines. La cause donc pourquoy les eaux se trouvent tant és sources qu'és puits, n'est autre qu'elles ont trouvé un fond de pierre ou de terre argileuse, laquelle peut tenir l'eau autant bien comme la pierre ; et si quelqu'un cherche de l'eau dedans des terres sableuses, il n'en trouvera jamais si ce n'est qu'il y aye au dessous de l'eau quelque terre argileuse, pierre, ou ardoize, ou minéral, qui retiennent les eaux des pluyes quand elles auront passé au travers des terres; tu me pourras mettre en avant que tu as vu plusieurs sources sortant des terres sableuses, voire dedans les sables mêsmes : A quoy je répons, comme dessus, qu'il y a dessouz quelque fond de pierre, et que si la source monte plus haut que les sables, elle vient aussi de plus haut : et ne t'abuses point en ta seule opinion : car tu ne trouveras jamais raisons plus certaines que celle que je t'ay mis en plusieurs endroits de ce discours, et si tu ne me veux croire, c'est à moy grande folie de t'en parler d'avantage. Parquoy je feray fin de la cause des sources de fontaines.

THÉORIQUE

A la vérité il y a longtemps que nous sommes sur ce propos, et j'ay esté bien deçeu : par ce que dés le commencement tu m'as promis de me monstrer à faire des fontaines és lieux stériles d'eau, et en quelque part que je voudrois ; mais jusques icy tu ne m'en as pas dit un seul mot.

PRACTIQUE

Tu n'es guéres sage ; ne crois-tu pas que le médecin prudent n'ordonnera jamais une médecine à un malade, si premiérement il ne connoist la cause de la maladie? en cas pareil ne faloit-il point que, au paravant que t'apprendre à faire des fontaines, je te montrasse la cause de celles qui se font naturellement? Ne sçais-tu pas que je t'ai promis dés

le commencement de t'apprendre à faire des fontaines à l'imitation de celles du souverain fontainier? et comment cela se pourroit-il faire sans premiérement contempler les natures? voilà pourquoy je t'ai voulu inciter à te faire entrer en une telle contemplation. Et combien que cy devant je t'aye beaucoup parlé de l'essence des sources, si est ce que je te veux encore faire entendre qu'il est impossible qu'elles puissent procéder de la mer pour une cause que j'ay oublié à dire cy devant, qui est qu'il n'y a rien de vuide sous le ciel, et que, lors que la mer se retire des canaux, concavitez, trous ou voyes où elle estoit entrée quand elle estoit haute, les eaux n'ont pas si tost laissé lesdits trous ou canaux vuides qu'ils ne soyent remplis d'aër, et si l'eau retournant de la mer vient à enclorre et enfermer l'aër qui aura pris possession en son absence dans lesdits trous, iceluy y fera obstacle à l'eau s'il ne trouve quelque subtile aspiration pour luy céder place : et si cela se fait en une fiole de verre tant soit elle petite ou grande, combien cuides-tu que cela se peut faire plus asseurément en un canal d'eau qui iroit depuis la mer jusques aux montagnes d'Auvergne? si tu dis que entre les montaignes et la mer il y peut avoir quelques subtiles aspirations par lesquelles l'aër s'en pourra fuir au devant de l'eau, je respons que si l'aër y passe, l'eau passera aussi : et est certain que l'eau de la mer vient d'une telle vitesse que quand il y auroit un canal bien clos depuis la mer jusques aux montaignes, et qu'elle fut aussi haute que les montaignes, si est ce que l'eau ne pourroit venir jusques ausdites montaignes, qu'elle ne fit crever le canal à cause de la grande distance et de l'aër enclos avec elle. Et comme j'ay dit une autrefois, si cela se pouvoit faire, les rivières, fontaines et sources des montaignes tariroyent quand la mer s'en seroit allée, qui est une règle aussi certaine que celle que j'ay dit cy dessus, à sçavoir que si les fontaines et rivières venoyent de la mer,

les eaux seroyent salées. J'ay encores une exemple singulière, et pour la dernière de ce propos qui est qu'aux pays et isles de Xaintonge limitrophes de la mer, il y a en plusieurs bourgs et villages, des puits doux et des puits salez, l'on peut connoistre clairement par là que les puits dont les eaux sont salées, sont abreuvez de l'eau de la mer, et les puits d'eau douce qui sont près des salées, et aussi près de la mer, sont abreuvez des esgouts des pluyes qui viennent de la partie contraire de la mer. Et qui plus est, et bien à noter, il y a plusieurs petites isles environnées et entourées d'eau de la mer, mesme quelques unes qui ne contiennent pas un arpent de terre ferme, esquelles il y a des puits d'eau douce; ce qui donne clairement à connoistre que lesdites eaux douces ne proviennent ni de source ni de la mer : ains des esgouts des pluyes traversant les terres jusques à ce qu'elles ayent trouvé fond, ainsi que je t'ay desjà dit. Après que j'eus conneu sans nulle doute que les eaux des fontaines naturelles estoyent causées et engendrées par les pluyes, j'ay pensé que c'estoit une grande ignorance à ceux qui possèdent héritages stériles d'eaux qu'ils n'avisoyent les moyens de faire des fontaines : veu et entendu que Dieu envoye des eaux autant bien sur les terres sableuses que sur les autres, et qu'il faut bien peu de science pour la sçavoir recueillir. Si les antiques n'eussent autrement contemplé les œuvres de Dieu, ils se fussent nourris de la pasture des bestes, ils eussent seulement pris les fruits des champs tels qu'ils fussent venus sans labeur : mais ils se sont voulus sagement exercer à planter, semer et cultiver, pour aider à nature, c'est pourquoy les premiers inventeurs de quelque chose de bon, pour aider à nature, ont esté tant estimez par nos prédécesseurs qui les ont reputez estre participans de l'esprit de Dieu. Cérès laquelle s'advisa de semer et cultiver le bled, a esté appelée déesse; Bacchus, homme de bien (non point yvrongne comme les Peintres le font) fut éxalté

parce qu'il s'avisa de planter et cultiver la vigne : Priapus en cas pareil, pour avoir inventé le partage des terres, afin que chacun cultivast sa part : Neptune pour avoir inventé la navigation, et conséquemment tous inventeurs des choses utiles, ont esté estimez estre participans des dons de Dieu. Bacchus avoit bien trouvé des raisins sauvages, Cérès avoit bien trouvé du bled sauvage; mais cela ne suffisoit pas pour les nourrir suavement, comme quand les choses furent transplantés. Nous connoissons par là que Dieu veut que l'on travaille, pour aider à nature, comme ainsi soit que toutes choses transplantées sont beaucoup plus suaves que non pas les sauvages : et veu que Dieu nous envoye de l'eau pure et nette, jusques à nos portes, qui ne couste rien qu'à lui préparer lieu pour recueillir : ne sera ce pas à nous une grande paresse, après avoir veu une bonne invention pour recueillir les eaux que Dieu nous envoye, de croupir en nostre paresse, sans daigner recevoir une telle bénédiction? or je feray mon devoir suivant la promesse que je t'ay faicte, protestant que si tu la mesprises tu es indigne de jamais joüir du bénéfice des eaux de fontaines ; je di partant que tu ayes quelque héritage auquel tu puisses recueillir des eaux, ainsi que je te feray entendre.

THÉORIQUE

Je te prie donc ne me faire plus languir, mais me monstrer promptement le moyen d'y procéder.

PRACTIQUE

Je ne te puis sagement instruire, que je n'aye entendu de toy si le lieu où tu veux faire ta fontaine est montueux ou plat : par ce que, selon la commodité du lieu, il faut que la chose soit dessignée, ou autrement on travaillerait en vain.

THÉORIQUE

J'ay une maison champestre auprès de laquelle y a une montaigne assez roide, et ma maison est près du pied de laditte montaigne.

PRACTIQUE

Si ainsi est, tu as une grande commodité pour construire ta fontaine à peu de frais, et te diray comment; il n'est point de montaigne qui ne soit foncée de rochers, comme je t'ay dit plusieurs fois. Tu te peux donc asseurer que si tu prens garde qu'il n'y ait quelque trou ou fente le long de la montagne, tu pourras recueillir grande quantité d'eau et la faire descendre jusques auprès de ta maison. Prens donc garde qu'il n'y aye quelque ouverture, par laquelle ton eau se puisse perdre, et s'il y en a, ferme la de pierres et de terre, et puis rempares la circonférence à dextre et à senestre du lieu que tu auras destiné pour recevoir les eaux des pluyes : Et ayant ainsi fait un rempart en manière de chaussée, toute l'eau qui tombera dedans ton enclos se viendra rendre au lieu que tu luy auras préparé : Et ce fait, tu feras deux réceptacles, l'un après l'autre : le second sera plus bas que le premier : afin que l'eau du premier, estant déjà purifiée, se vienne rendre au second. Et pour purifier les eaux, faut qu'elles passent au travers d'une quantité de sable, que tu auras mis au devant du premier réceptacle, et faut maçonner les pierres du premier réceptacle sans mortier, afin que les eaux puissent passer jusques au second, ou bien faire quelque grille d'airain ou une platine percée de petits trous, afin qu'il ne passe rien que l'eau; et ainsi quand elle aura passé au travers le sable et par le premier réceptacle, elle sera bien affinée quand elle se rendra au second; et au bas d'iceluy, pource que le premier receptacle sera grand et descouvert en l'air comme un

estang, il faudra faire un troisiesme degré plus bas que les deux autres, duquel sortiront les eaux pour l'usage de la maison : si tu veux enrichir la face du réceptacle du costé que tu tires l'eau, tu le pourras enrichir de telle beauté que bon te semblera, soit en façon de roc ou autrement ; et si tu pourras planter des arbres à dextre et à senestre que tu feras courber en forme de tonnelle pour donner beauté à ta fontaine.

THÉORIQUE

Voyre : mais si ma maison estoit un chasteau entouré de fossés, cela ne me pourroit servir.

PRACTIQUE

Si ainsi estoit, il faudroit amener l'eau du réceptacle par tuyaux jusques au dedans du chasteau, tout ainsi que tu vois les fontaines de Paris, et celles de la Royne, que l'on fait passer au travers les fossez, par dedans certaines pièces de bois qui sont creusées pour cest effect et sont couvertes par dessus, et y a dedans un tuyau de plomb par où l'eau desdites fontaines passe.

THÉORIQUE

Je connois à ce coup qu'il y a quelque apparence de vérité en ton dire : toutesfois, quand j'aurois fait tout ce que tu dis, je n'aurois rien fait sinon une cisterne ; je me tiens tout asseuré que tous ceux qui verroyent ma fontaine ne l'appelleroyent point autrement.

PRACTIQUE

Mais penses-tu connoistre la vérité ni le poids de mes paroles, si tu n'as souvenance de ce que j'ay dit au paravant, de la cause des sources naturelles? Il est bien certain que si tu ne retiens qu'une partie de tout ce que je di tu

n'entendras rien · Mais toute personne qui entendra les beaux exemples et preuves singulières que je t'ay dites cy devant, il confessera tousjours que la fontaine que je te veux monstrer à faire ne peut estre appellée cisterne : Ains à bon droit elle sera appellée fontaine naturelle; d'autant que l'eau qu'elle jettera procède du mesme trésor que les autres fontaines. Et n'y a nulle différence sinon deux points; le premier est que l'on a aydé à recueillir ou pour mieux dire recevoir le bien qui nous est présenté : Mais qu'est ce que je di; n'y a il point de peine? et ne fait on point de frais pour amener les sources naturelles dedans les villes et chasteaux? ne faut il pas aussi bien de la maçonnerie comme à celle que je te monstre à faire? et qui est celui qui la pourra légitimement appeller cisterne? veu qu'elle n'a rien moins que les fontaines naturelles : Je t'ai dit qu'elle estoit toute semblable aux naturelles, excepté deux points : le premier est, comme j'ay dit que l'on a aidé à nature : tout ainsi que semer le bled, tailler et labourer la vigne, n'est autre chose qu'aider à nature : Le second est de grand poids et ne peut estre entendu si tu n'as bien retenu le commencement de mes propos, et l'ayant bien entendu tu pourras juger par les preuves que j'ay alléguées : que nulle des fontaines naturelles ne sçauroyent produire eaux desquelles on puisse estre asseuré qu'elles soyent bonnes, comme de celle que je te monstre à faire. La raison est comme tu peux avoir entendu que toute la terre est pleine de diverses espèces de sels et de minéraux, et qu'il est impossible que les eaux passans par les conduits des rochers et veines de la terre, n'amènent avec elles quelque sel ou minéral vénéneux, ce que ne peut estre en l'eau de la fontaine que je t'apprens à faire. Item, tu sçais bien que c'est une règle générale, que les eaux les plus légères sont les meilleures : je te demande, y a il des eaux plus légères que celles des pluyes? je t'ay dit par cy devant qu'elles sont

montées au paravant que descendre, et cela a esté fait par la vertu d'une chaude éxalation : or les eaux qui sont montées ne peuvent porter en elles que bien peu de substance terrestre et encores moins de substance minérale. Et ceste eau, qui est ainsi légèrement montée par éxalation, redescend sur les terres, lesquelles tu sçais bien qui sont nettes de tous minéraux et autres choses qui peuvent rendre les eaux mauvaises. Voilà pourquoy je puis conclure que les eaux des fontaines faites selon mon dessein, seront plus asseurement bonnes que non pas les naturelles, et ne devront point estre appellées autrement que fontaines naturelles : et tout ainsi que les arbres fruitiers ne peuvent changer de nom pour estre entez et transplantez, aussi mes fontaines ne peuvent changer de nom pour estre meilleures que les autres, et s'il estoit loisible de leur changer de nom, il faudroit appeller les sources naturelles sauvages au regard de celles que je te monstre : Tout ainsi que les arbres fruitiers qui croissent naturellement és bois, sont appellez sauvages : et estant transplantez on les appelle francs. Et pour te faire mieux connoistre que les eaux des pluyes sont les plus légères, et par conséquent les meilleures, interroge un peu les teinturiers et les affineurs de sucre, ils diront que les eaux des pluyes sont les meilleures pour leurs affaires et pour plusieurs autres choses. Si tu ne veux croire tant de belles preuves que je t'ay amenées, je te renvoye voir le grand Victruve, qui est celuy de tous ceux qui ont parlé des eaux, qui en parle le plus sainement : il preuve dans son livre, par raisons suffisantes, que l'eau des pluyes est la meilleure et la plus saine.

THÉORIQUE

Je connois à présent que ce que tu dis est fort aisé à faire, et que les eaux de telles fontaines seront asseurement bonnes. Mais je crain une difficulté, qui est que quand il

pleut asprement de pluye d'orage, les eaux qui descendent violemment du haut de la montaigne ne viennent à amener grande quantité de terres, sables et autres choses qui empeschent le cours de la fontaine, ou bien des eaux qui se pourroyent rendre en icelle.

PRACTIQUE

Pour vray je connois à ce coup que tu n'es pas aliéné de jugement, et par ce que je voy que tu es attentif à mes paroles, je te feray cy après un pourtrait ou dessein convenable pour la place ou lieu que tu m'as fait entendre, pour faire la fontaine. Et pour obvier à la malice des grandes eaux qui se pourroyent assembler en peu d'heures par quelque tempeste, il faut qu'après que tu auras désigné ton parterre pour recevoir les eaux, tu mettes des grosses pierres au travers des plus profonds canaux qui viennent en ton parterre. Et par tel moyen, la violence des eaux et ravines sera amortie, et ton eau se rendra paisiblement dans tes réceptacles.

THÉORIQUE

Je te demande si le long de la montaigne que je veux choisir pour le parterre, il y a des arbres, faudra il les couper?

PRACTIQUE

Nenny de par Dieu, donne t'en bien garde : car lesdits arbres te serviront beaucoup en cest affaire. Il se treuve en plusieurs parties de la France, et sigulièrement à Nantes, des ponts de bois que pour desrompre la violence des eaux et glaces qui pourroyent offenser les pilliers desdits ponts, l'on a mis grande quantité de bois debout, au devant desdits pilliers : par ce sens que sans cela ils seroyent de peu de durée. Semblablement les arbres qui sont plantez le long de la montagne où tu veux faire ton parterre, serviront

beaucoup pour abattre la trop grande violence des eaux, et tant s'en faut que je te conseille de les coupper, que s'il n'y en avoit point je te conseillerois d'y en planter : car ils te serviroyent pour empescher que les eaux ne puissent concaver la terre : et par tel moyen l'herbage sera conservé, au long duquel herbage les eaux descendront fort doucement droit à son réceptacle : Et te faut noter un poinct singulier, lequel n'est conneu que de peu de gens, qui est que les fueilles des arbres qui tomberont dedans le parterre et les herbes croissantes au dessouz, et singulièrement les fruicts, s'il y en a aux arbres, estant putrifiées, les eaux du parterre attireront le sel desdits fruicts, fueilles et herbages, lequel rendra beaucoup meilleure l'eau de tes fontaines et empeschera toute putréfaction. Quand nous parlerons des sels tu pourras plus clairement connoistre ce poinct : parquoy je ne t'en diray plus.

THÉORIQUE

J'ay une autre maison champestre : mais la montagne est bien à demy quart de lieue à costé de ma maison : n'y auroit il point moyen d'y faire venir la fontaine? car quand les eaux descendent, elles s'en vont tomber dedans des prairies assez loing de ma maison.

PRACTIQUE

N'as-tu pas moyen de remparer les eaux au pied de la montagne, et leur faire prendre le chemin vers le costé de ton héritage? et quand tu les auras amenées jusques à la plaine, devers le costé de ta maison, il te les faudra amener le surplus du chemin par tuyaux de plomb, de terre ou de bois : tu feras bien cela; c'est chose bien aisée.

THÉORIQUE

Et si je voulois faire une fontaine en un lieu champestre,

que la terre fut à niveau, comme l'on voit communément aux campagnes, y auroit-il quelque moyen d'en faire?

PRACTIQUE

Ouy bien : mais c'est à plus grand frais que non pas és montagnes : d'autant que là où la place est droicte, il luy faut donner pente à force d'hommes.

THÉORIQUE

Comment est-il possible de luy donner pente si elle n'y est de nature?

PRACTIQUE

Encores n'est ce pas le pis : car il est bien aisé de donner pente à force d'hommes : Mais le pis est qu'estant haussée d'un costé et abaissée de l'autre, il la faut nécessairement paver : car autrement tout ne vaudroit rien.

THÉORIQUE

Il faut donc conclure tout en un coup que cela ne se peut faire : parquoy il n'en faut plus parler.

PRACTIQUE

Si fait, si fait : et la chose est bien aysée, moyennant que l'on veuille employer du temps et de l'argent.

THÉORIQUE

Je te prie me dire comment tu y voudrois procéder.

PRACTIQUE

Je voudrois, en premier lieu, choisir un champ bien près de la maison, et selon la grandeur de ma famille je voudrois faire mon parterre, et ayant tendu mes cordeaux, j'aurois un nombre de mercenaires, ausquels je ferois oster la terre

du bout prochain de la maison où je voudrois faire les réceptacles, et la ferois porter à l'autre bout de mon parterre, et par ce moyen je n'aurois pas si tost baissé la partie prochaine de la maison de deux pieds, que l'autre partie ne se trouvast plus haute de quatre pieds, qui seroit une hauteur assez capable pour amener toutes les eaux des pluyes qui tomberoyent dedans ton parterre, les frais de cela ne sont pas si grands qu'ils vaillent le disputer. Mais quant aux frais du pavé, il pourroit couster plus ou moins, selon la commodité des estoffes qui se trouveront près du lieu.

THÉORIQUE

Et quel besoing est-il de paver ce parterre?

PRACTIQUE

Par ce que tu m'as dit que c'est un pays plat, et que tu as tasché à y faire des puits, où tes prédécesseurs et toy avez beaucoup despendu, et si n'avez sçeu trouver d'eau, je t'ay dit cy devant que si toutes terres estoyent sableuses et spongieuses, que les eaux des pluyes passeroyent soudain, qu'elles seroyent cheutes : et que si toutes terres estoyent ainsi que jamais ne pourroit y avoir source de fontaine, et que les fontaines ne sont causées que de ce que les terres sont foncées de pierre ou de quelque minéral. Pour ces causes quand tu aurois fait apporter les terres du bout de ton parterre à l'autre, et qu'il seroit tout préparé à recevoir les pluyes, cela ne te serviroit de rien : parce qu'elles ne trouveroyent rien qui les peut arrester : voylà pourquoi je t'ay dit qu'il faut nécessairement que ton parterre soit pavé, afin qu'il puisse contenir l'eau. Je n'entens pas qu'il faille que ce soit un pavé taillé ny choisi de pierres dures, comme celuy des villes, ny assis avec du sable, s'il ne se trouve sur le lieu, ains les poser toutes cornues avec de la

terre simplement. Voylà comment je l'entends : afin que tu ne penses que la despence soit si grande; et s'il se trouve de la pierre plate, comme l'on voit en plusieurs contrées, il les faut mettre de plat, afin qu'elles tiennent plus de place; pourveu qu'elles puissent empescher que les terres ne boyvent l'eau, c'est tout un, comment elles seront mises.

THÉORIQUE

Et si je veux ériger ma fontaine en quelque lieu où il n'y aye point de pierre?

PRACTIQUE

S'il n'y a point de pierre, fonce de la brique.

THÉORIQUE

Et s'il n'y a ni terre ni brique?

PRACTIQUE

Fonce la de terre argileuse.

THÉORIQUE

Et comment? la terre argileuse ne boira elle point l'eau comme l'autre terre?

PRACTIQUE

Non : car si les eaux pouvoyent passer au travers des terres argileuses l'on ne pourroit jamais faire du sel à la chaleur du soleil. Qu'ainsi ne soit, les champs et parquetages des maraiz, sont foncez de terre argileuse, et par ce moyen l'eau de la mer, qui est enclose dedans lesdits parquetages, y est contenue pour estre congelée et réduite en sel. Mais il te faut noter que les terres argileuses de quoy l'on se sert pour tenir lesdites eaux, faut qu'elles soyent conroyées comme je te diray le moyen duquel ceux des

isles usent pour la conroyer. Premièrement, ils ont un nombre de chevaux attachez à la queue l'un de l'autre tout d'un rang, et au premier cheval, pour la conduite d'iceux, y a un homme qui tient la bride d'une main, et de l'autre les touche tout à coup d'un fouët les faisant pourmener tout le long de la place, jusques à ce qu'elle soit bien conroyée : après ils l'applanissent et la mettent en telle forme qu'elle leur puisse servir à tenir les eaux. Et pource je t'ay dit que tu pourrois foncer ton parterre de terre argileuse, par faute de pierre ou de brique, je te parleray plus amplement de cecy en traitant du sel commun.

THÉORIQUE

Et si mon parterre estoit pavé de pierre, de brique, ou de terre d'argile, mon champ ne me pourroit servir sinon pour recevoir les eaux, et ce seroit grand dommage à un pauvre homme qui n'auroit qu'un peu de terre, de l'employer en une fontaine seulement.

PRACTIQUE

Si tu me veux croire, ledit parterre te portera grand profit et utilité ; à sçavoir en y plantant grand nombre d'arbres fruitiers de toutes espèces, et les planter par lignes directes, et puis paveras ton parterre, et à l'endroit d'un chacun arbre tu laisseras trois ou quatre pouces de terre sans estre pavé, afin que ledit pavé n'empesche l'accroissement des arbres. Et quand cela sera fait tu pourras faire apporter sur ledit pavé, de la terre jusqu'à un pied de haut et d'avantage ; après tu pourras semer telle espèce de légumes que tu voudras, et par ce moyen les arbres croistront et la terre fructifiera, et te portera plusieurs fruits, et mesme du bois pour te chauffer ; et n'y aura pièce de terre de si grand revenu parce qu'elle servira à plusieurs choses. Premièrement pour les fontaines, secondement pour les fruits,

tièrcement pour le bois, quartement pour les choses que tu sèmeras audit parterre : que si tu n'y veux rien semer de ce que nous avons dit, sèmes y du foing lequel servira de pasturage : et pour la fin ce sera un pourmenoir fort delectable, or voylà une pièce de terre qui portera cinq belles commoditez.

THÉORIQUE

Voire mais si je couvre ledit parterre pavé de terre et que je sème quelque chose dessus, les eaux qui passeront submergeront les semences que j'y auray semées.

PRACTIQUE

Tu as fort mal retenu le propos que je t'ay dit plusieurs fois, que les terres spongieuses et labourées ne peuvent contenir l'eau, parquoy tu dois entendre que les pluyes qui tomberont dedans ton parterre descendront à travers des terres jusques sur le pavé, et trouvant la pente d'iceluy descendront jusques au sable qui sera joignant les réceptables, et en continuant passeront à travers des sables pour se rendre jusques au premier. Cela te doit bien faire considérer que les eaux des pluies qui tombent par les montagnes, terriers et toutes places qui ont inclinaison vers le costé des rivières ou fontaines, ne s'y rendent pas si soudain. Car si ainsi estoit toutes sources tariroyent en Esté : mais par ce que les eaux qui sont tombées durant l'Hyver sur les terres ne peuvent passer promptement, mais petit à petit descendent jusques à ce qu'elles ayent trouvé la terre foncée de quelque chose, et quand elles ont trouvé le roc elles suyvent la partie inclinée se rendant és rivières, de là vient qu'au dessouz desdites rivières il y a plusieurs sources continuelles : et par ainsi, ne pouvant passer que peu à peu, toutes sources sont entretenues depuis la fin d'un hyver jusques à l'autre.

THÉORIQUE

Tu m'as donné le desseing de trois fontaines, deux és montaignes et une en plat pays : mais d'autant que celle du plat pays ne se peut faire sans frais, et tous n'ont pas la commodité des montagnes, ne me sçaurois-tu donner quelque invention de laquelle les laboureurs se puissent aider en plat pays sans estre contrains de paver la sole? parce tous n'ont pas la puissance d'avoir du pavé : mesme qu'il y a plusieurs campagnes où l'on ne sçauroit trouver ni pierre, ni brique, ni terre argileuse.

PRACTIQUE

Si j'étois homme de village, et que mon habitation fut en plaine campagne, j'aurois espoir de trouver moyen de faire quelque fontaine pour la provision de ma famille.

THÉORIQUE

Je te prie me dire comment tu voudrois faire.

PRACTIQUE

J'eslirois quelque pièce de terre prochaine de ma maison, et l'ayant haussée d'un bout, comme j'ay dit cy devant, je voudrois avoir certains maillets de bois et battrois la terre fort unie : et estant ainsi battue et bien dressée, je ferois les deux réceptables que j'ay dit cy dessus, et chercherois en quelque part, soit prez ou bois, quelque terre qui fut bien espoisse d'herbe, et d'icelles je ferois un si grand nombre de gazons que j'en aurois pour foncer tout le dedans de mon parterre, et afin que les racines des herbes entrassent d'un gazon à l'autre je remplirois toutes les jointures de terre fine, et par tel moyen les racines des gazons passeroient de l'une à l'autre, et lors ce seroit un pavé de pré qui amè-

neroit les eaux jusques au réceptacle, par le moyen de son inclination.

THÉORIQUE

Et cuides-tu que les eaux des pluyes ne puissent passer au travers desdits gazons, ou pour mieux dire, que les terres les boiroyent sans leur donner le loisir de se rendre au réceptable ?

PRACTIQUE

Et penses-tu que je te baille un tel conseil sans avoir premièrement contemplé les prées naturelles. J'en ay veu près d'un millier qui n'avoyent pas trois pieds de pente, ou toutesfois les eaux des pluyes se rendoyent en la partie basse de la prée, et demeuroyent là un bien long temps au paravant que la terre les eut succées. Car la quantité des herbes et racines empesche que la terre ne puisse succer l'eau comme les terres labourées, je ne di pas que les fentes qui surviennent en esté à cause de la siccité ne puissent boire une partie des eaux quand les terres sont altérées : mais l'inclination ou pente du parterre, cause que la plus grand part des eaux qui tombent se rendent soudain entre les sables qui sont au dessus du premier réceptacle. Si tu avois seulement bordé ton parterre de plusieurs espèces d'arbres, cela donneroit ombrage audit parterre : afin que le soleil ne fit fendre lesdits gazons. Item, je voudrois laisser croistre l'herbe desdits gazons sans la couper, et les pluyes descendantes du haut du parterre en bas, feroyent coucher ton herbage, et lors elle serviroit de couverture aux fentes de la terre. Et quand lesdites herbes se putrefieroyent, leur sel seroit amené par les eaux dedans le réceptable qui causeroit une bonté és eaux, comme j'ay dit.

THÉORIQUE

Tu m'as donné tant de raisons que je suis contraint de

confesser que les fontaines naturelles ne procèdent que des eaux des pluyes, toutesfois j'ay veu de si grandes sources qu'elles faisoyent moudre des moulins, et d'autres qui estoyent commencement de rivières, et cela ne se peut faire qu'il n'y aye quelque autre cause que les pluyes.

PRACTIQUE

Tu t'abuses; par ce que tu n'entends pas que celles des grandes sources viennent de bien loing, à cause qu'elles trouvent la continuation des rochers fort grande, et ayant trouvé un canal naturel, lequel les eaux mesmes auront fait par longue espace de temps, tout ainsi que tu vois que dans les grandes rivières il se rend plusieurs petites rivières : ce qui se fait en cas pareil dedans la matrice des montagnes : y ayant des canaux principaux qui amènent les sources, ausquels s'en rendent plusieurs autres. Cela se fait, di-je, aussi bien dans les montaignes intérieurement comme il se fait visiblement à toutes rivières. Et ne cherche plus la cause de la grandeur ou petitesse des sources; car tu ne trouveras nul qui t'en puisse donner d'autre plus véritable.

THÉORIQUE

Et si le champ lequel j'aurois mis en parterre pour recueillir les eaux à fournir ma fontaine, ne suffit pour toute l'année et qu'elles viennent à tarir aux grandes chaleurs, par quel moyen pourroy-je obvier au défaut desdites eaux ?

PRACTIQUE

Le moyen est fort aisé, et ne faut pas grand esprit pour la connoistre. Si ton parterre ne suffit ajoustes y encores une pièce de champ : et le pave en cas pareil que je t'ay dit: et par tel moyen tu n'auras jamais faute d'eau.

THÉORIQUE

Je n'ay pas encores entendu un poinct principal, à sçavoir si ceste fontaine sourdera continuellement ou bien si l'eau se doit tirer par un robinet.

PRACTIQUE

Je t'ay dit cy devant qu'en la face de ta fontaine tu mettrois telle beauté ou enrichissement que bon te sembleroit, et qu'il faudroit un robinet en laditte face.

THÉORIQUE

Et si ainsi est il me faudra tirer l'eau comme le vin d'un tonneau, et pour ceste cause ne se pourra appeler fontaine. Car les fontaines naturelles sourdent tousjours.

PRACTIQUE

Si jamais je n'avois veu de fontaines tu me ferois accroire beaucoup de choses : et ne sçait-on pas bien que celles de Paris et un millier d'autres se tirent par robinets ?

THÉORIQUE

Voire, mais tu m'as dit que les fontaines que tu m'apprens à faire serviront pour moy et pour mes bestes ; veux-tu qu'elles aillent tendre la gueule au desssouz du robinet ?

PRACTIQUE

Je ne sçay comment tu oses faire une telle demande. Ne sçaurois-tu faire quelque réceptacle à costé, hors le chemin de ta fontaine, pour retirer de l'eau afin d'en abreuver ton bestail ? Je ferois un robinet à part sur le coing de la fontaine, et quand il faudroit abreuver le bestail il le faudroit ouvrir et le laisser descouler dedans l'abreuvoir, et alors tes bestes boiroyent de l'eau fresche, pure et nette.

THÉORIQUE

Voire, mais ce seroit dommage d'employer tant de terre pour servir seulement en fontaine.

PRACTIQUE

Je ne connus jamais homme de si peu d'esprit : estimes-tu si peu de chose l'utilité des fontaines ? y a-t-il quelque chose en ce monde plus nécessaire ? ne sçais-tu pas que l'eau est l'un des élémens, voire le premier entre tous, sans lequel nulle chose ne pourroit prendre commencement ? je dy nulle chose animée, ni végétative, ni minérale, ni mesmes les pierres, comme je te feray entendre en parlant d'icelles.

Item, je t'ay dit que tu pourras planter toutes espèces d'arbres dedans le parterre : et si ainsi est, estimes-tu une terre inutile de produire arbres fruictiers ou autres ? il faut à présent que je te face un long discours de ton ignorance, et de cent mil autres, laquelle je ne puis assez détester, et mon esprit n'est pas capable de crier assez contre une telle ignorance. Premièrement regarde que c'est que je t'ay dit : que l'homme ni la beste ne sçauroyent vivre sans eau. Aussi dis-je qu'ils ne sçauroyent vivre sans feu : voilà pourquoy je dy que quand ton parterre ne serviroit que d'apporter du bois, ce seroit la plus belle chose que tu sçaurois avoir en ton héritage. Je t'ay dit cy dessus que tu pourras recueillir du bois, des fruits, et de toutes espèces de pasturages dans ton parterre, sans que les eaux en soyent aucunement desbauchées. Cuides-tu que ce soit peu de chose à l'homme prudent, qui considèrera l'utilité du bois, et qui sur toutes choses s'estudiera d'en avoir en son héritage ? que sçaurois-tu faire sans bois ? feras-tu cuire ton disner au soleil ? Je te prie, considère un peu si tu trouveras quelqu'un de quelque estat que ce soit qui s'en puisse

passer. Regarde qu'il y a peu d'artisans qui ne gaignent leur vie par le moyen du bois. Si tu veux bastir des maisons, il faut du bois tant pour les poutres, solives, que chevrons, pour cuire la chaux, pour faire la massonnerie : s'il est question de faire outils et instruments pour travailler de quelque estat que ce soit, il faut du charbon pour les forger. S'il est question de naviguer pour trafiquer en pays estrangés, il faut du bois pour faire les navires, s'il est question d'avoir des armes de défence, il les faut monter de bois. Il faut du bois pour faire les chariots et charettes, les mareschaux, serruriers, orfèvres, et tous ceux qui besongnent de charbon, quel estat prendront-ils pour se passer de bois ! Bref, s'il est question de faire des moulins, de conroyer les cuirs, de faire les teintures, de faire des tonneaux à mettre du vin et autres choses, desquelles on ne se peut passer, pour toutes ces choses il faut nécessairement du bois. Quand est des fruits, comme poires, pommes, cerises, chastaignes, prunes et autres espèces, d'où les recueillera on si on ne plante des arbres ? Si je voulois mestre par escrit combien la nécessité du bois est grande, et comme il est impossible de s'en passer, je n'aurois jamais fait.

Advertissement au gouverneur et habitans de Jaques Pauly, autrement nommé Broüage.

En poursuivant le discours des fontaines, j'ay trouvé bon d'advertir par cest escrit le gouverneur de Broüage, du beau moyen et utilité qui est audit lieu, pour faire une fontaine selon mon desseing, et à peu de frais, d'autant qu'audit lieu, il y a commencement des bois des pompes tout percé qui ne reste qu'à les emboister l'un dans l'autre, depuis les bois d'Yers jusques au lieu de Jaques Pauly, au-

trement Broüage; la pente du lieu est si commode que l'on pourroit faire pisser une fontaine plus d'une lance haute audit lieu de Jaques Pauly, et cela di-je pour avoir entendu la grande indigence d'eau que l'on a eu audit lieu durant un siège qui a esté fait de nostre temps devant laditte ville.

Du Mascaret qui s'engendre au fleuve de Dourdongne, en la Guienne.

THÉORIQUE

Tu m'as fait cy devant un bien long discours, des effects des eaux, des feux et des tremblemens de terre : mais tu ne m'as rien dit de la cause de l'essence du Mascaret.

PRACTIQUE

Et qu'est ce que tu appelles mascaret? car je n'ouis jamais parler du mascaret, ni ne sçay que ce peut estre, si tu ne me le dis.

THÉORIQUE

L'on appelle mascaret une grande montaigne d'eau qui se fait en la rivière de Dourdongne, vers les contrées de Libourne, et ladite montaigne ne se fait sinon au temps d'esté: mesme és saisons les plus paisibles et lors que les eaux sont les plus tranquilles, et tout en un moment, en une saison inconneue, la montaigne d'eau se forme en un instant et fait une course, quelquefois bien longue, le long de l'eau, et quelquefois plus courte : et lors que la montaigne fait son cours, elle renverse tous les bateaux qu'elle trouve en son chemin : parquoy les habitans limitrophes de la rivière, quand ils voyent le mascaret en sa formation, ils se prennent soudain à crier de toutes parts : « garde le mascaret, garde le mascaret, » et les batteliers qui pour lors

sont en la rivière s'enfuyent és rivages, pour sauver leurs vies, qui autrement seroyent près de leur fin.

PRACTIQUE

Et qu'en disent les hommes du pays où se forme ledit mascaret ?

THÉORIQUE

Ils ne sont pas tous d'une opinion. Car les uns disent d'un et les autres disent d'autre. Toutesfois les Bordelois, Libournois et Guitroys tiennent pour certain que la cause de ce, n'est autre que la venuë du montant de la mer, qui rencontre le descendant de la rivière, et veulent conclure par là que le combat des deux eaux cause d'engendrer celle grande montaigne. Voilà l'opinion plus certaine et commune des habitans du pays.

PRACTIQUE

Et à toy que t'en semble il de la cause de cet effect?

THÉORIQUE

Je suis de l'opinion des autres.

PRACTIQUE

Ni toy ni eux n'y entendez rien : car si ainsi estoit que le montant de la mer et la descente de la Dourdongne causast le mascaret, il se formeroit aussi bien des mascarets en la Garonne comme en la Dourdongne, voire à la Charente et en la rivière de Loyre, voire pour mieux dire tout en un coup en toutes les rivières qui descendent dedans la mer, et toutesfois nous n'avons jamais entendu qu'és mois d'autonne et és jours tranquilles il se trouvast mascaret sinon en ladite rivière de Dourdongne : parquoy il faut chercher autre cause que la susdite, pour venir à la connoissance de cest effect.

THÉORIQUE

Je t'en prie, dy-moi donc quelle peut estre la cause de ce.

PRACTIQUE

Je ne puis penser ni croire que ce soit autre chose qu'un aër enclos au dedans de quelque canal qui est souz terre, traversant depuis le fleuve de Garonne jusques au dessouz du fleuve de la Dourdongne, et est bien croyable, voire que cela ne se peut faire que par un aër enclos sous les eaux, toutesfois l'aër ne le pourroit faire pour cause de sa foiblesse s'il n'estoit poussé par accident, il faut doncques penser et croire que quand il vient au descendant de la mer, que la rivière de Garonne est basse pour l'absence de la mer, que lors il y a quelques canaux vuides, lesquels se remplissent d'aër, depuis la Dourdongne jusques à la Garonne, et estant ainsi rempli d'aër, quand la mer retourne elle fait enfler et augmenter la rivière de Garonne, et estant ainsi enflée elle vient à entrer dedans les canaux qu'elle avoit laissé vuides en sa descente et de là vient que l'aër qui est dedans les canaux se trouvant enclos entre les deux fleuves et estant vivement poussé par les eaux de la Garonne, il s'enfuit au devant desdites eaux et en s'enfuyant ils se trouve enclos sous la rivière de Dordongne, et se trouvant enclos il eslève les eaux comme une montagne; et ne les pouvant si tost percer, il les meine ainsi en leür hauteur, sans se desformer ni se baisser, jusques à ce que par quelque mouvement les eaux ainsi montées se trouvent plus foible en quelque endroit, et lors l'aër enclos les vient à esclater aux parties plus foibles, et les ayant esclatées ledit aër s'enfuit et les eaux s'abaissent tout en un coup, et la rivière revient en la première tranquillité : et ne faut que tu cherches autre raison pour connoistre la cause dü mascaret.

THÉORIQUE

Je trouve en ton dire une opinion contraire à la vérité : car nous sçavons qu'il se fait ordinairement des vagues dedans la mer, aussi hautes que les montagnes, et mesmes és passages de Maumusson, lesquelles vagues sont si grandes que les navires n'y peuvent passer sans estre en péril de naufrage, et s'en perd grand nombre audit passage.

PRACTIQUE

Cela ne fait rien contre mon dire. Car jamais les vagues de la mer ne se sont formées sinon par l'action des vents qui cause ainsi eslever les eaux de la mer : et la cause pourquoy elles sont plus enflées et eslevées au passage de Maumusson, c'est parce qu'il y a des rochers contre lesquels les eaux de la mer, estants poussées par les vents, viennent frapper impétueusement, qui cause une grande élévation és eaux, je dis une élévation si grande que le bruit est entendu de plus de sept lieües loing. Et quand la mer est ainsi esmeüe, les navires se donnent bien garde d'y passer : par ce que les vagues les jetteroyent contre les rochers et seroyent soudain froissés. Toutesfois cela ne contrarie en rien à mon dire touchant le mascaret. Car je te di que le mascaret se forme au temps de l'automne és jours les plus tranquilles, et lors que les eaux des fleuves sont basses, et si ledit mascaret estoit causé par les vents, comme les vagues de la mer, il apparoistroit et se formeroit plus souvent en hyver que non pas en esté. Mais jamais homme ne l'a veu en hyver : aussi sçais-je bien que la terre qui fait division entre la Dourdongne et la Garonne, fait une pointe entre Bordeaux et Blaye, là où les deux rivières se rencontrent, laquelle pointe viz à viz de Bourg, l'on appelle le bec d'Ambez. Je me suis trouvé quelquefois en laditte

pointe où il y a plusieurs maisons ou métairies, lesquelles sont fondées sur la terre, parce que s'ils creusoyent pour faire fondement, ils trouveroyent l'eau qui les empescheroit de bastir, et ne faut douter qu'il n'y aye un grand pays de ladite pointe qui est soutenu par les eaux d'un bout, et de l'autre bout elle est arrestée par les terres fermes devers le costé du haut pays : cela ay-je conneu, par ce qu'en me secoüant sur lesdittes terres je faisois branler tout alentour de moy, comme si c'eust esté un plancher : je voyois aussi qu'au mois d'Aoust et de Septembre, les terres de laditte pointe sont fendues de fentes si grandes que bien souvent la jambe d'un homme y pourroit entrer : cela me fait croire et assurer que le mascaret n'est causé sinon de l'aër enclos, ce que j'ay aussi connu par autres exemples des pluyes qui tombent des couvertures des maisons és ruisseaux et forment par les vents une vessie ronde, laquelle se creue quand le vent en est sorty. J'ay aussi plusieurs fois contemplé les sources naturelles, lesquelles amènent en cas pareil des vents enclos formés en globe, qui tiennent leurs formes rondes jusques à ce que l'aër les ait crevées : puis que tu vois que l'aër estant poussé par la pesanteur des eaux, a puissance d'eslever une si grande quantité desdites eaux, tu peux connoistre par là que telles choses ou semblables peuvent engendrer un tremblement de terre, non pas si grand comme les trois matières desquelles j'ay traité au discours escrit en ce livre, sur les faits des causes du tremblement.

TRAITÉ DES MÉTAUX ET ALCHIMIE

Ami lecteur, le grand nombre de mes jours et la diversité des hommes m'a fait connoistre les diverses affections

et opinions indicibles qui sont en l'univers : entre lesquelles j'ay trouvé l'opinion de la multiplication, génération et augmentation des métaux, plus invétérée en la cervelle de plusieurs hommes que nulle des autres opinions. Et par ce que je sçay que plusieurs cherchent ladite sçience sans penser en fraude ni malice, ains pour une asseurance qu'ils ont que la chose est possible; cela m'a causé protester par cet escrit que je n'entens aucunement blasmer trois manières de personnes. Sçavoir est, les seigneurs qui, pour occuper leurs esprits et par manière de récréation, sans estre menez d'affection de gain illégitime. Les seconds sont toutes espèces de physiciens, ausquels est requis de connoistre les natures. Les troisiesmes sont ceux qui ont le pouvoir et qui croyent la chose estre possible, et qui pour rien ne voudroyent en abuser. Et parce que j'ay entrepris de parler contre un millier d'autres qui sont indignes d'une telle science, et totalement incapables, à cause de leur ignorance et peu d'expérience. Aussi parce qu'ils n'ont le pouvoir de supporter les pertes des fautes qui surviennent, ils sont contraincts abuser de teintures extérieures et sophistications de métaux. Pour ces causes ay-je entrepris de parler vivement, avec preuves invincibles, je dis invincibles à ceux desquels je parle, et s'il y a quelqu'un qui aye tant fait par son labeur qu'il ait esmeu la charité de Dieu à luy révéler un tel secret, je n'entend parler de tels personnages : Mais au contraire, d'autant que la capacité de mon esprit ne peut s'accommoder à croire que telle chose se puisse faire, lors que je verray le contraire, et que la vérité me redarguera, je confesseray qu'il n'y a rien plus ennemy de science que les ignorans, entre lesquels je n'auray point de honte de me mettre au premier rang, en ce qui consiste la génération des métaux. Et s'il y a quelqu'un à qui Dieu aye distribué ce don, qu'il excuse mon ignorance : car suyvant ce que j'en croy, je m'en vay mettre la main à la

plume, pour poursuyvre ce que j'en pense, ou pour mieux dire, ce que j'en ay appris avec un bien grand labeur, et non pas en peu de jours, ni en la lecture de divers livres : Ains en anatomizant la matrice de la terre, comme l'on pourra voir par mon discours cy après :

THÉORIQUE

Il me semble que tu as assez parlé des fontaines : je voudroys que suyvant ta promesse tu m'eusses donné quelque connoissance du fait des métaux. Car je sçay qu'il y a un grand nombre d'hommes en France qui se travaillent tous les jours à l'œuvre de l'Alchimie, et plusieurs y font de grands proufits, ayant trouvé de beaux secrets, tant pour augmenter l'or et l'argent, qu'autres effects : choses que je voudrois bien sçavoir et entendre.

PRACTIQUE

Par là tu peux connoistre combien l'insatiable avarice des hommes amène de maux en ce bas siècle. Il n'est abus entre les hommes qui cause plus de larcins et tromperies que l'avarice, ainsi qu'il est escrit que l'avarice est racine de tous maux. Il est certain que plusieurs desirans d'estre riches se sont envelopez en plusieurs douleurs : suyvant quoy je ne puis mieux connoistre que tu veux estre compris au rang des avaricieux, que de ce que tu desires sçavoir, faire ou augmenter l'or ou l'argent. Car plusieurs actes avaricieux se peuvent cacher par hypocrisie. Mais quant est de ceux qui veulent faire l'or et l'argent, leur avarice ne se peut cacher, et leurs intentions ne peuvent estre mises en autre rang qu'en celuy des convoiteux et ventres paresseux qui pour obvier à travailler à quelque art utile et juste, voudroyent sçavoir faire de l'or et de l'argent, afin de vivre à leur aise, et se faire grands à peu de labeur : et estants menez d'une telle convoitise, ne pou-

vant parvenir à faire ce qu'ils cherchent, ils usent de ce qu'ils peuvent, juste ou injuste. Voilà un point que tout homme de bon esprit auroit honte de me le nier : parquoy si tu m'en veux croire tu ne mettras jamais ton affection à ces choses.

THÉORIQUE

Tu me donnes ici de terribles traits, tu me veux quasi accuser d'un mal que je n'ay pas encores fait : d'autre part, me veux-tu faire croire que ce soit mal fait de prendre de l'huile d'antimoine ou de l'huile d'or, et avec lesdites huiles par un art philosophal puisse teindre en couleur d'or? est-ce mal fait de convertir l'argent en or ? Si je prens du fin cuyvre et que je vienne à lui oster son flegme, ou teincture rouge, et que je le puisse réduire en couleur d'argent, je dis en telle sorte qu'il endurera la coupelle et tous autres examens, quel mal est si je le puis faire, moyennant que ce soit bon argent ?

PRACTIQUE

Tu as beau faire; et travaille tant que tu voudras, et consomme tes jours et tes biens comme tant de milliers d'autres ont fait, tu n'y parviendras jamais.

THÉORIQUE

Et ne sçay-je pas bien que plusieurs par cy devant sont parvenus à ce que je di ? n'avons-nous pas tant de beaux livres qu'ils nous ont laissé par escrit ; entre autres un Gébert, un Arnault de Villeneuve, le Roman de la Rose et tant d'autres : mesmes que quelqu'uns de nos anciens ont fait autrefois une pierre philosophale, laquelle en mettant un certain poids dedans l'or elle l'augmentoit de cent fois autant, et c'est ce que plusieurs cherchent aujourd'huy, sçachant bien que cela a esté fait autre fois, et cela s'appelle le grand œuvre.

PRACTIQUE

Et vray Dieu ! es-tu encores si ignorant de croire cela? cuides tu que les hommes du temps passé n'eussent en eux quelque mensonge, pour sçavoir attirer l'argent par fallace, aussi bien que ceux du jourd'huy? sçais-tu pas ce que dit David de son temps : Seigneur aide nous : car nous sommes tous desnuez d'hommes droits. Les hommes (dit-il) sont tous pleins de flaterie et parlent tout au contraire de leurs pensées. Et Salomon dit que l'iniquité est si grande qu'il n'y a pas un artisan qui ne soit envieux contre son semblable. Cuides-tu que je veuille croire un Gébert, un Arnauld de Villeneuve, ou un Roman de la Rose, en ce qu'ils auront parlé contre les œuvres de Dieu? Et cuides-tu que je sois si mal instruit que je ne sçache bien que l'or et l'argent et tous autres métaux sont une œuvre divine, et que c'est témérairement entrepris contre la gloire de Dieu, de vouloir usurper sur ce qui est de son estat. Or tout ce qui est donné à l'homme de pouvoir faire envers les métaux, c'est d'en tirer les excrémens, et les purifier, et examiner, et en former telles espèces de vaisseaux ou monnoyes que bon luy semblera; et est chose semblable aux cueillettes et cultivement des semences. Car c'est à l'homme seulement de tirer le grain d'avec la paille, le son d'avec la farine, et de la farine d'en faire du pain et de pressurer les grappes pour en tirer le vin : Mais c'est à Dieu de leur donner le croistre, la saveur et couleur : je di qu'ainsi que l'homme ne peut rien en cet endroit, aussi ne peut-il envers les métaux.

THÉORIQUE

Comment? tu parles icy de semer; comme si les métaux venoyent de semence, comme le bled ou autres végétatifs.

PRACTIQUE

Je n'ay pas entrepris un tel propos, ni mis un tel argument en avant sans quelque raison. Ne sçay-je pas bien que tous ces convoiteurs de richesses qui taschent de sçavoir faire l'or et l'argent, quand on leur dit qu'il y a long-temps qu'ils sont après et que l'on ne voit aucune expérience, ils disent que tout en cas pareil que le laboureur attend patiemment le temps et saison de la cueillette, après avoir semé : aussi faut qu'ils attendent, et que cela ne se peut faire qu'avec la génération qu'ils ont conclud faire dedans leurs vaisseaux, qu'ils ont destinez à besongner et servir comme une matrice à la génération des métaux. Et cela, disent ils, a esté bien considéré et preveu par les philosophes antiques : car tout ainsi que l'on jette la semence du bled pour causer l'augmentation en sa seconde génération : aussi (disent-ils) qu'après qu'ils ont séparé par calcinations, distillations ou autres manières de faire les matières l'une de l'autre, ils mettent couver ou générer selon leurs desseings, leurs matières, par poids et mesure, telle qu'ils ont imaginée, et ce fait ils mettent lesdites choses en un feu fort lent, voulant imiter la matrice de la femme ou de la beste : sçachant bien que la génération se fait par une lente chaleur : et afin d'avoir tousjours un feu continuel et d'une mesme sorte, ils se sont advisez de faire une lampe avec une mesche toute d'une grosseur, et leurs matières estans dedans la matrice, ils les font chauffer de la chaleur de la lampe, et attendent ainsi long-temps à couver les œufs : je di aucuns ont attendu plusieurs années, tesmoing le magnifique Maigret, homme docte et fort expérimenté en ces choses, qui toutesfois ne pouvant venir à son desseing, se venta que si les guerres n'eussent esteint sa lampe devant le temps, qu'il avoit trouvé la féve. Autres font des fourneaux que le feu vient d'un degré assez loing de là où l'on

a mis couver les œufs : Mais afin qu'il continue tousjours à une chaleur lente et de mesure, ils font quelques portes de fer, lesquelles ils ouvrent selon le degré qu'ils veulent donner à leur feu. Telles gens ne dorment guéres et ont beaucoup de pensées en leurs poitrines et tourments d'esprit, languissans après le temps de la visitation de la couvée. Voilà l'un des points par lequel je preuve que les alchimistes usent (abusent) de ce mot de semence et autres termes. Ce n'est pas sans cause que j'ay dit que c'est l'œuvre de Dieu que de semer la matière des métaux et leur donner l'accroissement, et aux hommes de les recueillir, purifier et examiner, fondre et mallier, pour les mettre en telle forme que bon leur semblera pour leur service.

THÉORIQUE

Voilà un propos qui est assez long, et toutesfois je ne le puis entendre : d'autant que je sçay qu'il est permis à l'homme de semer de toutes espèces de semences, et cependant tu appelles les métaux semences divines, et tu me veux empescher de les semer.

PRACTIQUE

Tu as beaucoup mieux dit que tu ne pensois, que les matières des métaux sont semences divines. Je di tellement divines qu'elles sont inconnuës aux hommes, voire invisibles : et de ce n'en faut douter, et croy que si je me mets après pour te le prouver, je te le monstreray si clairement que tu seras contraint d'accorder mes fins et conclusions.

THÉORIQUE

Je te prie donc de m'en faire le discours tout au long, par lequel je puisse connoistre ton dire estre véritable.

PRACTIQUE

Il faut donc que tu tiennes pour chose certaine, que toutes les eaux qui sont au monde, qui ont esté et seront, furent toutes créées en un mesme jour, et si ainsi est des eaux, je te di que les semences des métaux et de tous minéraux et de toutes pierres ont esté créées aussi en un mesme jour : autant en est il de la terre, de l'air et du feu, car le souverain créateur n'a rien laissé de vuide, et comme il est parfait, il n'a rien laissé d'imparfait. Mais (comme je t'ay dit tant de fois en te parlant des fontaines) il a commandé à nature de travailler, produire et engendrer, consommer et dissiper; comme tu vois que le feu consomme plusieurs choses, aussi il nourrit et soustient plusieurs choses; les eaux desbordées dissipent et gastent plusieurs choses, et toutesfois sans elles, nulle chose ne pourroit dire je suis. Et tout ainsi que l'eau et le feu dissipent d'une part, ils engendrent et produisent d'autre. Suyvant quoy, je ne puis dire autre chose des métaux, sinon que la matière d'iceux est un sel dissoult et liquifié parmy les eaux communes, lequel sel est inconneu aux hommes : d'autant qu'iceluy estant entremeslé parmi les eaux, estant de la mesme couleur que les eaux liquides et diafanes ou transparentes, il est indistinguible et inconnu à tous : n'ayant aucun signe apparent, par lequel les hommes le puissent distinguer d'avec les eaux communes. Voilà un trait singulier, lequel (comme je pense) est caché et inconneu à beaucoup d'hommes qui pensent estre bons philosophes : et te souvienne de ce point et le garde pour t'en servir contre tous ceux qui te voudront faire accroire que la génération des métaux se peut faire par œuvre manuelle. Car quand tu n'aurais que ce seul poinct, il suffira pour convaincre toutes les opinions des alchimistes.

THÉORIQUE

Voire ! mais comment les pourroy-je vaincre par ce point ? je ne voy point que pour cela ils puissent estre vaincus.

PRACTIQUE

Je me romps la teste en vain. Je te demande, di-moy par quel moyen les alchimistes besongnent à la génération, multiplication ou augmentation des métaux ? et quand tu me l'auras dit, je te montreray que tu n'as pas bien entendu le principe que je t'ay baillé.

THÉORIQUE

Les Alchimistes besongnent par feux de réverbération, calcination, distillation, putréfaction et infusion.

PRACTIQUE

Et pourquoy usent-ils de tant de sortes de feux ?

THÉORIQUE

Parce qu'ils en font aucuns pour destruire le cuyvre, l'or et l'argent et autres métaux : et quand ils les ont destruits, calcinez et pulvérisez, ils font un amas de plusieurs desdites matières : Et par ce que le vif argent duquel ils usent volontiers, s'éxaleroit à un grand feu, il est requis qu'ils usent de feux guères chauds, et ayant enclos le vif argent, qu'ils appellent Mercure, dedans des vaisseaux bien lutez et fermez, ils taschent à le fixer petit à petit et le captiver à un petit feu pour le contraindre de se congeler (fixer, cristalliser) ; afin que puis après il puisse endurer un plus grand feu. C'est pourquoy ils ont beaucoup de sortes de vaisseaux et diverses espèces de fourneaux.

PRACTIQUE

Je ne demande autre preuve que celle que tu m'as alléguée pour te monstrer, et par ta confession mesme, que autant qu'il y a d'alchimistes en France, cherchent la génération des métaux par feu, et toutesfois je t'ay dit, pour règle certaine et méthode asseurée, que les métaux sont engendrez d'une eau, à sçavoir d'eau salée, ou pour mieux dire d'un sel dissout, et si ainsi est (comme la vérité est telle), tous les alchimistes cherchent à édifier par le destructeur. Le feu est destructeur de l'eau, et en quelque part qu'il entre, il faut qu'il chasse l'eau, ou s'il ne la chasse, elle le fera mourir : puis qu'ainsi est que le feu et l'eau sont contraires, c'est donc une pure folie de vouloir générer les métaux par feu : veu qu'il est ennemy et destructeur d'iceux.

THÉORIQUE

J'ay bien entendu que tu m'as dit que les métaux estoyent engendrez d'un sel liquifié : Mais cela ne fait rien contre mes propos ; ains au contraire il me justifie. La raison est telle, que ce sel qui est dissout parmy les eaux de la mer est inconneu, comme sont les sels métalliques : et toutesfois il se congèle et distingue d'avec les eaux par feu.

PRACTIQUE

Tu t'abuses. Toutes congélations faites par froidure se dissoudent par chaleur; et toutes congélations faites par chaleur, se dissoudent par humidité : comme le sel que tu as allégué, il se congèle par chaleur et se dissout par humidité. Or les métaux se dissoudent tous par chaleur, il s'ensuit donc qu'ils sont engendrez et congelez par humidité. Te voilà forclos de déffences à la mode des praticiens.

THÉORIQUE

Tu me la bailles belle, de me vouloir faire croire que les métaux soyent engendrez ou congelez en humidité.

PRACTIQUE

Et si tu ne le veux croire, va voir les minières où l'on tire l'or et l'argent et autres métaux, et tu trouveras dedans la pluspart d'icelles qu'il faut espuizer l'eau nuit et jour, pour avoir le métal qui est dans icelles. Un jour Antoine, Roy de Navarre, commanda de poursuivre la veine de quelques mines d'argent qui avoyent esté trouvées aux montagnes Pyrénées. Mais quand l'on en eut tiré quelque quantité, les eaux qui y estoyent, contraignirent les maistres des minières de quitter tout. Et l'on sçait bien que plusieurs minières ont esté délaissées par tel moyen. Tu trouveras donc bien estrange, quand je te prouveray cy après, que nulle pierre ne peut estre congelée ni formée sans eau, et s'il y a de l'eau, c'est donc par humidité, chose directement contraire à ceux qui cherchent la génération des métaux par feu. Je t'en dirois beaucoup de preuves fort propres pour soustenir mon propos : Mais d'autant qu'il se trouvera beaucoup meilleur en parlant de l'essence, matière et congélation de toutes pierres : je laisseray le reste de mes preuves pour ce temps là.

THÉORIQUE

Tu diras ce que tu voudras : mais j'ay veu un philosophe qui augmenta un teston devant moy : et afin qu'il n'y eust tromperie il me la fit faire à moy mesme.

PRACTIQUE

Et comment ?

THÉORIQUE

Il me fit peser un teston et autant de vif argent, et me fit mettre le tout dedans un creuset, lequel ayant mis dedans le feu, il me bailla d'une poudre pour mesler, laquelle avoit vertu d'arrester le vif argent : Et puis me fit soufler jusques à ce que le tout fut fondu ensemble, et estant fondu il se trouva le poids de deux testons de bon argent : car le vif argent s'estoit fixé par la vertu de la poudre qu'il m'avoit baillée, et moy-mesme avois mis toutes choses : parquoy n'y avoit nulle tromperie.

PRACTIQUE

Dy-moy un peu comment c'est que tu faisois ?

THÉORIQUE

Pendant que les matières fondoyent je les remuois d'un baston.

PRACTIQUE

Où avois-tu pris ce baston là ?

THÉORIQUE

En un coing, le premier que je trouvay à la main.

PRACTIQUE

Je sçavois bien que l'on t'avoit trompé. Car ce maistre philosophe avoit mis ce baston auprès de toy, sçachant bien qu'il te le feroit prendre pour mesler les matières : et voilà comment il te trompa, car il avoit mis de l'argent au bout du baston, et pendant que tu remuois les matières dedans le creuset, la cire, de laquelle il avoit fermé l'argent au bout du baston, se fondit, et l'argent tomba dedans le creuset, et le vif argent et la poudre s'en alloit en fumée ?

et par tel moyen ne demeuroit rien dans le creuset sinon l'argent du teston, et autant poisant d'argent qu'il avoit mis au bout du baston : Voilà comment il augmenta ton teston de moytié.

THÉORIQUE

Est-il bien possible qu'il se fut advisé de me tromper par ce moyen ?

PRACTIQUE

Et, mon ami, c'est la moindre des finesses desquelles ils trompent les hommes : si je voulois dire toutes les tromperies qu'ils sçavent faire et dont j'ay esté adverty, je n'aurois jamais fait. Si par tel moyen il n'eut mis l'argent dans le creuset, il t'eust baillé d'une poudre d'argent laquelle t'eust esté inconnue et t'eust fait acroire que ladite poudre auroit arresté le vif argent : et ceste poudre eut pesé autant comme il eut voulut faire l'augmentation : ou s'il n'eust mis l'augmentation par un tel moyen, il eut mis l'argent en cachette de toy, dedans un grand charbon, duquel il t'eut fait couvrir ton creuset, et le charbon et l'argent fut tombé dans ton creuset : par ainsi tu ne pouvois eschapper la tromperie. Di-moy je te prie, te monstra il à faire la multiplication de l'argent.

THÉORIQUE

Non.

PRACTIQUE

Et pourquoy faisoit-il donc cela en ta présence ?

THÉORIQUE

C'estoit qu'il me le vouloit monstrer pour de l'argent.

PRACTIQUE

T'ay-je pas bien dit que ce n'estoit que tromperie ? Car si la science estoit véritable il n'auroit garde de te la monstrer : mais il tendoit ses filets pour attraper ton argent. Et quand tu eusses esté afronté, tu n'eusses eu garde de t'en venter. Car il n'en eust esté autre chose, sinon que tu eusses esté assez moqué; je sçay bien qu'il y a en France plus de deux mil qui ont esté afrontez pour cest affaire, que jamais l'on en vist un, qui ait intenté procés pour recouvrer son argent.

THÉORIQUE

Et tu estimes donc qu'il y a beaucoup de gens qui se meslent d'affronter les hommes par tels moyens ?

PRACTIQUE

Je ne di pas tels moyens seulement; car je say qu'ils ont un millier d'autres moyens plus subtils desquels ils afrontent les plus fins, et ceux mesme qui se pensent mieux donner de garde. Le sieur de Courlange, valet de chambre du Roy, sçavoit beaucoup de telles finesses, s'il en eut voulu user. Car quelque jour venant à disputer de ces choses devant le Roy Charles neuvième, il se venta par manière de facétie, qu'il luy apprendroit à faire l'or et l'argent, pour laquelle chose expérimenter, il commanda audit de Courlange qu'il eut à besongner promptement : ce qui fut fait, et au jour de l'expérience ledit de Courlange apporta deux phioles plaines d'eau claire comme eau de fontaine, laquelle estoit si bien accoustrée que mettant une esguille ou autre pièce de fer tremper dans l'une desdites phioles, elle devenoit soudain de couleur d'or, et le fer estant trempé dans l'autre phiole, venoit de couleur d'argent : puis fut mis du vif argent dedans lesdites fioles qui soudain

se congela; celuy de l'une des phioles, en couleur d'or, et celuy de l'autre en couleur d'argent : dont le Roy print les deux lingots et s'alla vanter à sa mère, qu'il avoit appris à faire de l'or et de l'argent. Et toutesfois c'estoit une tromperie, comme ledit de Courlange me l'a dit de sa propre bouche. Voilà pourquoy je t'ay dit que la tromperie de laquelle l'autre te vouloit empoigner, estoit des plus grossières.

THÉORIQUE

Or di ce que tu voudras : mais je sçay que plusieurs alchimistes ont trouvé de sçavoir faire un medium d'argent et un tiercelet d'or, desquels ils besongnent ordinairement : car j'en suis tout asseuré.

PRACTIQUE

Et moy je suis tout asseuré que si leur medium d'argent et tiercelet d'or estoit mis à la coupelle, il ne s'y trouveroit rien de bon que ce qui y auroit esté mis de naturel, et le surplus de ce qui y auroit esté adjousté seroit connu estre faux : et je sçay bien que toutes les additions et sophistiqueries qu'ils sçavent faire, ont causé un millier de faux monnoyeurs : par ce qu'ils ne se peuvent deffaire de leur marchandise sinon en monnoye, car s'ils la vendoyent en lingots la fausseté se trouveroit à la fonte. Mais ils se desfont aisément de monnoye à toutes gens. C'est pourquoy, quand ils ont bien travaillé et ne se peuvent relever de leurs pertes, ils sont contraints de se jetter sur la monnoye. Il fut pris un faux monnoyeur (Bearnois) au diocèse de Xaintonge, auquel fut trouvé quatre cents testons prêts à marquer, que s'ils eussent esté marquez, il n'y avoit orfêvre ni autre qui ne les eut pris pour bons. Car ils enduroyent le mail, la touche, la fonte et le ton ; tout semblable aux bons. Mais quand ils furent mis à la coupelle, la faus-

seté fut descouverte. En ce temps là, il y avoit un prévost à Xaintes, nommé Grimaut, qui m'asseura qu'en faisant le procès à un faux monnoyeur, iceluy luy bailla le nom et surnom de huit vints hommes qui se mesloyent de son mestier, ensemble leurs âges, qualitez et demeurances et autres enseignements asseurez. Et quand je dis audit prévost pourquoy il ne faisoit prendre lesdits monnoyeurs nommez en son rolle, il me respondit qu'il n'oseroit l'entreprendre : par ce qu'au nombre d'iceux il y avoit plusieurs juges et magistrats, tant du Bordellois, Périgord, que de Limosin : et que s'il avoit entrepris de les fascher, qu'ils trouveroyent moyen de le faire mourir. Quand l'iniquité est entre les grands et entre ceux qui doivent punir les autres, c'est un si grand feu allumé qu'il n'est possible de l'esteindre par force d'hommes. Si je voulois dire tous les abus qui se commettent sous ombre de juste labeur je n'aurois jamais fait. Je t'ay donné seulement cet exemple, afin qu'il ne te prenne jamais envie de chercher génération, augmentation ni congélation des métaux : par ce aussi que c'est une œuvre qui se fait par le commandement de Dieu, invisiblement et par une nature si très-occulte qu'il ne fut jamais donné à homme de le connoistre.

THÉORIQUE

Tu m'as beau prescher, car je sçay qu'il y a plusieurs gens de bien et grands personnages qui cherchent tous les jours ces choses et qui pour rien du monde ne se voudroyent attacher à la monnoye : aussi qu'ils ont bien le moyen de s'en passer.

PRACTIQUE

Je confesse qu'il y a plusieurs Seigneurs, gens de bien et grands personnages, qui s'occupent à l'alchimie, et y despendent beaucoup. Laisse les faire : cela les garentist d'un

plus grand vice : et puis ils ont du revenu pour approuver ces choses. Quant aux médecins, en cherchant l'alchymie ils apprendront à connoistre les natures : et cela leur servira en leur art : et en ce faisant ils connoistront l'impossibilité de la chose. J'ay recouvert certaines pierres transparentes comme cristal, sans nulle couleur ni tâche, ce néantmoins par examen l'on peut faire apparoir directement qu'il y a du métal parmy lesdites pierres, combien qu'elles soyent aussi claires, nettes et transparentes, que lors qu'elles estoyent encor en eau.

THÉORIQUE

Tu dis tousjours qu'il est impossible : et ton opinion veut surmonter celles de plusieurs milliers d'hommes qui sont plus doctes sans comparaison que toy, lesquels te feroyent rougir, si tu avois entrepris de disputer contre eux : Car tu n'as pas beaucoup de raisons, et ils t'en améneroyent un milier, ausquelles tu ne sçaurois contredire.

PRACTIQUE

S'il n'estoit question que de raisons, j'en ay un grand nombre que la moindre suffira pour vaincre toutes celles qu'ils me sçauroyent amener.

THÉORIQUE

Je te prie donc, donne moy une de ces belles raisons que tu dis.

PRACTIQUE

Quand les alchimistes veulent faire de l'or ou de l'argent, ils calcinent et pulvérisent leurs métaux, et les ayans pulvérisez par calcinations, ils se travaillent pour faire régénérer lesdites matières. Or, si par ce moyen ils peuvent faire nouvelle génération des métaux hors la matrice où ils

ont esté faits premièrement, ils leur seroyent beaucoup plus aisé de faire régénérer une noix, une poire ou une pomme qu'ils auroyent mise en poudre. Di donc au plus brave d'iceux qu'il pile une noix, j'entends la coquille et le noyau, et l'ayant pulvérisée qu'il la mette dedans son vaisseau alchymistal, et s'il fait rassembler les matières d'une noix, ou d'une chastaigne pilée, les remettant au mesme estat qu'elles estoyent auparavant, je dirai lors qu'ils pourront faire l'or et l'argent, voire mais je m'abuse, car ores qu'ils peussent rassembler et régénérer une noix ou une chastaigne, encore ne seroit ce pas la multiplier ni augmenter de cent parties, comme il disent que s'ils avoyent trouvé la pierre des philosophes, chascun poix d'icelles augmenteroit de cent. Or je sçay qu'ils feront aussi bien l'un que l'autre.

THÉORIQUE

Pourquoy est ce que tu m'allègues des noix, des chastaignes et autres fruits? veu que ce sont âmes végétatives, ne pouvant estre formées sinon avec un long temps, et faut que premièrement elles soyent venues de semences. Mais quant aux métaux, il n'y a nulle raison de les acomparager aux fruicts : d'autant que leurs corps et leur effect est insensible.

PRACTIQUE

A ce, je respond qu'il est beaucoup plus aisé de contrefaire une chose visible que non pas celle qui est invisible, les fruits sont formez visiblement et toutesfois, il est impossible de les contrefaire : mais encores est-il plus aisé que non pas les métaux. Et quant est de ce que tu dis que les fruits se forment par une action végétative et que les métaux sont corps morts et insensibles, en cest endroit je te veux recèler un secret que tu n'entends pas. Sçache donc

que deslors que Dieu créa la terre, il mist en icelle toutes les substances qui y sont et qui y seront : car autrement nulle chose ne pourroit végéter, ni prendre forme : et faut croire que les arbres plantez et semencés ont pris accroissement des le commencement de leur nature par le commandement de Dieu, et depuis (comme j'ay dit en parlant des fontaines) les hommes ayans des semences sauvages les ont semées, cultivées, transplantées. Mais lesdites semences ne pourroyent prendre accroissement si la matière de l'accroissement n'estoit en terre. Il faut donc conclure que deslors que la terre fust créée, qu'avec elle furent créées toutes matières végétatives, toutes douceurs et amertumes, toutes couleurs, senteurs et vertus, et de là vient que chacune des semences estant jettée en terre, attire à soy odeurs et vertus. Aucunes attirent des matières vénéneuses et pernicieuses, prenant toutes ces choses en la terre.

THÉORIQUE

Tout ce que tu m'as allégué cy dessus ne fait rien contre mon opinion.

PRACTIQUE

Si fait : car tout ainsi que je t'ay dit que les semences ou matières de toutes choses végétatives, estoyent créées dès le commencement du monde avec la terre : Aussi t'ay-je dit que toutes les matières minérales (que tu appelles corps morts) furent aussi créées comme les végétatives, et se travaillent à produire semences pour engendrer d'autres. Aussi les minérales ne sont pas tellement mortes qu'elles n'enfantent et produisent de degré en degré choses plus excellentes, et pour mieux te le faire entendre, les matières minérales sont entremeslées et inconnues parmy les eaux, en la matrice de la terre, ainsi que toute humaine créature et brutale est engendrée sous espèce d'eau en sa formation :

et estant entremeslées parmy les eaux, il y a quelque matière supresme qui attire les autres qui sont de sa nature pour se former. Et ne faut penser qu'auparavant leur formation et congélation, leur couleur fust connuë parmy les eaux. Mais comme tu vois que les chastaignes sont blanches en leur première formation, et noires en leur maturité : les pommes noires au commencement, et rouges en leur maturité : les raisins verds en leur première essence, et noirs en leur maturité : Semblablement les métaux en leur premier estre n'ont aucune couleur que d'eau seulement : et cela ay-je connu avecques un grand travail ; protestant que jamais je n'en ay rien cherché en intention de prétendre au fait de l'alchimie. Car j'ai tousjours estimé la chose impossible : je dis si fort impossible, qu'il n'y a homme qui me sçeust donner raisons légitimes, que cela se puisse faire. Quand j'ai contemplé les diverses œuvres et le bel ordre que Dieu a mis en la terre, je me suis tout esmerveillé de l'outrecuidance des hommes : car je vois qu'il y a plusieurs coquilles de poissons, lesquelles ont un si beau polissement qu'il n'y a perle au monde si belle. Entre les autres y en a une au cabinet de monsieur Rasce qui a un tel lustre, qu'elle semble une escarboucle, à cause de son beau polissement, et voyant telles choses je dy en moy-mesme, pourquoy est ce que ceux qui disent sçavoir faire l'or ne pulvérisent un nombre desdites coquilles et en faire de la paste pour en former quelque belle coupe? Je suis asseuré qu'une coupe bien faitte de telle matière seroit plus précieuse que l'or. Ou bien que ne regardent-ils de quoy le poisson a formé ceste belle maison, et prendre de semblables matières, pour faire quelque beau vaisseau. Le poisson qui fait sadite coquille n'est si glorieux que l'homme, c'est un animal qui a bien peu de forme, et toutesfois il sçait faire ce que l'homme ne sçauroit faire. En quelque partie de la mer Océane se trouve une grande

quantité de poissons portant chascun une coquille sur le dos, lequel s'attache contre le roc, et par ce qu'il est couvert de sa coquille, il forme au dessus d'icelle six trous, pour avoir air, ou pour recevoir nourriture; et ainsi qu'il augmente sa coquille il fait un nouveau trou, et en ferme un autre; La plus grande desdites coquilles n'est pas plus grande que la main de l'homme : Le dedans de ladite coquille est de couleur de perle, et plus beau : par ce qu'il tient des couleurs de l'arc céleste, comme la pierre que l'on appelle opale : le dessus de ladite coquille est assez rude et mal plaisant, à cause de l'eau de la mer qui donne dessus : Mais quant la croute en est ostée, le dessus de ladite coquille est aussi beau que le dedans. Ledit poisson n'a aucune forme, et toutesfois il sçait faire ce que les alchymistes ne sçauroyent faire. Il y a une isle en laquelle se trouve si grande quantité dudit poisson que les habitans d'icelle en engraissent les pourceaux, et pour les arracher de leurs coquilles, ils les font bouillir, et font brusler lesdites coquilles pour faire de la chaux.

THÉORIQUE

Pourquoy est ce que tu me fais un si long discours d'une coquille, veu que nostre propos n'est autre que du fait de l'alchimie ?

PRACTIQUE

C'est pour vaincre ton erreur et de tous ceux qui sont de ton opinion, que j'ay mis en avant un poisson le plus difforme que l'on sçauroit trouver en toutes les parties maritimes, lequel sçait faire une maison peinte d'une telle beauté que tous les alchimistes du monde n'en sçauroyent faire une semblable. J'ay plusieurs fois admiré leurs couleurs qui sont esdites coquilles, et n'ay pu comprendre la cause d'icelles : toutefois enfin j'ay considéré que la cause

de l'arc céleste n'estoit sinon d'autant que le Soleil passe directement au travers des pluyes qui sont opposites de l'aspect du Soleil : car l'on ne vist jamais l'arc céleste que le Soleil ne luy fust opposite ; aussi ne vist on jamais l'arc céleste que la pluye ne tombast devers la partie de sa formation : Suyvant quoy, j'ay pensé que quand ledit poisson fait sa maison, il se met sur quelque roche, à l'endroit de laquelle l'eau de la mer n'a pas beaucoup d'espoisseur et que pendant le temps que ledit poisson forme sa maison, le soleil donne au travers de l'eau et cause les couleurs de l'arc céleste en laditte eau, et les matières desdites coquilles estant aqueuses et liquides en leur formation et congélation retiennent les couleurs actionnées par la réverbération du Soleil passant au travers desdites eaux. Voilà comment il y a temps et saison aussi bien pour les hommes que pour les bestes, les végétatifs qui n'ont aucun sentiment nous donnent enseignement de ces choses, j'ai veu plusieurs fois besongner les limaces à bastir leurs maisons; mais jamais homme ne les vist bastir en temps d'hyver. Les abeilles ou mouches à miel et autres animaux ne le font pas aussi, parquoy il est aisé à conclure que les métaux et tous minéraux ont quelque saison pour leur formation qui nous est inconnue. Nous pouvons connoistre en ces choses la folie de ceux qui veulent entreprendre de générer l'or et l'argent hors la matrice de la terre, et qui plus est, les veulent engendrer sans connoistre les matières propres à leur essence : et (encore piz) veulent faire par feu ce qui est naturellement fait par eau. Et (comme j'ay dit cy dessus) les matières des métaux sont en telle sorte cachées qu'il est impossible à l'homme de les connoistre au paravant qu'elles soyent congelées, non plus qu'une eau en laquelle l'on auroit fait dissoudre du sel, nul ne sçauroit dire qu'elle fust salée sans la taster à la langue.

THÉORIQUE

Et comment sçais-tu ces choses, et sur quoy te fondes-tu pour entreprendre de parler à l'encontre de tant de sçavans philosophes qui ont fait de si beaux livres d'alchimie? veu que tu n'es ni Grec ni Latin, ni guères bon François.

PRACTIQUE

Je te le diray. Il advint un jour que je fis bouillir et dissoudre une livre de salpêtre dedans un chauderon plein d'eau, et puis je la mis refroidir, et quand elle fust froide, je trouvay le salpêtre qui en se conglaçant s'estoit attaché audit chauderon par glaçons longs, ayant forme quadrangulaire. Quelque temps après j'achetay du cristal qui avoit esté apporté d'Espaigne qui estoit formé, ainsi que le salpestre que j'avois fait dissoudre. Je connuz lors que combien que les métaux soyent corps morts (comme tu as dit) toutesfois le cristal n'est pas tellement mort qu'il ne lui soit donné de se sçavoir séparer des autres eaux, et au milieu d'icelles se former par angles et pointes de diamants: et comme il est donné au cristal, salpestre et sel commun, de se sçavoir congeler et faire un corps à part au milieu de l'eau commune, il est donné aussi aux matières minérales de faire le semblable, comme je prouve par une ardoise que tu vois icy, en laquelle sont plusieurs marcassites formées. Et non sans cause t'ay-je mis en avant le propos de ceste ardoise : car èlle me donne à connoistre la conclusion de ce que j'ay allégué cy dessus. Tu vois que les marcassites métalliques qui sont en icelles sont quarrées par faces semblables à un dé. Si je te demande lequel des deux a esté formé le premier, ou l'ardoise ou la marcassite, tu ne me sçaurois respondre; je seray donc le prestre Martin, je me respondray moy-mesme, prenant pour argument les coquilles, lesquelles je preuve estre formées dedans l'eau qui

depuis ont esté pétrifiées, et l'eau et les vases où elles habitoyent. Et tout ainsi comme les coquilles estoient formées au paravant qu'estre pétrifiées, et le lieu où elles habitoyent : semblablement les marcassites qui sont en ceste ardoise estoyent formées au paravant de l'ardoise, et est chose certaine que quand elles se formoyent elles estoyent couvertes d'eau meslée de terre, laquelle depuis s'est réduite en ardoise, et les marcassites ont demeuré en leurs propres formes enchassées dedans laditte ardoise, comme les coquilles se trouvent enchassées dedans la pierre. Conclus donc que lesdites marcassites sont formées d'une matière qui (au paravant sa formation) estoit inconnue dedans les eaux, et par un ordre que Dieu a mis en nature, les matières qui au paravant estoyent vagantes, se sont formées en telle sorte que les hommes devroyent grandement s'esmerveiller des œuvres de Dieu, et connoistre que c'est une grande folie de le penser imiter en telle chose. Quelque temps après que j'eus pris garde à ce que dessus, je m'en allois par les champs, la teste baissée, pour contempler les œuvres de nature : lors je trouvay certains mercenaires qui tiroyent de la mine de fer, assez bas dans la terre, et laditte mine estoit en pierres d'environ la grosseur d'un œuf, je nomme la grosseur par ce qu'és Ardennes la mine de fer y est fort menue. Or celle que lesdits mercenaires tiroyent n'avoit aucune forme, les unes pierres estoient longues et les autres rondes, bicornues, selon le lieu où la matière s'estoit arrestée au temps de sa congélation. Quelque temps après j'en trouvay certaines pierres assez grosses, que toute la superficie estoit formée à pointes de diamants, je fus plusieurs ans à songer qui pourroit estre la cause de la forme desdites pointes, et ne pouvant entendre la cause je la mis quelque temps à nonchaloir, ne m'en souciant plus. Et comme une autre fois je cherchois la cause de la formation de toutes pierres, qui d'un costé estoyent formées à

pointes de diamants, et estoyent lesdittes pointes pures, nettes, candides et transparentes comme cristal, et de l'autre costé elles estoyent ténébreuses, rudes et mal plaisantes. Or d'autant qu'elles avoyent esté congelées en ce mesme lieu, j'ay conneu que la partie diaphane estoit formée d'eau pure, et la partie ténébreuse d'une eau trouble meslée de terre : Mais quant aux pointes de diamants, je n'en sçeus encores pour lors entendre la cause, il advint un jour que quelqu'un me montra de la mine d'estain qui estoit ainsi formée par pointes, une autre fois me fust montré de la mine d'argent tenant encores avec la roche, ou les matières dudit argent avoyent esté congelées, laquelle mine estoit aussi formée en pointe de diamans. Quand j'ay eu considéré toutes ces choses, j'ay conneu que toutes pierres et espèces de sels, marcassites et autres minéraux, desquels la congélation est faite dans l'eau, apportent en soy quelque forme triangulaire, ou quadrangulaire, ou pentagone, et le costé qui est en terre et contre le roc, ne peut porter autre forme que celle de l'assiette du lieu où elle reposoit au temps de sa congélation. Voilà qui suffira pour renverser les opinions de tous ceux qui cherchent l'or et l'argent par son contraire. Car puisqu'il y a des formes de pointes de diamant és minières d'or, d'argent, de plomb, d'estain et autres métaux, tu te peux asseurer que la principale matière d'iceux n'est autre chose qu'un sel dissoult, lequel habitant avec les autres eaux se sépare d'avec icelles, attirant à soy les choses qu'il aime, pour les congéler et réduire en métal. Et combien que tous les philosophes ayent conclud que l'or est fait de souphre et d'argent vif, je maintiens que le souphre que nous voyons, ne se sçauroit mesler avec les matières minérales ou semences d'icelles; bien confesseray-je que parmy les eaux il y a quelque genre d'huile, lequel estant meslé avec l'eau et le sel minéral, ayde à la génération des métaux, et les métaux estans parvenuz en

leur parfaite décoction, l'huile est lors congelée parmy le métal, et prend le nom de souphre. Il y a des secrets si fort cachez et inconneuz en toutes natures que de tant plus un homme sera sçavant en philosophie, de tant plus il craindra les hazards qui surviennent ordinairement en toutes entreprises fusibles, métalliques et vulcanistes. N'est ce pas chose estrange et de grande considération qu'il y a à Montpellier certaines eaux où l'on réduit le cuyvre en verd de griz, et tout auprez d'icelle, il y a autres eaux où l'on n'en sçauroit faire? N'y a il pas aussi des eaux qui sont bonnes aux teintures et à cuire légumes, et autres eaux bien près d'icelles n'y vaudront rien. J'ai veu du temps que les vitriers avoyent grand vogue, à cause qu'ils faisoyent des figures és vitreaux des temples, que ceux qui peignoyent lesdittes figures n'eussent osé manger aux, ni oignons. Car s'ils en eussent mangé la peinture n'eust pas tenu sur le verre, J'en ai connu un nommé Jean de Connet, par ce qu'il avait l'alène punaise, toute la peinture qu'il faisoit sur le verre ne pouvoit tenir aucunement, combien qu'il fust sçavant en son art. Les historiens disent que s'il y a une palme plantée sur le bord d'un fleuve et une autre de l'autre costé dudit fleuve, que les racines iront de l'un à l'autre par dessous ledit fleuve, à cause de l'amitié ou affinité qu'elles ont ensemble. Il est certain aussi que les femmes alaictantes, estans loing de leurs enfans endormis, sentent à leurs mammelles quand ils crient estant esveillez. J'ay veu une femme pudique, sage et honorable, que quand son mary estoit aux champs, elle sentoit par quelque mouvement secret, le jour que son mary devoit arriver. Tels mouvements ne sont pas seulement aux créatures humaines et brutales, mais aussi aux végétatives et métalliques. Et tout ainsi comme les matières animées se servent de choses alimentaires, et en ayant pris la substance nutritive, envoyent le demeurant és vaisseaux

excrémentaires, semblablement les métaux engendrent quelques excréments inutiles après leur formation. Je prens donc le souphre comme une colofaigne (colophane), ou excrément qui a servi à la génération, laquelle estant parfaite les excréments n'y servent plus de rien, et si cela advient és créatures humaines et brutales, aussi fait-il à tous végétatifs. Et qu'ainsi ne soit, tu vois les noix et les chastaignes qui ont une robbe excrémentale, et deslors qu'elles viennent à leur perfection, elles jettent en bas leurs robbes comme un excrément inutile. Ainsi toutes semences ou plantes végétatives produisent quelque chose pour leur aider et servir pour un temps seulement. Semblablement ceux qui affinent les mines des métaux, séparent le souphre d'avec le métal, comme chose inutile, tout ainsi comme le laboureur sépare le bled d'avec la paille. Voilà pourquoy je te di que le souphre vulgaire n'est pas tel comme lors qu'il a généré les métaux, et qu'au paravant ce ne pouvoit estre qu'une huile inconnue; tout ainsi que tu vois que la gomme n'est qu'une eau quand elle est au dedans de l'arbre, et quand elle est sortie, et qu'elle découle le long de l'arbre elle se dessèche et endurcist, et lors elle prend le nom de gomme. La térébentine est une huile qui distille des piniers, et quand elle est cuitte elle s'endurcist, et puis s'appelle poix rasine. Voilà comment il faut que tu entendes que la génération des métaux est faite par matières et vertus incognues aux hommes. Et ne pense pas que le vif argent soit autre chose qu'un commencement de métal, fait ou commencé par une matière aqueuse et salsitive. Je ne dis pas de sel commun : car je sçay que le nombre des espèces de sels est infiny à nostre connoissance, comme je te feray entendre cy après en parlant des sels.

THÉORIQUE

Tu es terriblement prompt à détracter des philosophes,

et c'est la plus belle chose du monde que la philosophie, car par philosophie l'on fait des distillations les plus utiles pour la médecine que chose que l'on sçauroit trouver: mesme l'on tire par philosophie toutes senteurs, vertus et saveurs, tant des espiceries que de toutes choses odoriférantes.

PRACTIQUE

Tu te moques bien de moy, de dire que j'ay en haine la philosophie, et tu sçais bien que je n'ay rien en plus grande recommandation et que je la cherche tous les jours, et ce que j'en parle, n'est pas contre les philosophes actuels et dignes de ce nom. Mais je parle contre ceux qui méritent plus d'estre appellez antiphilosophes que philosophes. Car je louë grandement les distillateurs et tireurs d'essences, et estime cette science grandement utile et proufitable. Je n'entens parler sinon contre ceux qui veulent usurper (pour vivre à leur aise) un secret que Dieu a réservé à soy, aussi bien comme la puissance de faire végéter et croistre toutes plantes et toutes choses. Car c'est Dieu luy mesme qui a jetté la semence des métaux en la terre. Et ils veulent entreprendre de faire une œuvre qui se fait occultement dans la terre, de laquelle ils ne connoissent ni le moyen ni les matières, ni par quelle vertu ni comment, ni en combien de temps la chose peut parvenir à sa perfection. L'on a quelque connoissance du temps qu'il faut pour la maturité des bleds et autres semences : mais quant est de la semence des métaux, ils n'en ont aucun tesmoignage, ni connoissance de la vertu par laquelle les matières se lient et congèlent. Je sçay bien que ces choses ont quelque vertu d'attirer l'un et l'autre, comme l'aimant tire le fer. Aussi sçay-je bien que quelque fois j'ay pris une pierre de matière fusible, qu'après l'avoir pilée et broyée aussi finement que fumée, et l'ayant ainsi pulvérisée je la meslay parmy de la

terre d'argile, et quelques jours après quand je vouluz besongner de laditte terre, je trouvay que laditte pierre s'estoit commencée à rassembler, combien qu'elle fust meslée si subtilement parmy la terre, que nul homme n'en eut sçeu trouver une pierre aussi grosse que les petits atomes que l'on void dedans les rayons du soleil, entrant dans la chambre, chose que j'ai trouvée merveilleusement admirable. Cela te doit faire croire que les matières des métaux se rassemblent et congèlent admirablement, suyvant l'ordre et vertu admirable que Dieu leur a ordonné.

THÉORIQUE

Tu as beau parler contre l'alchimie, toutefois j'ay veu plusieurs philosophes qui m'ont baillé de grandes raisons du fait de la génération de l'or et autres métaux.

PRACTIQUE

Je me doute que ceux que tu appelles philosophes, ne soyent les plus grands ennemis de philosophie. Car si tu sçavois que c'est que philosophie, tu connoistrois que ceux qui cherchent à faire l'or et l'argent, ne méritent pas ce titre : par ce que philosophe veut dire amateur de sapience. Or Dieu est sapience : l'on ne peut donc aimer sapience sans aimer Dieu. Et je m'émerveille comment un tas de faux monnoyeurs, lesquels ne s'estudient qu'à tromperies et malices, n'ont honte de se mettre au rang des philosophes. Or comme j'ay dit dès le commencement, l'avarice est racine de tous maux, et ceux qui cherchent à faire l'or et l'argent, ne peuvent estre exemps du titre d'avaricieux, et estants avaricieux, ne peuvent estre dits philosophes ni compris au nombre de ceux qui aiment sapience. J'ay mis ce propos en avant par ce que tous ceux qui cherchent à faire l'or et l'argent, ont toujours ce mot en la bouche, que les secrets de sçavoir faire les métaux n'appartiennent sinon

aux enfans de philosophie, et non seulement le disent de bouche, mais le mettent és livres imprimez : comme ainsi soit qu'il fut imprimé à Lyon un livre de l'or potable, du temps que le Roy Henry troisième y estoit à son retour de Polongne, auquel livre est clairement escrit que l'alchimie ne doit estre révélée sinon aux enfants de philosophie : S'ils sont enfants de philosophie, ils sont enfants de sapience, et conséquemment enfants de Dieu. Si ainsi estoit il seroit bon que nous fussions tous de la religion des alchimistes.

THÉORIQUE

Tu m'as allégué cy dessus des chastaignes, des noix et autres fruits : Mais cela ne fait rien contre moy, parce que les métaux sont un et les fruits sont un autre.

PRACTIQUE

J'ay grand honte que ce propos dure si longuement : toutesfois à cause de ton opiniatrise je parleray encores de ce fait. Que ne considères-tu le fait de l'aimant, qui par une vertu singulière attire à soy le fer : combien qu'il n'ait nulle âme végétative : et si ainsi est hors de la matrice de la terre, combien cuides-tu qu'il aye plus grande vertu en la terre, quand il est encores en matière liquide? l'aimant n'est pas seul qui ait pouvoir d'attirer à soy les choses qu'il aime : Ne vois-tu pas le jayet et l'ambre, lesquels attirent le festu? Item, de l'huile estant jettée dedans l'eau se ramasse à part de laditte eau, veux-tu meilleures preuves que du sel commun, du salpestre, de l'alun, de la coperoze et de toutes espèces de sels, lesquels estans dissouz dedans l'eau se sçavent séparer et faire un corps à part distingué et séparé d'avec l'eau? et en confirmant ce que j'ay dit cy dessus, je te di encores que la semence des métaux est liquide et inconnue aux hommes : Et tout ainsi que je t'ay dit que la

semence du sel liquide se sçait séparer de l'eau commune, pour se congeler, autant en est-il des matières métalliques. Et te faut icy philosopher encores de plus près : regarde les semences quand on les jette en terre, elles n'ont qu'une seule couleur, et venant à leur croissance et maturité elles se forment plusieurs couleurs : les fleurs, les branches, les feuilles et les boutons, ce seront toutes couleurs diverses, et mesme en une seule fleur il y aura diverses couleurs. Semblablement tu trouveras des serpens, des chenilles et papillons qui seront de plusieurs belles couleurs. Venons à présent à philosopher plus outre, tu me confesseras que d'autant que toutes ces choses prennent nourriture en la terre, que leur couleur procède aussi de la terre : Et je te diray par quel moyen? et qui en est la cause? Si tu peux attirer de la terre par art alchimistal, les couleurs diverses comme font ces petits animaux, je t'accorderay que tu peux aussi attirer les matières métalliques et les rassembler pour faire l'or et l'argent. Mais (comme je t'ay dit tant de fois) tu y procèdes tout au contraire de la nature. Tu as entendu par mes arguments que toutes matières métalliques sont aqueuses et se forment dedans l'eau, et cependant tu les veux former par le feu qui est son contraire. Ne t'ay-je pas montré évidemment par une ardoise remplie de marcassites, que les matières métalliques estant encores fluides dedans les eaux, elles s'attirent l'une à l'autre pour se réduire en corps : et comme j'ay tousjours dit, elles sont inconnues et indistinguibles des autres eaux, jusques à leur congélation.

THÉORIQUE

Je trouve fort estrange que tu dis que les matières métalliques sont inconnues dedans les eaux, et toutesfois l'on void le contraire, car tous, tant qu'il y a de philosophes, disent que tous métaux sont composez de souphre et de vif

argent. S'il est ainsi pourquoy croiray-je qu'ils ne se peuvent connoistre dedans l'eau? car je suis certain que s'il y en avoit dedans l'eau je les connoistrois bien.

PRACTIQUE

Et comment n'as-tu point de souvenance que je t'ay allégué le sel commun et autres, pour te faire entendre que tout ainsi que le sel n'a aucune couleur, estant liquide dedans l'eau, que aussi les matières métalliques n'ont aucune couleur, jusques à leur congélation. Mais ils la prennent en se rassemblant et congelant : tout ainsi que toutes espèces de fruits changent de couleur en leur croissance et maturité. Si je voulois alléguer les semences humaines et brutales, y trouvera on quelque couleur au paravant leur formation? non, non plus qu'aux métaux. Je t'ay desjà dit cy-dessus que tu n'as jamais veu souphre, ni vif argent qui ne fut congélé, et qu'au paravant ils n'estoyent pas de la couleur qui sont à présent, et qu'ils estoyent inconnus, comme le sel est inconnu dedans l'eau de la mer. Il y a long temps que je pensois faire fin au propos de l'alchimie, estimant qu'en parlant des pierres tu pourrois connoistre la vérité de mes preuves : Mais par ce que je te trouve de dure cervelle et par trop arresté en ton opinion, je suis contraint pour conclure à ce que dessus, te dire qu'il ne se peut entendre autre chose des métaux, sinon ce que les natures humaines, brutales et végétatives me donnent à connoistre : Qui est, que quand la chastaigne, la noix et tous autres fruits, sont semez en terre, en iceux sont enclos les racines, les branches, les feuilles et toutes les parties, vertus, senteurs et couleurs que l'arbre sçauroit produire quand il sera né. Aussi qu'en la semence des natures humaines et brutales, les os, la chair, le sang et toutes les autres parties sont comprises en laditte semence. Et tout ainsi que tu vois que nulle de ces choses ne demeure en sa première cou-

leur : mais en la croissance d'iceux ils changent de couleur, et en une mesme chose y a plusieurs couleurs : En cas pareil te faut croire que les semences des métaux (qui sont matières liquides et aqueuses) changent de couleur, pesanteur et dureté. La première connoissance que j'ay eu de ces choses, fut à une minière de terre argileuse qui estoit à une tuilerie près saint Sorlain de Marennes és iles de Xaintonge, là où je trouvay parmy laditte terre un grand nombre de marcassites de diverses grandeurs et pesanteurs, toutes lesquelles estoyent formées de telle sorte que l'on pouvoit juger que la matière de leur formation estoit liquide et qu'elle estoit cheute du haut en bas, és jours de sa congélation, tout ainsi que si l'on avoit laissé tomber de la cire fondue petit à petit pour la faire congeler.

THÉORIQUE

J'ay bien entendu tes raisons. Mais ne seroit-ce pas un grand bien en France, s'il y avoit cinq ou six hommes qui fussent parvenuz à leur fin, touchant la pierre des anciens philosophes ? Car j'ay entendu par le dire de plusieurs alchimistes que s'ils y estoyent parvenuz, ils feroient assez d'or pour faire la guerre contre tous adversaires, et mesme contre le Turc.

PRACTIQUE

Entre tous les propos que tu as dit par cy devant, il n'y en a pas un si esloigné de sapience que celuy que tu viens de dire : Mais je di au contraire qu'il vaudroit mieux une peste, une guerre et une famine en France, que non pas six hommes qui sçeussent faire l'or en si grande abondance que tu dis. Car après que l'on seroit asseuré que la chose se pourroit faire, tout le monde mespriseroit le cultivement de la terre, et s'estudieroit à chercher de faire de l'or, et par ce moyen la terre demeureroit en friche, et toutes les

forests de la France ne sçauroyent fournir de charbon à tous les alchimistes l'espace de six ans. Ceux qui ont leu les histoires, disent qu'un Roy, ayant trouvé quelques mines d'or en son Royaume, employa la plus grande partie de ses sujets pour tirer et affiner laditte mine, qui causa que les terres demeuroyent en frische et la famine commença audit Royaume. Mais la Royne (comme prudente et esmeüe de charité envers ses sujets) fist faire secrétement des chapons, poulets, pigeons et autres viandes de pur or, et quand le Roy voulust disner, elle le fist servir desdittes viandes, dont il fust joyeux, n'entendant pas à quoy la Royne tendoit : mais voyant qu'on ne luy apportoit point d'autres viandes, commença à se fascher; quoy voyant la Royne le supplia de considérer que l'or n'estoit pas nourriture, et qu'il valoit mieux employer ses sujets à cultiver la terre que non pas à chercher les mines d'or. Si tu ne te veux arrester à un si bel exemple, entre en toy mesme, et t'asseure que s'il y avoit six hommes en France, comme tu dis, qui sçeussent faire l'or, ils en feroyent si grande quantité que le moindre d'eux se voudroit faire monarque, et ils se feroyent la guerre entr'eux, et après que la science seroit divulguée, il se feroit une si grande quantité d'or qu'il viendroit à tel mespris que nul n'en voudroit bailler pain ne vain pour eschange. Je ne di pas que ce ne soit chose juste que les princes commettent gens és minières, mesme des forfaires criminels, pour extraire lesdites mines, afin de s'en ayder, tant pour le commerce que pour les instruments nécessaires, que l'on forme desdits métaux.

THÉORIQUE

Tu m'as cy-dessus donné beaucoup d'arguments contre ceux qui veulent générer les métaux par la chaleur et mesme t'es vanté de prouver un cinquiesme élément : des-

quelles choses je ne puis me contenter, si je n'ay une conclusion plus certaine.

PRACTIQUE

Je ne puis conclure autre chose sur le fait des métaux, sinon la mesme chose que j'ay dit cy dessus : que toutes matières métalliques sont liquides, fluides et diafanes, et inconneues parmy les eaux communes, jusques à leur congélation, et quand est du cinquiesme élément, je ne puis donner autre preuve que celle que j'ay donné publiquement devant mes auditeurs, où tu estois présent, dont la preuve a esté faite par une pierre que tu vois icy.

Ne te souvient-il pas qu'en faisant la démonstration de ceste pierre, que je disois que toutes pierres ayans forme triangulaire ou pentagonne, quadrangulaire ou à pointes de diamants, estoyent formées dedans l'eau, et qu'autrement elles ne pouvoient prendre les formes susdittes : ayant donc reconnu un tel argument, je leur monstrois laditte pierre, laquelle est composée de trois matières diverses, sçavoir est, le dessus de laditte pierre est de cristal pur et net, formé en la superficie supérieure en pointes de diamants, et l'autre partie suyvante au dessouz d'icelle, est de mine d'argent : et la troisiesme partie est d'une pierre commune, qui donne clairement à entendre que celle que j'appelle commune, qu'aucuns appellent tuf, semblable à celle des carrières, estoit formée la première, et depuis sa formation la matière d'argent descendant d'en haut auparavant sa congélation, s'est arrestée sur la carrière de laditte pierre, et quelque temps après s'est congelée en mine d'argent, et en un autre temps, la matière cristaline s'est arrestée sur laditte mine, et s'est congelée et formée en pointes de diamants, et ce durant le temps que les eaux communes estoyent plus hautes que lesdittes matières : car autrement jamais le cristal ne se fust formé par pointes. Tu sçais bien

que tous ceux à qui j'ay fait démonstration de laditte pierre, ont approuvé mes arguments, sans aucune contradiction. Et pour venir à la preuve du cinquiesme élément, laditte pierre m'a aussi servi de preüve : par ce que je leur ay prouvé que jamais ne se forma cristal ni autres pierres à pointes ou à faces, qu'elles ne fussent dedans les eaux communes, et que la vérité est telle que le cristal, le diamant et toutes pierres diaphanes ne sont formées que de matières aqueuses, et puis que le cristal et autres pierres diaphanes se forment au milieu des eaux communes, ne voulant avoir aucune affinité avec elles en leur congélation, non plus que le suif, la graisse, les huiles, la poix-rasine et autres telles matières, lesquelles se séparent des eaux communes ? Il faut conclure donc que l'eau de laquelle le cristal est formé, est d'un autre genre que non pas les eaux communes : et si elle est d'un autre genre, nous pouvons donques asseurer qu'il y a deux eaux, l'une est exalative et l'autre essencive, congélative et générative, lesquelles deux eaux sont entremeslées l'une parmi l'autre, en telle sorte qu'il est impossible les distinguer auparavant que l'une des deux soit congelée.

THÉORIQUE

Si tu mets un tel propos en avant l'on se moquera de toy : par ce que les philosophes tiennent pour chose certaine qu'il n'y a que quatre éléments : et s'il y avoit deux genres d'eau, comme tu dis, il y en auroit cinq.

PRACTIQUE

Je te l'ay assez fait entendre par le cristal, lequel quand il se veut congeler le plus souvent dedans les neiges, il se sépare des autres eaux, et les eaux communes qui sont demeurées en neiges, se dissolvent, et le cristal ne se peut dissoudre, ni au soleil ni au feu : qui est un argument

bien certain que les eaux communes ne font qu'aller et venir, monter et descendre, comme j'ay dit en parlant des fontaines, et t'ose dire encores que les eaux congélatives sont aussi évaporatives et exalatives, et leur habitation et demeure est parmy l'eau commune jusques à leur congélation.

THÉORIQUE

Il y a bien peu d'hommes qui veulent croire ce que tu dis : parce qu'ils voudront s'arrester aux philosophes antiques.

PRACTIQUE

Tu diras ce que tu voudras : Mais si est ce que quand tu auras bien examiné toutes choses par les effets du feu, tu trouveras mon dire véritable, et me confesseras que le commencement et origine de toutes choses naturelles est eau : l'eau générative de la semence humaine et brutale n'est pas eau commune ; l'eau qui cause la germination de tous arbres et plantes n'est pas eau commune, et combien que nul arbre, ni plante, ni nature humaine, ni brutale, ne sçauroit vivre sans l'ayde de l'eau commune, si est ce que parmy icelle, il y en a une autre germinative, congélative, sans laquelle nulle chose ne pourroit dire je suis : c'est celle qui germine tous arbres et plantes et qui soustient et entretient leur formation jusques à la fin : et mesme quand la fin et consommation d'iceux est survenue par feu, icelle eau générative se trouve és cendres, desquelles l'on peut faire du verre semblable à l'eau de laquelle le cristal est formé, et ne faut que tu penses que autrement les bleds et autres plantes seiches se puissent soustenir : par ce que l'eau exalative qui estoit auparavant leur maturité, s'est exalée par l'attraction du Soleil : Mais l'eau congélative a tousjours soustenu la forme de la paille. En ce cas pareil te faut croire que combien que l'homme ne boive que de l'eau

commune en apparence, si est ce qu'en beuvant et mangeant, il attire de ladite eau générative, ce qui est en toutes matières nutritives : et selon l'effect de nature, la dureté des os est causée par l'action de l'eau congélative, et pour ces causes, il y a plusieurs espèces d'os qui endurent plus grand feu que non pas les pierres naturelles. Il te sera plus aisé de consumer au feu une pierre naturelle, que non pas les os d'un pied de mouton ou les coquilles d'œufs. Tu peux par là connoistre que l'eau cristalline qui cause la veuë, a quelque affinité avec l'eau générative, de laquelle les lunettes, le cristal et miroir sont faits.

THÉORIQUE

Il me semble que tu te contredis en parlant de ceste eau générative : par ce qu'en parlant des sels tu dis qu'il y a du sel en toutes choses, et que sans iceluy nulle chose ne pourroit estre.

PRACTIQUE

Tu ne trouveras point de contradiction en mes propos, Veux-tu que j'appelle l'eau de la mer sel, tandis qu'elle sera vagante parmy les eaux communes ? je ne puis appeller les choses fluides et liquides ou aqueuses (pendant qu'elles son inconneues parmy les eaux communes) sinon eau. Non pas mesme les métaux au paravant leur congélation : par ce que je t'ay dit que les matières métalliques n'ont aucune couleur sinon d'eau, jusques à leur congélation.

THÉORIQUE

Tu m'as tant de fois dit que les matières métalliques estoyent liquides comme l'eau commune, au paravant leur congélation, toutesfois je ne puis comprendre comment cela peut estre véritable, si tu ne me donnes preuves plus intelligibles.

PRACTIQUE

Je ne te sçaurois donner preuves plus suffisantes que celles que j'ay monstré évidemment en ta présence à mes disciples, qui est (comme tu sçais) un grand nombre de bois réduit en métal. Ne te souvient-il pas que quand je faisois montre desdits bois, je leur disois, comment seroit-il possible que le bois se fust réduit en métal, s'il n'eut premièrement long temps reposé dans les eaux métalliques entremeslées parmy les eaux communes? et si les eaux métalliques n'eussent été autant liquides et subtiles comme les communes, comment eussent elles pu entrer dans le bois et l'embiber par toutes ses parties, sans luy oster aucunement sa forme première? c'est un point que tous ceux qui le considèrent seront contrains condescendre à mon opinion : et te diray encores une autre preuve plus asseurée, pour te monstrer combien il faut que les matières métalliques soyent subtiles pour actioner et réduire en métal, sans les desformer, les ehoses desquelles je te veux parler. Premièrement il se treuve grand nombre de coquilles de poisson qui, pour avoir croupi quelque temps dans les eaux métalliques, sont réduites en métal sans perdre leur forme, desquelles coquilles j'en ay veu quelque quantité au cabinet de Monsieur de Roisi. De ma part j'en ay une que j'ay monstré au maistre Maçon des fortifications de Brest, en basse Bretaigne, qui m'a attesté qu'il s'en trouvoit grande quantité en icelle contrée. Au cabinet de Monsieur Race, chirurgien fameux de ceste ville de Paris, y a une pierre de mine d'airain, où il y avoit un poisson de mesme matière. Au pays de Mansfeld se trouve grande quantité de poissons réduits en métal, et cela est trouvé fort estrange à ceux qui vivent sans philosophie. Et ne peuvent jamais parvenir à la connaissance de la cause; combien qu'elle soit assez facile, comme je feray entendre cy après : mais première-

ment il faut que j'anticipe sur le discours que j'ay à te faire de la cause des coquilles et bois pétrifiez qui est que les coquilles sont formées d'une matière alise, serrée, fort compacte et bien fort dure : et toutesfois quand lesdites coquilles ont long temps crouppi dedans les eaux communes, elles font attraction d'une eau cristalline générative, de laquelle j'ay tant parlé, laquelle les rend de matières de coquilles en matière de pierre, sans rien changer de leur forme. Je n'en demande autre tesmoing que toy qui as esté présent quand j'ay montré à mes auditeurs un grand nombre de coquilles de diverses espèces réduites en pierre, et non seulement les coquilles, mais aussi les poissons : aussi plusieurs pièces de bois. Il est donques aisé à conclure que les poissons qui sont réduits en métal ont esté vivants dans certaines eaux et estangs, esquelles eaux se sont entremeslées autres eaux métalliquès, qui depuis se sont congelées en minière d'airain, et ont congelé le poisson et le vase, et les eaux communes se sont exalées suivant l'ordre commun, qui leur est ordonné, comme je t'ay dit cy dessus ; et si, lors que les eaux se sont congelées en métal, il y eut eu en icelles quelque corps mort, soit d'homme ou de beste, il se fut aussi réduit en métal : et de ce n'en faut aucunement douter. Et tout ainsi que tu vois que les eaux communes descendantes amènent avec elles plusieurs incommoditez, comme terres, sables et autres ordures, aussi les eaux métalliques estans impures en leur congélation, elles congellent toutes choses qui sont en icelles : parquoy les affineurs ont grand peine à séparer le pur d'avec l'impur, comme tu pourras plus clairement entendre en la conclusion que je feray sur le traité des pierres. Tu sçais bien que la cause qui m'a meu de te remonstrer ces choses, n'est autre sinon afin que jamais ne te prenne envie de t'associer avec ceux qui veulent générer les métaux. Car par les instructions que je t'ay donné, tu peux aisément connoistre

qu'ils s'abusent, de vouloir faire par feu ce qui se fait par eau. Je te puis asseurer avoir connu un grand nombre des cercheurs susdits qui sont si ignorants qu'ils pensent retenir les esprits enfermez dans des vaisseaux de terre, chose à eux impossible.

THÉORIQUE

Et qu'est ce qu'ils appellent esprits?

PRACTIQUE

Ils appellent esprits toutes matières exalatiques, et singulièrement le vif argent qui est une eau qui s'exale comme l'eau commune, quand elle est pressée du feu, et ils ont opinion que s'ils pouvoyent trouver quelque terre, de laquelle ils pussent faire des vaisseaux pour faire chauffer le vif argent, estant enclos dedans iceux, qu'iceluy se congéleroit en argent et seroit rendu maléable. Mais les pauvres gens s'abusent si lourdement que j'ay honte de le dire. Car quand le vaisseau auroit cent toises d'espoisseur, il seroit impossible de le garder de crever, s'il estoit tout clos, partant qu'il y eut au dedans tant soit peu d'humidité : comme je t'ay foit entendre en parlant des tremblements de terre, que les matières humides estans touchées par le feu font de merveilleux efforts et ne peuvent endurer estre encloses sans aër, comme tu as entendu par une pomme d'airain ; et mesme les œufs, les chastaignes, les pommes et autres fruits sont contraints se crever, quand l'humeur est eschauffée : et voylà pourquoi l'on est contraint de crever la peau des chastaignes, afin que l'humeur eschauffée ne les fasse petter : si ces bonnes gens considéroyent ces effects, ils ne chercheroyent point de terre pour retenir les esprits.

THÉORIQUE

Tu m'as allégué cy dessus des chastaignes, des noix et

autres fruits, contre mon opinion de l'alchimie : mais cela ne fait rien contre moy : parce que les métaux sont un, et les fruits sont un autre.

PRACTIQUE

J'ay grand honte que ce propos dure si longuement : toutes fois à cause de ton opiniatrise je suis contraint de parler encores de ce fait. Es-tu si grand beste que tu ne considères le fait de l'aymant qui par une vertu singulière attire à soy le fer, combien qu'il n'ait aucun âme végétative, et si ainsi est hors de la matrice de la terre, combien cuides-tu qu'il aye plus de vertu estant en la terre, quand il est encore en matière liquide ? Et cuides-tu que l'aymant soit seul qui ait pouvoir d'attirer à soy les choses qu'il aime ? ne voy-tu pas bien que le jayet et l'ambre attirent à eux le festu ? Item, ne voy-tu pas bien que l'huile estant jetté dedans l'eau se ramasse à part de l'eau ? Veux-tu meilleure preuve que du sel commun, du salpestre, de l'alun, de la coperoze et de toutes espèces de sels qui, estans dissoulz dedans l'eau, se sçavent très-bien séparer et faire un corps à part, distingué et séparé d'avec l'eau ? En confirmant ce que je t'ay dit cy-dessus, je te dy encores que la semence des métaux est liquide et inconnue aux hommes, tout ainsi comme le sel dissoult, ne se peut connoistre parmy l'eau commune jusques à sa parfaite congélation : Aussi pour tout certain la semence des métaux ne se peut connoistre estant en matière liquide entremeslée parmi les eaux, jusqu'à sa congélation : Et tout ainsi que je t'ay dit que la semence du sel liquide se sçait séparer de l'eau commune pour se congeler, autant en est-il des matières métalliques. Et te faut ici philosopher encores de plus près. Regarde les semences, quand tu les jettes en terre, elles n'ont qu'une seule couleur, et en venant à leur croissance et maturité, elles se forment plusieurs couleurs,

la fleur, les fueilles, les branches, les rameaux et les boutons, seront toutes couleurs diverses, et mesme à une seule fleur il y aura diverses couleurs. Semblablement tu trouveras des serpens, des chenilles et des papillons qui seront figurez de merveilleuses couleurs, voire par un labeur tel que nul peintre, ni brodeur ne sçauroit imiter leurs beaux ouvrages. Venons à présent à philosopher plus outre : tu me confesseras que d'autant que toutes ces choses prennent nourriture en la terre, que leur couleur procède aussi de la terre : et je te diray par quel moyen et qui en est la cause? Si tu me donnes raisons apparentes de ce que dessus, et que tu puisses attirer de la terre par ton art alchimistal, les couleurs diverses, comme font ces petits animaux, je te confesseray que tu peux aussi attirer les matières métalliques et les rassembler, pour faire l'or et l'argent. Mais quoy! je t'ay dit tant de fois que tu y procèdes tout au contraire de la nature, et tu vois bien par mes arguments que les matières métalliques sont toutes aqueuses et se forment dedans l'eau, et tu les veux former par le feu qui est son contraire. Ne t'ay-je pas montré évidemment cy-dessus par une ardoise remplie de marcassites, et autres pierres, et minéraux, que les matières métalliques estant encore fluides dedans les eaux, elles s'attirent l'une à l'autre pour se réduire en corps métallique et (comme j'ay tousjours dit) elles sont inconnues et indistinguibles des autres eaux, jusques à leur congélation.

THÉORIQUE

Je trouve fort estrange que tu dis que les matières métalliques sont inconnues dedans les eaux, et toutesfois on voit le contraire : car autant qu'il y a de philosophes disent : « que tous métaux sont composez de souphre et de vif argent ». S'il est ainsi, me veux-tu faire croire que le souphre et l'argent vif ne se peuvent connoistre dedans l'eau? Je me tiens

pour certain que s'il y avoit du souphre et du vif argent dedans l'eau, je le connoistrois.

PRACTIQUE

Je voy bien que je pers mon temps : Tu es aussi grand beste aujourd'huy comme hier. Et n'as-tu point de souvenance que je t'ay allégué le sel commun et autres : pour te faire entendre que tout ainsi que le sel n'a aucune couleur cependant qu'il est liquide dedans l'eau, que aussi les matières métalliques n'ont aucune couleur jusques à leur congélation, mais prennent leur couleur en se rassemblant et congélant : tout ainsi que tu vois toutes espèces de fruits changer de couleur en leurs croissances et maturitez. Si je voulois alléguer les semences des natures humaines et brutales, y trouveroit-on quelque couleur au paravant leur formation non plus qu'aux métaux? T'ay-je pas dit cy-dessus que tu ne sçaurois dire jamais avoir veu souphre ni vif argent qui ne fut congelé? penses-tu que le vif argent que tu vois et le souphre, ayent esté dès le commencement des couleurs qu'ils sont à présent? je sçay bien que non, et qu'au paravant ils estoyent inconnuz, comme le sel est inconnu dedans l'eau de la mer.

TRAITÉ DE L'OR POTABLE

D'autant que j'ay réprouvé par le discours précédent, la médecine alchimistale sur l'effet de la génération, augmentation et fixation, sur le fait des métaux : j'ay trouvé bon et à propos de réprouver aussi les effects de l'or potable, lequel j'estime ennemy de la nourriture corporelle des humains.

THÉORIQUE

Quand tu m'allèguerois toutes les plus belles raisons du monde, si est ce que tu ne me saurois faire mépriser l'alchimie : car je sçay que plusieurs font de belles choses, et quasi des miracles en la médecine, par le moyen d'icelle, tesmoing l'or potable que les alchimistes ont inventé : chose de grand poids et digne de louange. Car il fait quasi ressusciter les morts : il guarist toutes maladies, il entretient la beauté, il prolonge la vie, et tient l'homme joyeux : que sçaurois-tu contredire à cela ?

PRACTIQUE

Et comment es-tu encore en ces resveries? n'as-tu point veu un petit livre que je fis imprimer durant les premiers troubles, par lequel j'ay suffisamment prouvé que l'or ne peut servir de restaurant, ains plustost de poison, dont plusieurs docteurs en médecine ayant veu mes raisons furent de mon party : tellement que depuis quelque temps, il y a eu un certain médecin docteur et régent en la faculté de médecine, lequel estant à Paris en la chaire, a confirmé mes propos, les proposant à ses disciples comme doctrine bien asseurée. Quand il n'y auroit que cela, c'est assez pour te rendre confus en tes arguments.

THÉORIQUE

Et comment oses-tu tenir un tel propos? veu que tant de médecins ont de si longtemps ordonné de l'or pour servir de restaurant aux malades, et même les médecins Arabes en usoyent, qui estoyent les plus excellens de tous les autres.

PRACTIQUE

Je t'accorde qu'il y a un nombre infini de médecins qui

ont fait boullir des pièces d'or dedans des ventres de chapons, et puis faisoyent boire le bouillon aux malades et disoyent que le bouillon avoit retenu quelque substance de l'or, par ce que lesdittes pièces estoyent un peu blanchies sur la superficie à cause du sel et de la graisse : Ce qui estoit faux, et s'ils eussent poisé lesdittes pièces, après les avoir bouilli, ils les eussent trouvé aussi poisantes que devant. Autres faisoyent limer lesdites pièces d'or, et faisoyent manger la limeure aux malades, parmy quelque viande, ce qui estoit pire que s'ils eussent mangé du sable. Autres prenoyent de l'or en feuilles de quoy usent les peintres : mais tout cela servoit autant d'une sorte que de l'autre.

THÉORIQUE

Encore que l'or ne serve rien aux malades en la sorte que tu dis, tu ne peux nier qu'il ne leur serve quand il est potable, car les alchimistes qui le rendent potable, le calcinent en poudre fort subtile, et quand il est meslé parmy quelque liqueur, il s'incorpore aussi bien, comme pourroit faire la graisse de chapon parmy le bouillon. Voilà comment et par quel moyen l'or peut servir à restaurer et nourrir le malade.

PRACTIQUE

Tu n'entends pas bien ce que tu dis. Car tu sçais bien que les fournaises de feu ne peuvent consommer l'or pur; comment seroit-il donc possible que l'estomac d'un malade le peut consommer? attendu qu'il est desjà si débile qu'il ne sçauroit consommer une pomme cuitte.

THÉORIQUE

Et tu te moques bien de moy; l'or n'est-il pas desjà con-

sommé quand il est potable? l'alchimiste qui l'a rendu potable l'a rendu aussi liquide que de l'eau claire.

PRACTIQUE

Tu t'abuses et n'entens rien de tous mes propos, ou bien tu fais semblant de n'en vouloir rien entendre : Car quand tous les alchimistes auroyent mis l'or en potage plus subtil que la fine essence ou quinte distilation de vin, encores dirois-je qu'ils n'ont rien faict à ce qu'il puisse servir de nourriture. Vray est que, s'ils pouvoyent dissoudre l'or sans aucune addition, alors je serois de leur party, moyennant aussi qu'il se peut dissoudre à une chaleur du tout semblable à celle de l'estomac : Car autrement quel proufit pourroit faire une matière à l'estomac si la chaleur naturelle n'est capable de la dissoudre, comme elle fait les viandes qui lui sont données pour la nourriture? Mais quoy! ils ne font qu'adultérer, calciner et pulvériser, et puis mettent autres liqueurs pour le faire boire. Ne sçay-je pas bien que toutes choses dures, seiches et altérées, estant pulvérisées, se peuvent boire avec autres liqueurs ? ce n'est pas à dire, pourtant, qu'elles puissent servir de nourriture : tu pourras bien boire du sable et autres poussières : diras-tu pourtant que cela te soit nourriture? l'on sçait bien que non.

THÉORIQUE

Ce n'est pas tout un : car on prend l'or pour restaurant, comme le plus parfait de tous les aliments, et on dit qu'un homme qui se nourriroit d'or, seroit immortel, ainsi que l'or ne peut se consommer et dure à jamais.

PRACTIQUE

Vrayment tu as bien dit à ce coup : car si un homme se pouvoit nourrir d'or, ô que ce seroit un bel idole! Je m'es-

merveille que tu n'as honte de mettre un tel propos en avant : d'autant que ce propos est suffisant pour vaincre toutes tes disputes. Tu dis que l'or est éternel selon le cours de ce siècle. Or s'il est éternel, l'estomac de l'homme n'aura donc garde de le consommer, puis que le temps, la terre ni le feu ne le peuvent consommer, par quel moyen sera il donc consommé en l'estomac? car l'effect de l'estomac de l'homme est de cuire et consommer ce qui luy est donné : et ce qui est bon pour la nourriture, est envoyé par tous les membres, pour augmenter la chair et le sang de tout ce qui est en l'homme, et le surplus il l'envoye hors aux excréments. Or, je te demande, un homme qui seroit nourri d'or sans manger autre chose, pourroit-il engendrer quelque excrément? si tu dis qu'ouy, l'or n'est donc pas éternel : si tu dis que non, il ne faudra pas de privez, ni de chairs percées, pour ceux qui seroyent nourris d'or potable.

THÉORIQUE

Il est impossible de vaincre tes opinions : toutefois, plusieurs ont escrit que l'or potable a des vertus merveilleuses. N'as tu pas veu un livre imprimé depuis n'aguères, et qui dit que le Paracelse, médecin Alemand, médecinalement a guari un nombre de ladres (lépreux) par le moyen de l'or potable. Et toy qui n'es qu'un tarracier desnué de toutes langues, sinon de celle que ta mère t'a appris, oses-tu bien parler contre un tel personnage, qui a composé plus de cinquante livres de médecine, lequel est estimé unique, voire monarque entre les médecins?

PRACTIQUE

Quand le Paracelse et tous les médecins qui furent jamais m'auroient presché, je diray tousjours que si l'or potable estoit mis dans un creuset, et soudé, que la liqueur qui

auroit esté mise avec l'or se viendroit à exaller, brusler et consommer, l'or qui auroit esté potage se rendroit en un lingot, et si l'estomac de l'homme estoit aussi chaud qu'une fournaise, il feroit aussi venir cest or potable en une masse ou lingot : et s'il estoit autrement, l'or ne pourroit estre appellé fixe ou éternel, comme tu dis.

THÉORIQUE

Et que deviendra donc le dire du Paracelse qui en a guari tant de ladres ?

PRACTIQUE

Je me doute que le Paracelse est plus fin que toy ni moy : Car peut-estre qu'après qu'il a eu trouvé quelque rare médecine, par le moyen des métaux imparfaits, marcassites ou autres simples, il fait accroire que c'est or potable, pour la faire trouver meilleure, et s'en faire mieux payer. C'est la moindre finesse de quoy il se pourroit adviser : J'en ay bien veu de plus fines dans une petite ville du Poitou, où il y avoit un médecin aussi peu savant qu'il y en eust en tout le pays, et toutesfois par une seule finesse il se faisoit quasi adorer. Il avoit une estude secrète bien près de la porte de sa maison, et par un petit trou voyoit venir ceux qui lui apportoient des urines, et estants entrez dans la court, sa femme bien instruite se venoit asseoir sur un bois près de l'estude où il y avoit une fenestre fermée de chassis, et interrogeoit le porteur d'urines d'où il estoit, et que son mari estoit en la ville, mais qu'il viendrait bien tost, et les faisant asseoir auprès d'elle les interrogeoit du jour que la maladie print au malade, et en quelle partie du corps estoit son mal, et conséquemment de tous les effects et signes de la maladie; et pendant que le messager respondoit aux interrogations, Monsieur le Médecin escoutoit tout, et puis sortoit par une porte de derrière et rentroit par

la porte de devant, par où le messager le voyoit venir, lors la dame luy disoit : voilà mon mari, parlez à lui. Ledit porteur n'avoit pas si tost présenté l'urine que Monsieur le Médecin ne la regardast avec une fort belle contenance, et après il faisoit un discours de la maladie, suyvant ce qu'il avoit entendu du messager par son estude : Et quand ledit messager estoit retourné au logis du malade, il contoit comme par un grand miracle le grand sçavoir de ce Médecin, qui avoit conneu toute la maladie soudain qu'il avoit veu l'urine, et par ce moyen le bruit de ce Médecin augmentoit de jour à autre. Voilà pourquoy je t'ai dit que peut-estre Paracelse faisoit croire que sa médecine estoit d'or potable, et qu'il n'en usa jamais.

THÉORIQUE

Je ne sçay comment tu l'entends : tu as dit cy-dessus que peut-estre le Paracelse faisoit quelque médecine pour la lèpre, de quelques métaux ou autres simples, et puis faisoit accroire que c'estoit or potable, afin d'estre payé. Puis qu'il peut faire médecine de métaux, pourquoy l'or ne pourra il aussi bien servir à la médecine comme les autres métaux?

PRACTIQUE

Tu te trompes : le désir que tu as de trouver ta cause bonne, t'empesche d'entendre mon propos. Car je ne t'ay pas dit que le Paracelse prenoit des métaux, mais bien des métaux imparfaits, ou quelques marcassites, ou autre minéral, comme pourroit estre l'anthimoine, duquel plusieurs font estat en la médecine.

THÉORIQUE

Te voylà pris par ta propre bouche : car depuis que tu confesses que l'anthimoine peut servir à la médecine, je te

dy que l'or y peut bien aussi servir, car l'anthimoine est un métal, partant la victoire me demeure, et faut que tu confesses estre vaincu.

PRACTIQUE

Te voilà aussi sage qu'auparavant, de dire que l'anthimoine est un métal et qu'il sert en médecine. Et tu sçais bien que toute notre dispute n'est que sur le fait du restaurant, qui vaut autant à dire comme réparation de nature : en premier lieu tu parles fort mal de dire que l'anthimoine est un métal; car il est certain que ce n'est qu'une espèce de marcassite, ou bien un commencement de métal : d'autre part, tu dis que j'ay dit qu'il sert en médecine : ouy bien : mais non pas de restaurant. Car s'il pouvoit servir de restaurant, l'on en pourroit manger comme d'une autre viande. Mais tant s'en faut : car l'homme qui en prendra plus de quatre ou six grains se met en hazard de mourir. Or, ceux qui veulent faire valoir l'or potable disent qu'un malade en peut prendre deux fois par chacun jour : parquoy l'anthimoine n'est pas à propos de prouver le restaurant d'or. Car un métal parfait ne se peut mouvoir à la chaleur de l'estomac. Mais il n'est pas ainsi de l'anthimoine. Car son action est vénéneuse, et par sa vénénosité il esmeut toutes les parties de l'estomac, du ventre et de tout le corps, et cela se fait par une exalation qui est causée de luy mesme, parce qu'il est imparfait et qu'il a esté tiré de la minière auparavant que sa décoction fut venue en sa perfection : comme ainsi soit que les métaux parfaits ne pourroyent esmouvoir aucune vapeur en l'estomac, comme fait l'anthimoine. Voilà comment il faut parler des choses avecques preuves fondées sur quelque raison, non pas aller chercher les corps célestes, comme aucuns qui, pour prouver le restaurant d'or, montent jusques au ciel, et vont chercher un sol, lune, mercure et autres planettes, jusques au nombre de sept : disans qu'elles ont

domination sur les métaux et sur les corps humains : je n'entends rien en l'Astrologie, mais bien sçay-je que le corps humain ne peut estre nourry que de choses sujettes à putréfaction : et d'autant que l'or ne se peut putrifier ni consommer dans le corps de l'homme, je dy et maintiens qu'il ne peut servir de médecine, ni de restaurant; et que toutes choses desquelles la langue ne peut faire attraction de saveur, ne peuvent servir à la nourriture. Car Dieu a mis la langue pour sonder les choses qui sont utiles pour les autres parties du corps et faut noter que quand un homme est fort malade, on lui baille des viandes les plus tendres : si on luy baille du fruit on le fait cuire afin qu'il soit plutost mis en putréfaction : Autrement l'estomac débile ne les pourroit consommer pour envoyer la liqueur nutritive à toutes les parties du corps, et le marc aux parties excrémentales. Si ainsi qu'un estomac débile travaille beaucoup à digérer une pomme cuitte, comment peux-tu croire qu'il peut consommer l'or et veu que le corps ne peut rien consommer, sinon des choses desquelles la langue puisse tirer quelque saveur auparavant, qu'elles aillent plus outre, comment pourra il consommer l'or? tu l'as beau taster à la langue, tu n'as garde d'en tirer aucune saveur. Veux-tu que je te die un beau trait avant de finir mon propos? Si la langue pouvoit tirer quelque saveur d'une pièce d'or, je te puis asseurer qu'elle amoindriroit de poids, d'autant que la langue en auroit attiré. Aussi je dy que quelque fleur que tu flaires avec le nez, que tu diminues sa vertu, d'autant que tu en prends avec le nez. Et note encore ce poinct que toutes les choses que tu présentes à la langue, et que tu en tires quelque saveur, ladite saveur n'est autre que le sel qui est en la chose que tu tastes. Car le sel est de telle nature qu'il se dissoult à l'humidité et quand l'humidité est chaude il se dissoult plus promptement. Or

la langue apporte avec soy une humeur chaude qui cause soudain faire son attraction de quelque peu de sel de la chose qui luy est présentée. Voylà pourquoy je dis que, si la langue pouvoit tirer quelque saveur de l'or, ce seroit du sel, et l'or diminueroit, d'autant que la langue en auroit attiré, et n'en pouvant rien tirer comme des aliments nutritifs, il est aisé à conclure que l'or ne peut servir de nourriture.

DU MITRIDAT OU THERIAQUE

Or ayant desconfit une erreur de si long temps invétérée, touchant le restaurant d'or, il m'est pris envie de parler un peu du Mitridat, avant que de parler des sels.

THÉORIQUE

Et as-tu quelque chose à dire contre le Mitridat?

PRACTIQUE

Ouy bien : mais afin de ne rendre mal contents les médecins, et que par là ils ne prennent occasion de détracter de mes autres œuvres, je n'en parleray sinon par manière de dispute, prenant mon argument sur ce que aucuns disent qu'il faut de trois cents sortes de drogues pour le composer, ce que je trouve bien fort eslongné de ma capacité, et ne puis penser que tant de sortes de simples puissent loger ensemble dans un estomac, sans faire ennuy l'un à l'autre.

THÉORIQUE

Si tu mets un tel propos en avant tu te feras hayr de beaucoup de gens, voudrois tu bien entreprendre de contredire

à tant de notables médecins, qui ont plusieurs fois examiné diligemment une telle matière, et a esté disputé plusieurs fois aux universitez et escoles de médecine? je sçay qu'en une ville d'Alemaigne fut commandé aux médecins dudit lieu par les magistrats de s'assembler pour adviser ensemble de donner quelque moyen contre le venin de la peste, qui estoit pour lors en ladite ville. Suyvant quoy les médecins ne trouvèrent rien meilleur que le mitridat qu'ils ordonnèrent, et fut composé du nombre des simples susdits. Voilà pourquoy je te di que si tu parles contre tant de sçavans hommes, l'on t'estimera fol.

PRACTIQUE

Mais n'est-il pas aussi possible que les médecins se puissent tromper en la composition du mitridat, comme ils se sont trompez, adhérant à l'opinion des Arabes, touchant le restaurant d'or? Car tu as bien entendu cy dessus que c'est un abus manifeste, les médecins sages n'auront garde de trouver mauvais ce que j'en dis: par ce que c'est par manière de dispute, et cela les incitera à penser s'il y a quelques raisons en mes arguments.

THÉORIQUE

Et quels sont tes arguments?

PRACTIQUE

Ils sont bien notables, et entre les autres j'en ay trois singuliers: le premier est la considération d'un bouquet composé de plusieurs fleurs; jamais la senteur dudit bouquet ne sera si amiable comme s'il estoit d'une fleur seulement. et par là tu connoistras que les senteurs meslées ensemble font une confusion telle que tu ne sçaurois juger laquelle est la suprême et meilleure d'icelles. Item, si tu prens un chapon, une perdrix, une bécasse, un pigeon et de

toutes sortes de chairs, le tout bien cuit et préparé, puis que tu les mettes dans un mortier et les pilles ensemble pour les manger, elles seront bonnes ; mais y trouveras tu aussi bon goust comme si tu les mangeois particulièrement ? l'on sçait bien que non. Item, si tu prens de l'azur, du vermillon, du massicot et de toutes autres couleurs, et que tu les broyes toutes ensemble, et en face un meslinge, tu connoistras que la moindre de toutes estoit plus belle à part soy, qu'elles ne sont toutes meslées ensemble. Cela me fait penser que tant de simples ensemble ne peuvent estre qu'ils n'effacent et destruisent la vertu l'un de l'autre : tout ainsi que les senteurs, saveurs et couleurs. Je te prie aussi, considère un peu quel accord pourroit estre en une musique de trois cens musiciens chantans tous ensemble. Depuis quelques jours j'ay veu un livre duquel les apotiquaires se servent pour les compositions de leurs drogues, et ayant demandé à l'apotiquaire qu'il me dit en françois les drogues du mitridat, il le fit volontiers, entre autres il me nomma le gif (gypse) et l'alebastre : ce qui me fait parler plus asseurément, par ce que je sçay que l'un et l'autre sont indigest : Et quand ils sont calcinez, ce n'est autre chose que plastre. J'ay veu quelque livre ancien qui dit que le plastre est mortel : par ce (dit-il), qu'il estoupe les conduits, par là je connois que plusieurs escrivent des choses qu'ils n'entendent pas. Car par ce qu'ils ont veu quelques fois fermer des trous de murailles avec du plastre, ils ont pensé qu'il pourroit faire le semblable dans le corps de l'homme, chose fort mal entendue : car le plastre ne durcist jamais quand il est rendu potable, et si l'on y met de l'eau plus qu'il n'en faut, il perd toute sa force. L'argument est donc mal fondé, de dire que le plastre estoupe les conduits. Je croy qu'il est aussi bon au mitridat comme à autre médecine. Si je voulois composer un électoire ou médecine de pierreries, je voudrois premièrement connoistre deux choses : l'une de

quelle matière les pierres sont formées, et l'autre, si l'estomac est capable de les digérer. Or puis que les pierres verdes sont teintes par la couperose elles ne peuvent estre qu'ennemies de nature.

THÉORIQUE

Or ça, pour les mesmes causes que tu dis, l'on met plusieurs simples ensemble, par ce qu'aucuns sont trop rudes, mordicatifs, corrosifs et laxatifs : et mesmes aucuns pernicieux, estants pris particulièrement : mais pour les corriger l'on y mesle des matières douces.

PRACTIQUE

En cela je trouve une difficulté bien grande, qui est telle, que je sçay qu'une composition de trois cents simples ne peut estre qu'il n'y en ait plusieurs d'iceux de plus dure digestion que les autres qui me fait penser qu'estans dans l'estomac, les plutost cuittes sont envoyées les premières en nourriture, suyvant l'ordre naturel ; tout ainsi que je t'ay montré par certaines marcassites, que les matières qui ont quelque affinité, se sçavent séparer et joindre ensemble en la matrice de la terre ; cela, dis-je, se peut aussi bien faire dans l'estomac, sçavoir est que les matières nutritives seront dispersées par les membres, et les ennemies de la nature seront envoyées aux excrémens, et si entre tant de simples il y en a quelqu'un que l'estomac ne puisse digérer, comment pouvons nous espérer qu'il puisse servir ? Aussi je trouve fort estrange des électoires, qui est une médecine faite de pierres pilées, lesquelles je sçay qu'il y en a aucunes si fixes, qu'il est impossible à l'estomac de les digérer. Or une matière indigeste ne peut servir à un estomac.

THÉORIQUE

Comment oses-tu réprouver le mitridat ? lequel de si long temps a esté approuvé, et plusieurs en ayans mangé à jeun, ont esté garantis de poison, et mesme que le Roy Mitridates fut mort, l'on trouva en son cabinet la recepte dudit mitridat au milieu de ses besongnes les plus précieuses, et parce qu'il en prenoit tous les matins, il ne peut estre empoisonné.

PRACTIQUE

Ce propos ne fait rien contre moy : parce que le contrepoison de Mitridates n'estoit composé que de quatre simples, sçavoir est, de noix, de figues, de rue et de sel ; c'est bien loing de trois cens. Pour connoistre si une matière peut servir contre le poison, il faut premièrement sçavoir que c'est que poison. Quelqu'un a mis en ses escrits qu'il y en a de trois cens sortes. Si ainsi est, qui sera celuy qui dira qu'un mitridat puisse servir à toutes espèces de poison ? Quand est du contrepoison de Mitridates, il y a quelque grande raison par laquelle l'on peut juger de son utilité, et pour en donner quelque jugement, il faut avoir esgard à ce que le sublimé, qui est le plus commun poison, n'est pas de matière oléagineuse, ains d'une matière aqueuse et les matières oléagineuses n'ont aucune affinité avec les aqueuses : il faut donc croire que celuy qui composa le contrepoison du mitridat de quatre simples, eut esgard à ce que le sublimé et aucuns autres poisons, estans dans l'estomac ou boyaux, s'attachent et incisent la partie où ils reposent, et par tel moyen leur action est pernicieuse et mortelle : et pour obvier à un tel effet il estoit de besoin que ledit contrepoison fut composé de matières oléagineuses et bonnes à manger, afin que l'estomac ne les abominast. Nous ne pouvons nier que les noix ne soyent oléagineuses et plai-

santes à manger, les figues conséquemment ont un sel en elles si fort corrosif et dissolutif, qu'au pays d'Agenés et lieux circonvoisins, où il y a grande quantité de figuiers, ceux qui mangent les figues avant qu'elles soyent meures ont les lèvres fendues, à cause de la mordication du laict desdittes figues. Le laict desdittes figues a grande vertu de dissoudre les choses visqueuses : quand les peintres se veulent servir de blanc d'œuf pour destremper leurs couleurs, ils y mettent des petites figues découpées, ou bien des gittes des branches de figuier, et soudain que cela est remué parmy ledit blanc d'œuf, il se vient à dissoudre et se rend aussi clair qu'eau de fontaine, sans aucune visquosité. Je dis cęcy pour donner à entendre que le mitridat composé de ces quatre choses pouvoit engraisser l'estomac et les boyaux, par la vertu oléagineuse des noix, et dissoudre le poison par la vertu des figues et de la rue : quant est du sel, c'est une chose certaine qu'il est contraire au venin, comme je te diray en parlant des sels. Voilà comment le mitridat ne peut estre mauvais : non pas qu'il soit utile pour tous poisons ou venins. Si je connoissois la cause, j'en pourrois parler. Le venin de la peste est invisible. Il va de jour et nuit ainsi que Dieu luy a commandé. Aucuns disent que les causes de la vérole, de la peste et de la lêpre sont inconnues. Je sçay que toutes maladies se guarissent par leurs contraires : et si je ne connois la maladie, comment connoistray-je son contraire ? il ne faut point douter qu'il n'y ait aucunes choses qui sont mortelles par leur frigidité, et autres par leur grande chaleur et mordication extrême, et autres qui estoufent les esprits vitaux, se rangeant communément au cerveau, s'eslevant en quelque vapeur aërée. En la mer Océane, environ le temps de Pasques, il se prend un grand nombre de poissons qui sont grands comme enfans, que l'on nomme maigres, desquels les pescheurs font grand argent. J'ai veu plusieurs fois des hommes et des femmes,

qui ont pelé par le corps, les mains et le visage, pour avoir mangé du foye desdits poissons, et dit on que cela se fait quand ledit poisson se prend lors qu'il est en chaleur. Or parce que les natures des divers venins sont si mal aisées à connoistre, j'ai dit par manière de dispute, que je ne puis croire qu'une composition de trois cents simples puisse estre si bonne comme celle de Mitridates, qui n'est composée que de quatre seulement.

DES GLACES

THÉORIQUE

Je ne vis jamais homme si opiniastre que toy : car depuis que tu as quelque chose en la teste, il est impossible de te faire croire le contraire. Cela me fait souvenir d'un jour que tu estois au long de la rivière de Seine, vis à vis des tuileries, où plusieurs personnes, mesme des bateliers, disoyent et soustenoyent que les glaces qui courent sur la rivière, quand il gèle fort, sortoyent du fond d'icelle, toutefois tu soustenois le contraire par ton opiniastreté.

PRACTIQUE

Appelles-tu opiniastreté de soustenir la vérité ?

THÉORIQUE

Et quoy persistes-tu encores en ta folle opinion ?

PRACTIQUE

J'y persiste et y persisteray tant que je vivray : car je sçay que mon dire est véritable, que l'eau ne se peut geler au fond de la rivière, que premièrement toute la superficie ne

soit gelée, et qu'elle n'aye entièrement perdu son cours : et suis fort aise que tu m'as reproché un tel propos : par ce qu'il me servira d'argument pour prouver que si en une chose visible et aisée à connoistre une si grande multitude d'hommes soustiennent le contraire de vérité, disans que les glaçons que la rivière porte ont esté gelez au fond d'icelle, combien plus se peuvent-ils estre abusez és choses intérieures, comme ils ont fait du restaurant d'or qui m'a incité à disputer du mitridat.

THÉORIQUE

Ne sçais-tu pas que plusieurs t'ont maintenu en barbe qu'en temps de gelée ils voyent ordinairement monter les glaçons du fond de l'eau? Ne sçais-tu pas aussi que plusieurs gens doctes t'ont maintenu par raisons philosophiques (que tu n'as sçeu convaincre) que cela estoit véritable?

PRACTIQUE

Tant plus tu veux confondre mon dire et plus je suis asseuré en mon opinion, et n'y a homme en ce monde qui m'en sceut faire rougir, car je sçay qu'il est impossible que les glaces puissent estre formées au fond de l'eau.

THÉORIQUE

Mais puisque tes contraires t'allèguent raisons naturelles tu deusses aussi produire les tiennes en avant : afin que l'on conneut si elles sont meilleures que les leurs.

PRACTIQUE

Si je me voulois estudier à chercher les raisons, j'en trouverois un millier de plus suffisantes que non pas celles que mes contredisants allèguent. Premièrement il faut tenir pour chose certaine que si les rivières se glaçoyent au fond,

comme ils disent que tous les poissons qui sont en l'eau mourroyent, et de cela n'en faut douter. Il ne se trouveroit glaçon montant de l'eau qui ne fut tout lardé de poissons. Je croy que tu ne connois pas quels sont les effects mortels des glaces : leur action pernicieuse est telle que, comme l'eau se conglace, elle fait une compression si grande, que les choses qui sont meslées parmy icelle ne la peuvent endurer, mesmement les choses animées, faut qu'elles rendent l'esprit, quelques puissantes qu'elles soyent. Regarde les bleds quand ils sont gelez, tu ne connoistras point qu'ils soyent perdus jusques au desgel. Mais quand il sera desgelé, tu connoistras que la compression de la gelée aura coupé la jambe du bled, et qu'il n'y a autre cause qui l'ay fait mourir. Si tu pensois me faire croire que les poissons fussent plus durs à la gelée que les pierres, tu t'abuserois. Je sçay que les pierres des montaignes d'Ardenne sont plus dures que le marbre : et ce néantmoins les habitans du pays ne tirent point desdites pierres en hyver : à cause qu'elles sont sujettes à la gelée : et plusieurs fois l'on a veu les rochers tomber au paravant qu'estre coupez : dont plusieurs personnes en ont esté tuées, au temps que lesdites roches desgeloyent. Tu sçais bien que l'eau des puits est plus chaude en hyver qu'en esté : car l'air qui est chaud en tems d'esté, se retire en temps de froidure, pour fuir son contraire, et qu'ainsi ne soit, te souvient-il point quand nous allasmes dans les carrières de saint Marceau, au dedans desquelles j'estois tout dégoustant de sueur, combien que dehors l'air estoit fort froid; et si c'eust esté en temps de chaleurs, nous eussions trouvé le dedans desdites carrières froid. Aucuns disent que pour ces causes l'homme mange mieux en hyver qu'en esté : par ce que la chaleur naturelle se tient serrée au dedans, aidant à la concoction de l'estomac. Voicy à présent une autre exemple qui te devra suffire pour toutes preuves. Lors que les rivières se gèlent, elles commencent aux extrêmes

parties et sur la superficie, et quand elles ont gelé une nuit le cours principal et le résidu de l'eau qui n'est point gelée se baisse, et quand elle est un peu baissée, et qu'elle a laissé ses glaçons attachez contre les terres des extrémités, il advient qu'ils tombent dedans l'eau, emportans avec eux grande quantité de terre et de pierre, qui causent enfoncer lesdits glaçons, et les glaçons estans au dedans de l'eau, et trouvant la chaleur du fond, se viennent à dissoudre, et ainsi qu'ils commencent à eschauffer, la terre et pierre qui les avoyent contraints d'aller au fond tombent et laschent lesdits glaçons, et eux estant allégés, s'eslèvent en haut sur la superficie; et quand il y en a grande quantité, l'eau les amène jusques à ce qu'ils ayent trouvé quelque retour ou obstacle, pour les arrester; et ayant trouvé arrest, ils se soudent l'un contre l'autre, et par tel moyen les rivières se glacent tout au travers. Voilà la cause qui les trompe et qui leur fait soustenir que la rivière se glace au fond. Si ainsi estoit, où est ce que les poissons habiteroyent, quand les rivières seroyent gelées? C'est une chose toute certaine que plusieurs poissons maritimes se retirent au fond de la mer durant les grandes froidures : Ce qui se peut vérifier par les pescheurs Xaintonniques, qui en temps d'esté peschent des maigres et des seiches en si grand nombre, qu'il y a tel homme qui en fait saler et sécher pour plus de cinq cents livres tous les ans : desquels ne s'en pesche pas un en hyver : et si ainsi est des poissons de la mer, combien plus de ceux des rivières? il n'est pas jusques aux grenouilles qu'elles ne se plongent ou fond de l'eau, mesme dans les vases, pour conserver leur vie durant le froid. Car autrement tous les poissons mourroyent; aucuns ayans fréquenté en Moscovie, Prusse et Pologne, disent qu'en temps d'hyver, les pescheurs de ces pays là prennent grand peine à rompre les glaces de certaines rivières, ou lacs : et ayant fait un trou d'un costé et un d'un autre ils mettent les filets à l'un

des trous, et par l'autre ils chassent le poisson, et par ce moyen prennent une grande quantité de poissons. Brouille et fagotte à présent tes opinions, tu n'as garde de me faire croire que la rivière soit aussi gelée au fond, et que l'habitation des poissons soit entre deux glaces. Autre exemple : considères un peu la forme des glaçons lorsque la rivière commence à glacer, ils n'ont autre forme que platte, comme le verre duquel les vitriers besongnent, et s'ils ne sont ainsi à niveau, les formes bossues y sont venues à la seconde gélation, par l'empeschement des premiers glaçons qui causent faire quelques sauts és eaux qui donnent contre, et après vient plus grande quantité de glaçons qui sont contrains par le poussement de l'eau, de se jetter l'un sur l'autre. Or si lesdits glaçons estoyent formez au fond de la rivière, il faudroit qu'ils tinssent nécessairement la forme des fosses et concavitez du fond de la rivière : et outre cela, il ne se pourroit faire qu'ils n'apportassent avec eux de la terre ou sable du lieu où ils se formeroyent : et si ainsi estoit que les eaux se gelassent au fond, il faudroit que les froidures vinssent du dessous de la terre : ce qui seroit contre vérité. Car si elles venoyent du fond de terre il faudroit que toutes les sources des fontaines gelassent les premières, et conséquemment les puits, et les vins qui sont dans les caves : et si la froidure vient de l'air (comme la vérité est telle) et qu'elle causast geler les eaux au fond, il faudroit que la rivière fut plus spongieuse que nulle chose de ce monde, encores géleroit-elle dessus le premier, puis qu'ainsi est que la froidure vient de l'air. Mais tant s'en faut qu'elle soit spongieuse, que je ne trouve rien plus allié qu'elle est : et qu'ainsi ne soit, tu le peux connoistre par elle mesme, quand elle est glacée : car il n'y a ni trou, ni veine, ni artère : tu le peux aussi connoistre par les diamans, qui sont d'une eau pure congelée : que s'ils estoyent tant soit peu poreux, ils ne prendroyent nul polissement.

Il faut donc conclure que la froidure vient de l'air, et que la rivière est alize ou condensée comme le cristal, et que la froidure de l'air vient dessus, et ne sçauroit passer jusques au fond de l'eau, et qu'il y a une chaleur naturelle au fond d'icelle, aidée en partie par plusieurs petites sources qui procèdent du fond de la terre, qui causent que les poissons conservent leur vie au plus profond des eaux.

THÉORIQUE

Pose le cas qu'ainsi soit : toutesfois il me semble qu'il n'estoit pas besoin d'en faire si long discours, et que le temps seroit bien mieux employé à parler des autres choses, dont tu m'as fait promesse.

DES SELS DIVERS

PRACTIQUE

J'avois bien pensé qu'après l'or potable et le mitridat, je te parlerois des sels : mais toi-mesme m'as interrompu, en me reprochant la dispute que j'avois euë autresfois des glaces. Or venons donc en propos : Car je te veux montrer qu'il n'est nulle chose sans sel. Si tu es homme d'esprit (comme je t'estime) tu connoistras plusieurs secrets en parlant desdits sels qui te pourront mieux asseurer de l'impossibilité de la génération des métaux : et ce d'autant que les sels servent beaucoup à ceux qui se meslent d'adultérer, augmenter et sophistiquer les métaux.

THÉORIQUE

Et comment? tu dis des sels, comme s'il y en avoit de plusieurs sortes.

PRACTIQUE

Je te dy qu'il y en a un si grand nombre qu'il est impossible à nul homme de les pouvoir nommer, et te dis davantage, qu'il n'y a nulle chose en ce monde, qu'il n'y aye du sel, soit en l'homme, la beste, les arbres, plantes ou autres espèces de végétatif : voire mesme és métaux : et di encores plus, que nulles choses végétatives ne pourroient végéter sans l'action du sel, qui est és semences; qui plus est, si le sel estoit osté du corps de l'homme, il tomberoit en poudre en moins d'un clin d'œil. Si le sel estoit séparé des pierres qui sont és batiments, elles tomberoyent soudain en poudre. Si le sel estoit extrait des poutres, solives et chevrons, le tout tomberoit en poudre. Autant en di-je du fer, de l'acier, de l'or, de l'argent et de tous métaux. Qui me demanderoit combien il y a diverses espèces sels, je respondrois qu'il y en a autant que de diverses espèces de saveurs et senteurs.

THÉORIQUE

Si tu veux que je croye ce que tu dis, nommes en donc quelques unes.

PRACTIQUE

La coperose est un sel, le nitre est un sel, le vitriol est un sel, l'alun est sel, le bourras est sel, le sucre est sel, le sublimé, le salpestre, le sel gemme, le salicor, le tartre, le sel armoniac, tout cela sont sels divers. Si je les voulois nommer tous, je n'aurois jamais fait. Le sel que les alchimistes appellent salis alkali, est extrait d'une herbe qui croit és marez salans des isles de Xaintonge. Le sel de Tartare n'est autre chose que le sel des raisins, qui donne goust et saveur au vin, et empesche la putréfaction d'iceluy, partant je dis encores que la saveur de toutes choses est par

le sel, lequel mesmes a causé la végétation, perfection, maturité et la totalle bonté de la chose alimentaire. Et combien qu'il y ait beaucoup d'arbres et d'espèces de végétatifs, desquels le sel est plus fixe et de plus dure dissolution que celuy de la vigne et du salicor : si est ce qu'il y en a en tous les arbres et plantes, je di autant ou peu s'en faut qu'aux susdites. Et autrement plusieurs espèces de cendres ne vaudroyent rien à blanchir le linge ; en l'effect desdites cendres, tu peux connoistre qu'il y a du sel en toutes choses. Et ne faut que tu penses que les cendres ayent pouvoir de blanchir sinon par la vertu du sel, autrement elles pourroyent servir plusieurs fois. Mais d'autant que le sel qui est dedans lesdites cendres, se vient à dissoudre en l'eau que l'on met dans le cuvier, il passe au travers du linge, et par sa vertu et acuité, ou mordication, les ordures du linge sont dissipées, mollifiées et emmenées en bas avecques l'eau, laquelle après se nomme lexive, à cause qu'en icelle demeure le sel qui estoit aux cendres, estant dissout par l'action de l'eau, et les cendres estant ainsi dessalées n'ont aucune vertu de plus blanchir le linge, et on les jette comme inutiles. Autre exemple : Quand les salpestreux font attraction du salpestre qui est en terre, ils le font par une telle manière que la lexive, et quand ils ont tiré le salpestre, les cendres et la terre duquel ils ont extrait le sel, sont inutiles : par ce que le sel qui causoit l'opération n'y est plus. Si tu n'as assez d'exemples pour croire qu'il y a du sel en tous les bois et plantes, considère les tanneurs de cuirs, il prennent de l'escorce de chesne? et l'ayant seichée et pulvérisée, ils la meslent entre les cuirs qu'ils font tanner dans un certain réceptacle : et quand le cuir a demeuré le temps préordonné parmy ladite escorce, le tanneur prend son cuir et jette l'escorce hors, comme chose inutile : vray est qu'és lieux où le bois est cher, l'on fait des mottes de ladite escorce, en forme de fromage, lesquelles

on fait sécher pour les brusler à faute de bois : mais les cendres n'en valent rien : à cause que le sel est en dehors. Ne peux-tu pas connoistre par là que ce n'est pas l'escorce qui a endurcy et tanné le cuir, mais que c'est le sel qui estoit en icelle? Car autrement l'escorce pourroit servir plusieurs fois : mais d'autant que le sel est dissout, il s'est mis dedans le cuir, à cause de son humidité et en a fait attraction, pour servir à soy mesmes. Il faut que tu nottes qu'en toutes espèces de bois le sel est presque tout à l'escorce : aussi le bois sans escorce ne produit jamais bonnes cendres. Monsieur Sifly, médecin du Duc de Montpensier, me montra quelquefois une verge de balsamum ou de canelle, la quelle contenoit environ quatre pieds en longueur et en grosseur un pouce ou environ : il me fit gouster de l'escorce qui avoit saveur naturelle de fine canelle : mais quant au reste du bois, il n'avoit non plus de saveur qu'une pierre. Voilà pourquoy les tanneurs ne se servent que de l'escorce : par ce que le sel y est, autrement le surplus du bois estant pulvérisé pourroit aussi bien servir que l'escorce. Et en continuant mes preuves, qu'il y a du sel en toutes choses : Les Égyptiens avoyent coustume de saler les corps de leurs Roys et Princes, ce que nous appelons embaumer. Les histoires disent qu'ils les embaumoyent de nitre et d'espiceries aromatiques. Il te faut noter que le nitre est un sel conservatif, et qui empesche la putréfaction : toutesfois il n'eust sçeu empescher la putréfaction par tant de mil années, n'eust esté lesdites espiceries aromatiques, desquelles le sel a causé l'incorruption desdits corps, qui en estoyent embaumez. Et outre, la chair desdits corps est appellée mommye, à cause desdites espiceries, dont ils estoyent poudrez. Les Princes Égyptiens gardent ladite mommye pour leur servir en leurs maladies. Je croiray plustost qu'une telle manducation seroit plus utile que l'or potable. Quelques modernes ont voulu imiter les anciens,

voulants faire de la mommye de quelques pendus ou décapitez : Mais qui la mettroit un peu tremper, on la feroit retourner en puante charogne : par ce qu'elle n'a pas esté confitte d'espiceries ayant telle vertu que celle des anciens Égyptiens. Aussi dit on communément que les odeurs et ubarbes, gommes et espiceries aromatiques, sont toutes adultérées au paravant qu'elles soyent venues jusques à nous. Et le sel commun n'a pas la vertu de conserver comme les aromatiques qui viennent de l'Arabie heureuse et autres pays chauds. Et par ce que nostre propos est de prouver qu'il y a du sel en toutes choses, je mettray ce poinct en avant, qui est que l'on peut faire du verre de toutes cendres : combien que les unes sont plus dures à la fonte que non pas les autres : et s'il n'y avoit du sel és bois et és herbes, il seroit impossible d'en pouvoir faire verre.

C'est assez prouvé qu'il y a du sel en toutes choses : parlons de leurs vertus, qui sont si grandes que nul homme ne les connut jamais parfaictement. Le sel blanchist toutes choses : le sel endurcist toutes choses : il conserve toutes choses : il donne saveur à toutes choses ; c'est un mastic qui lie et mastique toutes choses : il rassemble et lie les matières minérales : et de plusieurs milliers de pièces il en fait une masse. Le sel donne son à toutes choses : sans le sel nul métal ne rendroit sa voix. Le sel resjouyst les humains : il blanchist la chair, donnant beauté aux créatures raisonnables : il entretient l'amitié entre le mâle et la femelle, à cause de la vigueur qu'il donne és parties genitalles : il aide à la génération : il donne voix aux créatures comme aux métaux. Le sel fait que plusieurs cailloux pulvérisez subtilement, se rendent en une masse pour former verres et toutes espèces de vaisseaux : par le sel on peut rendre toutes choses en corps diafane. Le sel fait végéter et croistre toutes semences : Et combien qu'il y ait bien peu de per-

sonnes qui sçachent la cause pourquoy le fumier sert aux semences, et qu'ils l'apportent seulement par coustume et non pas par philosophie; si est ce, que le fumier que l'on porte aux champs ne serviroit de rien, si ce n'estoit le sel que les pailles et foins y ont laissé en se pourrissant, parquoy ceux qui laissent leurs fumiers à la mercy des pluyes, sont fort mauvais mesnagers, et n'ont guère de philosophie acquise ni naturelle. Car les pluyes qui tombent sur les fumiers, découlant en quelque valée emmeinent avec elles le sel dudit fumier qui se sera dissout à l'humidité, et par ce moyen il ne servira plus de rien, estant porté aux champs: la chose est assez aisée à croire: et si tu ne le veux croire, regarde quand le laboureur aura porté du fumier en son champ, il le mettra (en deschargeant) par petites pilles, et quelques jours après il le viendra espandre parmi le champ, et ne laissera rien à l'endroit desdites pilles: et toutefois après qu'un champ sera semé de bled, tu trouveras que le bled sera plus beau, plus verd et plus espois à l'endroit où lesdites pilles auront reposé que non pas en autre lieu, et cela advient par ce que les pluyes qui sont tombées sur lesdits pilots, ont prins le sel en passant au travers et descendant en terre. Par là tu peux connoistre que ce n'est pas le fumier qui est cause de la génération : ains le sel que les semences avoyent pris en la terre. Encores que j'aye déduit autrefois ce propos des fumiers, en un petit livre que je t'ay dit que je fis imprimer dès les premiers troubles, si est ce qu'il me semble qu'il n'est point superflu en cest endroit: car par là tu entendras aussi la cause pourquoy tous excréments peuvent aider à la génération des semences. Je dy tous excréments, soit de l'homme ou de la beste. C'est toujours confirmation d'un propos que j'ay répété plusieurs fois en parlant de l'alchimie, que, quand Dieu forma la terre, il la remplist de toutes espèces de semences: Mais si quelqu'un sème un champ par plusieurs années sans le

fumer, les semences tireront le sel de la terre pour leur accroissement, et la terre par ce moyen se trouvera desnuée de sel et ne pourra plus produire : parquoy la faudra fumer, ou la laisser reposer quelques années, afin qu'elle reprenne quelque salsitude, provenant des pluyes ou nuées. Car toutes terres sont terres : mais elles sont bien plus salées les unes que les autres. Je ne parle pas d'un sel commun seulement, mais je parle des sels végétatifs. Aucuns disent qu'il n'y a rien plus ennemy des semences que le sel, et pour ces causes, quand quelqu'un a commis quelque grand crime, on le condamne que sa maison soit rasée et la solle labourée et semée de sel afin qu'elle ne produise jamais semence. Je ne sçay s'il y a quelque pays où le sel soit ennemy des semences : Mais bien sçay-je que sur les bossis des marez sallants de Xaintonge, l'on y cueille du bled autant beau qu'en lieu où je fus jamais : et toutesfois lesdits bossis sont formez des vuidanges desdits marez : je di des vuidanges du fond du champ des marez, lesquelles vuidanges et fanges sont aussi salées que l'eau de la mer : toutes-fois les semences y viennent autant bien qu'en nulle terre que j'aye jamais veuë : je ne sçay pas où c'est que nos juges ont pris occasion de faire semer du sel en une terre en signe de malédiction, si ce n'est qu'il y aye quelque contrée où le sel soit ennemi des semences.

THÉORIQUE

Peut-estre que les juges ne le font pas pour l'occasion que le sel soit ennemi des semences, mais ils le font plustôt par ce que le sel est une semence qui ne végète point.

PRACTIQUE

Tu diras ce que tu voudras, mais je sçay bien que plusieurs médecins et autres personnes, n'ont voulu maintenir que le sel estoit ennemy des semences : Et c'est pourquoy

j'ay mis ce propos en avant, afin de parler amplement des sels : Et en continuant encores mon propos, pour te monstrer que le sel n'est pas ennemi des natures végétatives, ni sensibles, les vignes du pays de Xaintonge, plantées au milieu des marez salans, apportent d'un genre de raisins noirs, qu'ils appellent chauchetz, desquels on fait du vin qui n'est pas moins à estimer que hyppocras, et y fait on des rosties tout ainsi qu'à l'hyppocras. Et lesdites vignes sont si fertiles qu'une plante de vigne apporte plus de fruit que non pas six de celles de Paris. Voilà pourquoy je dis que tant s'en faut que le sel soit ennemy des natures, qu'au contraire il aide à la bonté, douceur, maturité, génération et conservation desdits vins. Et non seulement le sel aide à ces choses, mais aussi l'air duquel les exalations sont salées. Ausdites isles et parmy les marez sallans, on y cueille de l'herbe salée, de laquelle on fait les plus beaux verres, laquelle on appelle salicor : aussi on y cueille de l'absinthe appelée Xaintonnique, à cause du pays de Xaintonge. Ladite herbe a telle vertu que, quand on la fait bouillir et prenant de sa décoction, on en destrempe de la farine pour en feire des bignets fricassez en sein (graisse) de porc ou en beurre, et que l'on mange desdits bignets, ils chassent et mettent hors tous les vers qui sont dans le corps, tant des hommes que des enfans. Au paravant que j'eusse la connoissance de ladite herbe, les vers m'ont fait mourir six enfans, comme nous l'avons connu tant pour les avoir fait ouvrir, que par ce qu'ils en rendaient souvent par la bouche ; et quand il estoyent près de la mort, les vers sortoyent par les nasaux. Les pays de Xaintonge, Gascogne, Agenès, Quercy et le pays devers Toloze sont fort sujets ausdits vers, et y a peu d'enfans qui en soyent exempts : à cause que les fruits desdits pays sont fort doux. Je le di parce que les médecins de Paris m'ont attesté que c'estoit chose rare de trouver des vers és enfans dudit lieu : toutesfois és pays des

Ardennes ils y sont fort sujets. Je ne sçay si c'est à cause de la bière ou des laitages. Je ne puis rendre tesmoignage sinon des pays que j'ay fréquentez. Dans les rochers des isles de Xaintonge l'on y cueille aussi de la criste-marine, autrement appellée perce-pierre, laquelle a une merveilleuse bonté et senteur, à cause de la vapeur de la mer; quand elle est fraische, les sallades en sont fort bonnes, et plusieurs en font confire pour toute l'année. A Paris quelques uns ont planté de ladite criste-marine : mais n'a garde d'avoir la bonté de celle qui vient naturellement sur les rochers limitrophes de la mer. Je ne veux pas prouver par là que le sel commun soit plaisant à toutes espèces de plantes : Mais je sçay bien que les terres salées de Xaintonge portent de toutes espèces de fruits qui y sont plantez, lesquels ont une telle douceur et autant sauve qu'en lieu là où j'aye jamais esté. Les herbes sauvages, espines et chardons y croissent autant gaillardes qu'en nuls autres pays. C'est tousjours confirmation de mon argument, contre ceux qui disent que le sel est ennemy des plantes. S'il estoit ennemi des plantes, il seroit ennemi des natures humaines. Les Bourgongnons ne le diront pas : car s'ils eussent connu que le sel fut ennemi de nature humaine, ils n'eussent ordonné de mettre du sel en la bouche des petits enfans quand on les baptise, et on ne les appelleroit pas Bourgongnons salez, comme l'on fait. Les natures brutales ne diront pas que le sel leur soit ennemi : car les chèvres en mangeront autant qu'on leur en sçauroit bailler, et mesmes vont cherchant les murailles pisseuses, pour les lécher, à cause du sel des urines ; les pigeons ne pouvans trouver du sel à leur commodité, quand ils trouvent quelque vieille muraille, de laquelle le mortier ait esté fait de chaux et de sable, et qu'elle soit tant peu commencé à ruiner, on verra les pigeons tous les jours après ladite muraille ; et les hommes qui vivent sans philosophie disent que les pigeons mangent le sable. Mais c'est une mo-

querie : ce seroit l'or potable de pigeons : car il est indigest, et ne faut penser qu'ils cherchent autre chose que la chaux qui est dans le mortier, à cause de sa salsitude, et s'ils avalent quelque grain de sable, c'est contre leur volonté et intention. Les huistres se nourrissent la plus grand part de sel, et leurs coquilles en sont faites, lesquelles elles mesmes ont basties ; et qu'ainsi ne soit, on le voit évidemment : par ce que lesdites coquilles estant jettées dans le feu, elles pettent en pareille sorte que le sel commun. Et si le sel a ceste vertu d'esmouvoir les parties genitalles (comme j'ay dit) c'est une chose certaine et bien approuvée que les huistres causent une mesme action ; qui est attestation de ce que j'ay dit, que les huistres sont nourries la pluspart de sel. Et pour mieux monstrer que le sel n'est pas ennemi des natures végétatives, voyons un peu la manière de faire des laboureurs Ardennois ; en certaines contrées des Ardennes, ils coupent du bois en grande quantité, le couchent et arrangent en terre, en sorte qu'il puisse avoir air par dessouz : après ils mettent un grand nombre de mottes de terre sur ledit bois, sçavoir est de la terre herbeuse en forme de gasons, puis ils font brusler le bois au dessouz desdittes mottes, en telle sorte que les racines des herbes qui sont en ladite terre sont bruslées, et quand laditte terre et racines ont souffert grand feu, ils l'espandent par le champ comme fumier, puis labourent la terre et y sèment du seigle : au lieu qui au paravant n'estoit que bois le seigle s'y trouve fort beau : et font cela de seize ans en seize ans : car ils la laissent reposer seize années, et en quelques endroits six années, et en d'autres que quatre : durant lequel temps la terre n'estant point labourée, produit du bois aussi grand et espois comme il estoit au paravant ; et autant comme il leur faut de terre pour ensemencer une année, ils coupent des bois et font brusler des mottes, comme j'ay desjà dit, et conséquemment tous les ans, jusques au nombre de seize :

et alors recommencent à la première pièce de terre qu'ils avoyent labourée seize ans au paravant, en laquelle ils trouvent le bois aussi grand comme la première fois. J'ay dit cecy pour deux occasions, l'une par ce que mon propos du sel n'est pas encores finy, et par ce que les laboureurs dudit pays disent que la terre est eschauffée par ce moyen, et qu'autrement elle ne produiroit rien, à cause que le pays est froid ; sur quoy je di que, comme l'eau qui a esté boulie est plus subjecte à geler que l'autre, aussi le feu qu'ils y font, ne cause pas l'accroissement des fruits, ains faut croire que c'est le sel que les arbres, herbages et racines bruslées y ont laissé. L'autre cause est pour donner à connoistre combien sont heureux ceux qui habitent és régions modérées et fertiles, qui produisent tous les ans. Ces pauvres gens sont en grand peine, quand l'année est pluvieuse, qu'ils ne peuvent brusler leurs bois en la saison convenable ; en la meilleure de leurs années ils ne cueillent ni vin ni fruits, ni aucune chose, que du seigle : et en chacun village le pauvre a autant de terre que le riche pour faire son cultivage. Si le sel estoit ennemy des semences, il est certain que le bois et herbes qu'ils font brusler, n'amenderoit point la terre, mais la rendroit inutile : par ce qu'en bruslant lesdits bois, le sel qui est en iceux demeure en la terre. Si je connoissois toutes les vertus des sels, je penserois faire des choses merveilleuses. Aucuns alchimistes blanchissent le cuivre avecqùes du sel de Tartare ou autres espèces de sel, le sel est fort utile aux teintures. L'alun, qui est un sel, attire à soy les couleurs du brésil, de la galle et autres matières, pour les donner aux draps, aux cuirs ou soyes, tellement que les teinturiers quelque fois voulant teindre un drap blanc en rouge, le trempent dans de l'eau d'alun : le sel d'alun estant dissout dans l'eau, sera cause que le drap recevra la teinture que l'on luy aura préparée, et un autre drap qui ne sera point trempé en l'eau d'alun

ne le pourra faire. Le sel donc est une chambrière qui oste la couleur à l'un pour la bailler à l'autre. Aucuns sels endurcissent le fer et le tranchant des armes, en telle sorte que on en coupe du fer comme si c'estoit du bois. Je ne suis point capable de descrire l'excellence des sels ni leurs vertus merveilleuses : toutesfois en parlant des pierres, j'en diray quelque chose de ce qui aura esté oublié, aussi que l'on ne sçauroit traiter d'icelles sans parler quelquesfois des sels.

THÉORIQUE

Il y a long temps que tu parles des sels, mais jusques icy tu n'as point dit un mot de la définition de sel, et toutesfois, c'est le principal que d'entendre que c'est que sel.

PRACTIQUE

Je n'en sçaurois dire autre chose sinon que le sel est un corps fixe, palpable et conneu en son particulier, conservateur et générateur de toutes choses, et en autruy, comme és bois et en toutes espèces de plantes et minéraux. C'est un corps inconneu et invisible, comme un esprit, et toutesfois, tenant lieu et soustenant la chose en laquelle il est enclos, et si jamais il ne sentoit d'humidité, plusieurs choses, où il est enclos, seroyent perpétuelles : comme le sel qui est au bois empescherait qu'il ne pourriroit jamais : et s'il ne recevoit aucune humidité, il ne s'engendreroit jamais de vers dans ledit bois : car jamais ne se peut faire de génération sans qu'il y ait une humeur eschaufée par putréfaction. Si le foin, la paille et choses semblables estant bien seichées, sans recevoir aucune humidité, estoyent gardées en lieu sec, ils seroyent perpétuels par la vertu du sel qui y est. Il y a aucuns sels lesquels estant és lieux secs tiennent la forme qui leur aura esté donnée, et estants mis en lieu humide se réduisent en huile, desquels le Tartare

est un, et le sel de salicor un autre. Ce point bien entendu peut beaucoup aider à l'intelligence des propos que j'ay tenus en parlant de la génération des métaux : partant il est de besoing que tu entendes bien le tout : par ce que toutes ces matières sont si bien concatenées ensemble, que l'une donne intelligence de l'autre.

DU SEL COMMUN

THÉORIQUE

Je n'eusse pas pensé qu'il y eust eu tant d'espèces de sels, ni qu'ils eussent eu tant de vertus, si tu ne me l'eusses dit : Mais puis que nous sommes sus le propos des sels, devant que passer outre, je te prie me faire le discours de la manière de faire le sel commun, comme il s'en fait aux isles de Xaintonge, et me monstre la figure de la forme comme sont fait les marez salans : car tu le sçais bien, d'autant que je t'ay ouy dire qu'autrefois tu as esté sur les lieux avec commission de figurer lesdits marez.

PRACTIQUE

Ce qui est vray ; ce fut du temps que l'on vouloit ériger la gabelle audit pays. Or puisque tu as envie d'entendre ces choses, donne-moy audience et je t'en feray volontiers le discours, et puis je t'en monstreray une figure.

Premièrement, tu dois entendre que la mer est presque toute bordée de grands rochers ou de terres plus hautes que non pas la mer, pour faire les marez salans, il a fallu trouver nécessairement quelque plaine plus basse que la mer : car autrement il eut esté impossible de trouver moyen de faire du sel à la chaleur du soleil : Et faut croire

que si l'on eut trouvé en quelque autre partie de la France limitrophe de la mer, lieu propre pour former marez, qu'il y en auroit en plusieurs endroits. Or ce n'est pas assez d'avoir trôuvé un platin ou campagne plus basse que la mer : mais il est aussi requis que les terres, où l'on veut ériger marez, soyent tenantes, glueuses ou visqueuses, comme celles dequoy on fait les pots, briques et tuilles. Il y a un seigneur d'Anvers qui a beaucoup despendu pour faire des marez és pays bas, en la forme et semblance de ceux des isles de Xaintonge. Mais combien qu'il ait troüvé assez de lieux bas pour faire venir l'eau de la mer, ce néanmoins d'autant que la terre n'estoit pas glueuse ni tenante comme celle de Xaintonge, il n'a peu venir au bout de son intention, et sa despence a esté perdue : d'autant que les terres qu'il avait fait creuser pour former les dits marez estoyent arides et sableuses, qui ne pouvoyent contenir l'eau.

Combien que nos prédécesseurs des isles Xaintoniques ayent trouvé certains platins ou lieux bas, limitrophes de la mer et que les terres du fond ayent esté trouvées naturellement glueuses ou argileuses, cela n'a pas suffi pour parvenir à leur dessein : car il a fallu inventer une manière de conroyer ladite terre en la sorte et manière que je te diray cy-après.

Si nosdits prédécesseurs n'eussent eu un grand jugement et considération en formant les marez sallans, ils n'eussent rien fait qui eut valu : ayans donc considéré les platins plus bas que la mer, ils ont trouvé qu'il faloit trancher un canal qui peut amener aisément l'eau de la mer jusques aux lieux prétendus, pour faire le sel. Ayant ainsi creusé certains canaux ils ont fait venir l'eau de la mer jusques à un grand réceptacle qu'ils ont nommé le jard, et ayant fait une écluse audit jard ils ont fait au bout d'iceluy d'autres grands réceptacles qu'ils ont nommé conches,

dedans lesquelles ils laissent couler de l'eau du jard en moindre quantité que non pas audit jard, et d'icelles conches ils font passer l'eau dedans le forans par une tronce de bois percée, qu'ils appellent l'amezau, lequel est par dessouz le bossis, et d'iceluy forans la font passer par deux bois percez qu'ils appellent les pertuis des poelles, pour entrer dedans certains lieux qu'ils nomment entablements, viresons et moyens, lesquels sont faits par une telle mesure, que l'eau de laquelle l'on veut faire sel, faut qu'elle tourne et environne un bien long chemin et par divers degrez, au paravant que l'on la laisse entrer dedans les parquets du quarré destiné à faire le sel. Il faut noter que combien que l'on face passer laditte eau par plusieurs degrez enclos aux réceptacles, si est ce que le réceptacle en autre, l'eau est mise en moindre quantité, découlant de l'un à l'autre tousjours en diminuant, afin que ladite eau soit bien préparée et eschaufée au paravant qu'elle soit mise dedans les aires salans, ausquels l'on l'a fait congeler en sel, c'est-à-dire avant que ouverture luy soit faite pour entrer dedans lesdits aires. Car il y a certaines petites tablettes que l'on hausse pour laisser descouler dedans les aires l'eau, qui vient des vitesons et entablements et autres degrez.

Mais pour monstrer qu'elles n'ont pas esté faites sans grand labeur et avec un bien long temps, il a fallu creuser la quadrature du champ des marez, plus bas que le canal venant de la mer, ni que les jards et conches, afin de donner pente ou inclination és degrez et membres susdits : afin d'amener l'eau jusques à la grande quadrature du champ de marez. Et faut noter qu'en creusant celle grande quadrature il a fallu apporter les terres et vuidanges tout à l'entour de ladite quadrature, laquelle estant mise tout à l'entour, fait une grande platte forme que l'on appelle bossis, laquelle sert pour mettre de grands monceaux de sel qu'ils appellent vaches de sel ; et quand ce vient en hiver,

que la saison de faire sel est passée, ils couvrent lesdits monceaux de sel avec des joncs, lesquels se vendent bien, à cause de leur utilité. Lesdits bossis servent aussi pour aller de marez en marez, pour passer les hommes et chevaux en tous temps : il est requis qu'ils ayent une grande largeur, par ce que quand quelqu'un a vendu une vache de sel ou deux, selon que la distance est longue, pour apporter le sel dedans le navire, il est requis pour les lieux lointains un grand nombre de bestes pour porter le sel à bord, et cela se fait avec une merveilleuse diligence, tellement que l'on diroit qui n'en auroit jamais veu, que ce sont esquadrons qui veulent combattre les uns contre les autres. Il y a gens sur le bord du bateau qui ne font que vuider les sacs, et un autre qui marque, et chacune beste ne porte qu'un sac à la fois, et ceux qui touchent les chevaux sont communément petits garçons qui, soudain que le cheval est deschargé et le sel vuidé, se jettent de vitesse sur le cheval et ne cessent de courir la poste jusques à la vache de sel, où il y a autres hommes qui emplissent les sacs et les chargent sur les chevaux, et estants rechargez, lesdits garçons les remeinent en diligence jusques au navire. Et d'autant que les uns et les autres vont et viennent tous en diligence, il est requis que les bossis ou plates formes soyent bien larges : car les chevaux se rencontreroyent l'un l'autre. Entens maintenant l'industrie de laquelle il a fallu user pour rendre les marez propres pour garder que la terre ne succe l'eau qui y est mise pour saller. Quand la grande quadrature a esté creusée et les vuidanges ostées, au paravant que former les voyes et parquetages, ils ont un nombre de chevaux et juments, lesquels ils attachent l'un à l'autre en quelque sorte pour les pourmener, puis les mettent dedans icelle grande quadrature, où ils veulent former les marez, il y a un personnage qui tient le premier cheval d'une main, et de l'autre main un fouët, lequel

pourmène lesdits chevaux et juments en diligence, jusques à tant que la terre de solle soit bien conroyée et qu'elle puisse tenir l'eau, comme un vaisseau d'airain. Et la terre estant ainsi bien conroyée, ils dressent leurs voyes et parquetages par lignes directes, donnant la pente requise de degré en degré, en telle sorte qu'il n'y a maçon ni géomètrien qui la sçeut mieux niveler avec tous les outils de géométrie, qu'ils la nivellent avec de l'eau : car l'eau leur donne à connoistre clairement les lieux plus hauts ou plus bas.

Après, di-je, que la terre est ainsi conroyée, ils forment leurs voyes et parquetages ainsi que si c'estoit de la terre à potier, voylà pourquoy je t'ay dit ci-devant que ores que l'on peut trouver des lieux plus bas que la mer, il seroit impossible de dresser marez sallans si la terre n'es naturellement argileuse ou visqueuse, comme celle des potiers.

Il y a encores un grand labeur qu'il a convenu faire à nos prédécesseurs pour dresser les marez; il ne faut point douter que les premiers qui en ont érigé, n'ayent choisi les lieux les plus proches de quelque canal naturel : car s'il n'y avoit point de canal, il seroit difficile d'amener le sel qui se fait sur les marez, jusques au navire dedans la grande mer, par ce que les grands navires ne peuvent approcher du bord, à cause de leur grandeur : parquoy ceux qui vendent du sel ameinent des petites barques qui entrent au dedans du platin le plus près qu'ils peuvent du sel qn'ils auront vendu; ils posent l'ancre, et ainsi l'on apporte ledit sel premièrement en la barque, puis l'on meine ladite barque pour descharger dans le navire : et faut noter que le plus souvent en certains canaux l'on n'y peut entrer que au plein : et pour en sortir, si la mer s'en est allée, il faut attendre qu'elle soit de rechef au plein : Et combien que aucuns canaux ont esté trouvés naturels, ce néantmoins il a esté nécessaire d'aider à nature, afin que les barques et

petits navires puissent approcher des lieux où l'on fait le sel : et ne faut douter que nos prédécesseurs n'ayent aussi esté contraints de former des canaux és lieux où il ne s'en est point trouvé de nature : car autrement ils ne pourroyent tirer le sel desdits marez : d'autant que les plates formes sont faites si fort obliques qu'il semble que c'est un labyrinte, et ne sçauroit-on faire une lieuë au travers qu'elle n'en monte à plus de six, à cause des environnements qu'il faut faire pour en sortir : et si quelque estranger y estoit enclos, à peine en pourroit-il sortir sans conduite, par ce qu'il faut trouver un grand nombre de pontages, qu'il faut chercher l'un à dextre et l'autre à senestre, quelque fois tout au contraire du lieu où l'on veut aller : Car il faut entendre que tout le platin des marez est concavé de canaux, de jards, de conches ou de champ de marez ; aucuns desdits champs sont quarrez et autres longs et estroits, d'autres en forme d'esquerre ; afin que toute la terre soit employée en façon de marez : tout ainsi qu'en une ville les premiers édifians ont pris place communément quarrée à leur commodité, et les derniers ont pris les places et restes des autres, ainsi qu'elles se sont trouvées : le semblable s'est fait és marez, car les premiers ont pris place à leur commodité le plus près des canaux et de la mer, qu'il leur a esté possible, et les derniers venus ont pris les places, non pas telles qu'ils désiroyent, mais ils les ont édifiées quelque fois és lieux bien lointains des canaux et rives de la mer qui cause que ceux là ne se sont pas tant vendus : d'autant que les frais de l'amenage du sel sont par trop grands.

Autres ont édifié des marez qui sont de peu de valeur, parce que bien souvent l'eau leur défaut au plus grand besoing, d'autant que les canaux, jards et conches ne sont pas assez bas en terre pour recouvrer de l'eau de la mer à leur souhait, et faut icy noter un poinct singulier qui est qu'en chacun marez il y a un canal fait à force d'hommes

pour amener l'eau de la mer dans le jard et autres canaux comme petites rivières qui servent pour amener les barques entre plusieurs marez, dedans lesquelles on porte le sel au grand navire, comme j'ay dit une autre fois : par tel moyen toute la terre de la vallée des marez est labourée, fossoyée et retranchée pour l'utilité et service dudit sel, et pour ces causes ai-je dit cy-dessus que si un estranger estoit au milieu des marez, ores qu'il verroit le lieu où il voudroit aller, à peine en pourroit-il sortir : d'autant que bien souvent il luy faudroit tourner le dos pour chercher les pontages : aussi qu'il n'y a chemin ni voye que seulement les bossis qui sont érigez par lignes obliques, et n'est possible de trouver chemin ni voye dans lesdits marez, autre que les bossis, lesquels sont haut eslevez, par ce que toutes les vuidanges des champs des marez y ont esté mises, et si l'on y estoit en hyver, l'on verroit tous lesdits champs couverts d'eau, comme de grands estangs, sans apparoir aucune forme d'icieux. Ce qui a fait que aucuns peintres ayants esté envoyez és isles pour sçavoir la cause pourquoy il est impossible de passer une armée au travers desdits marez, ont esté deceus : d'autant qu'ils y sont allez és saisons que l'eau estoit dedans lesdits marez, et en ont rapporté des figures incertaines. Du temps que l'on vouloit ériger la gabelle au pays de Guienne, le sieur de la Trimouille et le général Boyer envoyèrent un maistre Charles (peintre fort excellent) sur les isles, pour remarquer les passages ; ledit peintre apporta figure certaine et au vray des bourgs et villages : mais quant est des formes des marez, ce n'estoit que confusion en sa figure : d'autant que pour lors les marez estoyent couverts d'eau ; et pour mieux te le faire entendre, il faut nécessairement qu'après que les chaleurs sont passées et qu'il n'y a plus apparence de faire du sel, les sauniers, pour la conservation des marez, ouvrent certaines bondes des canaux qui passent par le jard et par ces con-

ches et laissent entrer l'eau dans lesdits marez jusques à ce que toutes les formes soyent couvertes. Car s'ils laissoyent lesdits marez descouverts, les gelées les dissiperoyent en telle sorte qu'il les faudroit refaire tous les ans : mais par le moyen de l'eau ils sont conservez d'une année à autre.

Et afin que tu entendes mieux que le sel n'est pas une chose qui se puisse faire aisément et à peu de frais, il convient noter que l'on n'en peut faire que pendant trois ou quatre mois de l'année, pendant les grandes chaleurs. Et pour le premier préparatif du sel, il faut prendre l'eau de la mer au plein de la lune du mois de Mars. Car en ce temps-là, la mer est plus haute et enflée qu'en nulle saison, et lors qu'elle est en sa pleine grandeur, les sauniers desbondent les conduits des canaux et grandes tranchées, pour emplir ce grand réceptacle qu'ils appellent jard, lequel faut qu'il contienne autant d'eau qu'il en fait besoing pour faire le sel jusques à la pleine lune du mois de juillet, auquel temps la mer se remet en sa grandeur et hautesse, comme celle de Mars, et alors un chascun saunier se travaille à remplir le jard : toutesfois quelque labeur et diligence que nos prédécesseurs sauniers ayent sçeu faire, si est ce que quand un esté est fort sec, il y a plusieurs marez qui ne font rien une partie de l'esté : Car l'eau du jard estant faillie devant le temps, ils n'ont aucun moyen d'en remettre d'autre, si ce n'est au temps des grandes malignes (qu'ils appellent) qui est lors que la mer est en sa superbe grandeur. Voilà pourquoy les marez qui sont près du port, et qui peuvent avoir de l'eau au plein de toutes les lunes, sont beaucoup plus estimez que les autres.

Il faut aussi noter un poinct qui est que si durant que, l'on fait le sel il advenoit une pluye l'espace d'une nuict ou d'un jour, mesmes seulement deux heures, l'on ne sçauroit faire de sel de quinze jours aprez : par ce qu'ils faudroit nettoyer tous les marez et oster l'eau d'iceux,

aussi bien la salée que la douce, tellement que s'il pleuvoit tous les quinze jours une fois, l'on ne feroit jamais de sel à la chaleur du Soleil : parquoy faut croire qu'aux régions et contrées pluvieuses et froides, l'on n'y sçauroit faire de sel à la manière qu'il se fait és isles de Xaintonge, encores qu'ils eussent toutes les autres commoditez cy-dessus alléguées.

Il est encores besoing d'entendre qu'auparavant que faire le sel, il faut épuiser toute l'eau qui est dans les marez, laquelle y avoit esté mise pour les conserver en hyver : ce qui n'est pas un petit labeur ; et ayant nettoyé tous lesdits marez communément au mois de May, quand le temps vient à s'eschauffer, ils lachent les bondes pour laisser passer telle quantité d'eau qu'ils veulent, laquelle ils font coucher dedans les conches, entablements, moyens et viresons, afin qu'elle se commence à eschaufer, et estant eschaufée, ils la mettent à sobriété dedans les aires où l'on fait cresmer le sel. Et pour mieux te monstrer encores la dépense desdits marez, il faut entendre qu'en chascun champ de marez il y a deux escluses faites en manière d'un pont, lesquelles ne se peuvent faire qu'avec grands dépens, à cause de la grandeur du bois : car il faut que les montans viennent du fond et concavité du canal bien profond, et les pièces traversantes servent de passer hommes et chevaux : ils nomment lesdits ponts, l'un la varengne et l'autre le gros mas : par ce qu'il sert aussi à retenir les eaux du jard. Outre lesdits ponts, en chacun marez il y a plusieurs pièces de bois qui sont percées tout du long, pour faire passer les eaux, de degré en degré. En chascun champ de marez, il faut bien une pièce de bois autant longue que le pied d'un grand arbre, laquelle est percée tout du long, qu'ils appellent l'amezau, et faut que ledit pied d'arbre soit bien gros, et les autres pièces qui sont moindres, sont percées selon leur grosseur. Je te di ceci afin que tu entendes que les bois

des marez, estans pourris ou bruslez, les forest de la Guyenne ne sçauroyent suffire pour les refaire. Et n'y a homme ayant veu le labeur de tous les marez de Xaintonge, qui ne jugeast qu'il a fallu plus de despence pour les édifier, qu'il ne faudroit pour faire une seconde ville de Paris.

THÉORIQUE

Voire, mais ceux qui se sont meslez d'escrire par cy-devant, disent que le sel provient de l'escume de la mer, et mesme un autheur (qui a escrit, depuis que le sel est si cher, un petit livre, de l'excellence, dignité et utilité du sel) l'a ainsi dit, et semblablement a dit que nous serions bien heureux si nous avions une fontaine d'eau salée en France, comme ils ont en la Lorraine et autres pays.

PRACTIQUE

Tu peux bien avoir entendu par mon discours le contraire de leur dire, il n'est pas besoing que j'en repéte quelque chose. Et quant à l'autheur que tu m'as allégué, il n'entend pas bien ce qu'il a mis en son livre, et plusieurs, le croyans, se pourront abuser : Car quant il y auroit cent fontaines d'eau salée en France, elles ne sçauroient suffire à la moitié du royaume. Et qui plus est, quant il y en auroit mille, elles seroyent inutiles. Car où sont les bois pour faire ledit sel ? j'ose bien dire que toutes les forest de France ne sçauroient faire en cent ans autant de sel de fontaines ou de puits salez qu'il s'en fait en une seule année en Xaintonge, à la chaleur du soleil ; non pas une année, mais seulement depuis la my-May jusques à la my-Septembre. Car ils n'en sçauroyent faire en autre saison. Il y a des puits ou fontaines en Lorraine, desquels l'ont fait grande quantité de sel : mais je te prie, considère un peu la grande despense. La chaudière où l'on fait bouillir l'eau, a trente pieds de long et autant de large, elle est maçonnée

sur un four qui a deux gueules, et à chacune gueule il y a deux hommes qui ne cessent de jetter bois dans icelles. Il y a un grand nombre de chariots pour charier le bois, et des hommes pour le mettre près du four, autres sont au bois pour le couper. L'on tient pour certain que toutes les années, il faut la levée de mil arpens ou quartiers de bois taillis pour entretenir lesdittes fournaises, et l'ordre est tel qu'il y a quatre mil quartiers de bois destinez pour l'entretenement des fours : et par chascun an, l'on en coupe mil quartiers, et au bout de quatre ans les quatre mil quartiers estans coupez, ils recommencent au premier milier qui avoit esté coupé. Or considère, si quelqu'un avoit en France mil quartiers de bois taillis, s'il voudroit bailler la levée dudit bois pour le prix que pourroit estre vendu le sel qui se feroit de dix mille quartiers, il est certain que le bois vaudroit plus, et s'en trouveroit plus d'argent que du sel. Et combien que le bois ne couste rien au Duc de Lorraine, si est ce que les frais de faire le sel au feu, sont si grands que le sel est trois fois plus cher en Lorraine, que non pas en France. O combien la béatitude de la France est plus grande en cest endroit que celle des autres nations! Et combien qu'en Portugal il s'en face à la chaleur du Soleil, si est ce qu'il n'est pas si naturel que celui de Xaintonge : par ce qu'il a une acuité si grande et corrosive que plusieurs en ayant salé des lards ont trouvé des trous et incisions que les gros grains de sel avoyent fait au travers desdits lards. Quant est de celuy de Lorraine, tant il s'en faut qu'il soit si conservatif que celuy de Xaintonge, que bien souvent les lards dudit lieu sont tous remplis de vers après avoir esté salez. Plusieurs royaumes estrangers, ayant quelque quantité de sel en leur pays, ne laissent pour cela d'en venir quérir en France, et quand ils en ont, ils l'augmentent et accroissent du leur : ceux des Ardennes sçavent très-bien que le sel de Xaintonge est meilleur que celuy de Lorraine,

et pour ces causes ils sont soigneux d'en avoir : ils le connaissent à la couleur et grosseur : car les grains du sel qui est congelé au soleil, sont plus gros que de celuy qui est fait au feu, et faut croire que le sel de Xaintonge est aussi blanc que nul autre sçauroit estre : Mais par ce que la terre des marez est noire, ceux qui font le sel, ne le peuvent tirer hors des aires sans racler et entremeler quelque peu de terre : ce qui luy oste une partie de sa blancheur : toutesfois, quand les sauniers commencent à faire du sel, ils en font d'aussi blanc que neige, pour servir à table, et en font des présens à leurs parents et amis, qui sont espars és terres douces. Ils prennent ledit sel blanc tout dessus, avant que de racler jusques au fond, et sans esmouvoir rien de laditte terre. Ce n'est donc pas la faute de l'eau, que le sel de Xaintonge ne soit aussi blanc que celuy des autres pays. Et ne faut plus avoir opinion qu'il s'en fasse de l'escume de la mer, ainsi que l'on l'a creu jusques aujourd'huy.

Le sel blanchit toutes choses.

Et donne ton à toutes choses.

Et si fortiffie toutes choses.

Et si est compagnon de toutes natures.

Et si entretient l'amitié entre le masle et la femelle.

Et si aide à la génération de toutes choses animées et végétatives.

Il empesche la putréfaction et endurcist toutes choses.

Il aide à la veue et aux lunettes.

Sans le sel, il seroit impossible de faire aucune espèce de verre.

Toutes choses se peuvent vitrifier par sa vertu.

Il donne goust à toutes choses.

Il aide à la voix de toutes choses animées, voire à toutes espèces de métaux et instruments de musique.

DES PIERRES

THÉORIQUE

Je suis fort aise d'avoir entendu ce discours du sel commun : car je ne pensois pas qu'il se fit avec tant de labeur, et cela mériteroit bien d'estre mis en lumière. Car je croy fermement que nul des cosmographes n'en ont jamais parlé. Maintenant je te prie de me parler des pierres : d'autant que tu m'as dit qu'en parlant d'icelles, je connoistrois de beaux secrets. Je voudrois bien sçavoir que tu en veux dire : car les uns disent qu'elles ont esté formées dés la création du monde, et les autres disent qu'elles croissent tous les jours.

PRACTIQUE

D'autant que je t'ay veu si fort attaché à l'alchimie, je suis content de te parler des pierres : car peut estre qu'en parlant de la formation et essence d'icelles, tu pourras te réduire à mon opinion. Ceux qui disent que les pierres sont formées dés la création du monde, errent, et ceux qui disent qu'elles croissent, errent aussi. Or il faut que tu remémores ce que j'ay dit plusieurs fois en parlant des fontaines et de l'alchimie, qu'il n'y a nulle chose sous le ciel en repos, et que toutes choses se travaillent en se formant, et en se déformant tournent bien souvent de nature à autre, et de couleur à autre. S'il estoit ainsi que les pierres eussent esté créées dés la fondation du monde, et qu'il ne s'en fit plus, l'on n'en pourroit plus trouver à présent. Considère la grande quantité de pierres qui est consumée tous les jours : une partie par les gelées qui la font venir menue comme cendres : une autre partie par les fours à chaux : autre partie par les maçons et tailleurs de pierres. C'est

chose certaine qu'en faisant un logis de pierre de taille, la moitié s'en ira en poussière à coups de marteau, ausis tu sçais que les chevaux, chariots et charrettes, en passant et repassant dissipent une grande quantité. Si tu as bien regardé les rochers qui sont le long de la mer, tu as veu comment ses flots impétueux ont ruiné une bonne partie desdits rochers. D'autre part, le vent d'Est et de Sus cause une dissolution du sel qui entretient la pierre en son estre, tellement qu'elles tombent en poussière : et de là vient qu'aucuns disent que telles pierres sont gélisses ou venteuses. A la vérité les pierres, desquelles l'eau est sortie au paravant que leur décoction fut faite, si estant abreuvées d'eau la gelée vient là dessus, elles ne faudront à se réduire en poudre : et voilà comment les pierres sont sujettes à la dissolution des vents et des gelées. Si tu considères toutes choses tu connoistras que, si les pierres eussent esté faites dés la fondation du monde, et qu'il ne s'en fit plus depuis, il y a long temps que l'on n'en sçauroit trouver une seule. Je ne te di pas que Dieu n'ait créé dés le commencement et montaignes et vallées, lesquelles montaignes ne sont causées que des rochers, comme je t'ay dit en parlant des fontaines.

THÉORIQUE

Et pourquoy m'as-tu donc nié que les pierres croissent?

PRACTIQUE

Je te le nie bien encores : car les pierres n'ont point d'âme végétative, mais insensible; parquoy elles ne peuvent croistre par action végétative : mais par une augmentation congélative?

THÉORIQUE

Et qu'appelles-tu augmentation congélative?

C'est un traict qui te pourra beaucoup servir à connoistre la génération des métaux. J'appelle augmentation congélative comme qui jetteroit de la cire fondue sur une masse de cire desjà congelée, et qu'icelle se vint congeler avec ladite masse, laquelle seroit augmentée d'autant que l'addition y auroit esté mise. En cas pareil, les rochers des montaignes sont augmentez par quelque cheute de pluye qui auroit amené avec soy une matière pierreuse. Mais la vraye addition des pierres et la plus certaine, est celle qui se fait, és pierres qui sont encores dans le ventre de la terre. Car tout ainsi que j'ay dit des métaux, qu'ils ne peuvent estre générez hors la matrice de la terre, et qu'ils estoit besoing qu'ils fussent enclos dans lieux humides et aqueux, comme se fait la formation de nature humaine : aussi semblablement les pierres des carrières ne peuvent estre engendrées sinon és lieux creux et cachez dans la matrice de la terre, et là elles reçoivent tous les jours une augmentation congélative, et cela se fait par le moyen que j'ay plusieurs fois dit, et qui est le fondement principal de mes arguments : à sçavoir que dèslors que Dieu créa la terre, il la remplit de toutes substances. Or par ce que les substances pierreuses et métaliiques sont inconneües parmi la terre, et conséquemment parmi les eaux, les pluyes qui passent au travers des terres, prennent les sels qui sont aussi inconnus, lesquels sels ou matières métalliques sont fluentes et se laissent couler avec les eaux qui entrent dans la terre, jusques à ce qu'elles ayent trouvé quelque fonds pour s'arrester : et si elles s'arrestent sus une carrière ou minière de pierre, lesdites matières estant liquides passent au travers des terres, et ayans trouvé lieu pour s'arrester, se viennent à congeler et endurcir et faire un corps et une masse avec l'autre pierre. Voilà pourquoy je t'ay dit que

les pierres ne croissent point, mais bien qu'elles peuvent augmenter par une addition congélative : et cela fait que toutes carrières contigues ont les sins, veines et assemblages de travers, et non point descendantes du haut en bas, qui est une vraye attestation que la congélation desdites pierres n'a pas esté faite tout en un coup : autrement elle ne se pourroit jamais fendre, ains seroit autant dure en l'un endroit comme en l'autre. Et quand l'on la veut fendre, l'on trouve communément certaines joinctures que l'on nomme sins, et bien à propos : parce que c'est la fin d'une congélation faite en un temps, suivant ce que j'ay dit que les congélations des rochers ou carrières contigues, n'ont pas esté faites tout en un coup.

THÉORIQUE

Et où est ce que tu as trouvé cela par escript, ou bien di moy en quelle escole as-tu esté, où tu puisses avoir entendu ce que tu dis?

PRACTIQUE

Je n'ay point eu d'autre livre que le ciel et la terre, lequel est conneu de tous, et est donné à tous de connoistre et lire ce beau livre. Or, ayant leu en iceluy, j'ay considéré les matières terrestres, par ce que je n'avois point estudié en l'astrologie pour contempler les astres. Et ayant de bien près regardé les natures, j'ay conneu en la forme de plusieurs pierres, qui estoyent faites comme des glaçons qui pendent aux goutières des maisons quand il gèle, que les pierres estoyent faites et engendrées de quelques matières liquides et distilantes comme eau ; j'ay esté l'espace de dix ans en opinion que les eaux communes se réduisoyent en pierre par quelque vertu congélative, et singulièrement le cristal, lequel je ne trouvois en rien différent à l'eau commune. Toutesfois comme les sciences se manifestent à ceux

qui les cherchent, depuis quelque temps, j'ay conneu que le cristal se congeloit dedans l'eau; et ayant trouvé plusieurs pièces de cristal formées en pointes de diamants, je me suis mis à penser qui pourroit être la cause de ce : et estant en telle resverie, j'ay considéré le salpestre, lequel estant dissoult dedans l'eau chaude, il se congèle au milieu ou aux extrémitez du vaisseau où elle aura bouilli : et encores qu'il soit couvert de laditte eau, il ne laisse à se congeler. Par tel moyen j'ay conneu que l'eau qui se congèle en pierres ou métaux n'est pas eau commune. Car si c'estoit eau commune, elle se congéleroit également par tout, comme elle fait par les gelées. Ainsi donc j'ay conneu la congélation du salpestre que le cristal ne se congèle point sur la superficie, ains au milieu des eaux communes, tellement que toutes pierres portans forme quarrée, triangulaire ou pentagone, sont congelées dedans l'eau. Depuis que je suis en telle connoissance, j'ay trouvé plusieurs mines de fer, d'estain et d'argent qui avoyent les formes de cristal, qui m'a fait croire que toutes ces choses estoyent congelées dedans l'eau, comme j'ay dit en parlant de l'alchimie. Et pour confirmation de ce que je dis, j'ay veu un lapidaire (nommé Pierre Seguin) qui avoit trouvé une pierre de cristal au dedans de laquelle il y avoit de l'eau qui n'estoit pas congelée, et dedans ladite eau y avoit une petite ordure noire qui estoit plus legère que l'eau : car quand il tournoit la pierre de quelque costé, ladite ordure se tenoit tousjours dessus. Et d'autant que ledit lapidaire l'avoit fait tailler et enchasser en un anneau, aucuns croyoyent fermement que c'estoit un esprit enclos dedans icelle, ne se doutant du secret de ceste philosophie. Il y avoit un nommé de Troisrieux, homme curieux et de bon jugement, lequel avoit une autre pierre de cristal en laquelle y avoit de l'eau enclose comme en la susdite : Mais il fust bien trompé : car l'ayant baillé à un lapidaire

pour tailler une larme, en la taillant trouva une petite veine par laquelle l'eau (qui n'estoit pas congelée) s'enfuit. J'ay trouvé aussi plusieurs cailloux cornuz qui estoyent creuz dedans et avoyent plusieurs pointes comme de diamants : cela m'a fait connoistre que quand lesdits cailloux se formoyent, ils estoyent pleins d'eau, et que depuis l'eau commune s'est exhalée et a laissé la matière congélative en forme d'un caillou creux. Voilà les livres de mon estude.

THÉORIQUE

Et cuides-tu que je croye que l'eau se puisse réduire en pierre?

PRACTIQUE

Je t'ay dit que j'ay esté long temps en ceste opinion Mais à présent je te di que ce n'est pas l'eau commune, ains une eau de sel, laquelle tu ne sçaurois distinguer d'avec la commune; toutesfois elle est fluide et autant candide que l'eau commune. Et de cela j'ay bon tesmoignage : car moy estant à Paris, l'année passée 1575, il y eust un médecin, Monsieur Choysnin, duquel la compagnie et fréquentation m'estoit une grande consolation, qui après m'avoir entendu parler ainsi des natures, et connoissant qu'il estoit amateur de philosophie, je le priay de venir avec moy dans les carrières près sainct Marceau, afin de luy oster tout doute de ce que je luy avois dit de la génération des pierres. Et iceluy, meu de bon zèle et sans espargner sa peine, fit soudain apporter des flambeaux de cire, et amenant avec luy un escolier Médecin, nommé Milon, nous allasmes près d'une lieue dans lesdites carrières, estants conduits par deux carriers : Et là nous vismes ce que long temps au paravant j'avois conneu par les formes des pierres faites comme des glaces pendantes : Aussi que j'avois veu un nombre de telles pierres, qui avoyent esté apportées de

Marseille par le commandement de la Royne, mère du Roy, d'une caverne qui s'appelle la Mauve louvière, laquelle a pris son nom par ce que les loups y vont souvent manger les chèvres et brebis qu'ils ont desrobées. J'avois aussi veu grande quantité de telles pierres à la grotte de Meudon, qui ont esté apportées des parties maritimes. J'en ay aussi veu és rochers qui sont du long de la rivière de Loire : mais quand nous fusmes és carrières de Paris nous vismes distiller l'eau qui se congeloit en nostre présence. Parquoy tu ne me peux nier ce poinct : car j'ay bon tesmoignage.

THÉORIQUE

Voilà une chose bien estrange de dire qu'il se forme des pierres tous les jours.

PRACTIQUE

Je ne dis pas des pierres seulement, mais aussi des métaux, et te dis que le bois et les herbes se peuvent réduire en pierre.

THÉORIQUE

Si tu dis cela, guères de gens ne le voudront croire, et te conseille de ne tenir jamais un propos si esloigné de vérité.

PRACTIQUE

J'ay trouvé autrefois des asnes comme toy qui trouvoyent fort estranges mes propos, et crioyent après moy, comme au renard, que bien souvent j'en estois honteux : toutefois je faisois tousjours mon compte que la science n'a plus grand ennemi que l'ignorance. A présent l'on n'a garde de m'en faire rougir : je suis trop asseuré en mon affaire. Et di que non seulement le bois se peut réduire en pierre, ains aussi le corps de l'homme et de la beste.

THÉORIQUE

Voilà une chose plus qu'estrange, que l'homme, la beste et le bois se puissent réduire en pierre.

PRACTIQUE

Quand est du bois je t'en monstreray plus de cent pièces réduites en pierre et en cailloux : quant est de l'homme je n'en ay pas veu ; mais j'ay bon tesmoignage d'un homme de bien, médecin, qui dit avoir veu dans le cabinet d'un seigneur, le pied d'un homme pétrifié. Et un autre médecin m'a asseuré avoir veu la teste d'un homme aussi pétrifiée. Un Monsieur Julles, demeurant à Paris, m'a asseuré qu'il y a un prince en Alemagne, lequel a en son cabinet le corps d'un homme la plus part pétrifié. Je me tiens tout asseuré que si un corps estoit enterré dans un lieu où il y eust quelque eau dormante, parmi laquelle y eust de l'eau congélative, de laquelle se forme le cristal et autres matières métalliques et pierreuses, que ledit corps se pétrifieroit : par ce que la semence congélative est d'une nature salsitive, et que le sel du corps de l'homme attireroit à soy la matière congélative, qui est aussi salsitive, à cause de l'affinité que les espèces ont, elles viendroyent à congeler, endurcir et pétrifier le corps mort, et cela je preuve par le bois de hêtre, qui est le plus salé, et de quoy l'on fait plus aisément du verre.

THÉORIQUE

Voilà encore un propos plus éloigné de vérité que tous les autres, selon mon jugement, et ne crois point que le corps de l'homme se puisse réduire en pierre.

PRACTIQUE

Je ne dis pas seulement en pierre, mais je dis qu'il se

peut réduire en métal, et l'homme, et le bois, et les herbes. Et cela se peut faire quand un homme seroit enterré en quelque lieu aquatique, où la terre seroit pleine d'une semence de vitriol, ou coperose. Car ladite semence n'est autre chose qu'un sel qui n'est jamais oysif. Et, comme j'ay desjà dit, les sels ont quelque affinité ensemble. Le sel du corps mort estant en la terre fait atraction de l'autre sel, lequel sera d'un autre genre, et les deux sels ensemble pourront endurcir et réduire le corps de l'homme en matières métalliques : d'autant que la nature du sel nommé coperose ou vitriol, ne peut faire autre chose que convertir en airain les choses qu'il treuve au lieu où il fait sa demeurance. Je te donne ce traict pour un poinct invincible et bien asseuré.

THÉORIQUE

Tu le dis que c'est un poinct bien asseuré. Ouy, si je te veux croire. Voilà toute l'asseurance que je sçaurois avoir de toy.

PRACTIQUE

Je ne t'ay pas mis ces poincts en avant sans que j'en feusse bien asseuré. Il y a long temps qu'on m'a asseuré qu'il y a un personnage de qualité, au pays d'Auvergne, qui a un pal, lequel a esté arraché d'un estang, lequel s'est trouvé partie en bois, partie en pierre, et l'autre partie en fer. Sçavoir est, la partie qui estoit en terre, estoit couverte en fer, et la partie qui restoit hors de l'eau, est encores bois. Quand j'eus entendu une telle chose, je me mis en devoir d'en sçavoir la cause : Et quelque jour en cerchant de la terre argileuse, je trouvay plusieurs pièces de bois réduites en métal : Et j'apperceu que dedans ladite terre y avoit grande quantité de vitriol : lors je conneus que, ainsi que le bois se putrifioit en la terre, il s'abbreuvoit de ceste matière salsitive ou vitriolique, qui causa la congélation et

transmutation de la nature du bois, en matière métallique : et par ce que je sçavois bien que le bois le plus salé estoit le plus prompt à se réduire en pierre, je mis peine de connoistre de quelle espèce de bois estoyent ces pièces métalliques, et le conneus par la forme d'icelle : car ayant considéré qu'autrefois le lieu où je les avois trouvées, avoit esté planté de vignes, lesquelles avoyent esté arrachées, pour tirer de la terre d'argile et faire des tuilles, je vis que lesdites pièces de bois métallisées estoyent semblables aux jambes et pieds des vignes qui avoyent esté arrachées dudit lieu, lors je ne doutay plus que ce ne fut lesdits pieds de vignes, qui avoyent esté transmuez de bois en métal : non pas par le moyen du feu, comme les alchimistes cherchent à faire, hors la matrice de la terre. Car je trouvay et contemplay de bien près que ces choses avoyent esté transmuées dans ladite terre d'argile, qui est de ceste nature froide : dont quelques uns ont dit que pour ceste cause elle restraint le flus de sang, estans mise sus les temples avec du vinaigre. Après que je fus bien certain que ladite vigne se congéloit et transmuoit en matière métallique par la vertu de la coperose, je conneus qu'il y avoit encores une autre cause opérante et aidante à ladite coperose : Et tout ainsi que le sel d'un corps mort estant couvert dans la terre és lieux aqueux peut tirer à soy autres sels par l'affinité qu'ils ont l'un à l'autre : aussi les sels de la vigne peuvent avoir aidé à la congélation et transmutation dudit bois, et de cela je m'en tiens pour tout asseuré, sçachant bien que le sel de la vigne que l'on nomme tartare, a grande vertu envers les métaux. Je sçay que plusieurs alchimistes en blanchissent le cuivre, qui a causé que plusieurs en ont abusé. Aucuns font un tire-poil dudit tartare, que je n'ose dire, craignant que tu m'estimes menteur : par ce que la chose semble impossible. Parquoy ayant conneu telles choses à la vérité, et en estant bien asseuré, j'ay considéré

que j'avois beaucoup employé de temps à la connoissance terres, pierres, eaux et métaux, et que la vieillesse me presse de multiplier les talens que Dieu m'a donnez, et partant qu'il seroit bon de mettre en lumières tous ces beaux secrets, pour laisser à la postérité. Mais d'autant que ce sont matières hautes et connues de peu d'hommes, je n'ay osé me hazarder, que premièrement je n'eusse senti si les Latins en avoyent plus de connoissance que moy : Et j'estois en grand peine, par ce que je n'avois jamais veu l'opinion des philosophes, pour sçavoir s'ils avoyent escrit des choses susdictes. J'eusse esté fort aise d'entendre le Latin et lire les livres desdits philosophes, pour apprendre des uns et contredire aux autres : Et estant en ce débat d'esprit; je m'avisay de faire mettre des affiches par les carrefours de Paris, afin d'assembler les plus doctes médecins et autres, ausquels je promettois monstrer en trois leçons tout ce que j'avois conneu des fontaines, pierres, métaux et autres natures. Et afin qu'il ne si trouvast que des plus doctes et des plus curieux, je mis en mes affiches que nul ni entroit qu'il ne baillast un escu à l'entrée desdites leçon, et cela faisoy-je en partie pour voir si par le moyen de mes auditeurs je pourrois tirer quelque contradiction, qui eust plus d'asseurance de vérité que non pas les preuves que je mettois en avant : sçachant bien que si je mentois, il y en auroit de Grecs et Latins qui me résisteroyent en face, et qui ne m'espargneroyent point, tant à cause de l'escu que j'avois pris de chascun, que pour le temps que je les eusse ameusez : car il y avoit bien peu de mes auditeurs qui n'eussent profité de quelque chose, pendant le temps qu'ils estoyent à mes leçons. Voilà pourquoy je dis que s'ils m'eussent trouvé menteur, ils m'eussent bien rembarré : car j'avois mis par mes affiches que partant que les choses promises en icelles ne fussent véritables, je leur rendrois le quadruple. Mais grâces à mon

Dieu, jamais homme ne me contredit d'un seul mot. Quoy considéré, et voyant que je ne pouvois avoir de plus fidelles tesmoings, ne plus asseurez en sçavoir qu'iceux, j'ay pris hardiesse de te discourir toutes ces choses bien tesmoignées, afin que tu ne doutes qu'elles ne soyent véritables. Et pour te les rendre encores mieux asseurées, je te feray icy un catalogue des gens de bien, honorables et doctissimes qui ont assisté à mesdites leçons (lesquelles je fis le caresme de l'an mil cinq cens septante cinq) au moins de ceux desquels je pourray sçavoir le nom et la qualité : lesquels m'ont asseuré qu'ils seront tousjours prests à rendre tesmoignage de la vérité de toutes ces choses, et qu'ils ont veu toutes les pierres minérales et formes monstreuses, lesquelles tu as veuës à mes dernières leçons de l'an mil cinq cens septante six, lesquelles j'ay continué, afin d'avoir plus grand nombre de tesmoings.

S'ensuit le catalogue desdits tesmoings qui ont veu les choses susdites au paravant l'impression du livre.

Et premièrement, Maistre François Choisnyn, et Monsieur de la Magdalène, tous deux Médecins de la Royne de Navarre.

Alexandre de Campège, Médecin de Monsieur le Frère du Roy.

Monsieur Milon, Médecin.

Guillaume Picard, Médecin de S. Amour, en la Comté de Bourgongne, Diocèse de Lyon.

Philibert Gilles, Médecin, natif de Muy, en la Duché de Bourgongne.

Monsieur Drouyn, Médecin, natif de Bretaigne.

Monsieur Clément, Médecin de Dieppe.

Jean du Pont, au Diocèse d'Aire, Médecin.

Monsieur Misère, Médecin Poitevin.

Jean de la Salle, Médecin du Mont de Marsan.

Monsieur de Péna, Médecin.

Monsieur Courtin, Médecin.

Tous ceux-cy sus nommez, sont médecins doctes.

Monsieur Paré, premier chirurgien du Roy.

Monsieur Richard, aussi chirurgien du Roy.

Messieurs Pajot et Guérin, apoticaires à Paris.

Messire Lordin, Marc de Saligny en Bourbonnois, Chevalier de l'Ordre du Roy.

Monsieur d'Albène et l'abbé d'Albène son frère.

Jacques de Narbonne, présenteur de l'Eglise Cathédrale de Narbonne.

Monsieur de Camas, gentilhomme Provençal.

Noble homme Jacques de la Primaudaye, du pays de Vendomois.

La Roche Larier, gentilhomme de Touraine.

Monsieur Bergeron, advocat au Parlement de Paris, homme docte et expert aux mathématiques.

Maistre Jean du Clony, Diocèse de Rènes en Bretaigne, aussi advocat en Parlement de Paris.

Brunel de Saint Jacques Béarnois, des Salies, diocèse de Dax, licencié és loix.

Jean Poirier, escolier en droit, normand.

Monsieur Brachet d'Orléans et Monsieur du Mont.

Maistre Philippe Olivin, gouverneur du Seigneur du Chasteau-brési, homme docte és lettres.

Maistre Bértolome, prieur, homme expérimenté és ars.

Maistre Michel Saget, homme de jugement et de bon engin.

Maistre Jean Viret, homme expert aux arts et mathématique.

Or j'ay veu autrefois un livre que Cardan avoit fait imprimer des subtilitez, où il traite de la cause pourquoy il se trouve grand nombre de coquilles pétrifiées jusques au sommet des montagnes et mesme dans les rochers : je fus fort aise de voir une faute si lourde pour avoir occa-

sion de contredire un homme tant estimé : d'autre costé j'estois faché de ce que les livres des autres philosophes n'estoyent traduits en François, comme cestuy là, pour voir si d'aventure j'eusse peu contredire comme je contredis à Cardan sur le fait des coquilles lapifiées.

THÉORIQUE

Et comment? voudrois-tu contredire à un tel sçavant personnage, toy qui n'es rien? Nous sçavons que Cardan est un médecin fameux, lequel a régenté à Tolette, et qui a composé plusieurs livres en langue Latine : et toy qui n'as que la langue de ta mère, en quoy est-ce que tu le voudrois contredire?

PRACTIQUE

En ce qu'il a dit que les coquilles pétrifiées qui estoyent esparses par l'univers estoyent venues de la mer és jours du déluge, lors que les eaux surmontèrent les plus hautes montagnes, et comme les eaux couvroyent toute la terre, les poissons de la mer se dilatoyent par tout l'univers, et que la mer estant retirée en ses limites, elle laissa les poissons : et les poissons portans coquilles se sont réduits en pierre sans changer de forme. Voilà la sentence et l'opinion de monsieur Cardan.

THÉORIQUE

Pour certain voilà une fort belle raison, et je ne sçauroi croire que la vérité ne soit telle.

PRACTIQUE

Si est ce que tu n'as garde de me faire croire une telle bavasse. Car il est certain que toutes espèces d'âmes ont quelque connoissance du courroux de Dieu et des mouvements des astres, foudres et tempestes : et cela se voit tous

les jours és parties maritimes. Il y a plusieurs espèces de volailles qui, auparavant les tempestes advenues en la mer, se retirent és rivières douces en attendant que les tourmentes, soyent pacifiées, et après s'en retournent en la mer comme auparavant. Entre lesquels oyseaux il y en a un genre qui sont blancs et grands comme pigeons, que l'on appelle goilands (goëlands), qui au temps de tempestes se sçavent retirer és eaux douces. L'on voit communément les porcilles, qui est un grand poisson, venir és costes de la mer auparavant la tempeste, qui est un signe qui donne à connoistre aux habitans du pays que la tempeste est prochaine. Et quant est du poisson portant coquille, au temps de la tourmente ils s'attachent contre les rochers en telle sorte que les vagues ne les sçauroyent arracher, et plusieurs autres poissons se cachent au fond de la mer, auquel lieu les vents n'ont aucune puissance d'esbranler ni l'eau ni le poisson. Voilà une preuve suffisante pour nier que les poissons de la mer se soyent espandus par la terre és jours du Déluge. Si Cardanus eust regardé le livre de Genèse il eust parlé autrement : car là, Moyse rend tesmoignage qu'és jours du Déluge, les abymes et ventailles du ciel furent ouvertes, et pleut l'espace de quarante jours, lesquelles pluyes et abymes amenèrent les eaux sus la terre, et non pas le desbordement de la mer.

THÉORIQUE

Mais d'où voudrois, tu donc dire la cause de ces coquilles dedans les pierres, si ce n'est par le moyen que Cardanus a escrit?

PRACTIQUE

Si tu avois bien considéré le grand nombre de coquilles pétrifiées, qui se trouvent en la terre, tu connoistrois que la terre ne produit guères moins de poissons portans co-

quilles que la mer : comprenant en icelle les rivières, fontaines et ruisseaux. L'on voit aux estangs et ruisseaux plusieurs espèces de moules et autres poissons portants coquilles, que quand lesdites coquilles sont jetées en terre, si en icelle il y a quelque semence salsitive elles se viendront à pétrifier.

THÉORIQUE

Je ne croiray jamais qu'en la terre se trouve presque autant de poissons portans coquilles que dans la mer, et l'on sçait bien qu'il n'y a endroit en la mer qui n'en soit tout remply, et que dans la terre ou és rivières il n'y en peut avoir qu'en certains lieux bien rarement.

PRACTIQUE

Tu t'abuses de penser que par toutes les parties de la mer, il y ait des poissons portans coquilles : car tout ainsi que la terre produit des plantes qui ne sçauroient venir en un pays comme en l'autre, ainsi que les orangers, figuiers, palmiers, amandiers et grenadiers, ne peuvent venir en tous pays : aussi en la mer, il y a certaines contrées où l'on pesche des maqueraux, autres contrées où l'on pesche des harans, autres contrées des seiches, autres des maigres, et mesmes nous sommes contrains aller quérir des moluës (morues) és terres neuves. Tous poissons portants coquilles se tiennent près des limites de la terre, et viennent en partie des matières salsitives, qui sont amenées des bords de la terre prochaine de la mer. Et encores ne faut penser trouver desdits poissons par tous les endroits des bordures de la mer. Il faut donc conclure qu'il y a quelques endroits où les semences des poissons peuvent prendre nourriture, et autres non. Tout ainsi comme des végétatifs. Je n'entends pas dire qu'il y a à présent aussi grand nombre de poissons armez en la terre comme il y eut autre fois.

Car pour le certain les bestes et poissons qui sont bons à manger, les hommes les poursuivent de si près qu'en fin ils en font perdre la semence. J'ay veu plusieurs ruisseaux où l'on prenoit grand nombre de lamproyons, qu'à présent l'on n'y en trouve plus. J'ay veu aussi autres ruisseaux où l'on prenoit des escrevisses par milliers, là où l'on n'en trouve plus. J'ay veu des rivières où l'on prenoit du saumon, et à présent ne s'y en trouve plus. Et que la terre ou rivières d'icelle ne produisent aussi bien des poissons armez comme la mer, je le prouve par des coquilles pétrifiées, lesquelles on trouve en plusieurs endroits par milliers et millions, desquelles j'ay un grand nombre qui sont pétrifiées, dont la semence en est perdue, pour les avoir trop poursuyvis. Et une est chose qui se voit tous les jours, que les hommes mangent des viandes desquelles anciennement l'on n'en eust mangé pour rien du monde. Et de mon temps j'ay veu qu'il se fut trouvé bien peu d'hommes qui eussent voulu manger ni tortues ni grenouïlles, et à présent ils mangent toutes choses qu'ils n'avoyent accoustumé de manger. J'ay veu aussi de mon temps qu'ils n'eussent voulu manger les pieds, la teste, ni le ventre d'un mouton, et à présent c'est ce qu'ils estiment le meilleur. Parquoy je maintiens que les poissons armez, et lesquels sont pétrifiez en plusieurs carrières, ont esté engendrez sur le lieu mesme, pendant que les rochers n'estoyent que de l'eau et de la vase, lesquels depuis ont esté pétrifiez avec lesdits poissons, comme tu entendras plus amplement cy-après, en parlant des rochers des Ardennes.

THÉORIQUE

Par ce propos tu n'as rien fait contre l'opinion de Cardan : car tu n'as pas dit la cause de la pétrification des coquilles.

Aucunes ont esté jettées en la terre, après avoir mangé le poisson, et estant en terre, par leur vertu salsitive ont fait atraction d'un sel génératif, qui estant joinct avec celuy de la coquille en quelque lieu aqueux ou humide, l'affinité desdites matières estants jointes à ce corps mixte ont endurcy et pétrifié la masse principalle. Voilà la raison, et ne faut pas que tu en cherches d'autres. Et quant est des pierres où il y a plusieurs espèces de coquilles, ou bien qu'en une mesme pierre il y en a grande quantité, d'un mesme genre, comme celles du fauxbourg saint Marceau lés Paris, elles là sont formées en la manière qui s'ensuit, sçavoir est, qu'il y avoit quelque grand réceptacle d'eau, auquel estoit un nombre infini de poissons armez de coquilles, faites en limace piramidale. Et lesdits poissons ont esté engendrez dans les eaux dudit réceptacle, par une lente chaleur, soit qu'elle soit provenue par le soleil au descouvert, ou bien par une lente chaleur qui se trouve soubs la terre, comme j'ay apperceu estant dans lesdites carrières. Je mets ceste difficulté en avant, par ce qu'il y a une veine de pierre· esdites carrières, laquelle n'est que cinq ou six pieds de profond au dessous de la terre, laquelle veine contient autant que toutes les terres de ceste contrée là, et icelle n'a guères qu'un pied et demy d'espoisseur, mais elle a grande estendue. La cause que je pense estre la plus certaine est, qu'il y a eu autrefois quelque grand lac, auquel lesdits poissons estoyent en aussi grand nombre que l'on y trouve leurs coquilles : Et parce que ledit lac estoit remply de quelque semence salsitive et générative, icelui depuis s'est congelé, à sçavoir l'eau, la terre et les poissons. Tu l'entendras mieux cy après quand je te parleray des pierres des déserts des Ardennes. Et voilà pourquoy l'on trouve communément és rochers de la mer, de toutes espèces de

poissons portans coquilles. Il s'ensuit donc que après que l'eau a déffailly ausdits poissons, et que la terre et vase où ils habitoyent s'est pétrifiée par la mesme vertu générative des poissons, il se trouve autant de coquilles pétrifiées dedans la pierre qui a esté congelée desdits vases, comme il y avoit de poissons en icelle, et la vase et les coquilles ont changé de nature, par une mesme vertu et par une mesme cause efficiente. J'ay prouvé ce poinct devant mes auditeurs, en leur faisant monstre d'une grande pierre que j'avois fait couper à un rocher près de Soubize, ville limitrophe de la mer : lequel rocher avoit esté autrefois couvert de l'eau de la mer, et au paravant qu'il fut réduit en pierre, il y avoit un grand nombre de plusieurs espèces de poissons armez, lesquels estants morts dedans la vase, après que la mer a esté retirée de ceste partie là, la vase et les poissons se sont pétrifiez. La chose est certaine que la mer s'est retirée de ceste partie là, comme j'ay vérifié, du temps qu'il y avoit sédition au pays de Xaintonge, lors qu'on y vouloit ériger la gabelle. Car en ces jours là je fus commis pour figurer le pays des marez sallans; et estant en l'isle de Broue, laquelle fait une pointe vers le costé de la mer, où il y a encores une tour ruinée, les habitans du pays m'ont attesté que autrefois ils avoient veu le canal du havre de Brouage venir jusques au pied de ladite tour, et que l'on avoit édifié ladite tour, pour garder d'entrer les pirattes et brigands de mer, qui en temps de guerre venoyent bien souvent rafraichir leurs eaux à une fontaine qui estoit près de ladite tour, et ladite tour s'appelle la tour de Broue à cause de l'isle où elle est assise, laquelle se nomme Broue, dont le havre de Brouage a pris son nom. Et pour autant qu'il est aujourd'huy impossible d'aller le long du canal pour aprocher de ladite tour, l'on connoist par là que la mer s'est retirée de celle contrée, et qu'elle peut avoir autant gaigné en un autre endroit : comme ainsi soit, que

près la coste d'Alvert, guères loin du passage de Maumusson, qui est si fort dangereux, les habitans du pays disent avoir passé autrefois de liesse d'Alvert en l'isle d'Oléron, en ayant mis seulement une teste de cheval ou de bœuf à un petit fossé, ou autrement petit bras de mer qui se joignoit des deux bouts à la grand mer. Et aujourd'huy les navires de quelque grandeur qu'elles soyent, passent par là pour le plus court chemin de Bordeaux à la Rochelle, ou en Bretagne, en Flandres et en Angleterre : et au paravant il falloit tourner à l'entour de l'isle d'Oléron. Voilà un tesmoignage comment la mer, se diminuant d'une part, accroist d'autre part. Dont j'ay pris tesmoignage que le rocher qui est tout plein de diverses espèces de coquilles, a esté autrefois vases marins, produisans poissons. Si aucuns ne le veulent croire, je leur monstreray ladite pierre, pour couper broche à toutes disputes. Et par ce qu'il se trouve aussi des pierres remplies de coquilles, jusques au sommet des plus hautes montagnes, il ne faut que tu penses que lesdites coquilles soyent formées, comme aucuns disent que nature se jouë à faire quelque chose de nouveau. Quand j'ay eu bien prés regardé aux formes des pierres, j'ay trouvé que nulle d'icelles ne peut prendre forme de coquille ni d'autre animal, si l'animal mesme n'a basti sa forme : parquoy te faut croire qu'il y a eu, jusques au plus haut des montaignes, des poissons armez et autres, qui se sont engendrez dedans certains cassars on réceptacles d'eau, laquelle eau meslée de terre et d'un sel congélatif et génératif, le tout s'est réduit en pierre avec l'armure du poisson, laquelle est demeurée en sa forme. Et ne faut pas que tu m'allègues qu'il faudroit donc que l'eau des pluyes eust avec soy quelque substance salitive et générative, et ne faut point que tu doutes de ce : car si autrement estoit, les crapaux et grenouilles qui tombent bien souvent avec les pluyes, ne

pourroient être engendrez en l'air ; d'autre part, tu vois souvent des murailles bien hautes, où il y aura des arbrisseaux et herbages qui n'auront esté produits ni engendrez, sinon des semences et humeurs apportées par les pluyes, et si les pluyes n'apportent avec elles quelque substance générative, elles ne pourroient aider à l'accroissement des semences, et mesmes les fruits, arrousez d'une eau qui ne fut point salée, viendroient soudain en pourriture. C'est la raison, pourquoy je t'ay dit que le sel est la tenue et mastic génératif et conservatif de toutes choses : je n'ay pas pourtant dit que tous sels fussent poignans et mordicatifs : tu trouveras que toutes coquilles pétrifiées sont plus dures que non pas la masse de la pierre où elles sont, et pour ce cause qu'il y a plus de matière salsitive. Or combien que par cy-devant j'aye assez desconfit l'opinion de Cardan sur le fait des pierres monstrueuses, si est ce que je suis délibéré de donner plus amples preuves de mon opinion contraire à la sienne, et ce d'autant qu'il y a bien peu d'hommes qui ne disent avec luy que les coquilles des poissons pétrifiez, tant és montagnes qu'ès vallées, sont du temps du déluge, pour à quoy résister et prouver le contraire, j'ay fait plusieurs figures de coquilles pétrifiées qui se trouvent par milliers és montagnes des Ardennes, et non seulement des coquilles, ains aussi des poissons qui ont esté pétrifiez avec leurs coquilles. Et pour mieux faire entendre que la mer n'a point amené lesdittes coquilles au temps du déluge, je te monstreray présentement la figure d'un rocher qui est lesdites Ardennes, près la ville de Sédan, auquel rocher et en plusieurs autres, il se trouve des coquilles de toutes les espèces figurées en ce papier : depuis le sommet de la montagne jusques au pied d'icelle, combien que ladite montagne soit plus haute que nulle des maisons ni mesme le clocher dudit Sédan, et les habitans dudit lieu coupent journellement de la pierre de ladite montagne, pour bastir,

et en ce faisant il se trouve desdites coquilles aussi bien au plus bas comme au plus haut, voire encloses dedans les pierres les plus contiguës ; je puis asseurer en avoir veu d'un genre qui contenoit seize poulces de diamètre. Je demande maintenant à celuy qui tient l'opinion dudit Cardanus, par quelle porte entra la mer pour apporter lesdites coquilles au dedans des rochers les plus contigus ? Je t'ay cy-dessus donné à entendre que lesdits poissons ont esté engendrez au lieu mesme où ils ont changé de nature, tenans la mesme forme qu'ils avoient estans vivans. Parquoy je répéteray le mesmes propos, disant que dedans les rochers susdits se trouvent plusieurs fosses concavitez, et réceptables d'eau, qui entrent par les fentes desdits rochers, descendant du haut en bas, et en descendant l'on connoist évidemment qu'elles se pétrifient en la forme des eaux glacées qui coulent du haut des montagnes en bas. Il faut donc conclure que auparavant que cesdites coquilles fussent pétrifiées, les poissons qui les ont formées, estoyent vivans dedans l'eau qui reposoit dans les réceptacles desdites montagnes et que depuis l'eau et les poissons se sont pétrifiez en un mesme temps, et de ce ne faut douter. Es montagnes desdites Ardennes se trouve par milliers des moules pétrifiées, toutes semblables à celles qui sont vivantes dans la rivière de la Meuse, qui passe près desdites montagnes. J'ai contemplé autrefois les habitations des huistres de la mer Océane : mais je ne vis onques les huistres naturelles ni leurs coquilles en plus grande quantité qu'il s'en trouve en plusieurs des rochers d'Ardenne : lesquelles combien qu'elles soyent pétrifiées, si est-ce qu'elles ont esté animées, et cela nous doit faire croire qu'en plusieurs contrées de la terre les eaux sont salées, non si fort comme celles de la mer : mais elles le sont assez pour produire de toutes espèces de poissons armez. Et faut croire ce que j'ay dit cy-devant que tout ainsi comme la terre produit

des arbres et des plantes, d'une espèce en une contrée, et en l'autre contrée elle en produit d'une autre espèce : et comme aucuns champs produisent de la feuchère et autres des yebles, et autres chardons et espines : aussi la mer produit des genres de poissons en un endroit, qui ne pourroyent vivre en l'autre. Il est certain que les huistres, les moules, availlons, pétoncles, sourdons et toutes espèces de burgaulx qui ont leurs coquilles en façon de limace, toutes ces espèces, dy-je, se tiennent és rochers limitrophes de la mer, ce que les autres espèces de poissons ne font pas. Ceux qui vont pescher les moules à trois ou quatre cents lieuës, me seront tesmoings de ce que j'ay dit. Et comme les orangers, figuiers, oliviers et espiceries ne pourroyent vivre és pays froids, en cas pareil les poissons ne vivent sinon és lieux là où il a pleu à Dieu de jetter la semence de leur génération et nourriture, comme ainsi soit que j'ay dit cy-devant qu'il a fait des semences des métaux et de tous minéraux, et des végétatifs. Jusques ici je n'ay parlé que des coquilles pétrifiées, et ainsi que je cherchois et m'enquerois de toutes parts des lieux où j'en pourrois recouvrer pour le tesmoignage de mes conclusions, il me fut dit qu'au pays de Valois, près d'un lieu nommé Venteul, il y avoit grande quantité de coquilles pétrifiées, qui me causa me transporter sur ledit lieu, près d'un hermitage, joignant la montagne dudit lieu auquel je trouvay grand nombre de diverses espèces de coquilles de poissons semblables à celle de la mer Océane et autres. Car parmi icelles coquilles s'en treuve de pourpres et de bucines de diverses grandeurs, bien souvent d'aussi longues que les jambes d'un homme, lesquelles coquilles n'ont point esté pétrifiées, ains sont encores telles comme elles estoyent quand le poisson estoit dedans ; qui te doit faire croire qu'il y a autrefois eu des eaux en ce lieu là, qui produisoyent les poissons qui ont formé les dites coquilles : mais d'autant

qu'il y a eu faute d'eau commune et d'eau générative, la montagne ne s'est peu lapifier, ains est demeurée en sable, et si ladite montagne se fut pétrifiée comme celle des Ardennes et plusieurs autres, lesdites coquilles se fussent aussi pétrifiées, et en quelque endroit que la roche eust esté coupée, icelles se fussent trouvées incastrées au dedans d'icelle roche, en pareille forme que tu voids celles des carrières de sainct Marceau lés Paris. Depuis avoir veu ladite montagne, j'ay trouvé une autre montagne, près la ville de Soissons, où il y a par milliers de diverses espèces de coquilles pétrifiées, si près à près l'une de l'autre que l'on ne sçauroit rompre le roc d'icelle montagne en nul endroit, que l'on ne trouve grande quantité desdites coquilles, lesquelles nous rendent tesmoignage que elles ne sont venuës de la mer, ains ont généré sur le lieu, et ont esté pétrifiées en mesmes temps que la terre et les eaux où elles habitoient furent aussi pétrifiées. Quelque temps après que j'eus recouvert plusieurs coquilles et poissons pétrifiez, je fus d'avis de réduire ou mettre en pourtraiture ceux que j'avois trouvé lapifiez, pour les distinguer d'avec les vulgaires, desquels l'usage est à présent commun: mais à cause que le temps ne m'a voulu permettre mettre en exécution mon dessein lors que j'estois en telle délibération, ayant differé quelques années le dessein susdit, et ayant tousjours cherché en mon pouvoir de plus en plus les choses pétrifiées, enfin j'ay trouvé plus d'espèces de poissons ou coquilles d'iceux, pétrifiées en la terre, que non pas des genres modernes qui habitent en la mer Océane. Et combien que j'aye trouvé des coquilles pétrifiées d'huistres, sourdons, availlons, jables, moucles, d'alles, couteleux, pétoncles, chastaignes de mer, escrevices, burgaulx et de toutes espèces de limaces qui habitent en ladite mer Océane, si est-ce que j'en ay trouvé en plusieurs lieux, tant ès terres douces de Xaintonge que des Ardennes, et au pays de Champagne d'au-

cunes espèces, desquelles le genre est hors de nostre connoissance, et ne s'en trouve point qui ne soyent lapifiées : parquoy j'ay osé dire à mes disciples que Monsieur Belon et Rondelet avoyent pris peine à descrire et figurer les poissons qu'ils avoyent trouvez en faisant leur voyage de Venise, et que je trouvois estrange qu'ils ne s'estoyent estudiez à connoistre les poissons qui ont autrefois habité et généré abondamment en des régions, desquels les pierres où ils ont esté pétrifiez en mesme temps qu'elles ont esté congelées, nous servent à présent de régistre ou original des formes desdits poissons. Il s'en trouve en la Champagne et aux Ardennes de semblables à quelque espèce d'aucuns genres de pourpres, de buccines et autres grandes limaces, desquels genres ne s'en trouve point en la mer Océane, et n'en voit-on, sinon par le moyen des Nautonniers qui en apportent bien souvent des Indes et de la Guinée. Voilà pourquoy j'ay conneu qu'en plusieurs et divers endroits des terres douces il y a eu autrefois habitation et génération desdits poissons, et ce d'autant, comme j'ay dit, qu'il s'en trouve aucuns qui ne sont encores pétrifiez, parce qu'ils ne le peuvent avoir esté à cause que la terre où ils vivoyent est encores terre, ou pour mieux dire sable. Mais les autres qui se trouvent dedans les pierres des montagnes, se sont pétrifiez lorsque le lieu où ils habitoyent s'est conglacé, sçavoir est, l'eau et la vase, et tout ce qui y estoit, comme je t'ay dit tant de fois pour te le mieux faire entendre. Tu verras en mon cabinet, que j'ay dressé pour cela plusieurs formes desdits poissons, de ceux qui sont armez : par ce qu'il s'en trouve bien peu d'autres de pétrifiez : à cause que les parties plus tendres se putrifient au paravant estre pétrifiez : et qu'ainsi ne soit, j'ay trouvé plusieurs escailles ou armures de locustes et escrevices pétrifiées qui estoyent séparées l'une d'avec l'autre, pour cause de la putréfaction qui estoit survenue en la chair, auparavant

la pétrification : toutesfois j'ay trouvé aux montagnes des Ardennes de ces grands moules qui habitent communément es estangs, que le poisson estoit aussi bien pétrifié comme la coquille.

Et par ce que nous sommes sur le propos des pierres, il faut poursuyvre premièrement les formes d'icelles, et en cherchant la cause, j'ay trouvé que le cristal prend sa forme dedans l'eau, et que autrement il n'y auroit aucunes formes de pointes, ni faces, comme l'on voit qu'il se trouve audit cristal. Je trouve aussi que toutes marcassites et minéraux, ayant quelque forme pentagone, triangulaire, quadrangulaire ou hexagone, sont toutes formées au dedans de l'eau, comme j'ay dit cy-dessus, qu'il se trouve des pierres de mine de fer formées à pointes. Au dedans des carrières où l'on tire l'ardoise aux pays d'Ardennes, il se trouve dedans l'eau, parmy les ardoises, une grande quantité de marcassites quarrées naturellement, formées à quatre quarrés, ou faces polies et égales en grandeur, et lesdites marcassites sont de couleur de fer ou de plomb, assez visantes. J'en ay veu des autres qui ont en sept ou huit faces formées naturellement comme les susdites. Il y a un certain personnage qui m'a asseuré qu'il s'en trouve au pays de Languedoc et de Provence, que chacune desdites marcassites portoit en soy trente six faces divisées par escales parties. Or toutes ces formes ne se font ni ne se peuvent faire sinon dedans l'eau. Nous voyons aussi que le sel qui est congelé dedans l'eau, si on le laisse congeler sans le mouvoir, il prendra quelque forme pentagone ou quadrangulaire ; comme j'ay dit du salpestre. Mais quand est des cailloux et autres pierres particulières qui n'ont aucune forme divisée, elles prennent leur forme selon la forme du trou ou réceptacle où les matières seront arrestées et où elles se congèlent : et de ce genre de pierre et cailloux, il s'en forme tous les jours : car quand ce vient sur la fin de l'esté, que les herbes, pailles,

foins et autres herbages commencent à pourrir par les champs, les eaux des pluyes ramassent et font découler le sel végétatif qui est édites pailles et herbes, et en tous végétatifs qui seront consumez és chaleurs, et estant ainsi dissoult et liquide en la terre, iceluy mesme cause la génération de nouvelles plantes et de pierres. Et ce genre de pierres se font communément selon la grandeur de la matière, par fois grandes et parfois petites, et parfois aussi menues que le sable, selon le peu de matière qui se présentera. Quant est des grandes pierres contigues j'en ay assez parlé dés le commencement, il y a une autre espèce de pierres desquelles ont fait des meules pour aiguiser toutes espèces de tranchans. Si tu regardes de bien près, et considères la rudesse de ces pierres, trouveras qu'elles estoyent premièrement formées en sable, et après que le sable a demeuré quelque temps en la terre, il est advenu que par l'action des pluyes, ledit sable s'est embibé d'eaux et sels congélatifs qui a rassemblé et joinct ensemble tous ces petits grains de sable en une grande pierre, et d'autant que le sable est d'une eau plus pure que non pas la seconde génération de la pierre, c'est la cause pourquoy il est plus dur que non la masse seconde, et de là vient que la dite masse, estant plus tendre, se mine et gaste en aiguisant les ferremens : ainsi les grains de sable demeurent tousjours plus hauts, et les concavitez qui sont entre lesdits grains, causent une aigreur et rudesse à la meule, d'où vient sa puissance et action d'aiguiser les outils. Et ce qui m'a donné connoissance de ces choses, est qu'un jour j'achetay un plein muy de sablon d'Estampes, et en le tamissant ou sassant, je trouvois plusieurs pierres formées dudit sablon, en telle sorte attachées l'une à l'autre par la liqueur seconde qui avoit mastiqué ledit sable que l'on voyoit evidemment que lesdites pierres estoyent formées dudit sablon. Voilà comment de degré

en degré je suis parvenu à la connoissance de ces choses. Il y a un autre genre de pierres qui ne tiennent aucune forme, ains sont contigues comme les pierres des carrières, et ce genre là ne peut estre engendré qu'il ne soit pour le moins aussi dur que marbre. Ce sont les pierres qui sont engendrées de terres argileuses, lesquelles sont bien souvent réduittes en marbre, jaspe, en cassidoine et autres telles pierres dures. Mais parce que j'ay vouloir de traiter à part les duretez, pesanteurs et couleurs, je garderay ce propos pour en traiter quand le temps se présentera, et poursuivray à parler des formes, desquelles j'ay bonne connoissance.

Quant est du bois pétrifié, il tient sa forme comme auparavant : il y a plusieurs espèces de fruicts lesquels estans lapifiez tiennent la mesme forme qu'au paravant : j'ay perdu une poire pétrifiée autant bien formée qu'elle estoit devant avoir changé sa substance. J'ay encores dans mon cabinet une pomme de coing, une figue et un naveau pétrifiez, tenant la mesme forme qu'ils avoyent avant qu'estre lapifiez. Monsieur Race, chirurgien fameux et excellent, m'a monstré un cancre tout entier pétrifié, il m'a aussi monstré un poisson pétrifié et plusieurs plantes d'une certaine herbe, aussi pétrifiée. J'ay veu aussi plusieurs chastaignes marines pétrifiées sans avoir rien perdu de leur forme. Il y a dans la ville d'Angers un maistre orfèvre, nommé Marc Thomaseau, lequel m'a monstré une fleur réduite en pierre, chose fort admirable, d'autant que l'on voit en icelle le dessous et dessus des parties de la fleur les plus tenues et déliées. J'ay trouvé une minière de terre argileuse en laquelle y a un nombre infiny de pierres de marcassites métalliques de plusieurs grandeurs, les unes grandes comme la palme de la main, les autres comme jocondales et testons, lesquelles m'ont instruit en la philosophie beaucoup plus que non pas Aristote : et c'est d'autant que je ne puis lire

en Aristote et j'ai bien leu ausdites marcassites, et ay entendu par icelles que les matières génératives des métaux estoyent fluides, liquides et aqueuses, et cela ay-je conneu en contemplant leurs formes : d'autant qu'elles sont formées en telle sorte que, si quelqu'un avoit jetté de la cire fondue en bas en assez bonne quantité, et comme la première seroit jettée en plus grande abondance que la seconde, et estant jettée tousjours en diminuant le premier jet, en se conglaçant feroit une forme plus évasée que le second, et le second plus évasée que le tiers, et cela se feroit à cause de la diminution de la matière. Car je voyois évidemment dedans lesdites marcassites que les goutes qui tomboyent les dernières, monstroyent un signe de défaillance de matière. Cela ne se peut aisément entendre sans voir la chose mesme : parquoy tu la pourras venir voir en mon cabinet. Il y a beaucoup d'autres pierres qui sont formées selon le sujet qu'ils ont pris, comme quelques autres pierres que j'ai veuës, que l'on nomme pierre d'aigle. Quelque chose que l'on en die, je croy que ce n'est autre chose qu'un fruit lapifié, et ce qui jouë dedans, est le noyau qui, estant amoindry quand on secouë ladite pierre, frappe des deux costez d'icelle. Voilà comment les pierres peuvent avoir diverses formes par divers sujets : lesquelles choses nous sont inconnues par faute d'y regarder. Plusieurs m'ont certifié qu'il y a un lac à Rome, nommé Thioli, duquel les eaux qui passent par les rivages d'iceluy, s'attachent et congèlent contre les herbages et autres choses pendantes sur les bords desdits rivages, j'ay veu plusieurs desdites pierres, qui ont esté apportées du lac susdit, qui sont fort blanches et belles, à cause des pores et concavitez percées et spongieuses et embrouillées par diverses formes que les herbes leur ont causé. Je feray fin au propos des formes, et parleray de la cause des couleurs.

Il y a un grand nombre de matières qui causent les cou-

leurs des pierres, et plusieurs d'icelles sont inconnues aux hommes; toutefois l'expérience, qui de tout temps est maistresse des ars, m'a fait connoistre que le fer, le plomb, l'argent et l'antimoine, ne peuvent faire autres couleurs que jaune. Ayant donc une telle certitude, je puis asseurément dire que plusieurs pierres jaunes ont pris leurs teintures de l'un d'iceux minéraux : j'entends quand les eaux passent par des terres esquelles y a de la semence desdits minéraux, ayans apporté avec elles de laditte substance, laquelle aura actionné en la couleur et en la congélation; parce que toutes ces matières métalliques sont salsitives, et, comme j'ay tant de fois dit, il ne se fait point de congélation sans sel ; aussi ladite teinture a esté faite dés le temps de l'essence de la pierre, au paravant que les matières fussent endurcies. Je comprens entre les pierres jaunes, les pierres rares aussi bien que les communes, comme la topasse. Je mets aussi au rang d'icelles le sablon, duquel il se trouve grande quantité de couleur jaune. Voilà l'une des causes des pierres jaunes. Il y a une autre cause bien fort certaine et véritable, que les bois qui sont pourriz en terre, ayans rendu par dissolution et putréfaction le sel qui estoit en eux, et que les eaux et les matières congélatives (par une défluxion qui se fait és temps de pluyes, le sel dudit bois amenant avec soy sa teinture) causent la congélation et la couleur de quelque pierre qui sera formée au premier réceptacle, là où telle matière fluide viendra se reposer : et de ce n'en faut douter, car je sçay que le verre jaune que l'on fait en Lorraine pour les vitriers, n'est fait d'autre chose que d'un bois pourry qui est un tesmoignage de ce que je dy que le bois peut teindre le bois en jaune ; si tu as regardé autrefois des ais ou du plancher et autres pièces, et que le bois soit verd et qu'ils soyent fraischement siez, s'ils vient à pleuvoir dessus, tu verras que l'eau qui dégoute vers la partie pendante sera jaune. Il y a aussi plusieurs espèces

d'herbes et plantes qui peuvent teindre les matières desquelles les pierres sont formées : entre les autres, la paille d'avoine a avec soy une teinture fort jaune. L'absinthe Xaintonnique a sa teinture fort jaune : l'on sçait aussi que les teinturiers se servent d'une herbe qu'ils appellent gaude, de laquelle ils font leurs jaunes.

Je ne connois ni plante, ni minéral, ni aucune matière qui puisse teindre les pierres bleües ou azurées, que le saphre qui est une terre minérale, extraite de l'or, argent et cuivre, lequel a bien peu de couleur autre que grise, tirant un peu sur le violet : toutesfois quand ledit saphre fait un corps avecques les matières vitreuses, il fait un azur merveilleusement beau : par là peut-on connoistre que toutes pierres ayans couleur d'azur, ont pris leur teinture dudit saphre? Et afin que tu ayes asseurance certaine de ce que je di, considère un peu les pierres que l'on nomme lapis lazuli, lesquelles sont d'une couleur d'azur, autant vive qu'il n'en est point au monde, et parmy lesdites pierres se treuvent plusieurs veines et petites étincelles d'or; aussi se treuvent en plusieurs endroits d'icelle du verd ressemblant au chrysocolla des anciens, que nous appelons aujourd'huy borras. Ceux qui font aujourd'huy ledit borras, le font blanc par quelque industrie qu'ils tiennent bien secrette. Le borras des anciens qu'ils nomment chrysocolla, estoit pris és canaux d'eau qui distiloit des minières de cuivre et de saphre. Et d'autant que je t'ay dit tant de fois qu'il y avoit du sel és métaux et que leur congélation estoit faite par la vertu dudit sel, tu as à présent à noter ce poinct sur tous les autres, qui est que le chrysocolla ou borras n'estoit autre chose qu'un sel que les eaux avoyent pris en passant par les minières d'airain : et les eaux douces des pluies estant sorties et acheminées hors des minières, ayant attiré ledit sel, s'exaloyent, et s'estant exalées, le fixe demeuroit, qui estoit le sel lequel se congeloit le long des

canaux extérieurs, là où les eaux l'avoyent amené : estant ainsi congelé on s'en servoit à souder l'or et l'argent et le cuivre. Or, note donc que ce chrysocolla n'estoit verd sinon à l'occasion du sel coperose, qui avoit engendré la minière de cuivre. Ce n'estoit pas mon propos de parler en cest endroit des couleurs verdes, ains de celles d'azur : mais d'autant que dedans le lapis lazuli, il se trouve du verd, je ne pouvois eschaper que je ne parlasse des deux ensemble. Par là tu peux connoistre que le saphre se prend dedans les minières d'or et de cuivre : car s'il n'y avoit de l'or en la minière dudit saphre, il ne se trouveroit pas dedans le lapis, et s'il n'y avoit du cuivre, il ne s'y trouveroit pas du verd. Voilà comment les matières sont colligées et comment de degré en degré les occasions se présentent de produire tousjours la vertu des sels.

THÉORIQUE

Il me semble que ton propos est fort loing de vérité, et ce d'autant que tu dis que le saphre cause une tant belle couleur au lapis, et toutesfois tu dis que ledit saphre n'a point la couleur vive ni belle ; comment donques se pourroit faire cela ? le saphre pourroit-il bien donner ce qu'il n'a point ?

PRACTIQUE

Pour certain ton argument est assez bien fondé : toutesfois je suis bien certain que le verre d'azur se fait de saphre, et sçay bien aussi qu'auparavant qu'il soit fondu avec les matières vitreuses il n'a point de couleur : Aussi je sçay bien que l'herbe salicor lui baille sa vive couleur : combien qu'il n'aye nulle couleur, non plus que le sel commun, c'est-à-dire il le fait fondre ou liquéfier avecques le caillou ou sable : et sçay bien aussi que les trois matières ensemble font un fort bel azur, je di après que les matières sont liqué-

fiées, et de rechef endurcies, et formées en telles formes des vaisseaux de verre qu'on les veut employer.

THÉORIQUE

J'ay ici deux arguments à te proposer à l'encontre de ton dire, en premier lieu tu dis que le sel de salicor cause de faire devenir le saphre en couleur d'azur, et puis tu dis que cela se fait à force de feu. Voilà donc comment le lapis lazuli ne peut prendre sa couleur par ces deux moyens, d'autant qu'au lieu où ledit lapis est trouvé il n'y a ni feu ni salicor.

PRACTIQUE

A ce je respond, que le sel de vitriol fait en la terre ce que le salicor fait au feu des verriers. Quant à la décoction ce n'est pas chose estrange de voir faire plusieurs décoctions en la matrice de la terre. Car elle se fait en toutes espèces de pierres et métaux, et mesmes és terres argileuses, celles qui sont noires en un temps deviennent blanches en un autre temps.

THÉORIQUE

Et veux-tu conclure par là qu'il n'y a aucune matière qui puisse faire la couleur d'azur que le saphre ?

PRACTIQUE

Je n'en connois point d'autre.

THÉORIQUE

Tu n'y entends doncques rien : car on void bien que le lapis et le saphir sont de couleur d'azur bien vive, et toutesfois la turquoise tire plus sur l'azur que nulle autre couleur : ce néantmoins il y a grande différence : car elle tient un peu de la couleur verde : d'autre part le saphir a un

corps diafane, et la turquoise et le lapis ont un corps ténébreux. Je prouve par là que ces couleurs différentes ne se peuvent trouver en un mesme sujet.

PRACTIQUE

Tu t'abuses : car la cause que le saphir est transparent et diafane, c'est parce qu'il a esté formé de matières aqueuses, pures et nettes, mais il n'est pas ainsi du lapis : car avec les matières d'iceluy, il y a de la terre entremeslée, laquelle luy rend sa couleur obscure. Aussi ledit lapis en est beaucoup plus foible, comme l'on peut voir qu'il y a plusieurs veines à l'endroit desquelles il ne peut prendre si beau pollissement, à l'un endroit comme à l'autre : les petites veines d'or et les parties verdes qui y sont rendent tesmoignage que les matières de son essence estoyent mal entremeslées. Quant est de la turquoise, il faut prendre le mesme argument, sçavoir est qu'il y a de la terre qui luy rend son corps ténébreux, et ce qui luy cause un peu de verdeur n'est autre chose que quelque substance de cuivre entre-meslée avec les autres matières. Voilà comment il faut tousjours donner l'honneur de toutes couleurs d'azur au saphre, comme principal fondement, les pierres qui tiennent de couleur de pourpre sont de semblables matières, sauf qu'il y a quelque espèce de matière rouge qui fait tourner l'azur en couleur purpurée.

THÉORIQUE

Tu dis ne connoistre aucune matière qui puisse faire l'azur que le saphre, et toutesfois il y a quelques uns qui en font avec du cuivre.

PRACTIQUE

Ce n'est pas selon nature s'ils le font, c'est par accident.

THÉORIQUE

Et comment pourrois-tu soustenir qu'il n'y aye que le saphre qui puisse faire l'azur, attendu que nous voyons tant de milliers de fleurs bleuës, et entre les autres la flambe, de laquelle on fait de la couleur bleuë?

PRACTIQUE

Tu responds mal à propos : car je te parle des couleurs des pierres, et tu me responds des couleurs des peintres. Il a bien à dire des couleurs minéralles aux couleurs qui se font d'herbes : car toutes celles qui se font d'herbes sont de peu de durée, comme le saphran, le verd de vessie, le tournesol et autres telles couleurs. Mais celles des pierres qui viennent des minières ou qui sont faites des métaux calcinez ne peuvent perdre leur couleur.

THÉORIQUE

Quelque beau argumenteur que tu sois, si est ce que tu t'es pris à ce coup, en telle sorte que tu ne te sçaurois justifier : d'autant que par cy-devant tu m'as dit que les pierres jaunes pouvoyent prendre leur teinture des bois pourris et de diverses espèces d'herbes, et à présent tu dis tout le contraire.

PRACTIQUE

Ce que j'ay dit est bien dit et ne suis pas prest de m'en desdire. Quand je t'ay dit que les pierres pouvoyent estre teintes quelquefois de bois pourris et des herbes, je ne t'ay pas dit que la pierre pouvoit estre teinte après que les matières sont endurcies : mais bien t'ay-je dit que lors que les matières sont liquides et fluentes, elles peuvent estre teintes de quelque bois ou espèce d'herbes et les matières après estants endurcies peuvent retenir lesdites couleurs :

et la cause pourquoy elles ne peuvent prendre leur couleur, comme celles des peintres, c'est parce qu'elles sont encloses en la masse, et d'autant que l'aër ni le vent ne peuvent pénétrer ladite masse, les couleurs y sont conservées. Si tu interroges les peintres sur le fait des couleurs qui sont faites d'herbes, il te diront qu'elles sont sujectes à s'esventer; et pour mieux entendre ce fait, considère un doublet, tu trouveras aucuns lapidaires qui feront de fort belle couleur de ruby et de grenad, de quelque sang de dragon ou autre matière, et ayant taillé deux pièces de cristal ils en teindront une de ceste couleur rouge, et puis mastiqueront l'autre dessus icelle, et ainsi ce rouge sera conservé en sa beauté entre les deux pierres : autrement il ne pourroit garder sa couleur. En pareille sorte les pierres naturelles gardent leurs couleurs encloses en icelles. J'ay encores à te proposer deux arguments sur ce fait, l'un est quand je t'ay dit que les couleurs des pierres se peuvent prendre quelquefois des bois et des plantes, je ne t'ay pas parlé des fleurs, car les couleurs des fleurs sont de peu de durée, comme l'on voit que les roses, les œillets et autres fleurs perdent leurs couleurs en un instant ; mais il n'est pas ainsi des couleurs qui procèdent des bois pourris : car je t'ay dit cy-dessus que le bois pourry sert à faire du verre jaune. C'est autant que si je disois que la teinture du bois s'est fixée en sa putréfaction et ne se peut perdre pour ceste cause, à l'extrême chaleur du fourneau, chose admirable. Semblablement il y peut avoir plusieurs simples, desquels la teinture se peut fixer. Or voicy à présent le second argument qui est fort notable. Si tu me mets en avant que les teintures des végétatifs ne peuvent estre fixes, je t'allégueray ce que dessus, que le bois pourry fait le verre jaune. Et partant que tu ne te veuilles contenter d'une telle preuve, je te diray qu'entre toutes les pierres de couleur, il s'en trouvera bien peu desquelles la teinture soit fixe. J'ai fait

calciner plusieurs fois du marbre noir, des cailloux et pierres noires, et autres de diverses couleurs, comme jaspe, cassidoine et marbre figurez : mais je n'en trouvay jamais que les couleurs ne se perdissent au feu : et combien que l'agate et cassidoine ne se peuvent calciner, ains se vitrifient, si est ce qu'estans examinées par le feu, elles perdent toutes leurs couleurs : parquoy il ne faut plus douter que les végétatifs ne puissent donner quelque couleur en la matière des pierres, au paravant qu'elles soyent endurcies, comme j'ay dit une autrefois. Quant est des émeraudes, il ne faut point douter que les couleurs d'icelles ne soyent causées de la coperoze, c'est-à-dire de quelque eau pure, qui a passé par les minières du cuivre et de coperoze. Quant est des pierres noires, leur teinture peut estre causée par divers moyens et de plusieurs sortes. Nous avons plusieurs arbres desquels la teinture est noire, aussi bien comme des noix de galle, entre autres les noires, les aulnes ou vergnes apportent teinture noire; estant pourris en terre leur teinture peut estre retenue pour servir quelquefois à la génération des pierres : pour le moins la terre là où ils pourriront en sera teinte de noir. J'ay aussi plusieurs fois contemplé que les pierres sont bien souvent de la couleur de la terre où elles ont esté engendrées, et celles qui sont dedans les sables sont aussi bien souvent de la couleur des sables où elles sont trouvées : Toutesfois il se trouve bien souvent des pierres blanches dedans les terres noires, et cela vient à cause que les matières d'où elles ont esté formées, ont changé de couleur en leur décoction, ce qui advient bien souvent à plusieurs minéraux, et généralement à tous les fruits de la terre, lesquels ont autre couleur à leur maturité que non pas à leur commencement. Quant est des couleurs des marbres figurez, jaspes, porphyres, serpentins et autres telles espèces, leurs couleurs sont causées par divers égousts d'eau qui tombent du haut de la

terre, jusques au lieu où lesdites pierres se forment : les eaux venant de plusieurs et divers endroits de la terre, en descendant elles apportent avec elles ces diverses couleurs qui sont esdittes pierres. Car ainsi qu'une partie de l'eau, en passant, trouvera quelque minière d'airain ou de copperoze, elle fera des taches verdes sus la pierre, tombant goutte à goutte sus icelle. Autres gouttes tomberont à mesme instant qui passeront par quelques minières de fer, et tombans (comme j'ay dit) sur le réceptacle où laditte pierre se formera, lesdites gouttes se congéleront en jaune. Autres gouttes porteront autres couleurs diverses qui causeront plusieurs figures ausdites pierres.

THÉORIQUE

Si ainsi estoit comme tu dis, les figures seroyent toutes rondes, comme le porphyre : mais quoy, nous voyons aux jaspes, marbres et pierres mixtes, des figures faites par idées estranges : cela monstre bien qu'elles ne se font pas par une eau desgouttante, comme tu dis.

PRACTIQUE

Si tu eusses esté à mes leçons, tu eusses bien conneu que ce que je te dy est vray : car il y avoit plusieurs hommes un peu plus sçavans que toy, ce néantmoins je leur fis connoistre que la vérité est telle que je te dy, et n'y eust jamais homme qui me sçeut contredire. Vray est que pour leur faire entendre mon dire j'en fis une figure en leur présence. Il est vray que si les gouttes qui tombent du haut en bas se congeloyent soudain qu'elles sont tombées, elles ne seroyent autre figure que ronde, selon la grosseur de la goutte qui tomberoit : mais d'autant que la matière qui se conglaçant fait quelques bosses, les matières qui tombent de plusieurs endroits tout en un coup, trouvant la place bossuë, sont contraints de se couler en la vallée : et ainsi

que trois ou quatre pisseures d'eau diverses en couleurs, tomberont sur une bosse ou petite montagne, elles seront contraintes de couler en bas, et en coulant feront chascune d'elles une veine de la couleur qu'elles apporteront : et outre cela, ainsi qu'elles descendront de vitesse, par la violence de leurs descentes, elles s'entremesleront en tournoyant comme deux rivières, qui se rencontrent, avec ce qu'une autre descente, ou deux ou trois, se pourront faire tout à un coup en ce mesme lieu, qui en se combattant ou contrepoussant l'une l'autre, ne faudront à faire des figures confuses. Quant est du porphyre ou autres pierres qui ont les figures rondes, elles se peuvent faire à la cheute des eaux, comme les gouttes tombent, et en tombant il y a plusieurs petites gouttes qui se séparent d'avec les grandes, comme l'on voit audit porphyre. J'ai veu aussi du porphyre qui avoit esté fait par un autre moyen qui est que quelque terre sableuse s'estoit congelée, et avec elle le sable qui y estoit, et quand on tailloit ledit porphyre les grains de sable qui estoyent plus blans servoyent de moucheture. Pour connoistre comment le cassidoine et plusieurs espèces de jaspes ont prins leurs couleurs, il faut chercher les terres argileuses, et l'on trouvera que plusieurs d'icelles ont les mesmes couleurs que le cassidoine. Il y en a aussi qui ont des figures semblables à l'agate. Je laisseray le reste à dire lors que je parleray d'icelles.

THÉORIQUE

Tu m'as promis cy-devant de me dire la cause pourquoy les pierres sont plus dures les unes que les autres, tu me ferois plaisir de m'en parler.

PRACTIQUE

C'est un point bien aisé à prouver : et pour ce faire ne t'envoyeray sinon és carrières de Paris, desquelles les pierres

sont tendres dessus, environ de dix ou douze pieds de profondeur, et lesdites pierres tendres sont appelées moilons, à cause qu'elles sont mal condensées : mais au-dessouz dudit moilon il se trouve de la pierre que l'on appelle liais, laquelle est tellement condensée que l'on en peut tirer des pierres de telle grandeur que l'on veut, et sont lesdites pierres fort dures, et en fait-on communément des marches pour les escaliers, et aussi l'on en fait des couvertures sus les monuments. Ceste preuve te devroit suffire : par ce que tu pourras contempler esdittes pierres que la cause pourquoy elles sont plus dures dessous que dessus, n'est autre sinon que les eaux, qui passent au travers des terres, descendent en bas, et ayant trouvé le bas foncé de quelque terre argileuse, au travers de laquelle les eaux n'ont sçeu passer si promptement comme elles faisoyent en haut, elles ont este arrestées; et quand le premier lict a esté congelé il a servy de vaisseau pour retenir les autres eaux, qui descendoyent au travers des terres, et par ce moyen lesdites pierres ont toujours eu abondance d'eau, qui a causé qu'elles sont beaucoup plus dures que celles de dessus. Et te faut noter que celles de dessus ne sont tendres sinon par ce que les eaux n'y peuvent demeurer jusques à ce que la congélation soit parachevée. Et ce défaillement d'eau est pour deux causes principalles, l'une est celle que j'ay dit, que les eaux descendent toujours et délaissent la partie haute, l'autre est que la terre est altérée en esté, par la vertu du soleil, et de là vient qu'elle ne peut produire les pierres en leur perfection : et telles pierres supérieures se pourroient appeller marcassites, par ce que au dessus des minières métalliques, et en plusieurs autres lieux, se trouve des métaux imparfaits, que l'on appelle marcassites, à cause de leur imperfection. Et tout ainsi comme les pierres congelées es parties les plus basses et plus aqueuses, sont plus parfaictes que les autres, aussi voit-on que les métaux les plus parfaits se

treuvent bien souvent dedans les eaux, lesquelles il faut pomper avec grand labeur. Il faut donc tenir pour chose certaine qu'il y a deux causes qui donnent la dureté aux pierres, l'une est abondance d'eau, l'autre est la longue décoction : car plusieurs pierres peuvent estre engendrées d'eau, qui toutesfois ne seront pas dures. Nous en avons un fort bel exemple aux plastrières de Montmartre, près Paris, car parmy icelles, il se trouve certaines veines d'un plastre qu'ils appellent hif ou miroirs, lequel se fend comme ardoise, aussi tenuë que feuilles de papier, et est aussi clair que verre. Il est comme une espèce de talc; sa diafanité ou transparence nous donne bien à connoistre que la plus grand part de son essence n'est autre chose que de l'eau : toutesfois il se calcine, et l'on en besongne tout ainsi que de l'autre plastre. Il faut donc conclure par là, que la trop hastive congélation ne peut souffrir endurcir les pierres : Et cela peut on connoistre és lieux là où ledit plastre se treuve. Car c'est un pays sableux, et les terres sont altérées, et en ce mesme endroit et joignant lesdites plastrières, il y a certains rochers desquels les pierres sont fort legères, tendres et tenantes à la langue, comme du boliarmeny, et lesdits rochers sont fort mal condensez. Voilà comment je prouve que les pierres ausquelles l'eau fait défaut trop tost, ne peuvent estre dures. Pour bien connoistre une pierre qui a eu faute d'eau en sa formation : au pays de Bigorre ne se treuve point de pierres, ains sont tous cailloux durs : le pays est froid et fort pluvieux : et y a grande quantité de rivières, à cause qu'il est fort près des montagnes : parquoy en la formation des pierres dudit pays il n'y peut avoir faute d'eau : aussi sont-ils contrains de défaire leurs maçonneries de cailloux, qui ne se peuvent tailler, à cause de leur dureté. Aux Ardennes, les terres sont fort sableuses, et leurs pierrières ne sont d'autres matières que d'icelles terres : mais par ce que le pays est fort plu-

vieux, les pierres sont fort dures, aigres et mal plaisantes : tellement que ceux qui bastissent, sont contrains aller quérir de la pierre tendre en France, pour tailler leurs jambages de cheminées, croisées, corniches, frises et architraves : car ils ne pourroyent former leurs moulures de la pierre du pays. Les pierriers qui la tirent font tout au contraire de ceux de Paris, car ils ne prennent que le dessus, et quand ils ont osté la moins contiguë, et qu'ils commencent à trouver celle que les Parisiens nomment liais, ils sont contrains la laisser, à cause qu'elle est trop dure. Les pierrières je parle sont formées d'une sorte que l'on n'en voit guères de semblables. Car après que l'on a trouvé un lict de pierre de l'espesseur d'un pied et demi ou deux pieds, l'on trouve un autre lict de sable, et toutes les pierres de ladite contrée sont ainsi faites, et le sable qui fait la séparation entre les licts des pierres, est aussi dur et aussi bien condensé que la pierre blanche qu'ils vont quérir en France, pour tailler leurs fenestrages : ce que je trouve fort estrange, et ne puis croire autre chose sinon que ledit sable est commencé à pétrifier. Dedans les forests desdites Ardennes il y a un grand nombre de cailloux de plusieurs grosseurs et couleurs, lesquels se trouvent en plus grande quantité le long des ruisseaux qui passent par les vallées, par ce que les eaux des pluyes qui descendent des montagnes amènent le sel des bois pourris aux ruisseaux desdites vallées, qui est encores une preuve que les pierres et cailloux ne peuvent estre dures sans qu'il y ait abondance d'eau. Et communément les plus dures se trouvent és pays froids et pluvieux, comme l'on voit par exemples aux monts Pyrénées, où il se trouve de beau marbre. Il s'en trouve aussi à Dynan qui est pays froid et pluvieux. Aux montagnes d'Auvergne il se trouve du cristal, et tout cela ne se fait que par abondance d'eau et de froidure. L'on sçait bien que à Fribourg en Briscot, le beau cristal se trouve és montagnes ausquelles

il y a de la nège presque en tout temps : et suyvant ce que j'ay dit du pays de Bigorre, qu'il ne s'y trouve que des cailloux, parce que le pays est pluvieux et froid, l'on peut dire le semblable d'une grande partie des contrées limitrophes des Ardennes, et principalement sur le chemin allant de Messières à Anvers : chose plus merveilleuse que j'aye encore veuë. Car le long de la rivière de Meuse au pays du Liège, ladite rivière passe entre des montagnes lesquelles sont d'une merveilleuse hauteur, elles sont formées la plus grande partie de matière semblable aux cailloux blancs, et autre partie de gris, et afin que tu n'entendes que la montagne soit de divers cailloux, je dy qu'une grande montagne ne sera qu'un caillou. Et te dy encores qu'il y en a plusieurs qui ne produisent ni arbres ni plantes; à cause de leur grande dureté elles sont inutiles : par ce que l'on ne les sçauroit couper pour s'en servir en bastiments, et au dessous d'icelles bien avant souz terre, se trouve des carrières d'ardoises : semblablement les maisons de Bigorre sont couvertes d'ardoises, comme celles des Ardennes : car elles se prennent communément és pays frais.

THÉORIQUE

Et dy-moy, je te prie, la cause des pesanteurs diverses.

PRACTIQUE

Un homme de bon jugement l'entendra assez par les causes que j'ay dit cy-dessus, car la mesme chose qui cause la dureté, cause la pesanteur des pierres : parquoy tu peux conoistre que ce n'est autre chose que l'eau : car toutes pierres légères, comme la craye, et certaines pierres blanches ne sont legères sinon à cause que l'eau leur a déffailli en leur formation et a laissé lesdites pierres spongieuses et pleines de pores. Et qu'ainsi ne soit, prens une

pierre de craye et la mets tremper dans l'eau, après l'avoir pesée, et estant trempée, repèse la, tu trouveras par la pesanteur qu'elle est spongieuse, qui luy a causé boire beaucoup de ladite eau. Si tu mets tremper un caillou ou quelque pièce de cristal, tu trouveras qu'il ne boira pas l'eau comme la pierre legère, car il en a beu son saoul en sa congélation.

THÉORIQUE

Je te prie de me dire la cause de la fixation des pierres. Car j'en voy aucunes qui sont sujettes à se calciner, et estans calcinées sont plus légères que elles n'estoient au paravant, et soudain que l'on y met l'eau elles se rendent en poussière, et autres se blanchissent et candident et liquifient, se tenans tousjours en une mesme masse.

PRACTIQUE

Il y a deux effets qui causent la fixation de plusieurs pierres, l'un est l'abondance d'eau, et l'autre la longue décoction, et faut noter que toutes pierres qui se calcinent sont imparfaites en leur décoction. Voilà en peu de paroles tout ce que je te peux dire de la fixation des pierres. Il y a quelques contrées ou climats, là où la malice du temps et vents impétueux, gelées et froidures, causent quelque aigreur aux pierres et aux bois, comme nous voyons par les minières de fer qui sont aux Ardennes és terres du Duc de Bouillon. Car tout ainsi que j'ay dit que les pierres dudit lieu sont aigres, rudes ou mal plaisantes, semblablement le fer qui se fait ès forges dudit pays est fort aigre, rude et frayable : et non seulement le fer se ressent de l'air mal plaisant, mais aussi les bois qui sont és rives et limites des forests sont rudes, durs, sujets à gauchir, mal aisez à mettre en besogne. Aussi les vignes ne peuvent croistre audit pays, par ce qu'il y a bieu peu d'esté. Les terres du Duc de Bouil-

lon sont bien pourveuës de mine de fer, mais ladite mine a les grains fort menus, et la faut chercher bas en terre, qui est confirmation de ce que j'ay toujours dit des métaux qui ne se peuvent générer par feu. Tout ainsi qu'aucunes plantes et fruicts viennent en une contrée qui ne peuvent venir en une autre, aussi en aucuns climats les pierres ne sont point semblables à celles d'un autre climat : comme aussi ne sont les terres argileuses.

THÉORIQUE

Ta m'as baillé beaucoup de raisons des formes, couleurs, duretez et pesanteurs des pierres, lesquelles choses m'estoient aisées à entendre, lors que tu en faisois la montre. Mais s'il me falloit à présent instruire un autre de ce que tu m'as monstré, je serois fort empesché, n'ayant aucunes preuves, comme tu avois, lors que tu faisois les démonstrations : parquoy je voudrois que tu m'eusses baillé en peu de paroles, quelque belle conclusion, comme tu as fait des métaux et de l'eau générative.

PRACTIQUE

S'il te souvient des points que je t'ay enseignez, tu te rememoreras que pour la dernière conclusion de l'effet des pierres, je prouvois devant mes auditeurs que la matière principale de toutes pierres n'estoit autre que l'eau congélative, de laquelle le cristal et diamant et toutes pierres diafanes sont composées. Et s'il te souvient, ne te montrois-je pas certaines pierres d'agate et autres, qui estoyent candides sur la partie supérieure et ténébreuses en la partie inférieure? ne disois-je pas, avec preuves, que toutes les pierres ténébreuses et coulourées de quelque couleur que ce soit ne sont ténébreuses, ni coulourées, sinon par accident? qui est que les pierres desquelles sont les meules pour aiguiser les ferremens, sont rendues ténébreuses à cause

d'un sable qui est meslé parmi l'eau congélative. Autres pierres sont rendues ténébreuses à cause de la terre qui est entre meslée parmy ladite eau ; tu peux assez avoir entendu la cause de ce, quand j'ay parlé des couleurs des pierres : et pour te remémorer les preuves que j'ay alléguées en mes leçons, il te faut souvenir de ce que te dis lors. Considère le cristal qui est en la roche, et tu connoistras que durant sa congélation la matière d'iceluy estoit dedans les eaux, comme j'ay dit plusieurs fois : et quand les eaux sont troublées à cause des terres, la terre cherche tousjours le bas comme la lie dans un poinson de vin : et de là vient que l'eau pure et l'impure se congèlent toutes deux : mais la partie supérieure sera de cristal pur et net, et l'inférieure sera d'un cristal trouble. Autant en est-il comme je t'ay dit des matières métalliques, lesquelles apportent tousjours avec elles quelque chose qui cause leur impureté.

DES TERRES D'ARGILE

THÉORIQUE

Tu as si souvent allégué les terres argileuses, en parlant des fontaines et des pierres, et toutesfois je n'ay point entendu de toy ce que c'est que terre argileuse.

PRACTIQUE

J'ay ouy lire quelque livre d'un auteur, lequel en traitant des pierres et terres, dit que la terre d'argile a pris son nom d'un village qui se nomme Argis, et que par ce qu'en ce lieu furent faits les premiers vaisseaux de terre, l'on appelle depuis ce temps là toutes terres bonnes à faire pots : terre d'argile, tout ainsi que l'on appelle le boliarmény qui se

prend en France bolus armenus : combien qu'il ne fut jamais pris en Arménie. Toutefois j'ay depuis entendu par quelques latins que cela estoit faux, et que toute terre propre à faire vaisseaux s'appelle argile, à cause de son action tenante : et disent qu'argile veut dire terre grasse. Telles opinions m'ont causé double hardiesse d'en parler, car je conneu en partie que les Latins et les Grecs peuvent aussi bien faillir que les François. Et qu'ainsi ne soit ils appellent la terre d'argile terre grasse : et tant s'en faut qu'elle soit grasse : car l'on prend de la terre d'argile pour desgraisser, tesmoins les foulons de draps : et aucuns merciers en ont fait des trochisques à vendre, pour dégraisser. Il est bien certain que la terre d'argile n'a aucune affinité avec les terres grasses, et ne se peut non plus entremesler avec la graisse que fait l'eau avec l'huile. Et ce qui cause que la terre d'argile oste la graisse des draps, la raison n'est autre sinon que la graisse lui est adversaire. Et tout ainsi comme le chaud chasse l'humide, la terre d'argile chasse la graisse du lieu où elle est la plus forte.

THÉORIQUE

Comment? voudrois-tu donc que l'on nommast la terre des potiers sinon terre grasse? car je sçay bien que le glus, qu'aucuns appellent besq, est composé de matières grasses : aucuns le font de la pelure d'un arbre que l'on apelle houx : les autres prennent de la graine d'un certain brandon qui croit le plus communément sur les pommiers : laquelle est fort visqueuse. Aussi aucuns appellent ledit brandon besq. Or tous ces deux là sont bons à prendre des oiseaux, et quand on la manie il faut avoir les mains mouillées, autrement elle prendroit aux mains : et toutesfois quand les François et Latins parlent des terres argileuses, ils disent que c'est une terre visqueuse, grasse et glueuse :

et mesme aucuns ont escrit que la terre d'argile est une terre tenante, glueuse et visqueuse.

PRACTIQUE

Par tes propres paroles tu confesses que tous ceux qui parlent ainsi, l'entendent fort mal : par ce qu'il n'y a rien plus contraire aux matières visqueuses que l'eau. Or la terre argileuse est toute composée de matière acqueuse : parquoy se peuvent lier ensemble. La terre d'argile se dissout dans l'eau, et toutes matières visqueuses et oléagineuses deviennent plus dures. Il seroit beaucoup plus convenable de la nommer terre pasteuse que non pas visqueuse, par ce que la farine à faire la paste se destrempe aves l'eau comme la terre d'argile.

THÉORIQUE

Et puis qu'elles sont toutes bonnes à faire vaisseaux, quelle différence y trouves tu ?

PRACTIQUE

Entre les terres argileuses il y a si grande différence de l'une à l'autre qu'il est impossible à nul homme de pouvoir raconter la contrarieté qui est en icelles. Aucunes sont sableuses, blanches et fort maigres : et pour ces causes leur faut un grand feu au paravant qu'elles soient cuittes au débuoir. Telle espèce de terre est fort bonne à faire des creusets : par ce qu'elle endure un bien grand feu : il y en a autres espèces qui pour cause des substances métalliques qui sont en elles, se ployent et liquifient, quand elles endurent grande chaleur. J'ay veu quelques fours de thuiliers que les arceaux estoyent en telles sortes liquifiez, que les voultes estoyent toutes pleines de formes pendantes comme tu vois les glaçons és goutières des maisons durant les gelées. Il y en a d'autres espèces que quand elles sont

cuittes, soit en thuiles ou en briques, il faut que le maistre de l'œuvre se donne bien garde de tirer besongne du four, quelle ne soit bien refroidie : et qui plus est, ceux qui en besongnent sont contraints d'estouper tous les aspirals de leurs fourneaux, soudain que leur besongne est cuitte ; parce que si elle sentoit tant soit peu de vent en refroidissant, les pièces se trouveroyent toutes fendues. Il y en a une espèce à Savigny en Beauvoisis, que je cuide qu'en France n'y en a point de semblable, car elle endure un merveilleux feu, sans estre aucunement offensée, et à ce bien là, de se laisser former autant tenue et deliée que nulle des autres : et quand elle est extrémement cuitte, elle prend un petit polissement vitrificatif, qui procède de son corps mesme : et cela cause que les vaisseaux, faits de ladite terre, tiennent l'eau forte autant bien que les vaisseaux de verre. Il y a autres espèces de terres qui sont noires en leur essence, et quand elles sont cuittes, elles sont blanches comme papier ; autres espèces sont jaunes, et quand elles sont cuittes, elles deviennent rouges. Il y en a aucuns genres qui sont de mauvaise nature : par ce que parmi elles il y a des petites pierres que quand les vaisseaux sont cuits, les petites pierres qui sont dedans lesdits vaisseaux sont réduites en chaux, et soudain qu'elles sentent l'humidité de l'air elles se viennent à enfler, et font crever ledit vaisseau à l'endroit où elles sont encloses : et c'est pour cause que lesdites pierres se sont calcinées en cuisant : et par ce moyen plusieurs vaisseaux sont perdus, quelque grand labeur que l'on y aye employé. Il y a autres espèces qui sont fort bonnes et endurent fort bien le feu : mais elles sont si vaines et lasches que l'on n'en peut faire aucuns vaisseaux légers, parce quand l'on la veut former un peu haut, elle se laisse aller en bas, ne se pouvant soustenir. C'est une règle générale que toutes terres argileuses et singulièrement les plus fines sont sujettes à péter au feu, au paravant qu'elles soyent cuittes : pour ces causes

ceux qui en besongnent sont contraints de mettre le feu petit à petit, afin de chasser l'humidité qui est dedans la besongne, tellement que si les pièces que l'on fait cuire, sont espaisses, et qu'il y en ait quantité, il faudra tenir le feu quelquefois trois et quatre jours et nuits, et si la besongne est une fois commencée à eschaufer, et que celuy qui conduira le feu s'endorme, et qu'il laisse refroidir sa besongne, au paravant qu'elle soit cuitte en perfection, il n'y aura nulle faute que l'œuvre ne soit perdue. Et par tel accident plusieurs thuilliers ont eu de grandes pertes. Il ne sera pas hors de propos que je te die un autre secret fort estrange, qui est que plusieurs chaufourniers ont aussi eu de grandes pertes, par un accident tout semblable : c'est que depuis que la pierre du four à chaux commence à eschaufer, jusques à avoir sa couleur rouge, et que la flamme aye commencé à passer entre les pierres, si celuy qui conduit le feu se vient à endormir, et qu'en s'éveillant il trouve que la flamme soit abbatue, et la chaleur en partie rabaissée au paravant que la terre soit calcinée au degré requis ; s'il venoit après à recommencer à mettre du bois à son fourneau, et qu'il employast tout le bois des forests des Ardennes, il ne luy est plus possible de faire remonter son feu, ni plus réduire sa pierre en chaux, ains a perdu tout ce qu'il y avoit mis. J'en ay cogneu plusieurs qui sont devenus pauvres par tels accidens. Ceux qui besongnent impatiemment de l'art de terre, perdent beaucoup bien souvent par leurs impatiences : car s'ils ne chassent l'humeur exalative qui est dans la terre, petit à petit, et qu'ils veulent mettre le grand feu au paravant qu'elle soit ostée, il n'y a rien plus certain que le chaud et l'humide, se rencontrant, engendreront un tonnerre, à cause de leur contrarieté. Car je sçay que les tonnerres naturels sont engendrez par la mesme cause, sçavoir est le chaud et humide : par ce qu'ils sont contraires, et ne peuvent habiter ensemble : car le feu (comme le plus fort) trouvant l'hu-

mide enclos dedans les parties de la terre, il le veut chasser violemment, comme son ennemy, et l'humide, estant pressé de trop près, veut fuir en diligence : mais d'autant que le feu ne luy donne pas le loisir de trouver les petites portes par où il estoit entré, il est contraint de s'enfuir, et en s'enfuyant il fait crever et casser les pierres où il est enclos. J'ay veu autrefois que aucuns tailleurs d'images, instruits en l'art de terre par ouyr dire seulement, et assez nouveaux en la connoissance des terres, qu'après avoir fait quelques images ils les venoyent mettre dedans les fourneaux, pour les cuire, selon qu'ils l'entendoyent : mais quand ils commençoyent à mettre le grand feu, c'estoit une chose assez plaisante (combien qu'il n'y eut pas à rire pour tous) d'entendre ces images péter et faire une baterie entr'eux, comme un grand nombre d'harquebusades et coups de canon, et le pauvre maistre bien fasché, comme un homme à qui on raviroit son bien : car le jour venu pour désenfourner les images, le four n'estoit pas si tost descouvert qu'il apercevoit les uns la teste fenduë, les autres les bras rompus et les jambes cassées, tellement que le pauvre homme ayant tiré ses images estoit bien empesché et avoit bien de la peine à chercher les pièces : car les unes estoyent aussi petites que mouches, et ne les pouvant ressembler estoit contraint bien souvent faire des nez de drapeau ou autre matière à sesdites images. Les hommes expérimentez en l'art de terre ne besongnent pas ainsi inconsidérément, ains premièrement, ils taschent de connoistre le naturel de la terre, et après l'avoir connue, ils considèrent l'espaisseur de la besongne qu'ils veulent faire cuire, ayant connoissance que la plus espaisse est la plus dangereuse à se crever au feu : Aussi ils se donnent bien garde de la cuire qu'elle ne soit bien sèche. Et quand elle est dedans le four, ils baillent le petit feu plus longuement à la besongne espaisse, que non pas à la tenue : et en donnant le feu petit à petit il donnent loisir à l'humide de sor-

tir à leur aise et sans violence : et quand le maistre connoist que l'humide a quitté sa place, il donne congé au feu d'entrer avec telle violence que bon luy semblera, et lors il se vient esgayer et entrer avec toute liberté, mesme jusques à l'intérieur de toutes les parties closes et fermées au dedans des pièces d'ouvrages, formées de ladite terre : et par tel moyen l'on peut connoistre qu'en la terre argileuse y a deux humeurs, l'une évaporative et accidentale, et l'autre fixe et radicale : l'humide et accidentale est sujette à s'évaporer et estant évaporée, la radicale transmue la substance de la terre en pierre. Toutesfois sans que premièrement l'humide y besongne, cela ne se pourroit faire : car il faut nécessairement que l'humide rassemble toutes les parties, et qu'il serve de mastic pour former toutes sortes d'ouvrages.

Il y a aucunes espèces de terres ausquelles il ne faut pas tenir longuement le petit feu; Telles terres sont communément grosses, sableuses et spongieuses, et par ce qu'elles ont les pores ouverts, l'humide s'exale plus promptement, estant chassé par le feu. Il y a autres terres qui sont si alises, ou si peu poureuses que pour ces causes, ceux qui en besongnent, sont contraints d'y mettre du sable, pour obvier au long temps qu'il faudroit tenir le petit feu, pour garder de casser la besongne. La cause pourquoy le sable peut faire que la pièce endurera plutost le grand feu, que quand la terre sera pure, est qu'il fait division des subtiles parties de la terre : et d'autant que sa subtibilité la rendroit plus alise et reserrée, le sable luy cause quelques pores par lesquels l'humide s'exale plus promptement pour donner place au feu, son adversaire. Pour ces causes, les potiers de Paris mettent du sable à toutes leurs besongnes. Auprès de Paris il y a trois sortes de terres argileuses, la plus fine se prend à Gentilly, qui est un village près dudit lieu. Mais il y a certains endroits là où parmy ladite terre se trouve grand

nombre de marcassites métalliques et sulphurées, qui causent que lesdits potiers n'en veulent point, sinon pour faire de la brique ou de la tuille. La cause pourquoy ils n'en peuvent point faire de bonne besongne, est par ce qu'en cuisant leur ouvrage, lesdites marcassites rendent une vapeur noire et puante, laquelle noircit tout l'ouvrage qui est couvert de jaune et de verd. Il y a une autre espèce de terre à un village près Paris, nommé Chaliot, de laquelle l'on fait la tuille; elle est un peu plus grosse que celle de Gentilly : il se trouve dedans icelle un grand nombre de marcassites qui toutesfois sont d'autre genre que celle de Gentilly. Je te dy ces choses pour te faire mieux entendre que si, en si peu de pays, il se trouve de diverses espèces de terre, que cela te soit argument de te faire croire qu'en la grandeur d'un royaume, il y en peut avoir un grand nombre de bien différentes. Je n'ay pas conneu la différence des terres, et leurs divers effets sans grands frais et labeurs. J'avois quelques fois découvert de la terre du Poitou, et avois travaillé d'icelle bien l'espace de six mois au paravant que d'avoir ma fournée complète : parce que les vaisseaux que j'avois faits, estoyent fort élaborez et d'assez haut prix. Or en faisant lesdits vaisseaux de la terre de Poitou, j'en fis quelques uns de la terre de Xaintonge, de laquelle j'avois besongné plusieurs années auparavant, et estois assez expérimenté au degré du feu qu'il falloit à ladite terre; et pensant que toutes terres se peuvent cuire à un mesme degré, je fis cuire ma besongne qui estoit de terre de Poitou parmy celle de terre de Xaintonge qui me causa une grande perte : d'autant que la besongne de terre de Xaintonge estant assez cuitte, je pensois que l'autre le seroit aussi; mais lors que je vins à esmailler mes vaisseaux, iceux sentant l'humidité, ce fut une risée mal plaisante pour moy : parce qu'autant de pièces que l'on esmailloit, vindrent à se dissoudre et tomber par pièces, comme feroit

une pierre de chaux trempée dedans l'eau, et toutesfois les vaisseaux de la terre de Xaintonge estoient cuits dans le mesme four, et d'un mesme degré de chaleur, et en mesme heure que les susdits, et se portoient fort bien. Voilà comment un homme qui besongne de l'art de la terre, est tousjours apprentif à cause des natures inconnuë, é diversitez des terres. Il y a des terres argileuses que combien que elles ayent receu une cuisson raisonnable, et autant de feu qu'il leur en faut, si est-ce que si les vaisseaux de telle terre sont moullez et que l'on les présente devant le feu, ils se casseront comme s'ils n'estoient pas cuits : ce qui n'advient point aux autres terres. Il y en a de certaines espèces qui sont si visqueuses et si trèsfines, qu'elles se laisseront allonger comme une corde. J'ay veu des femmes besongner d'une telle terre, qui pour faire des anses de pots, prenoient une poignée d'icelle, et la tenant par un bout d'une main, de l'autre main elles l'allongeoient autant longue qu'elles pouvoient lever les bras en haut : et quand cela estoit fait elles laissoyent aller un bout pendant vers le bas sans que ladite terre se rompist, et puis elles les mettoient par monceaux, pour faire leursdites anses. Cela ne se peut pas faire des terres sableuses : parce qu'elles sont toutes courtes et vaines. Il y a autres espèces de terres fort malignes : car quand elles sont un peu trop cuittes, elles sont sujettes à se brusler, noircir et fendiller, et les vaisseaux qui sont dessouz, pressez de la pesanteur de ceux qui sont dessus, se ployent et tordent la gueule comme s'ils estoyent d'une matière maléable. Il y a des terres argileuses vers les Ardennes, qui sont fort humides ou longues à seicher, dangereuses à brusler, lesquelles tiennent quelque substance de mine de fer. J'en ay trouvé quelquefois d'une espèce qui estoit fort nette, subtile et deliée, ayant apparence d'estre fort bonne ; tellement que pour l'espérance que j'avois de m'en servir, j'en formay quelques pièces, et

les mis au plus chaud du fourneau; mais quand je vins à chercher mes pièces je trouvay qu'elles estoyent fondues, et ladite terre avoit coulé le long des cendres, comme plomb fondu. Il se trouve des vaisseaux antiques d'une terre rouge qui est polie, sans aucun esmail, et aucuns appellent les vaisseaux de ladite terre, vaisseaux de barc. Je ne sçay pour quelle cause ils les appellent ainsi : mais bien sçay-je qu'anciennement ils estoyent en grand usage. Car l'on en trouve grande quantité de pièces rompues aux villes antiques : et plusieurs fois s'en est trouvé dans des sépulchres avec des monnoyes des Empereurs qui régnoyent pour lors, et cela se faisoit par quelque cérémonie, qui depuis a esté laissée. Si je voulois escrire toutes les diversitez des terres argileuses, je n'aurois jamais fait : tu en pourras avoir plus grande connoissance en traitant de l'art de terre : parquoy je n'en parleray plus que pour le présent.

DE L'ART DE TERRE

DE SON UTILITÉ, DES ESMAUX ET DU FEU

THÉORIQUE

Tu m'as promis cy-devant de m'apprendre l'art de terre : et lorsque tu me fis un si long discours des diversitez des terres argileuses, je fus fort resjouy pensant que tu me voulusses monstrer le total dudit art ; mais je fus tout esbahy qu'au lieu de poursuivre, tu me remis à une autre fois : afin de me faire oublier l'affection que j'ay audit art.

PRACTIQUE

Cuides-tu qu'un homme de bon jugement vueille ainsi

donner les secrets d'un art qui aura beaucoup cousté à celuy qui l'aura inventé ? Quant à moy je ne suis délibéré de ce faire que je ne sçache bien souz quel titre.

THÉORIQUE

Il n'y a doncques en toy nulle charité. Si tu veux ainsi tenir ton secret caché, tu le porteras en la fosse, et nul ne s'en ressentira, ainsi ta fin sera maudite : car il est escrit qu'un chacun selon qu'il a receu des dons de Dieu qu'il en distribue aux autres : par ainsi je puis conclure que si tu ne me monstre ce que tu sçais de l'art susdit, que tu abuses des dons de Dieu.

PRACTIQUE

Il n'est pas de mon art, ni des secrets d'iceluy comme de plusieurs autres. Je sçay bien qu'un bon remède contre une peste ou autre maladie pernicieuse, ne doit estre célé. Les secrets de l'agriculture ne doivent estre célés. Les hazards et dangers des navigations ne doivent estre célés. La parole de Dieu ne doit estre célée. Les sciences qui servent communément à toute la république ne doyvent estre célées. Mais de mon art de terre et de plusieurs autres arts, il n'en est pas ainsi. Il y a plusieurs gentilles inventions lesquelles sont contaminées et mesprisées pour estre trop communes aux hommes. Aussi plusieurs choses sont exaltées aux maisons des Princes et seigneurs, que si elles estoyent communes, l'on en feroit moins d'estime que de vieux chauderons. Je te prie, considère un peu les verres, lesquels pour avoir esté trop communs entre les hommes, sont devenuz à un prix si vil que la plus part de ceux qui les font, vivent plus méchaniquement que ne font les crocheteurs de Paris. L'estat est noble et les hommes qui y besongnent sont nobles : mais plusieurs sont gentilshommes pour exercer ledit art, qui voudroyent estre roturiers et avoir

de quoy payer les subsides des Princes. N'est ce pas un malheur advenu aux verriers des pays de Périgord, Limosin, Xaintonge, Angoulmois, Gascongne, Béarn et Bigorre? ausquels pays les verres sont méchanizez en telle sorte qu'ils sont venduz et criez par les villages, par ceux mesmes qui crient les vieux drapeaux et la vieille ferraille, tellement que ceux qui les font et qui les vendent, travaillent beaucoup à vivre. Considère aussi un peu les boutons d'esmail (qui est une invention tant gentille), lesquels au commencement se vendoient trois francs la douzaine. Or d'autant que ceux qui les inventèrent, ne tindrent leur invention secrette, un peu de temps après, la convoitise du gain, ou l'indigence des personnes fust cause qu'il en fut fait si grande quantité qu'ils furent contrains les donner pour un sol la douzaine, tellement qu'ils sont venus à tel mespris qu'aujourd'huy les hommes ont honte d'en porter, et disent que ce n'est que pour les bélitres, parce qu'ils sont à trop bon marché. As-tu pas veu aussi les esmailleurs de Limoges, lesquels par faute d'avoir tenu leur invention secrète, leur art est devenu si vil qu'il leur est difficile de gaigner leur vie au prix qu'ils donnent leurs œuvres. Je m'asseure avoir veu donner pour trois sols la douzaine, des figures d'enseignes que l'on portoit aux bonnets, lesquelles enseignes estoyent si bien labourées et leurs esmaux si bien parfondus sur le cuivre, qu'il n'y avoit nulle peinture si plaisante. Et n'est pas cela seulement advenu une fois, mais plus de cent mil, et non seulement esdites enseignes, mais aussi esguières, salières et toutes autres espèces de vaisseaux et autres histoires, lesquelles ils se sont advisez de faire : chose fort à regretter. As-tu pas veu aussi combien les imprimeurs ont endommagé les peintres et pourtrayeurs sçavans? J'ay souvenance d'avoir veu les histoires de nostre Dame imprimées de gros traits, après l'invention d'un Alemand, nommé Albert, lesquelles histoires vindrent une fois à tel mespris,

à cause de l'abondance qui en fut faite, qu'on donnoit pour deux liars chacune desdites histoires, combien que la pourtraiture fut d'une belle invention. Vois-tu pas aussi combien la moulerie a fait de dommage à plusieurs sculpteurs sçavans, à cause qu'après que quelqu'un d'iceux aura demeuré long temps à faire quelque figure de prince et de princesse, ou quelque autre figure excellente, que si elle vient à tomber entre les mains de quelque mouleur, il en fera si grande quantité que le nom de l'inventeur ni son œuvre ne sera plus connue, et on donnera à vil prix lesdites figures à cause de la diligence que la moulerie a amenée, au grand regret de celuy qui aura taillé la première pièce. J'ay veu un tel mespris en la sculpture, à cause de ladite moulerie, que tout le pays de la Gascongne et autres lieux circonvoisins estoyent tous pleins de figures moulées, de terre cuite, lesquelles on portoit vendre par les foyres et marchez, et les donnoit-on pour deux liards chascune, dont advint que du temps que l'on commençoit à porter des ceintures et autres habits à la busque, il y eut un homme lequel fut emprisonné et eut le fouët, à cause qu'il alloit par toute la ville de Tolouze, avec une balle pleine de crucifix, criant : « crucifix, crucifix à la busque. » Tu peux aisément connoistre par ces exemples et par un millier d'autres semblables, qu'il vaut mieux qu'un homme ou un petit nombre facent leur proufit de quelque art en vivant honnestement, que non pas si grand nombre d'hommes, lesquels s'endommageront si fort les uns les autres, qu'ils n'auront pas moyen de vivre, sinon en profanant les arts, laissant les choses à demy faites, comme l'on voit communément de tous les arts, desquels le nombre est trop grand. Toutesfois si je pensois que tu gardasses le secret de mon art aussi précieux comme il le requiert, je ne ferois difficulté de te l'enseigner.

THÉORIQUE

S'il te plaist de me l'apprendre, je te promets de le tenir aussi secret qu'homme à qui tu le pourrois enseigner.

PRACTIQUE

Je voudrois faire beaucoup pour toy, et te voudrois avancer d'aussi bon cœur que mon propre enfant : mais je crains qu'en te monstrant l'art de terre, ce soit plutost te reculer que t'avancer. La raison est parce que tu as besoing de deux choses, sans lesquelles il est impossible de rien faire de l'art de terre. La première est qu'il faut que tu sois veuillant, agile, portatif et laborieux. Secondement il te faut avoir du bien, pour soustenir les pertes qui surviennent en exerçant ledit art. Or d'autant que tu as indigence de ces choses je te conseille de chercher quelque autre moyen de vivre, qui soit plus aisé et moins hazardeux.

THÉORIQUE

Je cuide que ce qui te fait dire ces choses n'est pas pour pitié que tu ayes de moy ; mais c'est qu'il te fache de tenir ta promesse et de me révéler les secrets dudit art. Qu'ainsi ne soit je sçay que quand premièrement tu te mis à chercher ledit art, tu n'avois pas beaucoup de biens, pour supporter les pertes et fautes que tu dis qui peuvent survenir au labeur dudit art.

PRACTIQUE

Tu dis vray, je n'avois pas beaucoup de biens : mais j'avois des moyens que tu n'as pas. Car j'avois la pourtraiture. L'on pensoit en nostre pays que je fusse plus sçavant en l'art de peinture que je n'estois, qui causoit que j'estois souvent appellé pour faire des figures pour les procés. Or quand j'estois en telles commissions j'estois

très bien payé, aussi ay-je entretenu long temps la vitrerie, jusques à ce que j'aye esté asseuré pouvoir vivre de l'art de terre : aussi en cherchant ledit art, j'ay apprins à faire l'alchimie avec les dents, ce qu'il te facheroit beaucoup de faire. Voilà comment j'ay eschappé le temps que j'ay employé à chercher ledit art.

THÉORIQUE

Je sçay que tu as enduré beaucoup de pauvretez et d'ennuis en le cherchant : mais il ne sera pas ainsi de moy : car ce qui t'a fait endurer, ce a esté à cause que tu estois chargé de femme et d'enfans. Or d'autant que au paravant tu n'en avois nulle connoissance et qu'il te failloit deviner, par ce aussi que tu ne pouvois laisser ton mesnage pour aller apprendre ledit art en quelque boutique, aussi que tu n'avois moyen d'entretenir aucuns serviteurs qui te peussent faire quelque chose pour t'amener au chemin de l'art susdit. Tous ces défauts t'ont causé les ennuis et misères susdites. Mais il ne sera pas ainsi de moy : par ce que, suyvant ta promesse, tu me donneras par escrit tous les moyens d'obvier aux pertes et hazards du feu : aussi les matières dont tu fais les esmaux et la dose, mesures et composition d'iceux. Ainsi faisant, pourquoy ne feray-je de belles choses sans estre en danger de rien perdre, attendu que tes pertes me serviront d'exemple pour me garder et guider en exerçant ledit art ?

PRACTIQUE

Quand j'aurois employé mille rames de papier pour t'escrire tous les accidens qui me sont survenuz en cherchant ledit art, tu te dois asseurer que, quelque bon esprit que tu ayes, il t'adviendra encores un millier de fautes, lesquelles ne se peuvent apprendre par lettres, et quand tu les aurois mesme pas escrit, tu n'en croiras rien jusques à ce que la

pratique t'en aye donné un millier d'afflictions. Toutesfois afin que tu n'ayes occasion de m'appeller menteur, je te mettray icy par ordre tous les secrets que j'ay trouvé en l'art de terre, ensemble les compositions et divers effects des esmaux; aussi te diray les diversitez des terres argileuses qui sera un point lequel il te faudra bien noter. Or afin de mieux te faire entendre ces choses, je te feray un discours pris dés le commencement que je me mis en devoir de chercher ledit art, et par là tu oras les calamitez que j'ay endurées auparavant que de parvenir à mon dessein. Je cuide que quand tu auras bien entendu le tout, il te prendra bien peu d'envie de te jetter audit art, et m'asseure que d'autant que tu es à présent désireux de t'en approcher, d'autant tascheras-tu à t'en esloigner : par ce que tu verras que l'on ne peut poursuyvre, ni mettre en exécution aucune chose, pour la rendre en beauté et perfection, que ce ne soit avec grand et extrême labeur, lequel n'est jamais seul, ains est tousjours accompagné d'un millier d'angoisses.

THÉORIQUE

Je suis un homme naturel comme toy, et puisque les choses t'ont esté possibles sans avoir eu aucun enseigneur, il me sera beaucoup plus aisé quand j'auray obtenu de toy un entiers discours de toute la manière de faire, et les moyens par lesquels tu y es parvenu.

PRACTIQUE

Suyvant ta requeste, sçaches qu'il y a vingt et cinq ans passez qu'il ne me fut monstré une coupe de terre, tournée et esmaillée d'une telle beauté, que deslors j'entray en dispute avec ma propre pensée, en me remémorant plusieurs propos qu'aucuns m'avoient tenus en se mocquant de moy, lors que je peindois les images. Or voyant que l'on commençoit à les délaisser au pays de mon habitation, aussi

que la vitrerie n'avoit pas grande requeste, je vay penser que si j'avois trouvé l'invention de faire des esmaux je pourrois faire des vaisseaux de terre et autre chose de belle ordonnance, parce que Dieu m'avoit donné d'entendre quelque chose de la pourtraiture; et deslors, sans avoir esgard que je n'avois nulle connoissance des terres argileuses, je me mis à chercher les esmaux, comme un homme qui taste en ténébres. Sans avoir entendu de quelles matières se faisoyent lesdits esmaux, je pilois en ces jours là de toutes les matières que je pouvois penser qui pourroyent faire quelque chose, et les ayant pilées et broyées, j'achetois une quantité de pots de terre, et après les avoir mis en pièces, je mettois des matières que j'avois broyées dessus icelles, et les ayant marquées, je mettois en escrit à part les drogues que j'avois mis sus chacunes d'icelles, pour mémoire; puis ayant faict un fourneau à ma fantasie, je mettois cuire lesdites pièces pour voir si mes drogues pourroyent faire quelques couleurs de blanc : car je ne cherchois autre esmail que le blanc : parce que j'avois ouy dire que le blanc estoit le fondement de tous les autres esmaux. Or par ce que je n'avois jamais veu cuire terre, ni ne sçavois à quel degré de feu ledit esmail se devoit fondre, il m'estoit impossible de pouvoir rien faire par ce moyen, ores que mes drogues eussent esté bonnes, par ce qu'aucune fois la chose avoit trop chaufé et autrefois trop peu, et quand lesdites matières estoyent trop peu cuites ou bruslées, je ne pouvois rien juger de la cause pourquoy je ne faisois rien de bon, mais en donnois le blasme aux matières, combien que quelque fois la chose se fust peut estre trouvé bonne, ou pour le moins j'eusse trouvé quelque indice pour parvenir à mon intention, si j'eusse peu faire le feu selon que les matières les requéroyent. Mais encores en ce faisant je commettois une faute plus lourde que la susdite : car en mettant les pièces de mes espreuves dedans le fourneau, je les arran-

geois sans considération; de sorte que les matières eussent esté les meilleures du monde et le feu le mieux à propos, il étoit impossible de rien faire de bon. Or m'estant ainsi abuzé plusieurs fois, avec grand frais et labeurs, j'estois tous les jours à piler et broyer nouvelles matières et construire nouveaux fourneaux, avec grande despence d'argent et consommation de bois et de temps.

Quand j'eus bastelé plusieurs années ainsi imprudemment, avec tristesse et soupirs, à cause que je ne pouvois parvenir a rien de mon intention, et me souvenant de la despense perduë, je m'avisay pour obvier à si grande despence d'envoyer les drogues que je voulois approuver à quelque fourneau de potier; et ayant conclud en mon esprit telle chose, j'achetay de rechef plusieurs vaisseaux de terre, et les ayant rompus en pièces, comme de coustume, j'en couvray trois ou quatre cent pièces d'esmail, et les envoyay en une poterie distante d'une lieue et demie de ma demeurance, avec requeste envers les potiers qu'il leur pleust permettre cuire lesdittes espreuves dedans aucuns de leurs vaisseaux : ce qu'ils faisoyent volontiers; mais quand ils avoyent cuit leur fournée et qu'ils venoyent à tirer mes espreuves, je n'en recevois que honte et perte, par ce qu'il ne se trouvoit rien de bon, à cause que le feu desdits potiers n'estoit assez chaut, aussi que mes espreuves n'estoyent enfournées au devoir requis et selon la science; et parce que je n'avois connoissance de la cause pourquoy mes espreuves ne s'estoyent bien trouvées, je mettois (comme j'ay dit cy-dessus) le blasme sus les matières · de rechef je faisois nombre de compositions nouvelles, et les envoyay aux mesmes potiers, pour en user comme dessus : ainsi fis-je par plusieurs fois, tousjours avec grands frais, perte de temps, confusion et tristesse.

Quand je vis que je ne pouvois par ce moyen rien faire de mon intention, je pris relasche quelque temps, m'occu-

pant à mon art de peinture et de vitrerie, et me mis comme en non chaloir de plus chercher les secrets des esmaux ; quelques jours après survindrent certains commissaires, députez par le roy, pour ériger la gabelle au pays de Xaintonge, lesquels m'appelèrent pour figurer les isles et pays circonvoisins de tous les marez salans dudit pays. Or après que ladite commission fut parachevée et que je me trouvay muny d'un peu d'argent, je reprins encores l'affection de poursuyvre à la suite desdits esmaux, et voyant que je n'avois peu rien faire dans mes fourneaux ni à ceux des potiers susdits, je rompi environ trois douzaines de pots de terre tous neufs, et ayant broyé grande quantité de diverses matières, je couvray tous les lopins desdits pots desdites drogues couchées avec le pinceau : mais il te faut entendre que de deux ou trois cents pièces, il n'y en avoit que trois de chascune composition : ayant ce fait, je prins toutes ces pièces et les portay à une verrerie, afin de voir si mes matières et compositions se pourroyent trouver bonnes aux fours desdites verreries. Or d'autant que leurs fourneaux sont plus chauds que ceux des potiers, ayant mis toutes mes espreuves dans lesdits fourneaux, le lendemain que je les fis tirer, j'apperceus partie de mes compositions qui avoyent commencé à fondre, qui fut cause que je fus encores d'avantage encouragé de chercher l'esmail blanc, pour lequel j'avois tant travaillé.

Touchant des autres couleurs je ne m'en mettois aucunement en peine ; ce peu d'apparence que je trouvay lors, me fit travailler pour chercher ledit blanc deux ans outre le temps susdit, durant lesquels deux ans je ne faisois qu'aller et venir aux verreries prochaines, tendant aux fins de parvenir à mon intention. Dieu voulut qu'ainsi que je commençois à perdre courage, et que pour le dernier coup je m'estois transporté à une verrerie, ayant avec moy un homme chargé de plus de trois cents sortes d'espreuves, il

se trouva une desdites espreuves qui fut fondue dedans quatre heures après avoir esté mise au fourneau, laquelle espreuve se trouva blanche et polie de sorte qu'elle me causa une joye telle que je pensois estre devenu nouvelle créature : Et pensois deslors avoir une perfection entière de l'esmail blanc : mais je fus fort esloingné de ma pensée : ceste espreuve estoit fort heureuse d'une part, mais bien mal-heureuse de l'autre, heureuse en ce qu'elle me donna entrée à ce que je suis parvenu et mal-heureuse en ce qu'elle n'estoit mise en doze ou mesure requise ; je fus si grand beste en ces jours là, que soudain que j'eus fait ledit blanc qui estoit singulièrement beau, je me mis à faire des vaisseaux de terre, combien que jamais je n'eusse conneu terre, et ayant employé l'espace de sept ou huit mois à faire lesdits vaisseaux, je me prins à ériger un fourneau semblable à ceux des verriers, lequel je bastis avec un labeur indicible : car il falloit que je maçonnasse tout seul, que je détrempasse mon mortier, que je tirasse l'eau pour la destrempe d'iceluy, aussi me falloit moy-mesme aller quérir la brique sur mon dos, à cause que je n'avois nul moyen d'entretenir un seul homme pour m'ayder en cest affaire. Je fis cuire mes vaisseaux en première cuisson : mais quand ce fut à la seconde cuisson, je receus des tristesses et labeurs tels que nul homme ne voudroit croire. Car en lieu de me reposer de mes labeurs passez, il me fallut travailler l'espace de plus d'un mois, nuit et jour, pour broyer les matières desquelles j'avois fait ce beau blanc au fourneau des verriers ; et quand j'eus broyé lesdites matières j'en couvray les vaisseaux que j'avois faits : ce fait, je mis le feu dans mon fourneau par deux gueules, ainsi que j'avois veu faire ausdits verriers, je mis aussi mes vaisseaux dans ledit fourneau pour cuider faire fondre les esmaux que j'avois mis dessus : mais c'estoit une chose mal-heureuse pour moy : car combien que je fusse six jours et six nuits devant

ledit fourneau sans cesser de brusler bois par les deux gueules, il ne fut possible de pouvoir faire fondre ledit esmail, et j'estois comme un homme désespéré ; et combien que je fusse tout estourdi du travail, je me vay adviser que dans mon esmail il y avoit trop peu de la matière qui devoit faire fondre les autres, ce que voyant, je me prins a piler et broyer ladite matière, sans toutesfois laisser refroidir mon fourneau, par ainsi j'avois double peine, piler, broyer et chaufer ledit fourneau. Quand j'eus ainsi composé mon esmail, je fus contraint d'aller encores acheter des pots, afin desprouver ledit esmail : d'autant que j'avois perdu tous les vaisseaux que j'avois faits : et ayant couvert lesdites pièces dudit esmail, je les mis dans le fourneau, continuant toujours le feu en sa grandeur : mais sur cela il me survint un autre malheur, lequel me donna grânde fascherie, qui est que le bois m'ayant failli, je fus contraint brusler les estapes qui soustenoyent les tailles de mon jardin, lesquelles estant bruslées, je fus contraint brusler les tables et plancher de la maison, afin de faire fondre la seconde composition. J'estois en une telle angoisse que je ne sçaurois dire : car j'estois tout tari et desséché à cause du labeur et de la chaleur du fourneau ; il y avoit plus d'un mois que ma chemise n'avoit seiché sur moy, encores pour me consoler on se moquoit de moy, et mesme ceux qui me devoient secourir, alloient crier par la ville que je faisois brusler le plancher : et par tel moyen l'on me faisoit perdre mon crédit, et m'estimoit-on estre fol.

Les autres disoient que je cherchois à faire la fausse monnoye, qui estoit un mal qui me faisoit seicher sur les pieds ; et m'en allois par les ruës tout baissé, comme un homme honteux : j'estois endetté en plusieurs lieux, et avois ordinairement deux enfans aux nourrices, ne pouvant payer leurs salaires ; personne ne me secouroit : mais au contraire ils se mocquoyent de moy, en disant : il luy appar-

tient bien de mourir de faim, parce qu'il délaisse son mestier. Toutes ces nouvelles venoyent à mes aureilles quand je passois par la ruë: toutesfois il me resta encores quelque espérance, qui m'accourageoit et soustenoit, d'autant que les dernières espreuves s'estoyent assez bien portées, et deslors en pensois sçavoir assez pour pouvoir gaigner ma vie, combien que j'en fusse fort esloigné (comme tu entendras ci-après), et ne dois trouver mauvais si j'en fais un peu long discours, afin de te rendre plus attentif à ce qui te pourra servir.

Quand je me fus reposé un peu de temps avec regrets de ce que nul n'avoit pitié de moy, je dis à mon âme, qu'est-ce qui te triste, puis que tu as trouvé ce que tu cherchois? travaille à présent et tu rendras honteux tes détracteurs : mais mon esprit disoit d'autre part, tu n'as rien de quoy poursuyvre ton affaire ; comment pourras-tu nourrir ta famille et acheter les choses requises pour passer le temps de quatre ou cinq mois qu'il faut auparavant que tu puisses jouir de ton labeur ? Or ainsi que j'estois en telle tristesse et débat d'esprit, l'espérance me donna un peu de courage, et ayant considéré que je serois beaucoup long pour faire une fournée toute de ma main ; pour abréger et gagner le temps et pour plus soudain faire apparoir le secret que j'avois trouvé dudit esmail blanc, je prins un potier commun et luy donnay certains pourtraits, afin qu'il me fist des vaisseaux selon mon ordonnance, et tandis qu'il faisoit ces choses je m'occupois à quelques médailles ; mais c'estoit une chose pitoyable : car j'estois contraint nourrir ledit potier en une taverne à crédit : parce que je n'avois nul moyen en ma maison. Quand nous eusmes travaillé l'espace de six mois, et qu'il falloit cuire la besogne faite, il fallut faire un fourneau et donner congé au potier, auquel par faute d'argent je fus contraint donner de mes vestemens pour son salaire. Or, parce que je n'avois point

d'estoffes pour ériger mon fourneau, je me prins à deffaire celuy que j'avois fait à la mode des verriers, afin de me servir des estoffes de la despouille d'iceluy. Or, par ce que ledit four avoit si fort chaufé l'espace de six jours et nuits, le mortier et la brique dudit four s'estoient liquifiés et vitrifiés de telle sorte, qu'en desmaçonnant j'eus les doigts coupez et incisez en tant d'endroits que je fus contraint manger mon potage ayant les doigts envelopez de drapeau. Quand j'eus deffait ledit fourneau, il fallut ériger l'autre qui ne fut pas sans grand peine : d'autant qu'il me falloit aller quérir l'eau, le mortier et la pierre, sans aucun ayde et sans aucun repos. Ce fait, je fis cuire l'œuvre susdite en première cuisson, et puis par emprunt ou autrement je trouvay moyen d'avoir des estoffes pour faire des esmaux, pour couvrir ladite besogne, s'estant bien portée en première cuisson : mais quand j'eus acheté lesdites estoffes, il me survint un labeur qui me cuida faire rendre l'esprit. Car après que par plusieurs jours je me fus lassé à piler et calciner mes matières, il me les convint broyer sans aucune aide, à un moulin à bras, auquel il falloit ordinairement deux puissans hommes pour le virer : le désir que j'avois de parvenir a mon entreprinse, me faisoit faire des choses que j'eusse estimé impossibles. Quand lesdites couleurs furent broyées, je couvris tous mes vaisseaux et médailles dudit esmail, puis ayant le tout mis et arrangé dedans le fourneau, je commençay a faire du feu, pensant retirer de ma fournée trois ou quatre cents livres, et continuay ledit feu jusques à ce que j'eus quelque indice et espérance que mes esmaux fussent fondus et que ma fournée se portoit bien. Le lendemain quand je vins à tirer mon œuvre, ayant premièrement osté le feu, mes tristesses et douleurs furent augmentées si abondamment que je perdis toute contenance. Car combien que mes esmaux fussent bons et ma besongne bonne néantmoins deux accidents es-

estoyent survenus à ladite fournée, lesquels avoient tout gasté : et afin que tu t'en donnes de garde je te diray quels y sont : aussi après ceux-là je t'en diray un nombre d'autres, afin que mon malheur te serve de bon-heur, et que ma perte te serve de gain. C'est parce que le mortier dequoy j'avois massonné mon four, estoit plain de cailloux, lesquels sentant la véhémence du feu (lors que mes esmaux se commençoient à liquifier) se crevèrent en plusieurs pièces, faisans plusieurs pets et tonnerres dans ledit four. Or ainsi que les esclats desdits cailloux sautoient contre ma besongne, l'esmail qui estoit desjà liquifié et rendu en matière glueuse, print lesdits cailloux, et se les attacha par toutes les parties de mes vaisseaux et médailles, qui sans cela se fussent trouvez beaux. Ainsi, connoissant que mon fourneau estoit assez chaut, je le laissay refroidir jusques au lendemain; lors je fus si marri que je ne te sçaurois dire, et non sans cause : car ma fournée me coutoit plus de six vingts escus. J'avois emprunté le bois et les estoffes, et avois emprunté partie de ma nourriture en faisant laditte besongne. J'avois tenu en espérance mes créditeurs qu'ils seroyent payez de l'argent qui proviendroit des pièces de ladite fournée, qui fut cause que plusieurs accoururent dès le matin quand je commençois à désenfourner. Dont par ce moyen furent redoublées mes tristesses; d'autant qu'en tirant laditte besongne je ne recevois que honte et confusion. Car toutes mes pièces estoyent semées de petits morceaux de cailloux, qui estoyent si bien attachez autour desdits vaisseaux et liez avec l'esmail, que quand on passoit les mains par dessus, lesdits cailloux coupoyent comme rasoir; et combien que la besongne fust par ce moyen perdue, toutesfois aucuns en vouloient acheter à vil pris : mais parce que ce eut esté un descriement et rabaissement de mon honneur, je mis en pièces entièrement le total de ladite fournée et me couchay de mélancolie, non sans cause, car je n'avois plus de

moyen de subvenir à ma famille ; je n'avois en ma maison que reproches : en lieu de me consoler l'on me donnoit des malédictions : mes voisins qui avoyent entendu cest affaire disoyent que je n'estois qu'un fol, et que j'eusse eu plus de huit francs de la besongne que j'avois rompuë, et estoyent toutes ces nouvelles jointes avec mes douleurs.

Quand j'eus demeuré quelque temps au lit, et que j'eus considéré en moy mesme qu'un homme qui seroit tombé en un fossé, son devoir seroit de tascher à se relever en cas pareil, je me mis à faire quelques peintures, et par plusieurs moyens je prins peine de recouvrer un peu d'argent ; puis je disois en moy-mesme que toutes mes pertes et hazards estoyent passez, et qu'il n'y avoit rien plus qui me peust empescher que je ne fisse de bonnes pièces : et me prins (comme au paravant) à travailler audit art. Mais en cuisant une autre fournée, il survint un accident duquel je ne me doutois pas : car la véhémence de la flambe du feu avoit porté quantité de cendres contre mes pièces, de sorte que par tous les endroits ou ladite cendre avoit touché, mes vaisseaux estoyent rudes et mal polis, à cause que l'esmail, estant liquifié, s'estoit joint avec lesdites cendres : nonobstant toutes ces pertes je demeuray en espérance de me remonter par le moyen dudit art : car je fis faire grand nombre de lanternes de terre à certains potiers pour enfermer mes vaisseaux quand je les mettois au four : afin que par le moyen desdites lanternes mes vaisseaux fussent garentis de la cendre. L'invention se trouva bonne, et m'a servi jusques aujourd'hui : mais ayant obvié au hazard de la cendre, il me survint d'autres fautes et accidens tels que, quand j'avois fait une fournée, elle se trouvoit trop cuitte, et aucune fois trop peu, et tout perdu par ce moyen. J'estois si nouveau que je ne pouvois discerner du trop ou du peu ; aucunefois ma besongne estoit cuitte sur le devant et point cuitte à la partie de derrière : l'autre après que je voulois obvier à tel

accident, je faisois brusler le derrière, et le devant n'estoit point cuit : aucunefois il estoit cuit à dextre et bruslé à senestre : aucunefois mes esmaux estoyent mis trop clairs, et autrefois trop espais : qui me causoit de grandes pertes : aucunefois que j'avois dedans le four diverses couleurs d'esmaux, les uns estoyent bruslez premier que les autres fussent fondus. Bref j'ai ainsi bastelé l'espace de quinze ou seize ans ; quand j'avois appris à me donner garde d'un danger, il m'en survenoit un autre, lequel je n'eusse jamais pensé. Durant ces temps là je fis plusieurs fourneaux lesquels m'engendroient de grandes pertes auparavant que j'eusse connoissance du moyen pour les eschauffer également : enfin je trouvay moyen de faire quelques vaisseaux de divers esmaux entremeslez en manière de jaspe : cela m'a nourri quelques ans ; mais en me nourrissant de ces choses, je cherchois tousjours à passer plus outre avecques frais et mises, comme tu sçais que je fais encores à présent. Quand j'eus inventé le moyen de faire des pièces rustiques, je fus en plus grande peine et en plus d'ennuy qu'auparavant. Car ayant fait un certain nombre de bassins rustiques et les ayant fait cuire, mes esmaux se trouvoyent les uns beaux et bien fonduz, autres mal fonduz, autres estoient brulez, à cause qu'ils estoient composez de diverses matières qui estoient fusibles à divers degrez ; le verd des lézards estoit bruslé premier que la couleur des serpens fut fonduë, aussi la couleur des serpens, escrevices, tortues et cancres estoit fondue auparavant que le blanc eut reçeu aucune beauté. Toutes ces fautes m'ont causé un tel labeur et tristesse d'esprit, qu'auparavant que j'aye eu rendu mes esmaux fusibles à un mesme degré de feu, j'ay cuidé entrer jusques à la porte du sépulchre : aussi en me travaillant à tels affaires je me suis trouvé l'espace de plus de dix ans si fort escoulé en ma personne, qu'il n'y avoit aucune forme ni apparence de bosse aux bras ni aux jambes : ains es-

toyent mesdites jambes toutes d'une venue : de sorte que les liens de quoy j'attachois mes bas de chausses estoyent, soudain que je cheminois, sur les talons avec le résidu de mes chausses. Je m'allois souvent pourmener dans la prairie de Xaintes, en considérant mes misères et ennuys. Et sur toutes choses de ce qu'en ma maison mesme je ne pouvois avoir nulle patience, ni faire rien qui fut trouvé bon. J'estois méprisé et mocqué de tous : toutefois je faisois toujours quelques vaisseaux de couleurs diverses, qui me nourrissoient tellement quellement : mais en ce faisant, la diversité des terres desquelles je cuidois m'avancer, me porta plus de dommage en peu de temps que tous les accidents du paravant. Car ayant fait plusieurs vaisseaux de diverses terres, les unes estoyent bruslées devant que les autres fussent cuittes : aucunes recevoyent l'esmail et se trouvoyent fort aptes pour cest affaire : les autres me décevoyent en toutes mes entreprinses. Or parce que mes esmaux ne venoyent bien en une mesme chose, j'estois deceu par plusieurs fois : dont je recevois tousjours ennuis et tristesse. Toutesfois l'espérance que j'avois, me faisoit procéder en mon affaire si virilement que plusieurs fois pour entretenir les personnes qui me venoyent voir, je faisois mes efforts de rire, combien que intérieurement je fusse bien triste.

Je poursuyviz mon affaire de telle sorte que je recevois beaucoup d'argent d'une partie de ma besogne, qui se trouvoit bien : mais il me survint une autre affliction conquatenée avec les susdites, qui est que la chaleur, la gelée, les vents, pluyes et gouttières me gastoyent la plus grande part de mon œuvre, au paravant qu'elle fut cuitte ; tellement qu'il me fallut emprunter charpenterie, lattes, tuilles et cloux pour m'accommoder. Or bien souvent n'ayant point dequoy bastir, j'estois contraint m'accommoder de liarres et autres verdures. Or, ainsi que ma puissance

s'augmentoit, je défaisois ce que j'avois fait, et le bastissois un peu mieux; qui faisoit qu'aucuns artisans, comme chaussetiers, cordonniers, sergens et notaires, un tas de vieilles, tous ceux-cy sans avoir esgard que mon art ne se pouvoit exercer sans grand logis, disoyent que je ne faisois que faire et desfaire et me blasmoyent de ce qui les devoit inciter à pitié, attendu que j'estois contraint d'employer les choses nécessaires à ma nourriture, pour ériger les commoditez requises à mon art. Et qui pis est, le motif desdites mocqueries et persécutions sortoit de ceux de ma maison, lesquels estoyent si esloingnez de raison, qu'ils vouloyent que je fisse la besogne sans outis, chose plus que déraisonnable. Or d'autant plus que la chose estoit déraisonnable, de tant plus l'affiction m'estoit extrême. J'ai esté plusieurs années que n'ayant rien dequoy faire couvrir mes fourneaux, j'estois toutes les nuits à la mercy des pluyes et vents, sans avoir aucuns secours aide ni consolation, sinon des chatshuants qui chantoyent d'un costé et les chiens qui hurloyent de l'autre; parfois il se levoit des vents et tempestes qui souffloyent de telle sorte le dessus et le dessouz de mes fourneaux, que j'estois contraint quitter là tout, avec perte de mon labeur; et me suis trouvé plusieurs fois qu'ayant tout quitté, n'ayant rien de sec sur moy, à cause des pluyes qui estoyent tombées, je m'en allois coucher à la minuit ou au point du jour, accoustré de telle sorte comme un homme que l'on auroit trainé partous les bourbiers de la ville; et en m'en allant ainsi retirer, j'allois bricollant sans chandelle, et tombant d'un costé et d'autre, comme un homme qui seroit yvre de vin, rempli de grandes tristesses : d'autant qu'après avoir longuement travaillé je voyois mon labeur perdu. Or en me retirant ainsi soüillé et trempé, je trouvois en ma chambre une seconde persécution pire que la première, qui me fait à présent esmerveiller que je ne suis consumé de tristesse.

THÉORIQUE

Pourquoy me cherches-tu une si longue chanson? c'est plutost pour me destourner de mon intention, que non pas pour m'en approcher; tu m'as bien fait cy-dessus de beaux discours touchant les fautes qui surviennent en l'art de terre, mais cela ne me sert que d'espouvantement: car des esmaux tu ne m'en as encore rien dit.

PRACTIQUE

Les esmaux dequoy je fais ma besongne sont faits d'estaing, de plomb, de fer, d'acier, d'antimoine, de saphre, de cuivre, d'arène, de salicort, de cendre gravelée, de litarge et de pierre de Périgord. Voilà les propres matières desquelles je fais mes esmaux.

THÉORIQUE

Voire, mais ainsi que tu dis tu ne m'apprens rien. Car j'ay entendu cy-devant par tes propos que tu as beaucoup perdu au paravant que d'avoir mis les esmaux en doze, asseurée: parquoy tu sais bien que si tu ne me donnes la doze, je ne sçaurois que faire de sçavoir les matières.

PRACTIQUE

Les fautes que j'ay faites en mettant mes esmaux en doze, m'ont plus apprins que non pas les choses qui se sont bien trouvées: parquoy je suis d'advis que tu travailles pour chercher laditte doze, aussi bien que j'ay fait, autrement tu aurois trop bon marché de la science, et peut estre que ce seroit la cause de te la faire mépriser: car je sçay bien qu'il n'y a gens au monde qui facent bon marché des secrets et des arts, sinon ceux ausquels ils ne coustent guères: mais ceux qui les ont pratiquez à grands frais et labeurs ne les donnent ainsi légèrement.

THÉORIQUE

Tu me fais trouver les choses merveilleusement bonnes : si c'estoit quelque grande science, de laquelle on eut grande nécessité, tu la ferois bien trouver bonne : veu que tu estimes si fort un art méchanique, duquel on se peut passer aisément.

PRACTIQUE

Voilà un propos par lequel je connois à présent que tu es indigne d'entendre rien du secret dudit art : et puis que tu l'appelles art méchanique, tu n'en sçauras plus rien par mon moyen. On sçait bien qu'audit art, il y a quelques parties méchaniques, comme de battre la terre : il y en a aucuns qui font des vaisseaux pour le service ordinaire des cuisines, sans tenir aucune mesures, ils se peuvent appeler méchaniques : mais quant au gouvernement du feu, il ne doit estre comparé à la mesure de méchaniques. Car il faut que tu sçaches que pour bien conduire une fournée de besongne, mesmement quand elle est esmaillée, il faut gouverner le feu par une philosophie si soingneuse qu'il n'y soit bien travaillé, et bien souvent déceu. Quant à la manière de bien enfourner, il y est requis une singulière géométrie.

Item, tu sçais qu'on fait en plusieurs lieux des vaisseaux de terre qui sont conduits par une telle géométrie qu'un grand vaisseau se soustiendra sur un petit pied, mesme la terre estant encores molle ; appelles-tu cela méchanique ? Sçais-tu pas bien que les mesures du compas ne se peuvent appeler méchaniques pour estre trop communes, aussi parce que les ouvriers d'iceux sont pauvres ; toutesfois les arts ausquels sont requis compas, reigles, nombres, poids et mesures ne doyvent estres appelez méchaniques. Et puis qu'ainsi est que tu veux mettre l'art de terre au rang

des méchaniques, et que tu n'estimes guères son utilité, je te veux à présent faire entendre combien elle est plus grande que je ne te sçaurois dire. Considères un peu combien d'arts seroyent inutiles, voire entièrement perdus, sans l'art de terre. Il faudroit que les affineurs d'or et d'argent cessassent, car ils ne sçauroyent rien faire sans fourneaux, ni vaisseaux de terre : d'autant qu'il ne se peut trouver pierre ni autres matières qui puissent servir à fondre les métaux sinon les vaisseaux de terre.

Item, il faudroit que les verriers cessassent : car ils n'ont aucun moyen pour fondre les matières de leurs verres sinon en vaisseaux de terre. Les orfèvres, fondeurs et toute fonderie de quelque sorte et espèce que ce soit, seroit anéanti et ne s'en trouvera aucune qui se puisse passer de terre. Regarde aussi les forges des mareschaux et serruriers, et tu verras que toutes lesdittes forges sont faites de briques : car si elles estoyent de pierres elles seroyent soudain consommées. Regarde tous les fourneaux, tu trouveras qu'ils sont faits de terre, mesme ceux qui travaillent de terre, font tous leurs fourneaux de terre, comme tuiliers, briquetiers et potiers : bref il ne se trouve pierre, ni minéral, ni autre matière qui puisse servir à l'édification d'un fourneau à verres, ou à chaux ou autres susdits, qui puisse durer longuement. Tu vois aussi combien les vaisseaux communs de terre sont utiles à la république, tu vois aussi combien l'utilité de la terre est grande pour les couvertures des maisons : tu sçais bien qu'en beaucoup de pays ils ne sçavent que c'est d'ardoise et n'ont autres couvertures que de tuilles ? combien cuides-tu que l'utilité de la terre soit grande, pour conduires les ruisseaux des fontaines ? on sçait bien que les eaux qui passent par les tuyaux de terre sont beaucoup meilleures et plus saines que celles qui sont conduittes par canaux de plomb. Combien cuides-tu qu'il y a de villes qui sont édifiées de briques, d'autant qu'ils n'ont

pas eu moyen de recouvrer de la pierre ? Combien cuides-tu que nos ancestres ont estimé l'utilité de l'art de terre ? on sçait bien que les Egyptiens et autres nations ont fait construire plusieurs bastiment somptueux, de l'art de terre, il y a eu plusieurs Empereurs et Rois qui ont fait édifier de grandes piramides de terre, afin de perpétuer leurs mémoires, et aucuns d'eux ont ce fait craignants que leurs piramides fussent ruinées par le feu, si elles eussent esté de pierre. Or sçachans que le feu ne peut rien contre les bastiments de terre cuite, ils les faisoyent édifier de briques, tesmoings les enfans d'Israel, lesquels ont esté merveilleusement opprimez en faisant les briques desdits bastimens. Si je voulois mettre par escrit toutes les utilitez de l'art de terre, je n'aurois jamais fait : parquoi je te laisse à penser en toy mesme le surplus de son utilité. Quand à son estime, si elle est aujourd'huy mesprisée, ce n'a pas esté de tous temps. Les historiens nous certifient que quand l'art de terre fut inventé, les vaisseaux de marbre, d'alebastre, cassidoine et de jaspe furent mis en mespris : mesmes que plusieurs vaisseaux de terre ont esté consacrez pour le service des temples.

POUR TROUVER ET CONNOISTRE LA TERRE NOMMÉE MARNE

DE LAQUELLE L'ON FUME LES CHAMPS INFERTILES, ÈS PAYS ET RÉGIONS OU ELLE EST CONNUE : CHOSE DE GRAND POIDS ET NÉCESSAIRE A TOUS CEUX QUI POSSÈDENT HÉRITAGES.

THÉORIQUE

Il me souvient avoir veu un petit traité que tu fis imprimer durant les premiers troubles, auquel sont contenus

plusieurs secrets naturels, et mesme de l'agriculture : toutesfois combien que tu ayes amplement parlé des fumiers, si est ce que tu n'as rien dit de la terre qui s'appelle marne : bien sçay-je que tu as promis par ton livre de regarder s'il s'en pourroit trouver en Xaintonge et autres lieux où ladite terre est encore inconnuë. Je me suis enquis plusieurs fois si tu aurois composé quelque autre livre où tu eusses parlé de ladite terre : mais je n'en ay rien trouvé : parquoy si tu en as quelque intelligence ou connoissance d'icelle, ne me le cèle point : ce ne seroit pas bien fait à toy d'ensevelir un secret utile à la république.

PRACTIQUE

A la vérité je promis par mon livre que tu dis, de chercher de la marne au pays de Xaintonge, par ce que pour lors j'estois habitant audit pays et y pensois finir mes jours; et par ce que audit pays n'est aucune nouvelle de ladite marne, et que j'en avois veu au pays d'Armaignac, j'eusse esté bien aise de laisser quelque profit ou faire quelque service au pays de mon habitation : et pour ces causes, me suis efforcé d'avoir ample connoissance de ladite terre : toutesfois quand elle seroit conneuë ou commune aux autres pays comme elle est en la Brye et Champagne, je n'en daignerois parler : parce que les laboureurs qui la mettent en œuvre ne se soucient point d'entendre la cause pourquoy elle rend la terre fertille : et combien que la cause ne requiert point estre entendue de tous, si est ce que les médecins et tous physiciens, philosophes et naturalistes, pourront beaucoup profiter à la lecture des causes et raisons que je te diray en continuant nostre propos.

THÉORIQUE

Je te prie en premier lieu entendre de toy que c'est que marne.

PRACTIQUE

La Marne est communément une terre blanche que l'on tire au dessouz de l'autre terre, et communément l'on fait les fosses pour la tirer en telle forme que l'on fait les puits à tirer les eaux, et au pays où ladite terre est en usage on la boute dans les champs stériles, en la forme et manière que l'on boute les fumiers, premièrement par petites pilles, et puis il la faut dilater par les champs, comme l'on fait les fumiers, et quand les terres stériles sont fumées de ladite terre, c'est assez pour dix ou douze années : aucuns disent qu'en diverses contrées il n'y faut plus rien mettre de trente années. Aucunes desdites marnes se commencent à trouver dés l'entrée de la fosse, et poursuyvent la profondeur un nombre de toises de profond. En d'autres lieux et contrées, il faut creuser plus de quatre ou cinq toises de profond au paravant que trouver le commencement de la marne. Voilà ce que j'ay peu tirer de ceux qui usent communément de la marne. Toutesfois j'ay entendu de quelque personnage que la marne ne profite de guères aux champs la première année qu'elle y est mise, ce que je trouve fort estrange.

THÉORIQUE

Pourquoy est-ce que tu trouves estrange de ce qu'ils disent que la première année que la terre sera marnée elle ne produira rien? si tu avois considéré la cause qui peut actionner la végétation des fruits tu ne trouverois estrange une telle raison : car il n'y a homme en ce monde qui me sçeut faire acroire que la marne puisse aider à la génération, sinon pour cause de la chaleur qui est en elle : comme nous voyons que nulle chose ne peut végéter en hyver, et nulle semence ne germeroit jamais, n'estoit la chaleur procédée d'en haut par la vertu du soleil : combien que le soleil cause la végétation de toutes choses, si est ce que

quand il est trop chaud il deseiche l'humidité, et les végétatifs ne peuvent prendre accroissement : le soleil donc est la vie et quand il est trop véhément est aussi la mort : en cas pareil, la marne est cause de génération germinative ou végétative des plantes, pour cause de la chaleur : mais quand elle est nouvellement tirée il faut croire que sa chaleur est si grande qu'elle brusle les semences. Voilà pourquoy la génération des semences qui seront jettées en la terre la première année ne peut croistre.

PRACTIQUE

A la vérité ta raison est fort grande et fort aisée à faire croire à ceux qui n'ont guères de sentiment des choses naturelles : mais en mon endroit un tel argument ne trouvera jamais lieu.

THÉORIQUE

Je t'en bailleray à présent un autre contre lequel tu ne pourras opposer aucun argument légitime, et quand tu voudrois contredire, le moindre laboureur des Ardennes te rendras confus. Il faut nécessairement que tu me confesses que la pierre cuite dedans les fournaises ardantes, soit réduite en poussière par la véhemence du feu, et que l'humidité desdites pierres s'estant exalée, il n'y demeure plus que le terrestre rempli d'une vertu ignée, et pour ces causes l'on l'appelle chaux : par ce qu'elle est chaude, voire si chaude qu'il est advenu plusieurs fois que ayant apporté desdites pierres dans des maisons sur de la paille, lesdites maisons ont esté bruslées par le mouvement de certaines gouttières d'eaux qui sont cheutes en temps de pluye sur ladite chaux : et tout ainsi que les pierres de ladite chaux sont dissoutes par l'humidité qui leur est présentée quand elles sont tirées du four, semblablement en cas pareil les pierres de marne estant tirées de la fosse se viennent à dis-

soudre et mettre en poussière comme les pierres de chaux. J'ay encores un bel argument et preuve suffisante pour conclure ce que j'ay dit, qui est que d'autant que les terres circonvoisines des bois des Ardennes, sont froides à cause des neiges et froidures dudit pays, les laboureurs de certaines contrées ayant indigence de fiens, se sont advisez de fumer les terres de chaux, en cas pareil et forme que l'on a coustume de les engresser de fumiers : et par tel moyen ils ont rendu les terres fertilles, qui ne produysoient rien auparavant. Puis que la chaux cause un tel bien par sa chaleur (comme ainsi soit que les laboureurs disent que la chaux eschauffe les terres et fait germer les semences), puis-je pas donc par là conclure que la marne ne peut de rien servir aux champs sinon pour cause de sa chaleur ?

PRACTIQUE

Les raisons qui sont bonnes, comme celles que tu dis, seront tousjours receües pour bonnes, moyennant qu'il n'y en ait point de meilleure que les tiennes : et combien que tes arguments ayent grande apparence de vérité, je te vay bailler des raisons plus véritables que les tiennes, et premièrement, quant à ce que tu dis que la terre de marne se dissoult à l'humidité comme la chaux, à ce je responds qu'ainsi font toutes terres, quand elles sont seiches, et singulièrement toutes terres argileuses : et quand à l'autre raison que tu pourrois alléguer, que la marne est aussi blanche comme la chaux, à ce je responds qu'il y a de la marne grise, noire, jaune, par lesquelles couleurs je prouve l'argument objectable.

THÉORIQUE

Je ne sçay quel object tu sçaurois alléguer contre mon dire : car nous sçavons que la cause que le fumier aide à la végétation des semences, est pour cause de sa chaleur, et

si ainsi est du fumier, il est semblable à la marne et à la chaux.

PRACTIQUE

Tu veux donc dire et conclure que le fumier est chaud ?

THÉORIQUE

Et me voudrois tu nier une chose si évidente ? ne sçavons nous pas que l'on fait consommer et réduire les lames de plomb en ceruse dedans les fumiers, à cause de la grande chaleur ? ne sçait-on pas bien que plusieurs teintures de soye se font dedans les fumiers chauds ? ne sçait-on pas bien que plusieurs alchimistes se servent de fumiers chauds, pour mettre couver les œufs de leurs essences ? il n'y a pas jusques aux pourceaux qui ne rendent tesmoignage de la chaleur des fumiers ? car bien souvent les fumiers leur servent de poilles ou estuves pour s'eschauffer.

PRACTIQUE

Tout cela est fort mal entendu, et ne fait rien contre moy. Nous sçavons bien que quand le foin et la paille sont humectez par les eaux, ils se putrifient, et en se putrifiant, la putréfaction cause une grande chaleur és pailles et foins, jusques à ce que la dissolution de l'essence radicalle soit accomplie, et ce fait, le fumier n'a plus de chaleur. Nous sçavons aussi que les pierres de chaux cuites, engendrent un feu, lequel feu dure en elle jusques à ce qu'elle se soit crevée et pulverisée, et après la chaleur n'y est plus ; nous sçavons aussi que l'eau bouillante est chaude tandis qu'elle est esmeüe ou touchée par le feu, mais après, estant reposée hors du feu, elle est plus subjette à la gelée que non pas l'eau qui n'aura point chauffé. Nous sçavons aussi que une playe ou concussion, qui par accident avenu, engendrera apostume à la partie offensée, sera plus chaude que de

coustume, à cause de l'accident et de la putréfaction qui se fait, comme je t'ay dit de la paille ou foin, qui s'eschauffe par accident de putréfaction, et non que la chaleur y soit tousjours. Nous sçavons aussi que deux cailloux ou autres matières dures engendreront (quand elles seront frappées l'une contre l'autre) des bluettes ou estincelles de feu : ce n'est pas pourtant à dire que les cailloux soyent chauds : mais c'est ce que je di que les accidens engendrent des chaleurs extraordinaires : parquoy faut conclure qu'il y a quelque cause autre qui fait germer les semences. Quand j'ay contemplé de bien près la terre appellée marne, j'ay trouvé que ce n'estoit autre chose que une sorte de terre argileuse, et si ainsi est, c'est le contraire des raisons que tu as amenées : car nous tenons pour certain que la terre argileuse est froide et seiche, comme tu peux avoir entendu en parlant des métaux et minéraux, en te prouvant que en plusieurs terres argileuses se trouvent des marcassites, mesme du bois métallisé et pétrifié ; et si la terre de marne estoit chaude, la terre d'argile le seroit aussi, et tout ce que j'aurois escrit en parlant des terres, pierres et métaux, seroit faux. Faut commencer donc par ce bout et en fin conclure que la terre de marne est une espèce d'argile, laquelle ayant demeuré plusieurs années à l'injure du temps, elle se seroit refroidie ou gelée, voire dés la première gelée : et ores qu'elle auroit esté chaude en la matrice de la terre elle ne pourroit servir à eschauffer la terre une seule année. Autant en di-je du fumier et de la chaux, il est aisé à conclure puisque la terre est ameilleurée par la marne l'espace de dix ou trente ans, que cela n'est pas causé de chaleur qui soit en elle : car en tirant la dite marne en plusieurs lieux, il s'en trouve qui ne se peut dissoudre à l'injure du temps, ni par les pluyes, jusques à ce que la gelée y ayant besongné, laquelle gelée trouvant les pierres de marne dures comme craye, les fera dissoudre et réduire en poussière, comme

ainsi soit que cela avienne souvent és pierres tendres, lesquelles pierres on appelle jolices, desquelles j'ay parlé cy-dessus; et pour faire fin à toutes disputes, je te dis que la marne estoit une terre au paravant qu'estre marne, que terre argileuse et commencement de pierre de craye a esté premièrement marne, et te di encores que la craye qui est encores en la matrice de la terre deviendra pierre blanche, et te di encores autre chose qui te faschera plus de croire, qu'en quelque part qu'il y ait des pierres sujettes à calcination, elles ont esté marne auparavant qu'estre pierres: car autrement estans calcinées elles ne pourroyent meilleurer les champs stériles.

THÉORIQUE

Je ne vis jamais homme plus opiniatre en ses opinions que toy; cuides-tu trouver des hommes si fols qui veulent croire les propos que tu as mis en avant? tu en trouveras bon nombre qui s'en mocqueront et t'estimeront destitué de toute raison : de ma part je me suis déliberé de ne rien croire de ce que tu dis si tu ne me donnes preuves aisées et intelligibles, par lesquelles tu me face croire qu'il y a quelque cause qui ayde à la végétation des semences, autre que la chaleur qui est en la chaux, marne et fumiers. Car, comme je t'ay dit, puis que la marne ne profite guères aux champs la première année, c'est signe comme j'ay dit que la trop grand chaleur qui est en elle empesche son action.

PRACTIQUE

Tu t'abuses et n'entens pas ce que tu dis, car ce n'est pas une chose ordinaire, ni en tous lieux, que la marne fait mieux son devoir la seconde année et autres suyvantes que la première : mais en cest endroit il te faut noter un point singulier et de grand poids, lequel tu peux avoir entendu par le propos subséquent, qui est que la marne se réduit

en craye ou autre pierre par une longue décoction, et quand une marne commence à passer sa décoction, elle s'endurcit en telle sorte que les pluyes ne la peuvent dissoudre au devoir requis, ains demeure aux champs par petits morceaux sans se liquifier parmi la terre, et advient par ces causes qu'elle ne peut donner saveur en la terre jusques à ce qu'elle soit disoute et liquifiée, et d'autant que cela ne se peut faire si soudain de la première année, les gelées auront causé quelque temps après la dissolution de ladite marne, qui est jà commencée à putrifier, et estant ainsi disoute et liquifiée, elle aidera à la génération des semences qui luy seront présentées. Voilà un point que tu dois tenir et garder comme chose certaine : cela est fort aisé à connoistre au pays de Valois, Brie et Champagne, auquel pays se trouve de ladite marne abondamment, et encores plus abondamment de la craye, qui autrefois a esté marne et s'est réduite en pierre de craye par sa longue décoction. Tu peux avoir entendu une partie de ces raisons en mon traité des pierres.

THÉORIQUE

Et je te demande, si ainsi est que tu dis que la terre de craye estoit premièrement marne, la craye pourroit donc servir de marne moyennant qu'elle fut bien pulvérisée ; car s'il est ainsi que tu dis, la mesme vertu qui estoit en la marne est encores en la craye.

PRACTIQUE

Tu as fort bien jugé, mais la craye estant lapifiée ne se pourroit dissoudre, et ce ne seroit pas assez de la mettre en poussière, aussi qu'elle cousteroit trop à pulveriser, et pour vray si les gelées la pouvoient dissoudre elle serviroit de marne : et pour le tesmoignage de ce que je dis, je te renvoiray à ce que j'ay dit ci-dessus, que la pierre de chaux

estant dissoute par le feu sert de marner ou fumer les terres. Voudrois-tu un plus beau tesmoignage, il te faut encores passer outre et regarder à la cause de la différence des couleurs, qui sont aux marnes. La cause des marnes blanches, procède de sa longue décoction, quand est des noires, il y peut avoir plusieurs causes, dont la principale est, qu'il n'y a pas long temps que les matières sont commencées à congeler, et telles marnes sont de plus aisées dissolution : ils peuvent aussi avoir de quelques bois pourry ou minéralles qui peuvent avoir taint en noir les matières. Quant est des jaunes, les mines de fer, de plomb, d'argent et d'antimoine, tous ces minéraux peuvent teindre les marnes en jaune : voilà pourquoy il s'en trouve de couleurs diverses.

THÉORIQUE

Et puis que tu dis que la chaleur de la marne, des fumiers et de la chaux, n'est pas la cause actionale des végétations séminales, donne-moy donc à entendre par quelle vertu la marne pourroit actionner ces terres infertilles.

PRACTIQUE

Quand je t'ay dit qu'il ne falloit pas attribuer à la chaleur de la marne la vertu générative, je n'ay pas voulu pour cela destituer totalement la marne de la chaleur : mais j'ay voulu par là destruire la folle opinion de ceux qui veulent attribuer le total à la chaleur : je dis le total intérieurement et extérieurement. L'on sçait bien que le sel est chaud intérieurement, et pour ces causes l'on dit qu'il ayde à la génération génitale : et toutesfois en temps de froidures tu trouveras le sel autant froid que de l'eau ou des pierres, il faut conclure donc, que sa chaleur ne peut actionner si elle n'est esmuë par une contre-chaleur, sçavoir est en ce qui consiste le fait séminal, il faut donc philosopher plus

loing et regarder à la cause essentielle, esmouvante et opérante en ce fait icy, et l'on trouvera quelque chose de caché que les hommes ne peuvent entendre.

THÉORIQUE

Je te prie, si tu en as quelque connoissance, ne me faits point languir, mais donne-moy clairement à entendre ce que tu en penses.

PRACTIQUE

Si tu eusses amplement ouvert les aureilles quand tu lisois le subséquent de ce livre, tu eusses aisément entendu ce qui en est : car je t'ay dit cy-devant qu'il y avoit un élément cinquiesme, lequel les philosophes n'ont jamais conneu ; et ce cinquiesme élément est une eau générative, claire ou candide, subtile, entremeslée parmi les autres eaux indistinguibles, laquelle eau estant apportée avec les eaux communes, elle s'endurcist et se congèle avec les choses qui y sont entremeslées, et tout ainsi que les eaux communes montent en haut par l'attraction du soleil, soit que ce soit par nuées, éxalations ou vapeurs, si est-ce que l'eau seconde laquelle j'appelle élément cinquiesme, est portée avec les autres : et quand les eaux communes viennent à descendre et découler le long des valées, soit par fleuves, rivières ou sources, ou par pluyes, je dis qu'en quelque sorte qu'elles descendent, en quelque part qu'elles s'arrestent, il se forme quelque chose, et singulièrement par tel moyen les cailloux et pierres et carrières sont formées, chose bien certaine comme tu peux avoir bien entendu en lisant mon discours des pierres : or venons à présent au principal, voyons comment cela se peut faire. Après que tu auras bien entendu qu'il y a une eau générative et l'autre exalative, et comme tu pourras aisément entendre que l'eau congélative est générative, laquelle j'appelle le cinquiesme

élément, que quand elle est remuée par l'eau contenuë en quelque réceptable, ou lieu de repos, elle, estant en tel repos, se viendra à congeler et fera quelque pierre selon la grosseur de la matière qui y sera arrestée, et portera la forme de son giste ; et après qu'elle sera ainsi congelée, l'eau commune quelquefois sera succée par la terre et descendra plus bas ou bien sera exalée et s'en yra en vapeurs és nuées, et laissera là sa compagne, parce qu'elle ne la pourra plus porter. Voilà une sentence qui te doit faire entendre qu'auparavant que la marne fut marne, c'estoit de la terre dedans laquelle les deux eaux sont entrées et ont reposé quelque temps ; et estant en repos, l'eau générative ayant trouvé son repos s'est venuë à congeler et la vaporative a passé outre, ou bien s'est exalée, comme j'ay dit cy-dessus, et la terre où l'eau congélative s'est arrestée a esté endurcie et conséquemment blanchie par l'effect de ladite eau congélative qui a fait un corps avec elle : et de là vient que quand la terre est réduite en marne par l'action de l'eau générative, la terre qui lors est portée aux champs et qui s'appelle marne, ce n'est pas cela qui rend la terre fructueuse, ains est l'eau congélative qui s'est arrestée parmy la terre : laquelle eau estant arrestée à cause comme j'ay dit, endurcit et blanchit la terre, et quand les semences sont jettées sur la terre convertie en marne, elles ne prennent la substance de la terre pour ayder à leur végétation, ains se repaissent de l'eau générative et congélative, que j'appelle le cinquiesme élément, et quand les semences par l'espace de plusieurs années ont attiré l'eau générative, la terre de marne est inutile comme le marcq de quelque décoction qui auroit esté faite, autant en est-il du fumier et de la chaux.

THÉORIQUE

Tu voudrois donc conclure que les semences végétatives

succeroyent ce cinquiesme élément que tu appelles eau générative, comme un homme qui succeroit de l'eau ou du vin par le trou d'une bonde, et laisseroit la lie faire son marq au fond du tonneau ?

PRACTIQUE

Tu dis vray et n'en faut rien douter, mais faut entrer en considération plus subtile, car les semences végétatives ne pourroyent faire attraction de l'eau générative, sans qu'elle fut humectée par les eaux communes, et te faut noter que quand les terres sont humectées par les pluyes ou rosée, ou autrement que les végétatifs prennent de l'eau commune avec la congélative ; laquelle eau commune luy empesche la trop hative congélation, et de là vient que les frouments et autres semences se tiennent verds jusques à leur maturité, et quand ils sont meurs et que le pied laisse son succement et qu'il n'a plus que faire de nourriture, l'eau exalative s'en va et la générative demeure : et comme la décoction des plantes se parfait, la couleur aussi change, comme il fait semblablement és pierres et à toutes espèces de minéraux, comme je t'ay dit en mes autres traitez parlant des minéraux, que toute espèce de fruits changent de couleur en leur maturité, suyvant quoy je t'ay tousjours dit, en parlant de l'élément cinquiesme, que combien que c'est une eau, et parmy les autres eaux que c'est celuy qui soustient pailles et foins, et toutes espèces d'arbres et plantes, mesme les les hommes et les bestes, et t'ay dit mesme que les os de l'homme et de la beste sont endurcis et formez de ceste belle substance générative ; et comme tu vois qu'au commencement la marne est une terre tendre et fluante, et puis de là devient en marne plus dure, et de marne en craye, et de craye en pierre par la vertu de laquelle eau, aussi les os de l'homme et de la beste (qui sont espèce de pierre et cassent quand ils sont secs comme pierre) iceux di-je sont

en eau pareille que dessus. Premièrement fort tendres, comme je t'ay dit de la marne, et puis deviennent durs comme pierre quand ils sont parvenuz à leurs décoction et maturité, et tout ainsi que tu vois que les pierres ou cailloux qui sont générez et formez de ceste eau congélative, endurent le feu et ne se peuvent consommer au feu, ains se vitrifient, tu vois aussi que cest élément génératif duquel je t'ay parlé ne peut estre consommé estant aux pailles et aux foins, car si tu brusle de la paille, du foin ou du bois, toute l'eau commune s'en ira en fumée, mais ceste eau générative qui a soustenu, nourri et a creu le foin et la paille, demeurera aux cendres et ne pourra estre consommée, ains se vitrifiera estant és fournaises ardantes, desquelles cendres l'on pourra faire du verre qui sera transparent et candide, comme l'eau générative estoit auparavant sa congélation ; et si ainsi est des cendres des bois, des pierres qui pour le fait de ceste semence générative, souffrent les effects du feu, aussi tu vois semblablement qu'il n'y a rien qui résiste plus au feu que les os de plusieurs bestes, comme tu as veu plusieurs fois que j'ai fait brusler des os de pied de mouton, et quelque grande chaleur qu'il y eut és fournaises, il n'est possible de les consommer par feu, ni semblablement la coquille des œufs ; qui te doit faire croire que Dieu a mis un ordre en nature en telle sorte, que les os ont attiré et attirent ordinairement plus abondamment de laditte eau générative, que non pas les autres parties ; et comme j'ay dit autre part, ne faut douter qu'il y en ait une bonne partie en la prunelle des yeux, et parce qu'elle est humectée et accompagnée de l'eau exalative, cela empesche que laditte prunelle ne se pétrifie. Nous avons les miroirs et lunettes qui nous rendent tesmoignage qu'il y a quelque affinité envers les yeux, les lunettes et les miroirs, et ne faut croire que nulle chose peut recevoir policement ni servir de miroir ou lunettes, si n'estoit par la

vertu admirable de ce cinquiesme élément, qui lie avec soy les autres matières, et les rend dures, candides et polissables par les efforts que le souverain luy a ordonnés. Autre preuve, cuide-tu que les poissons armez qui sont en la mer et és estans et rivières douces, n'ayent quelque connoissance de l'élément susdit? et comment pourroyent-ils former leurs coquilles, au milieu des eaux, et que la coquille se vient à endurcir et désécher au milieu de l'humidité, s'ils ne sçavoient choisir la matière congélative au meilleur des eaux? tu sçais bien que ces grands poupres et bucines ont leurs coquilles autant dures ou plus que pierre, et toutesfois la matière estoit liquide et à nous inconnuë au paravant que le poisson eut formé sa maison. Il faut pour conclusion venir à ce point comme je prouve au traité des métaux, que le cristal est formé de ladite eau générative au milieu des eaux communes, que ladite semence ou eau générative n'est pas seulement pour servir à la génération des pierres, mais aussi est substance et génération de toutes choses animées et végétatives, selon le cours humain, ensuyvant l'ordre et vertu admirable que Dieu a commandé à nature. Tu as entendu cy-devant qu'il n'y a nulle espèce de pierre qui ne soit candide en sa forme principale, et celles qui sont ténébreuses ne le sont que par accident : parce qu'il y a parmy la matière, de la terre, du sable qui se congèle et endurcit avec elle, et de là vient que la matière qui au paravant estoit candide se trouve obscure ; toutesfois il n'y a pierre si obscure que l'on ne rendit en fin transparente à force de feu, par ce que l'élément principal duquel j'ay tant parlé rend les choses fixes et transparentes, comme il est transparent en son estre : cela ne se peut aisément vérifier, sinon par les practiques, et la théorique ne sçauroit asseurément parler de ces choses. Je t'ay mis toutes ces preuves en avant afin que, si tu as des terres infertiles, tu mettes peine de trouver de la marne en ton

héritage pour fumer les terres stériles, afin qu'elles rendent abondamment des fruits en leur saison, et en ce faisant tu seras un bon père de famille, et comme lumière entre les paresseux, tu serviras de bon exemple, et les voisins mettront peine de suyvre tes traces.

THÉORIQUE

Je te prie me faire ce bien de m'apprendre le moyen de connoistre la marne que tu dis: car si je sçavoy le moyen de la connoistre je ne faudroy de m'employer de toutes mes forces, jusques à tant que je sçeusse s'il seroit possible d'en pouvoir trouver en mon héritage.

PRACTIQUE

Je ne cuide pas que ceux qui premièrement ont meilleuré les terres par la marne, qu'ils l'ayent fait par une théorique imaginative : mais j'ay bien pensé que ceux qui ont trouvé premièrement l'invention, l'ont trouvée sans la chercher, comme plusieurs autres sciences se sont offertes d'elles mesmes, comme tu peux penser que la moullerie peut avoir esté inventée par les pas d'un homme qui marcha les pieds nuz sur un sable fin, ou sur de la terre d'argile, en laquelle terre ou sable l'on verra évidemment la forme touchée, rides, flaches, bosses et concavités de la forme de tout le pied : cela, dis-je est suffisant pour avoir premièrement inventé la moullerie et l'imprimerie, suyvant quoy, il est aisé à croire que quand la marne a esté premièrement connue, ç'à esté par le moyen de quelque fosse ou tranchée, comme ainsi soit qu'en jettant les vuidanges du profond des fosses au dessus du champ circonvoisin, l'on a trouvé que le bled qui estoit semé audit champ, estoit plus gaillart espoix à l'endroit où les vuidanges des fossez avoyent esté jettées ; quoy voyant les propriétaires du champ peuvent avoir prins l'année suyvante de la terre dudit fossé et

l'ayant espandue par toutes les parties du champ, ils ont trouvé que ladite marne estoit autant bonne et meilleure que fumier. La première invention d'avoir trouvé la marne, peut avoir aussi esté trouvée en creusant les puits pour chercher de l'eau, et en quelque lieu est advenu qu'ayant creusé un puits bien profond, l'on a jetté les vuidanges et espandu par toute la terre circonvoisine de la fosse dudit puits, et après que le champ a esté labouré et semé, l'on a trouvé ce qu'on ne cherchoit pas, qui est que les semences jettées és parties du champ couvert des vuidanges du puits, se sont trouvées espoisses, belles et gaillardes. Voilà deux effets qui ont peu advertir les premiers qui ont usé de la marne, et t'ose dire et asseurer que l'un et l'autre sont véritables et peuvent encores servir comme d'invention aux lieux ausquels la marne ne fut onques usitée, et te donneray un argument invincible, qui est que quelquefois la marne se trouve dès le commencement, ou bien près de la superficie de la terre, et descendant tousjours en bas, tirant vers le centre, autre marne ne se peut trouver que premièrement l'on n'ay fait une fosse de quinze ou vingt pieds ; quelquefois plus de vingt-cinq, et ayant trouvé le commencement de ladite marne, il la faut tirer comme si on tiroit l'eau d'un puits avec grand labeur. Voilà pourquoy je t'ay dit et asseùré qu'ayant trouvé la marne par cas fortuit en creusant les puits et fosses, que depuis l'invention estant trouvée l'on a cherché après si avant és pays où elle est usitée et conneue. Il faut donc conclure que la marne ne se peut apprendre à trouver par théorique, non plus que les eaux cachées sans source, et que tout ainsi que les terres argileuses se trouvent quelquefois près la superficie, et quelquesfois les faut chercher profond, semblablement la terre de marne se trouve, comme je t'ay dit cy-dessus. Si tu veux donc trouver de la marne, je te conseilleray retenir l'exemple d'un bon père de famille Normand, lequel ha-

bitant à une paroisse de Normandie, qui prenoit grand peine à cultiver ses terres, et ce néantmoins il estoit contraint toutes les années d'aller acheter du bled hors de la paroisse : car toute ladite paroisse estoit infertile, et ne se trouvoit nul qui cueillist du bled pour sa provision ; et quand il venoit une cherté, et que les hommes de ladite paroisse alloient acheter du bled en la prochaine ville, les autres paroisses les maudissoient, disans qu'ils estoient cause d'enchérir le bled. Il advint que ce bon père de famille que je t'ay dit au commencement s'avança quelque jour de prendre son chapeau plein d'une terre blanche qu'il trouva dedans une fosse, et la porta en quelque endroit d'un champ qu'il avoit semé, et marqua l'endroit où il avoit mis ladite terre, et quand les semences furent accreuës il trouva que le bled estoit espoix, vert et gaillard sans comparaison plus qu'en nul autre partie du champ : quoy voyant le bon homme fuma l'année suyvante tous ses champs de ladite terre, lesquels apportèrent des fruits abondamment; et après que ses voisins et tous les habitans de ladite paroisse furent advertiz d'un tel fait, ils firent diligence de trouver de ladite terre de marne, et ayant fumé leurs champs, ils recueillirent plus abondamment des fruits que nuls d'autres paroisses. Voilà le moyen de chercher de la marne le plus asseuré que je sçaurois penser, et pour mieux te donner le moyen de la chercher et connoistre, je te veux amplement donner à connoistre que la marne n'est autre chose qu'une terre reposée un bien long temps, laquelle a esté tousjours humectée par les eaux qui ont esté retenues en icelle, tellement que toutes les choses pétrifiables qui estoyent en elles se sont réduites en terre fine : laquelle terre estant purifiée de toute ordure corruptible, a retenu en elle l'une des deux eaux, sçavoir est la congélative, et icelle eau congélative ayant fait un corps avec laditte terre, la terre s'est par ce moyen endurcie : non si

fort que la pierre, combien que ce soit un commencement de pierre tirée: mais d'autant qu'elle a esté de sa minière au paravant sa parfaite décoction, elle se dissout en la descente de s pluyes et des gelées, après qu'elle est tirée du lieu de sa formation: et d'autant qu'elle est pierre imparfaite, elle laisse l'eau qui l'avoit congelée au lieu où elle est dissoute et brisée, et l'eau qui la soustenoit est liquifiée dedans le champ et ramassée, succée et recueillie par les semences qui y sont jettées, comme je t'ay dit cy-dessus: mais d'autant que ce propos est de grand poids, j'ay voulu répéter une mesme chose avec exemple plus intelligible, qui est (pour mieux te le faire entendre) qu'un lard, ou la chair d'un porc, ne perdra pas sa forme pour estre salée, et quand elle est dessalée elle demeure encore en sa forme, comme tu vois ordinairement, que dans un pot il y pourra avoir plusieurs pièces de chairs fraisches, parmy lesquelles et au dedans du pot il y aura une pièce de lard, laquelle donnera saveur à toutes les autres qui seront de chair fraische, ainsi que tout le bouillon du pot sera sallé pour le sel qui estoit dedans le lard, toutesfois le lard demeurera en sa forme. Les distillateurs tireront de la canelle la saveur, la senteur et la vertu, sans oster la forme de la canelle: aussi tu peux connoistre par là, que tout ainsi comme le lard n'a pas sallé l'eau du pot par sa vertu, ains pour cause du sel où il avoit reposé, lequel sel a esté extrait du lard par la vertu de l'eau sans oster la forme du lard: aussi les semences tirent à soy la vertu salsitive de la marne, qui est ceste eau générative, et quand toute la vertu salsitive a esté attirée par les semences, la marne n'est rien plus qu'une terre infertile comme l'escorce de la canelle, après que l'essence en a esté tirée. Je te diray encores un secret qui est que jamais le sel ne pourroit conserver la chair de porc, ni la convertir en lard, ni conséquemment les autres chairs, si, premièrement, le sel n'estoit

dissout ; et si le sel ne faisoit que toucher à l'encontre sans se liquifier, il ne pourroit entrer au dedans, ni empescher la putréfaction. Voilà pourquoy tu peux entendre que la marne qui est jà commencée à pétrifier, si elle n'est premièrement dissoute parmi le champ, les semences n'en pourroient rien tirer, non plus que feroit une chair d'un sel qui ne se pourroit dissoudre ou liquifier. Je m'efforce tant que je puis de te faire entendre qu'il n'y a pierre, que si elle se pouvoit dissoudre à la cheute des pluyes ou gelées, qu'elle ne servit de fumier aux champs : parce que toutes pierres sont formées, soustenues et endurcies par le mesme élément cinquiesme, lequel accompagne toutes choses depuis le commencement jusques à la fin ; et faut que plusieurs choses ne craignent ni le feu, ni l'eau, ni aucune injure du temps, tesmoing les terres argileuses lesquelles ont esté causées de son action, et demeurent dedans les eaux sans aucun dommage, et estant formées en vaisseaux ou en briques, elles endurent le feu des fournaises, et mesmes les fournaises en sont construites.

THÉORIQUE

Tu m'as dit cy-dessus beaucoup de raisons, néantmoins je ne suis pas satisfait touchant le moyen le plus expédient pour trouver promptement de ladite terre de marne.

PRACTIQUE

Je ne te puis donner moyen plus expédient que celuy que je voudrois prendre pour moy : si j'en voulois trouver en quelque province où l'invention ne fut encore connue, je voudrois chercher toutes les terrières desquelles les potiers, briquetiers et tuilliers, se servent en leurs œuvres, et de chascune terrière j'en voudrois fumer une portion de mon champ pour voir si la terre seroit ameilleurée, puis je voudrois avoir une tarière bien longue, laquelle tarière

auroit au bout de derrière une douille creuse, en laquelle je planterois un baston, auquel y auroit par l'autre bout un manche au travers en forme de tarière, et ce fait, j'irois par tous les fossez de mon héritage, ausquel je planterois ma tarière jusques à la longueurs de tout le manche, et l'ayant tirée dehors du trou, je regarderois dans la concavité de quelle sorte de terre elle auroit apporté, et l'ayant nettoyée, j'otterois le premier manche et en mettrois un beaucoup plus long, et remetterois la tarière dedans le trou que j'aurois fait premièrement, et percerois la terre plus profond, par le moyen du second manche, et par tel moyen, ayant plusieurs manches de diverses longueurs, l'on pourroit sçavoir quelles sont les terres profondes; et non seulement voudroy-je fouiller dedans les fossez de mes héritages, mais aussi par toutes les parties de mes champs, jusques à ce que j'eusse apporté au bout de ma tarière quelque tesmoignage de ladite marne, et en ayant trouvé quelque apparence, lors je voudrois faire en iceluy endroit une fosse telle comme qui voudrois faire un puits.

THÉORIQUE

Voire mais s'il avoit du rocq au dessoubs de tes terres, comme l'on voit en plusieurs contrées, que toutes les terres sont foncées de rocher ?

PRACTIQUE

A la vérité cela seroit fascheux, toutesfois en plusieurs lieux les pierres sont fort tendres et singulièrement quand elles sont encores en la terre : parquoy me semble que une tarière torcière les perceroit aisément, et après la torcière on pourroit mettre l'autre tarière, et par tel moyen, on pourroit trouver des terres de marne, voire des eaux pour faire puits, laquelle bien souvent pourroit monter plus haut que le lieu où la pointe de la tarière les aura trouvées:

et cela se pourra faire moyennant qu'elles viennent de plus haut que le fond du trou que tu auras fait.

THÉORIQUE

Je trouve fort estrange de ce que tu dis, que si le rocq m'empesche de percer la terre, qu'il faut aussi percer le rocq, et si c'est du rocq que ay-je que faire de le percer, veu que je cherche de la marne ?

PRACTIQUE

Tu as mal entendu, car nous sçavons qu'en plusieurs lieux les terres sont faites par divers bans, et en les fossoyant on trouve quelquesfois un ban de terre, un autre de sable, un autre de pierre et un autre de terre argileuse : et communément les terres sont ainsi faites par bans distinguez. Je ne te donneray qu'un exemple pour te servir de tout ce que je t'en sçaurois jamais dire : regarde les minières des terres argileuses qui sont près de Paris, entre la bourgade d'Auteuil et de Chaliot, et tu verras que pour trouver la terre d'argile il faut premièrement oster une grande espesseur de terre, une autre espesseur de gravier, et puis après on trouve une autre espesseur de rocq, et au dessouz dudit rocq, l'on trouve une grande espesseur de terre d'argile, de laquelle l'on fait toute la tuille de Paris et lieux circonvoisins. Ce n'est pas en ce lieu seulement qu'il convient prendre la terre d'argile au dessous des rochers : mais en plusieurs autres lieux. Si tu as bien retenu le discours du traité des pierres, tu as peu entendre que la terre d'argile estant venue en sa perfection, elle a servi de réceptable pour retenir les eaux congélatives qui ont causé le rocq qui est au dessus.

THÉORIQUE

Nous parlons de trouver la marne, et tu me parles

de la terre d'argile: il me semble que cela vient mal à propos.

PRACTIQUE

Tu l'entens fort mal, je t'ay dit cy-dessus que l'eau congélative n'a pas seulement opéré en la terre pour la réduire en marne, ains a aussi opéré en la terre d'argile et és pierre et bois, voire en toutes choses génératives voire jusques és choses animées : cuides-tu que la semence générative du genre humain et brutal, soit une eau commune et éxalative? Je t'ose dire que tout ainsi comme la semence humaine apporte en soy les os, la chair et toutes les parties distinctes de la forme humaine, aussi en la semence végétative sont comprins les troncs, les branches les feuilles, les fleurs et les fruits, les vertus, les couleurs, les senteurs, et tout cela par un ordre que l'admirable providence de Dieu a commandé; et ne faut que tu trouves estranges que je t'allègue les exemples de la terre argileuse, pour te servir en la marne : car depuis quelque temps j'ay passé par le pays de Valois et Champagne, où j'ay veu plusieurs champs ornez de plusieurs piles de marne, arangées en la forme de pilots de fumier, et comme il pleuvoit sur ladite marne qui estoit par mottes grandes et petites, j'apperceu qu'elles se venoyent à dissoudre à la cheutte des pluyes : lors je prins une de ces mottes, qui estoit là liquéfiée comme paste, et l'ayant pétrie entre mes mains j'en fis un nombre de trochisques, lesquelles je fis cuire dedans un grand feu, et estant cuittes, je trouvay qu'elles s'estoyent endurcies en pareille forme que la terre d'argile : lors je conneuz que l'une et l'autre pouvoit faire une même action, sinon en tous lieux, pour le moins en quelque contrée.

THÉORIQUE

Voire mais les terres d'argile sont de diverses couleurs et

plus communément grises, et la marne est blanche : parquoy cela ne se peut accorder.

PRACTIQUE

A la vérité, la marne est communément blanche és pays de Valois, Brye et Champagne, toutesfois j'ay bon tesmoignage qu'au pays de Flandres et Alemagne, mesme en quelque partie de la France, il y en a de grise, noire et jaune, comme j'ai dit dès le commencement : porquoy je te conseille de ne t'amuser point à la couleur : car la marne grise ou noire peut devenir blanche en sa décoction; et tout ainsi qu'il y a de la marne blanche, aussi il y a des terres argileuses blanches. Il me souvient avoir passé de Partenay, allant à Bresuyre en Poitou, et de Bresuyre vers Thouars, mais en toutes ces contrées, les terres argileuses sont fort blanches, et conséquemment les cailloux, lesquels sont en grand nombre audit pays : qui me fait croire que les terres argileuses desdits pays pourroyent aussi servir de marne, et singulièrement celle dequoy les drapiers foulent et desgressent les draps. Mais voyons aussi que les creusets des orfebvres qui sont apportez du pays d'Anjou, d'auprès de Troye, et plusieurs autres lieux, sont faits d'une terre fort blanche semblable à la marne. En la basse Bourgongne, il y a un certain village où l'on tire de la terre d'argile toute semblable à la marne, et cuide que ce ne soit autre chose : toutesfois elle endure le feu, en telle sorte que tous les verriers de la plus grande partie des Ardennes, se servent des vaisseaux faits de ladite terre, et mesme les verriers d'Anvers qui besongnent le verre de cristalin, sont contrains en envoyer quérir, combien que l'on la vende bien cher, à cause qu'elle dure longtemps és fournaises ardantes. J'ay veu creuser un puits au pays des Ardennes, qu'avant trouver l'eau, il fallut creuser une bien grande espesseur de terre, et après la terre, on trouva un fond de rocq d'une grande épaisseur, et après le rocq se trouva une terre

d'argile autant blanche que craye, laquelle j'esprouvay, et la trouvay bonne à faire vaisseaux : toutesfois combien qu'elle n'ait esté approuvée, si est-ce que je croy que c'est une parfaite marne. Si mon estat se pouvoit exercer en pérégrinant d'une part et d'autre, je pourrois donner plusieurs advertissements de ces choses, qui serviroient beaucoup à la république : toutesfois voilà un chemin ouvert : si tu es homme curieux de ton bien, tu pourras chercher par les moyens que je t'ay dit ; en cherchant tu trouveras les choses plus asseurées que je ne te le sçaurois dire : car on dit communément qu'il est facile d'adjouter à la chose inventée : aussi la science se manifeste à ceux qui la cherchent.

THÉORIQUE

Et ne me suffira il pas de chercher la marne au maniment des mains ? attendu que la marne est une terre grasse, comme celle d'argile, et puis que la terre d'argile est connue au maniment des mains : car il y a celuy que s'il manie de la terre d'argile destrempée, qu'il ne dit voilà une terre grasse et visqueuse : aussi les Latins disent que terre d'argile veut dire terre grasse.

PRACTIQUE

Tu as fort mal retenu ce que j'en ay escrit au livre des terres : car je t'ay dit que les Latins et les François abusent du terme, en appelant la terre d'argile terre grasse : car si elle estoit grasse, il seroit impossible de la dissoudre par eau ni par gelée : car toutes gresses et viscosités oléagineuses résistent à l'eau et ne peuvent avoir quelque affinité : ains au contraire, la terre d'argile et la terre de marne chassent toutes taches grasses, visqueuses et oléagineuses : et pour ces causes les foulons les font servir à dégresser les draps.

THÉORIQUE

Je trouve en quelque endroit de tes propos une contrariété assez connue; car tu m'as dit cy-devant, que mesme les rochers estoient causés de la matière mesme qui ayde à la génération des semences : et toutesfois j'ay veu des pays que toutes les terres estoient incrustées de rochers et pierres, et les terres qui sont telles ont bien peu de terre sur le rocq, et les semences qui y sont jettées, ne peuvent guère profiter, ains les bleds demeurent bas, ayant les espics bien petits, par ce que la plante ne peut prendre nourriture sur le rocq.

PRACTIQUE

N'as-tu pas entendu un propos que je t'ay dit que si le sel ne se venoit à dissoudre, les lards, poissons et toutes espèces de chairs ne pourroient estre salées, si le grain du sel demeuroit en son entier sans se dissoudre et diminuer? Si le pays qui est ainsi pierreux est de telle nature que les pluyes qui tombent dessus ayant en elles une si grande quantité d'eau congélative, qui tombant d'en haut, fait une croutte en augmentant les rochers couverts d'un peu de terre, cela ne fait rien contre mon propos : car je t'ay dit que depuis que l'eau est congelée et réduitte en pierre, les semences n'en peuvent tirer aucune liqueur, si la pierre n'est premièrement dissoute, comme je t'ay dit que la chair ne pourroit rien prendre du sel, sinon en tant qu'il se dissout et diminue. Voilà une conclusion toute certaine.

THÉORIQUE

Si est-ce pourtant que j'ay veu plusieurs forests és parties montagneuses, esquelles les arbres sont merveilleux en grandeur, combien que la sole d'iceux n'est que rocq, avec un bien peu de terre par dessus la superficie des rochers, et les

racines desdits arbres sont à travers et parmi les rochers des montagnes.

PRACTIQUE

Si tu eusses bien noté ce que je t'ay dit en traitant des pierres, tu n'eusses mis un tel argument en avant : car tu dois entendre que les racines des arbres ne sçauroyent transpercer les rochers. Il te faut donc croire que les arbres avoyent prins racine au paravant que la terre où ils sont fut congelée, et comme les arbres ont prins en leur croissance abondamment de l'eau générative, ils en ont distribué aussi bien aux feuilles et aux fruits, comme aux branches et comme aux racines : et par ce que les feuilles et fruits tombent par chacun an dessouz les arbres, il se viennent à putrifier, et en se putrifiant (comme font les herbes des forests) ils rendent en leur putréfaction l'eau commune et la générative parmy la terre, qui est causée parmy les feuilles et fruits : et quelque temps après, par la vertu du soleil, l'eau commune se vient à exaler, et la générative rend alors en pierre la terre qui a esté causée des feuilles, fruits et autres plantes des forests : car autrement ce que tu dis ne se pourroit faire : car si tu considères la racine des arbres tu trouveras qu'il n'y a celuy qui n'aye autant de racine que de branches : car autrement, il ne pourroit endurer le combat qu'il endure par l'injure des vents. Et si tu voulois contempler la cause pourquoy les arbres ont les racines ainsi tortues, tu trouveras que la cause n'est autre sinon, que comme les hommes cherchent les montagnes, les chemins et sentiers plus aisez, aussi les racines en leur accroissement cherchent les parties de la terre les plus aisées, plus tendres et moins pierreuses ; et s'il y a quelque pierre au devant de la racine, elle laissera la pierre en son chemin et se tournera à dextre, ou à senestre ; d'autant qu'elle ne pourroit percer les pierres qui sont au chemin.

THÉORIQUE

Et toutesfois les branches des arbres qui n'ont aucun empeschement en l'aër, sont aussi tortues et fourchues comme les racines : si est ce que l'aër n'est non plus dur en un endroit qu'en l'autre. Il faut nécessairement qu'il y aye autre raison que celle que tu dis.

PRACTIQUE

Quant aux racines, je t'ay dit vérité : mais quant aux branches il y a une autre cause qui est que les branches, poussans l'augmentation des gittes, une chacune cherche la liberté de l'aër, et se dilatent en s'esloignant des autres gittes tant qu'ils peuvent, afin d'avoir l'aër à commandement; et par une telle cause, les gittes fuyans le voisinage l'une de l'autre ne peuvent monter directement, ce que tu peux connoistre par les noyers, poiriers et pommiers et plusieurs autres espèces d'arbres, qu'en leurs première croissance la tige montera directement en haut jusques à ce que la vertu radicale monte abondamment, qui luy cause se fourcher, en poussant plusieurs gittes, comme une eau desbordée. Je considère ces raisons en plusieurs exemplaires, premièrement en ce que j'ai veu les chesnes, noyers, chastaigniers, et plusieurs autres espèces d'arbres, plantez és lieux champestres, entre lesquels je n'ay jamais trouvé un qui montast directement en haut, comme ceux qui sont és forest entourez d'autres arbres qui les empeschent à se dilater de part et d'autre. Je n'ay jamais aussi trouvé que les arbres des forests fussent fertiles abondamment, comme ceux des campagnes, ni aussi que le fruit d'iceux fut savoureux en telle sorte que ceux qui ont l'air et le soleil à commandement : dont il est aisé à conclure que les arbres des forests qui sont entourez d'autres arbres, ne pouvant jouir du soleil et de l'aër és parties dextre et senestre, sont contrains monter en haut pour chercher l'aër

et le soleil, lequel ils désirent pour leur nourriture et accroissement. Et comme je cherchois la connaissance de ces causes, je passay quelquefois par une forest qui contenoit trois lieues de largeur, et afin de rendre le chemin aisé, l'on avoit coupé, tout au travers de la forest, les arbres d'une voye contenant en largeur huit ou dix toises : en passant ladite forest, j'apperceu que tous les arbres qui estoyent à dextre et à senestre de ladite voye, avoyent poussé grand nombre de branches devers le costé du chemin ; et devers la partie de la forest, il y en avoit fort peu, qui me donna certaine connoissance que le tronc de l'arbre prenoit son plaisir à pousser les branches vers le chemin, par ce que c'estoit la partie la plus aërée : j'apperçeu aussi que les arbres de la circonférence de la forest se jettoyent et courboyent ou s'inclinoyent devers le costé des terres, comme si les autres arbres leur estoyent ennemis : et à la vérité bien souvent il y a plusieurs arbres fruitiers tant és jardins que autre lieux qui sont courbez pour cause de l'ombre de leurs voisins, autres arbres desquels ils n'ayment estre accompagnez.

THÉORIQUE

Par tes propos tu veux dire qu'après que les feuilles, fruicts et branches des arbres et plantes sont pourries elles se peuvent réduire en pierre.

PRACTIQUE

Je l'ay dit, et encore plus, comme tu peux avoir entendu au discours des métaux, que non seulement les choses putrifiées se peuvent lapider, ains se peuvent pétrifier au paravant la putréfaction, comme tu as veu par les bois et coquilles, et t'ose dire encore qu'il n'y a nulle espèce de terre qui ne se puisse naturellement pétrifier par l'effect du cinquiesme élément, duquel j'ay tant parlé cy-dessus.

THÉORIQUE

Et le tripollit, qu'est-ce ? se peut-il pétrifier ?

PRACTIQUE

Non seulement le tripollit, mais aussi l'ocre, le boliarmeni et tous ces minéraux qui sont lapifiez, comme la sanguine, l'orcane et la pierre noire : tout cela ne sont que pierres pétrifiées, dessicatives et astringentes, comme une espèce de terre sigillée.

THÉORIQUE

Et qu'appelles-tu terre sigillée ?

PRACTIQUE

Terre sigillée est autrement appellée terre lemnie ; aucuns lui attribuent ce nom, à cause du lieu où elle est prinse : et te faut noter que la terre n'est autre chose qu'une espèce de marne ou terre argileuse, laquelle se prend bas en terre, comme sont communément les terres argileuses et les marnes : l'on dit que ladite terre est fort astringente, et que par son action elle préserve de poison et retient les flux de sang par sa vertu astringente : et pour ces causes les hommes du pays où elle se prend vont par chacun an ouvrir la fosse, ou le trou par où ils descendent pour la tirer, et ayant tiré à leur discrétion, ils ferment le trou jusques à l'autre année : et pour cause qu'ils ont tribut de ladite terre. Ils ouvrent le trou avec grande pompe, accompagnez de cérémonies. Le pays où ladite terre se prend, est à présent occupé par le Turc, qui cause qu'il en prend le profit, et se vent ladite terre par trochisques marquées des armoiries du Turc. Voylà pourquoy l'on l'appelle terre scélée, et me semble que ce seroit mieux dit terre cachetée, et par ce qu'elle est appelée terre marquée, ou cachetée, cela me fait croire qu'elle est molle quand on la

tire, comme communément est la terre d'argile : car combien qu'elle soit assez dure et qu'on la porte souvent a grand mottes sur les espaules, si est ce qu'elle est humide, en telle sorte quelle se peut aysément cacheter. Venons à présent à la cause de son utilité ; d'où est-ce que peut procéder une telle vertu ? Si tu as bien entendu le propos que j'ay dit sur les congélations, tu connoistras que la vertu de ladite terre ne procède, sinon des eaux communes et congélatives, qui ayans percé a travers des terres, jusques à ce qu'elles ont trouvé quelque rocher pour s'arrester au lieu où les eaux se sont arrestées, la terre subtile et fine qui là estoit a retenu la vertu de l'eau congélative, et là s'est fait une association et ligature, sçavoir est, la terre et l'eau ont fait une décoction modérée, et commencement de pétrification, et en ce faisant ont laissé courir, descendre ou exaler l'eau commune, et n'est demeuré parmy la terre que l'eau congélative qui a perdu en se congelant la couleur et apparence qu'elle avoit auparavant, et a prins la mesme couleur de la terre où elle s'est jointe ; et par ce qu'elle n'est encores venue en sa parfaite décoction ou pétrification, il est certain qu'estant prinse par la bouche, la vertu de l'eau congélative qui est en elle se vient à dissoudre à la chaleur et humidité de l'estomach, et alors les matières estant liquides, le corps fait son profit de la matière congélative, qui estoit en la terre, et la terre est envoyée aux excréments selon le cours ordinaire. Voilà qui te doit faire croire que ceste eau congélative est de nature salsitive, comme je t'ay fait entendre cy-dessus, que le venin des serpents est guéry par la vertu de la salive, à cause du sel. Je t'ay allegué cy-dessus une isle pleine de serpents, aspics et vipères, qui sont en une isle appartenant au seigneur de Soubise. Je t'ay dit aussi que ceux qui sont morduz des chiens enragez sont guéris par l'eau de la mer, et mesme aucuns par le lard vieux, et cela ne se fait que par une vertu salsitive. Je t'ay assez donné à entendre (en parlant

des sels) que tous sels ne sont pas mordicatifs ou acres, afin de te faire entendre que je ne veux pas dire par là, que la vertu salsitive de la terre sallée soit d'un sel commun : ains je veux seulement dire que son action n'est causée que par une vertu salsitive.

THÉORIQUE

Je te prie me dire s'il seroit possible de trouver en France quelque terre qui fist la mesme action que celle que tu dis : parce qu'en tous tes discours tu ne faits point distinction des matières qui causent la congélation des pierres, marnes et terres argileuses; et d'autant que tu attribues à la terre sigillée sa vertu procéder de la mesme cause que les terres, pierres et marnes de ce pays sont congelées, pourquoy est ce qu'il ne se pourra trouver en France des terres qui feront mesme action, veu qu'elles sont causées d'un mesme subjet? comme j'ay dit.

PRACTIQUE

Je ne te puis alléguer raison contraire, sinon qu'és pays chauds, les fruits ou pour le moins partie d'iceux, sont beaucoup meilleurs qu'és pays froids, comme tu vois qu'és pays de France, depuis qu'on passe Paris, allant vers le septentrion, on ne peut cueillir pompons, melons, oranges, figues ni olives, ni beaucoup d'autres espèces de fruits, comme on fait és chaudes régions, et mesme les raisins ne peuvent venir en maturité, comme ils font és parties méridionales de la France, Champagne et Picardie. Tu sçais bien aussi que les espiceries, sucres, ne peuvent prendre accroissement au royaume de France, comme elles font és pays chauds. Tu sçais bien que la casse et toutes gommes odoriférantes sont prises és régions chaudes, mesme la rubarbe et autres simples, servans à la médecine. Il est assez aisé à croire que le soleil donne quelque vertu plus violente

en certaines régions qu'en d'autres, et mesme on voit qu'une mesme région, une mesme espèce de plante opèrera merveilleusement plus qu'une autre, qui sera accreuë en mesme pays. Je t'ay baillé pour exemple les vignes de la Foye-Moniaut, qui sont entre saint Jehan d'Angely et Nyort, lesquelles vignes apportent du vin qui n'est pas moins estimé qu'hippocras, et bien près de là, il y a autres vignes desquelles le vin ne vient jamais à parfaite maturité, lequel est moins estimé que celuy des raisinettes sauvages, par là tu peux penser que les terres ne sont semblables en vertu, combien qu'elles se ressemblent en couleur et apparence. Toutesfois je ne veux par là conclure qu'il n'y puisse avoir en France de ladite terre lemnie, laquelle puisse faire la mesme action que la sigillée; et prendray argument sur ce que les vaisseaux premiers faits furent formez, comme aucuns disent en argis, et depuis tous les autres qui sont formez, on les appelle vaisseaux de terre d'argile; puis que l'on recouvre de la terre en tous pays semblable à celle d'argis, aussi il n'est pas difficile de croire qu'il se puisse trouver de la terre lemnie. Je prendray autre argument plus certain : puis qu'aux isles de Marennes et en la Foye-Moniaut, se cueille du vin ayant douceur et bonté d'hippocras et que sa bonté procède d'une vertu salsitive que nous appellons tartare, et qu'és pays de Narbonne et Xaintonge, il se fait du sel commun, et combien que la vertu salsitive de la terre lemnie ne soit pas de sel commun, si est ce que tout ainsi que comme en quelque partie de la France, les raisins et quelques autres fruits apportent en soy une douceur autant grande que les dates, figues et autres fruits qui viennent des régions chaudes, j'ay conclud qu'en quelque endroit se pourroit aussi trouver de la terre lemnie, laquelle feroit la mesme action que celle qu'on prend en Turquie, de laquelle nous avons parlé. Je te diray encores une exemple, tu vois que les anciens ont eu en grande estime le bol

d'Armenie, à cause de son action astringente; et toutesfois depuis que l'usage en est en France, celuy mesme qui se prend au pays, et combien qu'il se trouve en plusieurs contrées de la France, si est ce qu'on lui baille le mesme nom de celuy d'Arménie, comme tu vois que les Latins l'appellent bolus armenus, en François boliarmeny. Nous en avons encore une autre espèce qui est plus desiccatif que le susdit, duquel les peintres font des crayons à pourtraire, qu'ils appellent pierres sanguines, elle est fort propre pour contrefaire les visages après le naturel : elle est composée d'un grain fort subtil. Il y a autre espèce de sanguine, qui est fort dure; à cause de sa dureté, on la peut tailler et pollir comme une pierre de jaspe ou d'agathe, combien qu'elle ne soit pas si dure : aucuns on fait tailler desdites pierres pour se servir à brunir ou pollir l'or et autres choses. Si tu considères bien ladite pierre tu connoistras qu'il n'y a différence aucune des deux espèces de sanguine, sinon que l'une est pétrifié à cause qu'elle a plus receu d'eau congélative qui l'a rendue plus pesantę et plus dure, et l'autre qui est demeurée tendre, de laquelle on fait des crayons rouges, est demeurée altérée par ce que l'eau luy deffaut au paravant sa parfaitte décoction. Et parce que le commencement de nostre propos a esté seulement de parler de la marne, je te dis à présent qu'en plusieurs lieux la marne peut servir à faire des crayons blancs à pourtraire en blanc, tout ainsi que la sanguine pourtrait des traits rouges.

THÉORIQUE

Je trouve icy une chose fort estrange, qui est de ce que tu contredis à tant de millions d'hommes, tant des passez que des vivants, en ce qu'ils disent tous, et le tiennent pour chose certaine, que la marne et la terre d'argile est grasse, et que les terres sont ameilleurées pour cause de la graisse

qui est en la marne : et toy comme opiniatre inveteré, les veux gaigner contre tous.

PRACTIQUE

Si tu avois bien considéré le propos que je t'ay tenu cy-dessus en parlant de l'or potable, du restaurant d'or, des graisses et des eaux, tu eusses connu par là que depuis que les hommes sont abreuvez d'une opinion fausse, il est difficile de leur arracher de la teste : mesmement à ceux qui se soucient bien peu de considérer les effects de nature. Te souvient-il pas que j'ay assemblé autre fois à Paris, des plus doctes médecins, chirurgiens et autres naturalistes, lesquels m'ont tous accordé que les philosophes, physiciens, passez et présens, avoient abusé en escrivant du restaurant d'or, de l'or potable, des métaux, des eaux, et des pierres, et en plusieurs autres instances, desquelles tu sçais que j'ay faict lecture et n'ay trouvé homme qui m'ayt contredit : toutesfois il se trouva un alchimiste, lequel avait bruit de se tourmenter après l'augmentation des métaux, pour de là venir à la monnoye. Iceluy, dis-je, estoit fort mal content de ce que je parlois de l'or potable, pource qu'il prétendoit potager l'or pour donner teincture à l'argent, ce qui est impossible, sinon seulement sur la superficie pour en abuser : et comme tu sçais que de l'abondance du cœur la langue parle, iceluy passionné de mes propos, attendit que l'assemblée s'en fut allée, et puis me vint dire qu'il sçavoit faire de deux sortes d'or potable. Sa passion avoit causé qu'il avoit mal entendu : car je ne disois pas que l'or ne se peut rendre potable, car je sçais plusieurs moyens de le potager, mais je disois que quand il seroit potagé jamais ne se convertiroit en la nature humaine, pour luy servir de restaurant, parce qu'il ne se peut digérer. Et pour revenir à poursuyvre les fauces opinions invéterées sur le fait des terres qu'ils appellent grasses, je t'allégueray la mesme raison que j'ay dit en

parlant des terres argileuses, qui est qu'esdites terres il y a deux eaux : l'une est commune et exalative, ennemie du feu, l'autre est congélative, qui cause que la terre qui n'est que poussière, se tient en une masse et s'endurcit au feu : je demanderay à tous ces dictionnaires si l'humeur radicale qui joinct les parties de la terre estoit grasse, pourroit-elle endurer le feu? ne sçayt-on pas bien que toute gresse espesse, oléagineuse brusle au feu; ne sçavons nous pas aussi queles drapiers desgressent leurs draps avec de la terre argileuse ou de celle de marne; si elle estoit grasse, comment pourroit-elle desgresser? Il y a quelques uns qui pour prouver qu'elle estoit grasse ont dit que plusieurs puits estoient foncez de terre de marne, voulant par là prouver qu'elle est grasse : mais une telle preuve n'est pas bonne, car nous sçavons que toute espèce de terres argileuses tiennent l'eau durant le temps qu'elles sont sousternées, mais estant tirées de leur fosse, elles ne pourroyent tenir l'eau, sinon durant le temps qu'elles seroyent molles comme paste : mais après que lesdites terres sont succées, elles se viennent à dissoudre soudain que l'on les mettra dedans l'eau; et si elle estoit grasse, comme on dit, jamais elle ne se pourroit dissoudre en l'eau, non plus que le suif, la cire, la poix-raisine et autres choses grasses. Il est bien certain que si tu prend deux pièces de marne, ou de terre argilleuse, et que tu ayes deux vaisseaux, que l'un soit plein d'huile, et l'autre d'eau, et qu'en chacun vaisseau tu mette une motte de marne ou terre argileuse, que celle que tu mettras dedans l'huile, ne se dissoudra jamais, mais celle que tu mettras dedans l'eau se crevera et se dissoudra comme une pierre de chaux, car nous sçavons que les matières grasses et oléagineuses sont répugnantes à l'eau, et lesdites terres sont composées de matières aqueuses, parquoy ils ne peuvent se joindre ni entremesler : il faut donc que ceux qui appellent les marnes et terres argileuses grasses, qu'ils

allent chercher austres raisons que celles qu'ils mettent en avant. S'ils appelloient lesdites terres pateuses, ils parleroyent beaucoup mieux et diroyent vérité, car nous sçavons que la farine et l'eau ont telle affinité, que soudain qu'elles sont entremeslées, elles se convertissent en un corps pateux. Il les faut donc appeller terres pateuses, et non point grasses ou visqueuses.

THÉORIQUE

Je trouve estrange que tu dis que non seulement les choses putrifiées se peuvent réduire en pierre, mais aussi aucune chose sans perdre leur forme, comment est-il possible que l'eau que tu dis, puisse entrer dedans les corps solides, si premièrement ne sont molifiées par putréfaction ?

PRACTIQUE

Comment oses-tu dire le contraire de ce que j'ay dit, veu qu'en te parlant de l'essence et forme des pierres, je t'ay monstré plusieurs coquilles réduites en pierre, combien que les coquilles estoyent auparavant autant solides que pourroit estre un vaisseau de verre, ou de quelque matière métallique.

THÉORIQUE

Il faudroit donc qu'il n'y eut rien qui ne fut poreux, et si ainsi estoit, les vaisseaux ne pourroient contenir l'eau de quelque matière que ce soit, et toutesfois l'on voit le contraire.

PRACTIQUE

Je ne doute point que toutes choses ne soyent poreuses, mais ces choses qui sont faites des matières plus condensées ont les pores si subtils que les liqueurs ne peuvent passer à travers évidemment, sinon par quelque accident : comme tu as veu autrefois que quand je voulois broyer mes couleurs en

hyver, je faisois chauffer la molette, et après l'avoir posée sur le marbre toute chaude, icelle molette pour sa chaleur attiroit de l'eau dudit marbre, combien qu'icelui marbre eut apparence d'estre bien sec : voilà un argument qui te doit faire croire que le marbre estoit poreux, à travers desquels pores, la chaleur de la molette faisoit attraction de l'humidité. Autre exemple : tu sçais bien que les forgeurs d'armes et de taillans, quand ils veulent endurcir les armes et taillans, ils les font chauffer tant qu'ils soyent rouges, et puis les mettent froidir dans l'eau ; lors les trenchants des ferrements et armures deviennent beaucoup plus durs. Je te demande si le fer ou l'acier, estant ainsi trempé, ne prenoit quelque substance jusques au centre, et par toutes les parties s'il se pourroyent endurcir par l'action de l'eau? on sçait bien que non : car si le trenchant ou le harnois ne s'endurcissoit que sur la superficie, cela ne serviroit de rien. Il faut donc conclure que les armures estant chaudes, sont imbibées et font attraction de quelque eau, autre que l'exalative, laquelle subvient et se fortifie ; et pour ce monstrer, te faire mieux entendre que les armures ne sont pas fortifiées par les eaux exalatives, il faut que tu entendes que pour tremper lesdites armures, aucuns ont plusieurs secrets ; aucuns mettront du sel dedans l'eau où ils veulent tremper leurs armures, aucuns mettront des vinaigres, autres mettront des pierres de chaux, autres mettront du verre subtilement broyé, et ne faut que tu doutes que si le verre broyé ne pouvoit servir à l'endurcissement du fer ou acier, je ne dis pas qu'il y puisse servir estant en verre, mais estant bien broyé, le sel dudit verre se liquifie parmy l'eau commune, et alors les armures qui y sont trempées font leur profit dudit sel liquifié, duquel ils font attraction pour se fortifier et non pas de l'eau commune, car elle ne se peut fixer. Du temps du feu Roy de Navarre, il partit de Genève deux orfèvres qui portèrent en la cour du susdit Roy, une masse et un coutelas, au labeur desquels ils avoyent employé l'espace

de deux années pour orner et enrichir ou tailler lesdites pièces : et parce qu'elles estoient merveilleuses et de haut prix, ils n'avoyent rien espargné à ce que ladite masse et coutelas fussent forgez de bonnes estoffes, et en cas pareil trempées en certaines eaux qui causèrent une dureté ausdites armes : je ne sçay si elles furent attrempées par le magnifique Maigret, lequel avoit bruit qu'en cherchant la génération de l'or, ou pierre philosophale, il avoit trouvé une eau qui causoit une merveilleuse dureté aux armures; ignorant donc celuy qui avoit fait la trempe, je suyvray mon propos qui est que le coutelas dont je parle estoit si bien attrempé que l'on en coupoit les chenets ou landiers de fer, comme l'on eut fait du bois, sans que le coutelas en receut aucun dommage : voilà des preuves qui te doivent assez donner à entendre les propos que je t'ay dit sur le fait de la marne, que comme les semences en sont totalement nourries par l'effect des eaux communes, aussi ne sont les métaux. Je te donneray encore un bel exemple pour la confirmation de ce que j'ay dit, de ce qui cause la bonté de la marne; elle cause ainsi la congélation des pierres. Il y a certaines forges de fer aux Ardennes, au village de Daigny et Givonne, autres forges au village de Haraucourt, lesquelles ne sont distantes pour le plus que deux lieuës les unes des autres, ce néantmoins és forges de Haraucourt ils mettent de la terre blanche qu'ils prennent assez bas en terre, laquelle ils mettent parmy la mine de fer pour aider à la fonte d'icelle mine, et ceux de Dagny et Givonne prennent pour la mesme cause de la pierre de laquelle l'on se sert à faire de la chaux, qu'ils appellent pierre de castille, laquelle ils cassent pour aider à la fonte de leurs mines comme j'ay dit. Vois-tu pas par là une preuve évidente, puis que les sels des arbres aident à faire fondre toute chose, qu'il y a une vertu salsitive és pierres, et conséquemment és terres qui ne sont encores lapifiées comme celle de laquelle l'on se sert à Haraucourt, puis-

qu'elle fait la mesme action que font les pierres de Dagny et Givonne.

THÉORIQUE

Il semble que tu te contredis, en ce que tu dis quelquesfois que les pierres sont congelées par la vertu du sel et puis après tu dis que c'est une eau.

PRACTIQUE

Il me semble que tu as une cervelle bien dure, car il me souvient t'avoir dit au précédent qu'on n'a point accoustumé d'appeler l'eau de la mer sel, combien qu'elle soit sallée : mais bien on l'appelle eau jusques à ce qu'elle soit congelée, et depuis on l'appelle sel ; on n'appelle pas ainsi l'eau glacée, auparavant qu'elle soit gelée, mais estant gelée on l'appelle glace : on n'appelle point le lait fromage auparavant sa congélation, semblablement je ne puis appeler les choses susdites en autre terme qu'en la forme où elles sont alors que j'en ay parlé depuis avoir escrit au précédent. Je trouve tesmoignage certain contre ceux qui disent que la marne ne profite guère aux champs la première année ; il est certain que si fait autant bien que la suyvante, moyennant qu'elle soit mise aux champs auparavant que l'hyver aye commencé, parce que la marne ne peùt de rien servir, si elle n'est premièrement dissoute par les gelées. J'ay esté aussi adverty par les habitans de Champagne, de Brie et Picardie, qu'en certains lieux, la marne n'est autre chose que craye, et d'autant qu'en plusieurs contrées desdits pays, il y a faute de pierre, et sont contraints quelquesfois de faire des murailles de craye, quand ils trouvent quelque fosse où elle sera bien condencée et réduite en craye ; cela ne se peut faire en toutes marnières, parce qu'aucunes ne se peuvent tirer que par petites pièces, et mesme il y en a qui sont encores liquides et bourbeuses. Et comme j'ay dit au précédent, ne sont toutes blanches, ains

y en a de diverses couleurs. As-tu pas considéré les semences qui estant mises dedans une phiole pleine d'eau, elles viennent et se promeinent dedans ladite eau, combien que la phiole soit bien scelée ? et toutesfois nous tenons pour certain que toutes choses animées ne pourroyent vivre sans aër, il faut donc que l'eau et la phiole soient tous deux poreux, car autrement ces bestes encloses dedans ne pourroyent vivre. Autant en dis-je des poissons de la mer, et des rivières que si l'eau n'avoit quelque pore, les poissons ne pourroient vivre. As-tu pas considéré que quand le temps est humide, et qu'il advient quelquefois à pleuvoir ou neiger contre les vitres, qu'elles seront mouillées à travers, par le dedans és costez de la chambre : cuides-tu que le soleil fut passé à travers des vitres, si elles n'estoyent poreuses. Il est certain que non, aussi le feu ne pourroit percer à travers des pots et chaudières des métaux, s'il n'y avoit quelques pores, tu vois aussi que combien que la coquille des œufs soit bien condencée, si est-ce qu'estants mises sur la braise il pleure certaines petites gouttes d'eau à travers de la coquille, procédantes du dedans de l'œuf.

COPPIE DES ESCRITS

QUI SONT MIS AU-DESSOUZ DES CHOSES MERVEILLEUSES QUE L'AUTEUR DE CE LIVRE A PRÉPARÉES, ET MISES PAR ORDRE EN SON CABINET, POUR PROUVER TOUTES LES CHOSES CONTENUES EN CE LIVRE : PARCE QU'AUCUNS NE VOUDROYENT CROIRE, AFIN D'ASSEURER CEUX QUI VOUDRONT PRENDRE LA PEINE DE LES VENIR VOIR EN SON CABINET, ET LES AYANT VEU, S'EN IRONT CERTAINS DE TOUTES CHOSES ESCRITES EN CE LIVRE.

Tout ainsi que toutes espèces de métaux, et autres matières fusibles, prenants les formes des creux, ou moules,

là où ils sont mis, ou jettez, mêmes estans jettez en terres prennent la forme du lieu où la matière sera jettée ou versée, semblablement les matières de toutes espèces de pierres prennent la forme du lieu où la matière aura esté congelée. Et comme les formes métalliques ne sont connues jusques à ce qu'elles soyent dehors du moule, auquel la matière aura esté congelée, autant en est-il des matières lapidaires, lesquelles en leur premier essence sont liquides, fluides et aqueuses : et afin d'obvier aux calomnies qui pourroyent estre faites par ignorance ou par malice, n'ayant veu autre chose que mes escrits et plattes figures : pour ces causes, dis-je, ay mis en ce lieu, en évidence un grand nombre de pierres par lesquelles tu pourras aisément connoistre estre véritables, les raisons et preuves que j'ay mises au traité des pierres. Et si tu n'es du tout aliéné de sens, tu le confesseras après avoir eu la démonstration des pierres naturelles : lesquelles j'ay figuré en mon livre, parce que tous ceux qui verront le livre, n'auront pas le moyen de voir ces choses naturelles : mais ceux qui les verront en leurs formes naturelles, seront contrains confesser qu'il est impossible qu'elles eussent prins les formes qu'elles ont, sans que la matière eut esté liquide et fluide.

Si tu veux bien entendre ce que dessus, entre au dedans des carrières, ausquelles l'on aura tiré quantité de pierres, ou autres minéraux. Si lesdites carrières sont encores demeurées voutées, tu trouveras en la pluspart d'icelles certaines mesches pendantes, et formées par les eaux qui descendent journellement à travers des terres, sus les voutes desdits rochers. Et les eaux qui auront coulé en la partie dextre ou senestre, contre les minéraux desdits rochers, te donneront clairement à entendre les preuves que tu verras cy-après. Par ce que tu connoistras que les eaux, qui se sont congelées depuis que les pierres ont esté tirées desdits rochers, ne

sont semblables de couleur, ni de forme ni de dureté, à celles de la principale carrière.

Aussi, en contemplant ce que dessus, tu connoistras qu'il y a un nombre infini de pierres qui ont deux essences, et autres qui ont esté formées par additions, le tout par matières liquides, comme tu connoistras aisément par les preuves que je t'ay mises icy par rangs.

Les pierres qui sont congelées en l'air ne peuvent tenir autre forme que celles que tu vois, lesquelles sont formées, partie d'icelles comme glaces pendues és égoutières.

Et par ce que j'ai dit que toutes pierres sont diaphanes et transparentes, ou cristalines en leur essence première : il te faut doncques entendre, que celles que tu vois icy, sont ténébreuses, pour ce que les eaux communes jointes avec l'eau congélative, ont amené de la terre, ou sable avec elles, lequel sable ou terre estant congelé avec la matière cristaline, la rend ténébreuse, mesme la fait estre de sa couleur, soit sable ou terre ; comme tu peux voir évidemment par ces figures, en considérant les formes d'icelles.

Tu peux aussi juger par icelles formes rudes et mal plaisantes, que ce néantmoins elles ont esté formées de matières fluantes, en telle sorte que tu peux aisément juger lequel bout estoit en haut ou en bas, comme si c'estoit une matière métallique.

Tu peux aussi connoistre par les autres pierres suivantes qu'elles ont esté formées le plat en bas, et qu'elles ont esté faites à diverses fois, et par additions congélatives, et non par croissance comme aucuns disent : les additions assez sont connues audites pierres.

Tu vois aussi que les pierres de platre, de talque et d'ardoise s'eslèvent et se désassemblent par feuillets en la forme d'un livre : et ce d'autant que les matières ont tombé à diverses fois, à travers des terres, parquoy les congélations estants faites à diverses fois, ne se peuvent si bien lier

comme si la matière avoit esté congelée tout à un coup : aussi comme tu vois, il y a quelque fois de la terre ou sable qui se trouvent entre deux congélations.

Par ces pierres tu peux aisément connoistre qu'elles ont esté formées à plusieurs fois et diverses congélations adjoutées par les matières distillantes.

Toutes ces espèces que tu vois estre remplies de cailloux et diverses espèces de coquilles, ont esté formées dans terre en quelque lieu couvert d'eau, et sont les pierres de double essence : car les coquilles et cailloux qui sont au dedans d'icelles, estoyent formez au paravant la masse et leur formation, pour ces causes, est plus pesante et plus dure que non pas la masse. Et quelque temps après les eaux exalatives s'en sont fuyes, y ayant delaissé l'eau congélative. Icelle a lapifié et pétrifié les vases ausquelles estoyent les coquilles ou cailloux. Et d'autant que la terre estoit déjà altérée pour l'absence des eaux exalatives, la masse principale se trouve plus tendre et plus légère pour cause du nombre des pores qui sont en ladite masse.

Et ne faut que tu penses que nature ait formé lesdites coquilles sans subjet : ains te faut croire qu'elles ont esté formées par des poissons animez comme les autres natures brutales, et ne dois nullement croire que ces choses ayent esté faites du temps du déluge : car combien qu'il s'en trouve sur les montagnes stériles d'eau : si est-ce que quand leurs coquilles prindrent leurs formes, il y avoit pour lors de l'eau en laquelle y avoit plusieurs choses animées, lesquelles ont esté retenuës et se sont trouvées encloses quand le bourbier s'est réduit en pierre : tu l'entendras mieux en poursuivant la lecture des escriteaux subséquens.

Tu vois icy un grand nombre de bois réduit en pierre, lequel s'est pétrifié dedans l'eau comme les coquilles, et ledit bois a esté pétrifié en mesme temps que la masse de la

pierre à laquelle ledit bois est attaché, et le tout n'a point esté fait hors de l'eau, et ne le peut estre.

Tu vois aussi certaines pièces de bois qui ont esté pétrifiées dans l'eau congélative, de laquelle toutes choses sont commencées et sans laquelle nulle chose ne peut dire je suis. Voilà pourquoy je l'ai appellé élément cinquiesme, combien qu'il deust être appellé premier.

Pour te rendre certain que toutes choses sont poreuses, comme j'ai mis en mon livre, considère ce grand nombre de poissons armez de coquilles, lesquelles j'ay mis devant tes yeux, qui sont à présent tous réduis en pierre; et ce par la vertu de l'eau congélative qui a pénétré tout au travers desdites coquilles en les changeant de nature en autre, sans leur oster rien de leur forme.

Et à cause que plusieurs sont abreuvez d'une opinion fausse, disant que les coquilles réduites en pierres ont esté apportées au temps du déluge, par toute la terre, voire jusques au sommet des montagnes, j'ai respondu et réprouvé une telle opinion par un article cy-dessus, et afin de mieux vérifier les escrits de mon livre, j'ay mis devant tes yeux de toutes les espèces de coquilles pétrifiées, qui ont esté trouvées, et tirées entre cent millions d'autres, qui se trouvent journellement és lieux montueux, et au milieu des rochers des Ardennes : lesquels rochers, pleins de poissons armez de coquilles, n'ont pas esté faits, ni générez depuis que la montagne a esté faite, ains te faut croire qu'auparavant que la montagne fut de pierres, que ce lieu là, où se trouvent lesdits poissons, estoyent pour lors eaux ou estangs, ou autres réceptacles d'eau, où lesdits poissons habitoyent et prenoyent nourriture. Voilà pourquoy tu peux aisément connoistre que j'ay dit la vérité, quand j'ay dit qu'il y avoit és terres douces aussi bien trois espèces d'eaux comme dans la mer : car autrement les mesmes poissons qui vivent en la mer, et multiplient par habitations l'une avec l'autre, ils

ont semblablement fait és montagnes où les armures desdits poissons se trouvent toutes semblables à celles de la mer.

Et pour confirmation de ce que dessus : Regarde toutes ces espèces de poissons que j'ay mis devant tes yeux, tu en verras un nombre desquels la semence en est perdue, et mesmes nous ne sçavons à présent comment il les faut nommer : mais cela ne peut empescher qu'il ne soit notoire à tous, que la forme d'iceux ne nous donne la claire connoissance qu'ils ont esté autre fois animés, et ces formes ne se peuvent faire nullement, si elles ne sont formées par choses animées.

Il te doit suffire par les articles subséquents, que les preuves sont toutes notoires, que toutes pierres sont en première essence de matières liquides, fluides et cristallines. Semblablement les matières métalliques sont aussi fluides, aqueuses et cristallines. Et tout ainsi que les pierres ténébreuses le sont pour cause des mélanges des terres et sables entremeslez parmi la matière essencielle, semblablement les métaux ne peuvent aucunement apparoir diaphanes ou cristalins : ainsi sont impurs pour cause des matières entremeslées avec l'essence pure : lesquelles matières entremeslées rendent le métal impur, aigre et friable : ce qui ne pourroit estre, s'il n'y avoit une opposition des terres ou sables ou autres interpositions : et mesmes le souphre est ennemy des métaux après leur congélation. Pourquoy il faut qu'il soit mis hors par les affineurs, au rang des matières excrémentales.

Et pour bien t'inciter à préparer tes aureilles pour ouyr et tes yeux pour regarder, j'ay mis icy certaines pierres et minéraux de toutes espèces de métaux, pour te faire entendre un poinct singulier et de grand poids, qui est tel que par ces pierres métalliques mises devant tes yeux, tu pourras aisément connoistre que tout autant d'alchimistes qu'il y a et qu'il y a eu par cy-devant, se sont trompés en

ce qu'ils ont voulu édifier par le destructeur : d'autant qu'ils ont voulu faire par feu ce qui se fait par eau, et par chaud ce qui se fait par froid : qui m'a causé mettre ces preuves évidentes devant tes yeux.

Note bien ce petit argument bien prouvé par la chose mesme, et regarde bien en toutes minières métalliques, tu trouveras sur la superficie du métal un nombre infini de pointes taillées par faces naturellement, comme si elles avoient esté taillées par artifice : dont la plus part d'icelles pointes sont formées des matières cristallines, ou pour mieux dire, de cristal, qui m'a causé connoistre directement et m'assurer que jamais il ne se forma aucunes pointes naturellement hors de l'eau : mais pour choses certaines toutes matières qui sont congelées dedans les eaux, se trouvent sur la superficie supérieure en forme triangulaire, quadrangulaire, ou pentagone, je dis formées par une nature merveilleuse, et comme il est donné aux végétatives de tenir un ordre certain, comme tu vois que les rosiers et groisiliers se forment des espines picquantes pour leur défence : aussi les matières métalliques et lapidaires se forment comme un harnois, ou corps de cuirasse sur la superficie, en façon de pierres pointuës : comme il est donné à plusieurs poissons de se former plusieurs escailles, ainsi que tu vois aux escrevices et plusieurs autres genres de poissons.

Regarde donc si je suis menteur, vois-tu pas plusieurs pièces de mines d'or et d'argent qui te monstrent évidemment qu'elles ont esté formées dans l'eau ? entre les autres, n'en vois-tu pas une qui est la première couche estre de pierre, qui te monstre évidemment que la pierre a esté premièrement congelée ? et après tu vois une autre couche de mine d'argent. Et au troisiesme degré, il y a une couche de cristal formée par pointes de diamant, et puis que je te dis que ces formes pointues et taillées à faces, ne se peuvent former hors de l'eau, tu me confesseras

doncques que la mine d'argent, qui est en la partie inférieure du cristal, est aussi congelée au dedans de l'eau, comme tu connoistras en continuant la montre de ces choses.

Tu vois aussi par ces autres pierres métalliques, certaines pointes comme celles cy-dessus nommées : Et toutesfois en icelles il y a plusieurs espèces de métaux : comme or, argent, plomb et cuyvre, lesquelles choses sont aussi impures, à cause des terres sulphurées et autres excréments qui causent rendre les métaux aigres et friables. Et quand lesdits excréments sont dissipez et séparez par l'action du feu, lors lesdits métaux sont traitables et maléables : comme on void par les métaux monnoyez.

Voicy à présent un article qui te doit faire arrester à contempler et croire tout ce que dessus. Regarde l'ardoise que j'ay mis cy-devant tes yeux, laquelle est remplie de marcassites, formées en façon d'un dé carré. Il est certain que l'ardoise a esté congelée dedans l'eau, et qu'au paravant sa congélation, la matière métallique qui estoit inconnue au dedans de l'eau, s'est séparée de ladite eau : comme l'huile qui n'a nulle affinité avec l'eau ; et la matière desdites marcassites qui sont formées de matières métalliques, en se congelant et se divisant d'avec l'eau se sont formées par faces pentagones, en ont prins leur couleur en leur congélation. Et faut nécessairement que lesdites marcassites ayent esté formées et congelées au paravant la formation de l'ardoise.

Vois-tu pas ces pierres cristallines que j'ay mises icy, pour attestation de la plus rare et difficile démonstration qui soit en mon livre? D'autant combien que lesdites pierres soyent autant claires et cristallines que l'eau pure, si est ce qu'au dedans d'icelles il y a de la matière métallique, laquelle ne se peut aucunement connoistre dans la masse, sinon que la matière métallique soit manifestée par

l'examen du feu bien chaud, comme tu vois par une pièce de la mesme matière qui est devenue en couleur d'argent après son examen fusible. Et par là tu te dois tenir asseuré et croire fermement que les métaux sont entremeslez et inconnus parmy les eaux jusques à leur congélation.

Note doncques que les matières métalliques sont inconnues parmy la terre, et parmy les eaux, et sont tellemen liquides et subtiles qu'elles pénètrent à travers des corps ou matières corporelles, comme fait le soleil à travers les vitres; car autrement les eaux métalliques ne pourroyent réduire aucune forme en métal, si la forme n'estoit premièrement dissipée. Nous voyons toutesfois que plusieurs coquilles de poissons, sont métalliques et changées de substance, pour avoir croupi entre les matières métalliques, comme tu vois aussi présentement plusieurs pièces de bois qui se sont réduites en métal pour avoir croupi parmy les eaux auquelles il y avoit des eaux métalliques.

Tu vois évidemment que toutes ces formes de coquilles réduites en pierres, ont esté autrefois poissons vivants, et par ce que de toutes ces espèces la mémoire et usage en est perdue, ce néantmoins par les autres espèces qui sont en usage, et sont aussi réduites en pierres, nous pouvons aisément connoistre que la nature ne fait rien de telles choses sans sujet comme j'ay dit cy-dessus. Et pour ces causes, j'ay mis un paquet à part et du genre que tu vois estre formé en façon de lignes spirales : j'en ay veu un qui avoit seize pouces de diamètre.

J'ay mis ceste pierre devant tes yeux pour te faire entendre que tout ce que j'ay dit des tremblements de terre contient verité : car tu vois en ceste pierre les effets de l'air et de l'eau esmeus par le feu : car combien que la pierre soit grande, ce néantmoins elle est formée de bien peu de matière : parce que les trois éléments l'ont enflée et rendue spongieuse en telle sorte que tu vois que si la ma-

tière estoit resserrée comme elle estoit au paravant qu'elle fut mise au feu, elle seroit cent fois plus petite qu'elle n'est à présent : mais parce qu'elle estoit liquide et bouillante, lors que le feu a esté cause de la tourmenter, elle s'est soudain congelée, et l'air qui la tenoit enflée par le mouvement du feu, a demeuré dedans jusques à présent. Et voilà pourquoy ladite pierre est si légère qu'elle nage sur les eaux, comme toutes autre choses légères.

Comme je t'ay dit que les métaux estoyent inconnus dans les eaux, semblablement sont ils en la terre, au paravant leur congélation : et pour ces causes, je t'ay mis devant les yeux ceste grande pièce de terre cuite, laquelle estoit formée en la façon d'un grand vase : mais quand elle a esté touchée par le feu, elle s'est liquifiée, et ployée et entièrement perdue sa forme, en telle sorte que si elle eut esté forgée tout chaude, elle se fut estendue sans se casser, comme font les choses maléables. Ne te faut-il pas bien croire par là, qu'il y a quelque matière métallique inconnue parmy la terre, de laquelle on fait ces vaisseaux ? car autrement elle eut plustost cassé, que ployé.

Vois-tu bien ces formes de poissons nommez availlons : ils ont esté trouvé en un champ joignant les forests des Ardennes : et la partie de la terre où ils ont esté trouvez, est fort creuse sur la superficie : qui m'a fait croire comme dessus, que les eaux s'arrestoyent là anciennement plus qu'en nulle autre partie du champ, et lesdits poissons y estoyent générez et augmentez, et y vivoyent comme s'ils eussent estez en la mer. En la mer Océane limitrophe de Xaintonge, se trouve grande quantité desdits poissons. Et comme j'ay dit cy-dessus, l'eau dudit champ s'est exaltée et tarie, et les vases et poissons se sont réduits en pierre, desquels s'en trouve un nombre infini.

Et en un autre champ j'ay trouvé un nombre infini de poissons que nous appellons sourdons, desquels les Mi-

chelets en enrichissent leurs bonnets ou chappeaux en venant de sainct Michel. Et la cause pourquoy les coquilles ne sont blanches comme les autres, est par ce qu'il y a de la mine de fer au dedans, et parmy la terre où lesdits poissons estoyent habitants.

Vois-tu pas icy des fruits réduits en pierre, par les mesmes causes que j'ay déduites cy-dessus ?

Toutes les pierres que tu vois en cest endroit, sont agates ou cassidoines qui ont esté autrefois terre d'argile, comme tu verras au parquet suivant.

Considère un peu ces mottes de terre lesquelles ont la figure d'agate ou cassidoine, et tu connoistras qu'elles estoyent préparées à se réduire en pierre, et ne restoit plus que la décoction par laquelle les pierres viennent en perfection.

Regarde un peu : voicy deux pierres, lesquelles ont retenu la forme des herbes sur lesquelles la matière est tombée au paravant qu'elles fussent congelées.

Il y a des poissons et autres animaux qui ont des pierres en la teste, lesquelles sont formées de matières liquides comme les autres.

Par ces pierres cornues qui sont creuses dedans, je prouve qu'elles ont esté pleines d'eau exalative, durant le temps de leur formation.

Ces pierres que tu vois ainsi pleines de trous sont formées des vases de la mer, ausquelles y avoit plusieurs poissons nommez dailles : iceux sont longs comme manches de couteaux, armez de deux coquilles : et quand la vase se réduit en pierre, lesdits poissons sont morts dedans, et la pierre est demeurée percée.

Et pour te monstrer que toutes choses formées dans l'eau, sont par faces et autrement non, regarde icy la couperose ou vitriol, le salpestre et toutes autres espèces de sels qui sont couvertes d'eau en se congelant.

EXTRAIT DES SENTENCES

PRINCIPALES CONTENUES AU PRÉSENT LIVRE. LE NOMBRE MIS A LA FIN SIGNIFIE LA PAGE : CELLES QUI N'EN ONT POINT SONT POUR LA PLUS PART RECUEILLIES GÉNÉRALEMENT DE TOUT LE DISCOURS, SANS ESTRE RAPPORTÉES A CERTAIN LIEU.

serie, et les figures qui sont és marbres, jaspes, porphires, agates, cassidoines et toutes autres espèces de pierres, ne sont causées que par accident procédant de la descente ou esgout des eaux congélatives.

Le polissement des pierres dures et compactes, rends tesmoignage qu'elles sont formées de l'eau inconnue; et comme l'eau représente les tours, chasteaux ou autres bastiments assis auprès de la rivière, aussi font les pierres polies.

Les métaux polis font le semblable par la vertu de ce cinquiesme susdit.

L'espouvantable masquaret, qui se fait en la rivière de Dordongne, n'est causé que d'un air enclos, compressé par les eaux de la Garonne et de la mer, qui entre en la Gironde. 227-229

Si les fleuves et fontaines des montagnes procédoyent de la mer comme l'on dit, il faudroit nécessairement que les eaux se partissent de la mer en quelque endroit où elle fut plus haute que toutes les montagnes, et qu'il y eut un canal bien clos contenant depuis la haute mer susdite, jusques au sommet des montagnes; que si le canal ne prenoit qu'au bord de la mer, l'eau ne monteroit jamais plus haut que le rivage de la mer : et si le canal qui amèneroit l'eau des fleuves au haut des montagnes se venoit à crever, il est certain que tout le monde seroit submergé. 198-199

Si l'eau congélative n'estoit portée par la commune, elle ne pourroit actionner non plus.

Si toute l'eau de la terre estoit en nature congélative, bientost la terre se réduiroit en pierre.

Si en l'homme n'y avoit autre eau que la commune ou celle de l'urine, il ne pourroit jamais engendrer pierre en son corps.

Plusieurs eaux engendrent la pierre à ceux qui en boivent,

à cause que parmy la commune, il y a quantité de l'eau congélative.

Comme l'eau claire est propre pour recevoir toutes couleurs, semblablement les terres blanches les peuvent aussi recevoir.

En la mer il y a trois espèces d'eaux, la commune, la salée et la végétative ou congélative.

La vérité est contraire et se mocque de la lourdise de plusieurs qui soustiennent que les glaces se forment au fond de la rivière de Seine. 291

Entre tous les esprits visibles, il n'en est pas un plus certain que l'eau commune qui est un tesmoignage que tous minéraux exalatifs sont composez de matières aqueuses et pour ces causes ils sont sublimatoires.

Combien que la terre et la mer produisent journellement nouvelles créatures et diverses plantes, métaux et minéraux, si est-ce que, dès la création du monde, Dieu mit en la terre toutes les semences qui y sont et seront à jamais : d'autant qu'il est parfait, il n'a rien laissé d'imparfait. 238

Comme toutes senteurs, couleurs et vertus sont inconnues en la terre : aussi toutes matières lapifiques et métalliques sont confuses et inconnues parmy les eaux et la terre, et ce jusques à ce qu'elles soyent réduites en quelque forme par une congélation inconnue. 253-254, 262-265

Tous ceux qui cherchent à générer les métaux par feu, veulent édifier par le destructeur. 240-241

Comme en toutes les matières séminales de toutes choses animées, on ne sçauroit distinguer les os et le poil d'avec la chair, semblablement nul homme ne sçauroit connoistre les matières métalliques auparavant leur formation ou congélation. 262-263

Si quelqu'un pouvoit distinguer les couleurs, saveurs, vertus, puis que les plantes sçavent attirer et desbrouiller

sont bonnes à faire verres pour cause du sel qui est esdits bois par les foins et pailles. 298

S'il n'y avoit du sel aux pierres, elles, estant calcinées, ne pourroyent servir aux conroyeurs pour empescher la putréfaction des cuirs.

Les coquilles des poissons de la mer ne sont fort bonnes à faire chaux, et est attestation de la salsitude qui est en elles.

Le sel des raisins détruit le cuivre, le rendant en vert de gris.

Il y a en toutes choses humaines un commencement de forme soustenue par le cinquiesme élément, et autrement toutes choses naturelles demeuroyent combustées ensemble sans aucune forme. 267

Le nombre de diverses espèces de terre argileuse est indicible.

Les effets desdites terres sont merveilleux, voire indicibles.

Toutes terres peuvent devenir argilles.

Ceux qui disent que la terre argileuse est grasse et visqueuse ne l'entendent pas.

La mesme matière qui cause argiler toutes terres, est cela mesme qui cause que la terre de marne fait produire et végeter les fruits és terres stériles.

Par les moyens mis en ce livre, on pourra trouver de la terre de Marne en toutes provinces.

Toutes choses, quelques compactes ou alizes qu'elles soyent sont poreuses.

La momie des modernes n'est que charongne. 298

Le plombusti des modernes n'est fait au debuoir.

Les architectes et sculpteurs ne prennent occasion de se glorifier sinon en ce qu'ils sçavent imiter les inventions des payens, et veulent estre honorez comme inventeurs.

Les œuvres plus vaines des humains sont les plus estimées.

jours en la forme qu'ils y ont esté mis : à cause de l'aër qui est enclos avec eux.

Tous arbres et autres choses végétatives monteroyent directement en haut en leur croissement si ce n'estoit les accidens que j'ay mis en ce livre. 421-422

Comme les fleuves et ruisseaux sont tortus à cause des montagnes, aussi les racines de tous arbres et plantes ne sont boiteuses que à cause de la position des pierres ou des terres qui sont plus dures à percer à un endroit que non pas en l'autre. 419-420

La terre de marne est ennemie des plantes qui ne sont semées par les laboureurs et ne les veut permettre végéter parmy les bleds semez.

Le soulfre, la gème, la poix-rasine et le bitumen ne sont autre chose que huiles congelées.

En plusieurs contrées et pays des terres douces lointaines de la mer, mesme aux plus hauts lieux des Ardennes, il y a mesme semence qui est en la mer pour l'essence de toutes espèces de poissons, comme je certifie et le prouve par les coquilles lapifiées qui sont par millions audit pays des Ardennes et en plusieurs autres contrées, que l'on pourra voir en ce livre.

Les vents ne sont causez que par une compression d'air.

Il y a bien peu de choses en ce monde qui ne se puissent par art rendre transparentes.

La marne est un fumier naturel et divin, ennemi de toutes plantes qui viennent d'elles-mesmes, et générative de toutes semences qui ont esté mises par les laboureurs.

EXPLICATION

DES MOTS PLUS DIFFICILES

Acrimonie s'entend des choses mordicatives qui piquent la langue : comme aucunes espèces de sels, comme la couperose ou vitriol.

Additions sont les matières adjoustées és pierres et métaux, congelées et attachées à diverses fois à la première masse.

Aigres sont choses qui se cassent aisément avec un marteau.

Alizes sont les choses serrées, comme le caillou et le pain broyé, auquel n'a esté donné lieu de se lever, et toutes choses qui sont si bien condencées qu'il n'y a aucuns pores apparents.

Altérées sont les pierres imparfaites, comme la craye, le plastre, et toutes pierres légères, ausquelles l'eau a déffailly au paravant leur parfaite décoction.

Amalgame est appellé par les alchimistes l'or, quand il est dissout et entremeslé avec le vif argent.

Antimoine est un métal imparfait, commencement de plomb et d'argent.

Appositions sont les matières terrestres entremeslées, lesquelles se mettent entre deux congélations de pierres et métaux et rendent en cest endroit la masse plus tendre et impure.

Aqueducs sont les conduits d'eau, pour lesquels les antiques faisoyent plusieurs arcades, pour conduire les eaux.

Attraction s'entend d'attirer la teinture ou la vertu de quelque chose, comme l'eau bouillante attire la couleur du brésil, et l'alun attire la salive de l'homme.

Bitumen est une espèce de poix, de laquelle on gresse les navires pour résister à la pourriture : et combien qu'aucuns en usent de certaine mixtion, comme de jesme, graisse et poix-rasine, si est-ce qu'il s'en trouve de naturel en diverses contrées.

Calciner se dit de toutes choses qui se rendent en chaux ou en poussière par l'action du feu.

Circonférence est la ligne qui est à l'entour d'une figure ronde ou quarée, et de toute figure.

Concasser se dit des choses pilées grossement.

Concatenées se dit des choses liées, enchainées l'une à l'autre.

Congeler se dit de toutes choses qui s'endurcissent après la fonte : comme les eaux s'endurcissent au froid.

Décoction s'entend des métaux parvenus à leur perfection : comme aussi les pierres quand elles sont endurcies en perfection : comme les coquilles des noix.

Diaphane s'entend de toutes choses claires, au travers desquelles on void les choses qui se présentent devant les yeux.

Dilater se dit des choses qui s'espandent d'un costé et d'autre : comme les rivières débordées, les arbres et plantes, comme on voit les citrouilles et concombres.

Dissoudre se dit des choses qui perdent leurs formes : comme la glace et les neiges, quand elles sentent la douceur du temps.

Esmail est une pierre artificielle composée de plusieurs matières.

Esmailler se dit des choses qui sont peintes d'esmail liquifié ou fondu sur la besongne.

Spirale est une ligne faite par voute en vironnant, en forme de la coquille d'une limace.

Esprits ou matières spirituelles s'entendent l'argent vif, et toutes choses qui s'eslèvent en haut à la chaleur : comme l'eau d'un linge mouillé.

Evaporer se dit des choses liquides, que l'on fait monter en haut par l'action du feu.

Fixes sont choses qui endurent le feu jusques à la fonte : comme fait le verre, l'or, l'argent et autre métal.

Fossiles sont les matières minérales, pour lesquelles recouvrer, faut creuser la terre.

Frangible se dit des matières aigrés et cassables.

Fusibles sont les choses qui se liquifient ou se fondent à la chaleur du feu : comme le plomb, l'estain et autres métaux.

Imbiber se dit de choses qui pour leur altération succent quelques matières liquides.

Incliner nous appellons inclination quand les vaisseaux sont pendants d'un costé, pour tirer la liqueur de quelque chose, pour laisser le marc au fond du vaisseau.

Lamines sont petites tablettes de plomb ou autre métal qui ont esté forgées pour calciner, ou employer à autres ouvrages.

Lapifier ou pétrifier se dit des choses qui en première essence estoyent terre ou eau, ou bois, qui se sont réduittes en pierre.

Liquides se dit de toutes choses qui sont claires comme eau, ou comme le verre dedans la fournaise.

L'ocre jaune est une semence et commencement de fer, et en fin se rend en fer, quand il est suffisamment abreuvé et nourri par les eaux, aussi tu vois que le fer rouillé retourne en couleur d'ocre.

Luter, les distillateurs et ceux qui font l'eau forte appellent lut la terre de laquelle ils revestent et couvrent leurs vaisseaux de verre, affin qu'ils résistent au feu, ce qu'autrement ne pourroyent faire.

Maléables sont les choses qui endurent le marteau sans aucune fraction : comme fait l'or, l'argent et autres métaux domptables.

Marcassites sont métaux imparfaits. Les matières d'iceux se forment quelquefois en façon quarrée comme un dé, quand elles sont congelées et formées dedans les eaux.

Marne est un fumier naturel, qui se prend en mine, et quelquefois bien bas en terre, comme les carrières de pierres et métaux.

Mordicatives sont appellées les choses qui picquent la langue, quasi jusques à l'inciser.

Obliques sont lignes tortues.

Oléagineuses sont choses qui tiennent la nature de l'huile, et s'accordent avec icelle : comme fait la cire, soulphre, poix-rasine et plusieurs autres choses.

Peintures et teintures sont différentes : par ce que les teintures sont toutes diaphanes, n'ayant aucun corps : et donnent couleur à l'intérieur comme à l'extérieur : ce que les peintures ne peuvent faire, à cause qu'elles ont un corps.

Pentagones sont figures à cinq coings, Hexagones qui en ont six, Heptagones qui en ont sept et ainsi des autres.

Pétrifier se dit des choses qui ont esté formées en bois, ou en coquilles, ou autres végétatifs, en première essence, et depuis se sont réduites en pierres.

Pyramides sont les figures pointues par en haut, à l'imitation ou semblance du feu, sur lequel on a prins le mot de Pyramide.

Quadrangle est une forme quarrée et s'appelle quadrangle à cause des quatre coings.

Salsitive ou salsitives sont les choses qui picquent la langue, comme le sel, l'alun et les pierres calcinées.

Saphre est une terre qui se prend és mines d'or, laquelle est terre fixe autant comme l'or mesme, et d'icelle on fait une couleur d'azur, en esmail.

Sel commun est celuy que nous mangeons ordinairement,

lequel on distingue des autres : par ce qu'il y en a de plusieurs espèces.

Souffleuses sont les choses qui ne veulent recevoir les fontes des métaux, comme terre, sable poreux, qui retiennent l'air enclos, lequel empesche que les métaux ne prennent nettement la forme des choses qui sont mises dedans.

Sousterreines sont les choses qui sont souz terre, comme les canaux, par lesquelles on fait venir les fontaines.

Sublimer se dit des choses qui s'eslèvent et s'en vont en haut en fumée, quand elles sont touchées par le feu.

Sulphurées sont toutes matières tenant du souphre : comme font les métaux et toutes espèces de marcassites.

Superficies, s'entendent les choses qui environnent à l'entour quelque masse ronde ou quarrée, ou d'autre forme, comme qui auroit doré quelque pièce d'argent, et que la dorure ne fust que par le dessus.

Ténébreuses sont les pierres ausquelles l'on ne peut rien voir au travers, comme on fait au cristal et au verre.

Terrestres sont les matières qui ne se peuvent exaler ou sublimer par l'action du feu.

Triangle est une figure à trois coings.

Trochisques sont figures rondes comme pilules et puis faites plattes par une compression faite sur la partie supérieure.

Varenne est une terre communément de couleur rousse (qui tient quelque peu de la nature argileuse), de laquelle on fait des moules pour toutes espèces de fontes et pour bastir les fourneaux et pour luter les vaisseaux de verre.

Visqueux vaut autant à dire comme gluant.

Vitrifier se dit des choses qui prennent polissement et lustre de verre quand elles sont asprement chauffées dedans les fournaises.

DEVIS D'UNE GROTTE

POUR LA ROYNE

DEVIS D'UNE GROTTE

POUR LA ROYNE MÈRE DU ROY

La Royne mère m'a donné charge entendre si vous lui sçauriez donner quelque devis ou portraict ou modelle de quelque ordonnance et façon estrange d'une grotte qu'elle a voulu fère construire en quelque lieu délectable de ses terres; laquelle grotte elle prétend édifyer, enrichir et aorner de plusieurs jaspes estranges et de marbres, pourfires, couralz et diverses quoquilles, en la forme et manière de celle que monseigneur le cardinal de Lorraine a faict construire à Mudon.

RESPONSE

S'il plaist à la Royne me commander lui fère service à tel chose, je luy donneray la plus rare invention de grotte que jusques icy aye esté inventée, et si ne sera en rien semblable à celle de Mudon.

DEMANDE

Je vous prie me fère entendre de quelle chose vous

vouldriés aorner et enrichir vostre grotte, affin que j'en face le récyt à ladicte Royne.

RESPONSE

La grotte que je vouldrois conseiller fère, elle seroit toute, par le dehors, de pierres communes, et, par le dedans, de terre cuicte en forme d'un rochier estrange ; le tout enrichy, insculpé et esmaillé de diverses choses inénarrables.

DEMANDE

Voire, mais cela serait dangereux à rompre et de petite durée ; car l'on sçait bien qu'il n'y a rien de plus frangible que la terre.

RESPONSE

Et je vous asseure que si la Royne m'avait commandé luy faire une grotte de l'invention susdite, qu'elle seroit de plus grand durée cent fois que non pas celle de Mudon ; car ceulx qui disent que la terre est par trop frangible, ilz l'entendent fort mal, car elle est beaucoup plus dure quand elle est bien cuicte que n'est pas la pierre, mais ce qui la fait appeler frangible, c'est parce qu'on l'applique à vaisseaux qui sont terves (minces) ; mais si elle estoit cuicte par masses aussi grosses comme sont les pierres, il n'y a si bon ferrement qui ne fust soudain usé en les taillant en la forme que l'on taille les pierres. Aussi, si l'on faisait des vaisseaux de pierres communes aussi terves que ceux de terre, ilz se trouveroyent beaucoup plus frangibles que non pas ceux de terre.

DEMANDE

Et pourquoy dis-tu qu'elle serait de plus longue durée que celle de Mudon ?

RESPONSE

Parce que les enrichissemens en dedans de celle de Mudon sont cymentés et placqués, rapportés de plusieurs pièces, lesquelz seront subgectz à estre desrobés au changement des seigneurs du lieu; mais il ne sera pas ainsi de celle qui sera faicte de mon art, parce que toute l'œuvre de terre qui sera par dedans sera massonnée et lyée avecques la muraille du dehors, et, par tel moyen, l'on ne pourra rien arracher de sa parure, que premièrement on ne rompe toute la muraille.

DEMANDE

Il fauldroit, pour ceste cause, que tu me fisses un discours bien au long de l'ordonnance de la grotte que tu vouldrois entreprendre pour ladicte Royne, et, me l'ayant donné par escrit, je mettray peine de luy faire entendre.

RESPONSE

S'il plaisoit à la Royne me commander une grotte, je la vouldrois faire en la forme d'une grande caverne d'un rochier; mais, afin que la grotte fust délectable, je la vouldrois aorner des choses qu'il s'ensuyt :

Et premièrement, audedans de l'entrée de la porte, je vouldrois faire certaines figures de termes divers, lesquelz seroient posez sur certains pieds d'estratz pour servir de colonne, et, au-dessus des testes desdicts termes, il y auroit certains arquitrave, frise et cornische, timpans et frontespice, et le tout insculpé d'une telle invention que je vous feray entendre cy-après; et les deux costés du longis de la muraille, à dextre et à sénestre, je voulrois qu'il fust tout garny de niches que aulcuns appellent doulcyers, lesquelles nyches ou doulcyers serviroient un chascun d'une chaire; entre lesquelles nyches il y auroit un pilastre et une colonne

faisant la division des deux nyches; aussi audessoubz d'une chascune colonne il y auroit un pied d'estratz en ensuivant l'ordre des antiques, et le tout enrichy en la manière que je vous diray par après.

Et quant au pignon qui seroit à l'aultre bout de la grotte, je vouldrois l'enrichir de plusieurs termes, lesquelz seroient portez sur un rochier qui contiendroit toute la largeur de la grotte, et de la haulteur aultant qu'un homme pourroit toucher de la main, duquel rochier sortiroient plusieurs pissures de fontaines en la manière que je vous diray ci-après; et audessus des testes des termes, il y aurait une arquitrave, frise et corniche qui régneroit tout à l'entour de ladicte grotte, et audessus de la corniche il y auroit, tout à l'entour, un grand nombre de fenestres, qui monteroient jusques à un pied près du commencement des voufltes, lesquelles fenestres seroient fort estranges, comme pourrez entendre cy-après. Aussi je vous feray entendre cy-après le discours des voultes; mais premièrement, je vous veulx fère entendre l'enrichissement et beaulté des choses que je vous ay nommées ci-dessus.

De la beaulté et aornement de la grotte

Notez que le grand rochier, qui seroit au pignon opposite du portal, seroit insculpé par un nombre infini de bosses et de concavités, lesquelles bosses et concavités seroient enrichies de certaines mousses et de plusieurs espèces d'herbes qui ont accoustumé de croître és rochiers et lieux aquatiques, qui sont communément escolopandre, adienton, politricon, capillis veneris, et aultres telles espèces d'herbes que l'on adviseroit estre convenables; et, depuis le tiers du rochier en haut, je vouldrois mettre plusieurs lézars, langrottes, serpens et vipères, qui ramperoient au

long dudict rochier, et le surplus dudict rochier seroit aorné et enrichy d'un nombre infini de grenoilles, chancres, escrevisses, tortues et yraignes de mer, et aussi de toutes espèces de coquilles maritimes; aussi sur les bosses et concavités, il y aurait certains serpens, aspicz et vipères couchez et entortillez de telle sorte que la propre nature enseigne, et, au bas, joignant ledict rochier, il y auroit un foussé contenant la largeur de ladicte grotte, lequel foussé seroit tout entièrement aorné de toutes les espèces de poissons que nous avons en usaige, lequel poisson serait ordinairement couvert d'un nombre infiny de pissures d'eau qui tomberoient dudict rochier dans le foussé, tellement que les pissures qui tomberoient feroient mouvoir l'eau du foussé, et, par certains éblouissemens ou mouvemens de l'eau, on perdroit de veue par intervalles le poisson, en telle sorte que l'on penseroit que ledict poisson se fust demené ou couru dans ladicte eau; car il fault entendre que toutes ces choses cy-dessus seroient insculpées et esmaillées si près du naturel, qu'il est impossible de le racompter.

Et quant aux termes qui seront assis sur le rochier des fontaines, il y en auroit un qui seroit comme une vieille estatue mangée de l'ayr ou dissoulte à cause des gelées, pour démonstrer plus grande antiquité.

Et après cestuy-là, il y en auroit un aultre qui seroit taillé en forme d'un rochier rustique, au long duquel il y auroit plusieurs mousses et petites herbes, et un nombre de branches de lierre, qui ramperoient à l'entour d'iceluy pour dénotter une grande antiquité.

Item, après cestuy-là, il y en auroit un aultre qui seroit en façon, comme bien souvent l'on trouve, des pierres que, en quelque endroit qu'elles soient rompues, l'on y trouve un grand nombre de quoquilles creues et formées audedans de la mesme masse; aussy s'y trouve ung nombre de chail-

loux, lesquels chailloux et quoquilles sont beaucoup plus durs que non pas le résidu de la masse.

Item, il y en auroit un aultre qui seroit tout formé de diverses quoquilles maritimes; sçavoir est les deux yeux de deux quoquilles; le nez, bouche, menton, front, joue, le tout de quoquilles, voire tout le résidu du corps; et si quelqu'un ose disputer que ce n'est pas imyter nature, je prouveray que si, parce que je monstreray, si besoing est, plusieurs rochiers et pierrières qui, en quelque endroict que l'on les puisse coupper, elle se trouvent toutes pleines de quoquilles, voire si près à près, qu'elles se touchent l'une à l'autre.

Item pour faire esmerveiller les hommes, je en vouldrois fère trois ou quatre vestus et coiffés de modes estranges, lesquelz habillemens et coiffures seroient de divers linges, toiles ou substances rayées, si très approchant de la nature, qu'il n'y auroit homme qui ne pensast que ce fust la mesme chose que l'ouvrier auroit voulu imyter.

Et quant aux nyches, colomnes, pieds d'estracz et pilastres, je les vouldrois fère de diverses couleurs de pierres rares, comme sont pourphires, jaspes, cassidoines et de diverses sortes d'agates, marbres et grisons madrez, en imitant les natures les plus plaisantes qui se pourroient fère et imaginer.

Et quant aux deux quadratures qui seroient à la dextre et sénestre de l'entrée de la porte, s'il plaisoit à la Royne mère, je y vouldrois fère certaines figures après le naturel, voire imitant de si près la nature, jusqu'aux petis poilz des barbes et des soursils, de la mesme grosseur qui est en la nature, seroient observez.

Et quant aux fenestres qui règneroient à l'entour, elles seroient d'une invention fort monstrueuse et beaulté indicible; car je les vouldrois fère fort longues, estroites et biaises, ne tenant aulcune ligne perpendiculaire ne directe;

car elles seroient formées comme si un rochier avoit esté couppé indirectement pour passer un homme, en telle sorte que les fenestres se trouveroient biaises, tortues, bossues et contrefaictes; et néanmoins elles seroient aornées, insculpées, madrées et jaspées de toutes les beaultés dessus dictes.

Et quant aux voultes, elles seroient tortues, bossues et enrychies de semblable parure que dessus; et tout ainsi que l'on voit ez vieulx bastimens que les pigeons, grolles, arondelles, fouynes et bellètes font leur nyds, je vouldrois aussi insculper plusieurs de telles espèces d'animaulx ausdites voultes.

Et quant au pavement du dessoulz, je le vouldrois fère d'une invention toute nouvelle, non moins admirable que les aultres choses que dessus.

Aussi parce qu'il y auroit une table de mesme matière, je vouldrois aussi lui fère un buffet de semblable parure, lequel je vouldrois asseoir joignant les fontaines.

DEMANDE

Et sy vous vouliez édifyer un tel bastiment en un lieu qu'il n'y eust poinct d'eau, que vous serviroient vos fontaines ?

RESPONSE

Encores pourroient-elles servir beaucoup, parce que, si l'on voulait banqueter en ce lieu, l'on pourroit fère pisser les fontaines durant le banquet, et ce par certaine quantité d'eau que l'on mectroit en un canal secret qui seroit par le dehors de la grotte.

TABLES

TABLES

TABLE ANALYTIQUE

DES ŒUVRES DE BERNARD PALISSY

A

B

C

D

E

F

G

H

I

J

L

M

N

O

P

Q

R

S

T

U

V

X

Y

TABLE DES CHAPITRES

II. DISCOURS ADMIRABLES

III. DEVIS D'UNE GROTTE

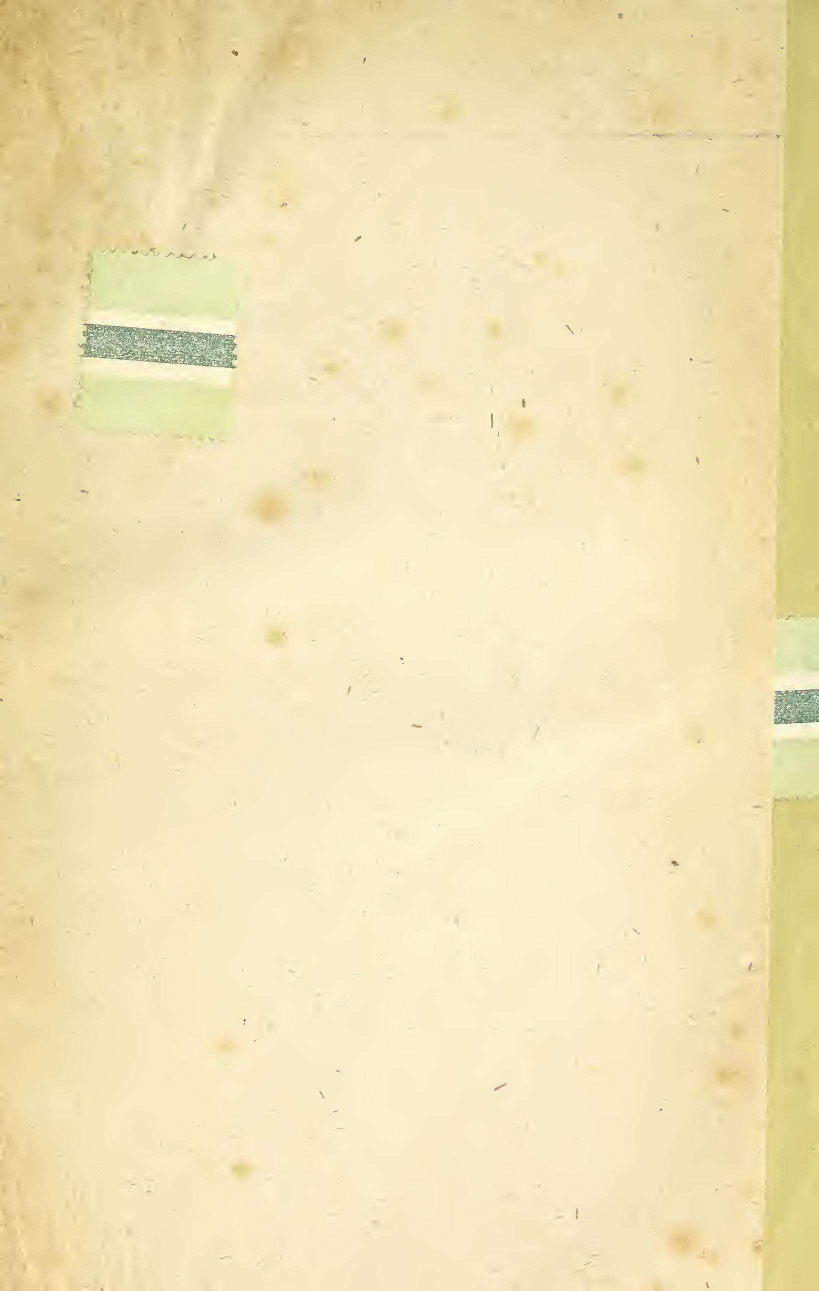
IMPRIMÉ

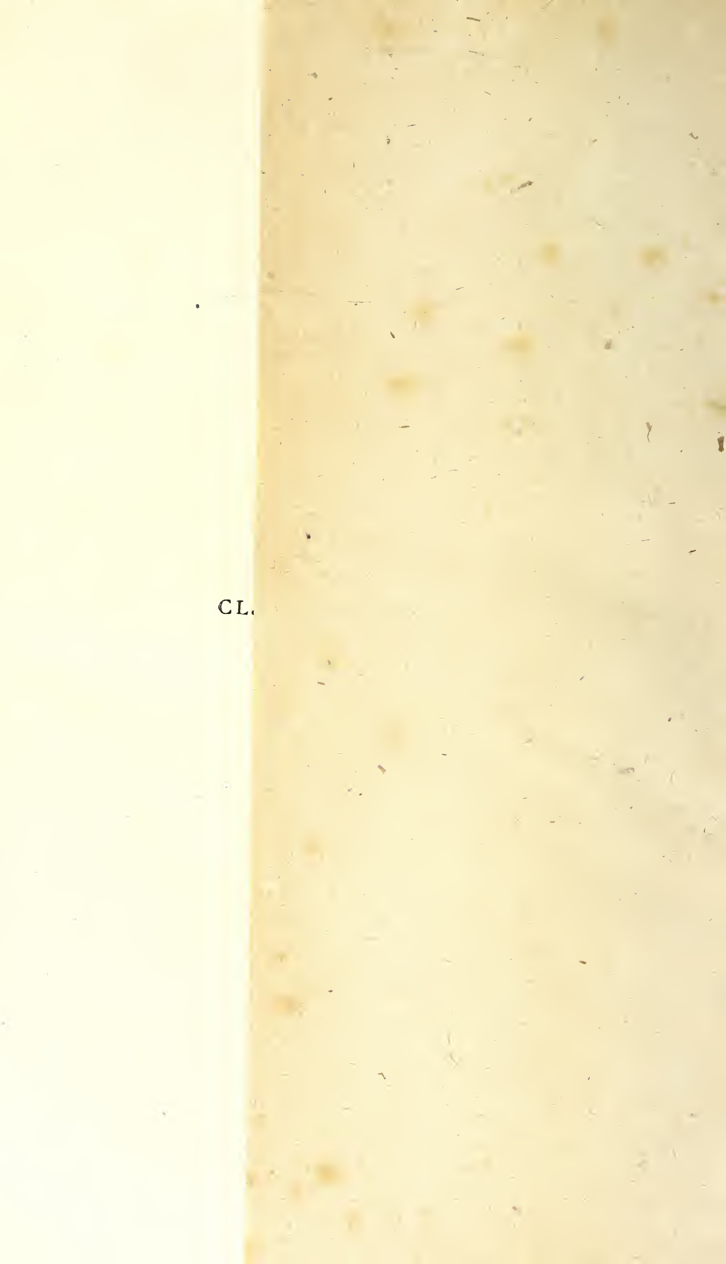
PAR

CL. MOTTEROZ

A

PARIS





CL.

ARIS — IMPRIMERIE MOTTEROZ

RUE DU FOUR, 54 BIS

LIBRAIRIE CHARAVAY FRÈRES

Rue de Seine, 51, à Paris

COLLECTION CHOISIE

Vol. in-16 jésus imprimés en caractères elzeviriens sur papier de Hollande, par Cl. Motteroz, illustrés et ornementés sous la direction de Fernand Calmettes.

LES ACADÉMICIENS, COMÉDIE PAR SAINT-ÉVREMOND (texte de Des Maizeaux); étude et notes par Robert de Bonnières. 1 vol. in-16 jésus, orné d'une planche gravée. . . . . 5 »
Douze exemplaires sur papier de Chine. . . . . 20 »

LUCILE DE CHATEAUBRIAND, SES CONTES, SES POÈMES ET SES LETTRES, précédés de sa vie, par Anatole France. 1 vol. in-16 jésus. . . . . 6 »
Douze exemplaires sur papier de Chine. . . . . 20 »

BAUDELAIRE ET ALFRED DE VIGNY, CANDIDATS A L'ACADÉMIE, étude par Étienne Charavay, d'après des documents inédits. 1 vol. in-16 jésus, orné d'un portrait gravé de Baudelaire et de têtes de pages et fleurons inédits. . . . . 6 »
Douze exemplaires sur papier de Chine. . . . . . . 20 »

PROSPER MÉRIMÉE, ses portraits, ses dessins, sa bibliothèque, étude par Maurice Tourneux. 1 vol. in-16 jésus, orné de deux portraits gravés de P. Mérimée, de fac-similés de dessins, de vues de monuments, objets d'art, etc., etc., de têtes de pages et de fleurons inédits. . . . . 6 »
Douze exemplaires sur papier de Chine. . . . . 20 »

LETTRES GRECQUES DE MADAME CHÉNIER, précédées d'une étude sur sa vie par Robert de Bonnières, illustrations par G. Dubufe fils. 1 vol. in-16 jésus. . . . . . . 6 »
Douze exemplaires sur papier de Chine. . . . . 20 »

GIULIETTA ET ROMEO, nouvelle de Luigi da Porto, traduction, préface et notes par Henry Cochin. 1 vol. in-16 jésus, orné de deux planches gravées, de reproductions d'œuvres d'art et de monuments, de paysages, etc. . . . . 10 »
Douze exemplaires sur papier de Chine. . . . . 25 »

258 **Palissy,** Bernard. Oeuvres, ed. by Anatole France. 497 pp. compl. text of Palissy's works on ceramics, philosophy, alchemy, geology, etc. introd., ext. notes, index. 8vo. Paris 1880. $30.00



